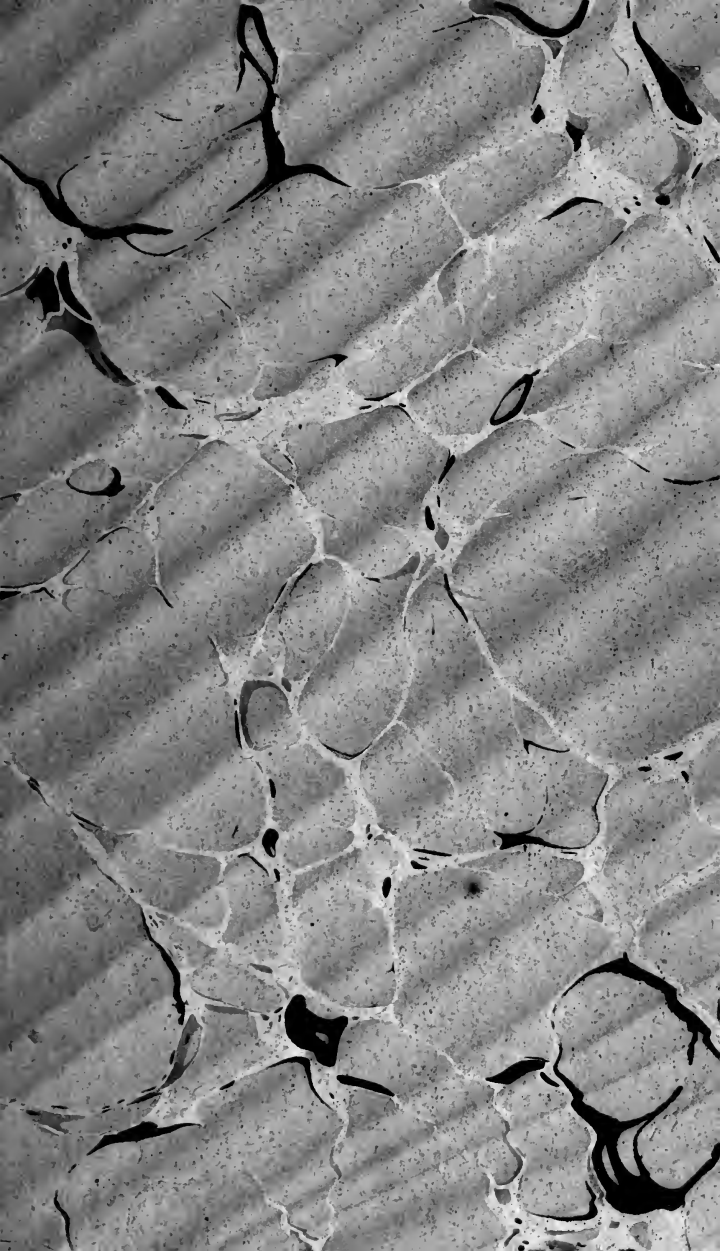


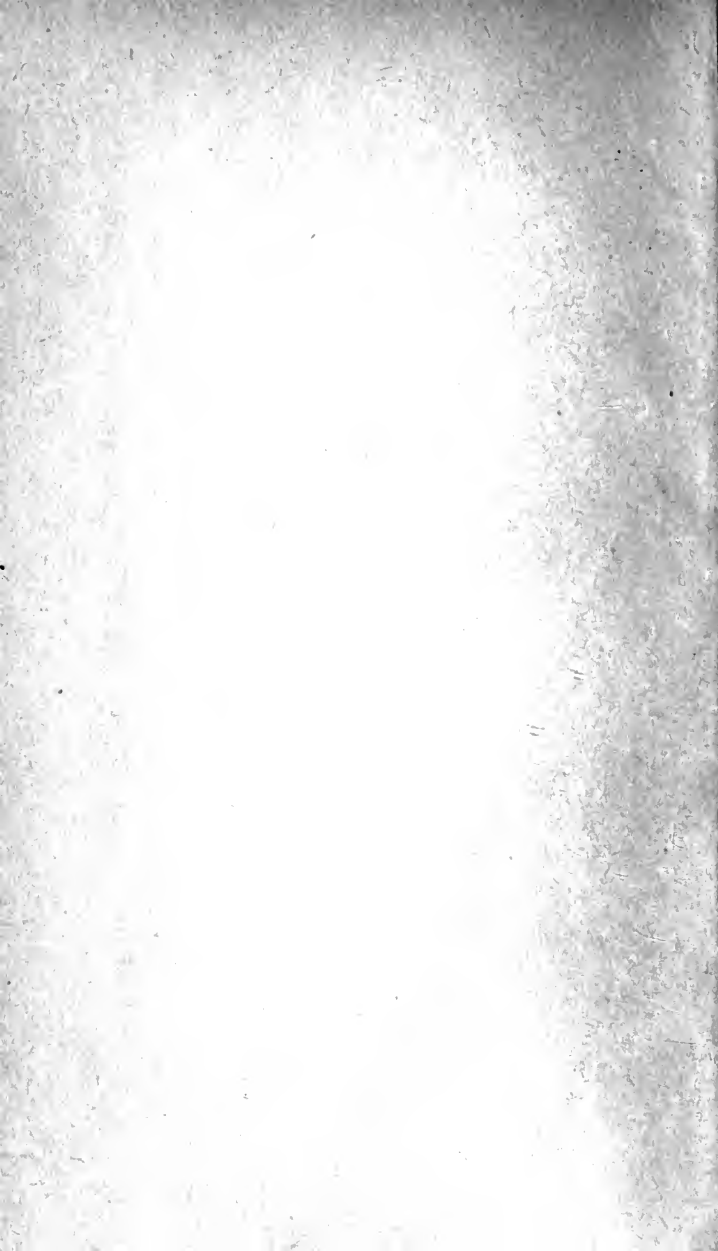
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY











ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CLÉMENT MAROT

TOME SECOND

9195. — PARIS, IMPRIMERIE A. JULIEN
7, rue des Canettes, 7

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CLÉMENT MAROT

REVUES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS

AVEC

UNE NOTICE ET UN GLOSSAIRE

PAR B. SAINT-MARC

TOME SECOND

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6



DG
1635
H1
18--
7.2

16388
5/10/91

6

EPIGRAMMES

I¹

A MONSIEUR CRÉTIN, SOUVERAIN POÈTE FRANÇOYS

(1520)

L'homme sotart et non sçavant,
Comme un rotisseur qui lave oye,
La faulte d'aucun nonce avant
Qu'il la congnoisse ne la voye ;
Mais vous, de hault sçavoir la voye,
Sçavez par trop mieulx m'excuser
D'un gros erreur, si fait l'avoye,
Qu'un amoureux de musc user.

II

A MONSEIGNEUR DE CHASTAUBRIANT

Ce livre mien d'épigrammes te donne,
Prince Breton, et le te presentant,
Present te fais meilleur que la personne
De l'ouvrier mesme, et fust il mieulx chantant ;
Car mort ne va les œuvres abbatant,
Et mortel est celuy là qui les dicte ;
Puis tien je suis des jours a tant et tant,
De m'y donner ne seroit que redicte.

III

DE BARBE ET DE JAQUETTE

Quand je voy Barbe en habit bien duysant,
Qui l'estomac blanc et poly descœuvre,

¹ Les Épigrammes I à CLXXX sont comprises dans l'édition de 1544.

Je la compare au dyamant luisant,
 Fort bien taillé, mys de mesmes en œuvre.
 Mais quand je vois Jaquette qui se cœuvre
 Le dur tetin, le corps de bonne prise,
 D'un simple gris accoustrement de frise,
 Adonc je dy, pour la beauté d'icelle :
 « Ton habit gris est une cendre grise
 Couvrant un feu qui tousjours estincelle. »

IV

DE JANE GAILLARDE, LYONNOISE

C'est un grand cas veoir le mont Pelion,
 Ou d'avoir veu les ruynes de Troye;
 Mais qui ne veoit la ville de Lyon,
 Aucun plaisir à ses yeulx il n'octroye;
 Non qu'en Lyon si grand plaisir je croye,
 Mais bien en une estant dedans sa garde;
 Car de la veoir d'esprit ainsi gaillarde,
 C'est bien plus veu que de veoir Ilyon,
 Et de ce siecle un miracle regarde,
 Pource qu'elle est seule entre un million.

V

DE MADAME LA DUCHESSE D'ALENÇON

Ma Maistresse est de si haulte valeur,
 Qu'elle a le corps droict, beau, chaste et pudique;
 Són cueur constant n'est pour heur ou malheur
 Jamais trop gay ne trop melancolique.
 Elle a au chef un esprit angelique,
 Le plus subtil qui onc aux cieulx vola.
 O grand merveille! on peult veoir par cela
 Que je suis serf d'un monstre fort estrange :
 Monstre je dy, car pour tout vray elle a
 Corps femenin, cueur d'homme et teste d'ange.

VI

A YSABEAU

Qui en amour veult sa jeunesse esbatre
 Vertus luy sont propres en dictz et faicts,

Mais il ne fault qu'un vent pour les abatre,
 Si Fermeté ne soustient bien le faix.
 Ceste vertu et ses servans parfaicts
 Portent le noir, qui ne se peult destaindre;
 Et qui l'amour premiere laisse estaindre,
 Le noir habit n'est digne de porter.
 Tout homme doibt ceste vertu attaindre;
 Si femme y fault, elle est à supporter.

VII

DU JOUR DES INNOCENTS

Trèschere sœur, si je savois où couche
 Vostre personne au jour des Innocens,
 De bon matin je yrois à vostre couche
 Veoir ce gent corps que j'ayme entre cinq cens.
 Adonc ma main (veu l'ardeur que je sens)
 Ne se pourroit bonnement contenter
 Sans vous toucher, tenir, taster, tenter;
 Et si quelqu'un survenoit d'avanture,
 Semblant ferois de vous innocenter :
 Seroit ce pas honneste couverture?

VIII

D'UN SONGE

La nuit passée en mon liet je songeoye,
 Qu'entre mes bras vous tenois nu à nu ;
 Mais au resveil se rabaissa la joye
 De mon desir en dormant advenu.
 Adonc je suis vers Apollo venu
 Luy demander qu'advierdroit de mon songe :
 Lors luy, jaloux, de toy longuement songe,
 Puis me respond : « Tel bien ne peulx avoir. »
 Helas! m'amour, faiz luy dire mensonge :
 Si confondras d'Apollo le sçavoir.

IX

DU MOYS DE MAY ET D'ANNE

May, qui portoit robe reverdissante,
 De fleur semée, un jour se meit en place,

Et quand m'amy il veit tant fleurissante,
 De grand despit rougit sa verte face,
 En me disant : « Tu cuydes qu'elle efface,
 A mon advis, les fleurs qui de moy yssent ; »
 Je luy respons : « Toutes tes fleurs perissent
 Incontinent qu'yver les vient toucher ;
 Mais en tous temps de ma Dame fleurissent
 Les grans vertus, que Mort ne peult secher. »

X

D'UN BAISER REFUSÉ

(1527)

La nuict passée à moy s'est amusé
 Le Dieu d'Amours (au moins je le songeoye),
 Lequel me dit : « Povre amant refusé
 D'un seul baiser, prens reconfort et joye.
 Ta Maistresse est de douceur la montjoye,
 Dont (comme croy) son refus cessera.
 — Ha, dy je, Amour, ne sçay quand ce sera ;
 Le meilleur est que bien tost me retire :
 Avec sa dame à peine couchera
 Qui par priere un seul baiser n'en tire. »

XI

DES STATUES DE BARBE ET DE JAQUETTE

Vers alexandrins.

Advint à Orleans qu'en tant de mille dames
 Une, et une autre avec, nasquirent belles femmes.
 Pour d'un tant nouveau cas saulver marques insignes,
 On leur a estably deux statues marbrines ;
 Mais on s'enquiert pourquoy furent, et sont encore,
 Mises au temple aux saintz, et maint la cause ignore :
 Je dy qu'on ne doibt mettre ailleurs qu'en saint sejour
 Celles à qui se font prieres nuict et jour.
 Mais quelle durté est soubz voz peaux tant doulcettes ?
 Maint amant vous requiert : respondez, femmelettes ;
 Et les saintz absens oyent des prians les langages
 Nonobstant qu'adressez ils soient à leurs images ;

Mais en parlant à vous, n'entendez nos paroles
Non plus que si parlions à voz sourdes ydoles.

XII

DE MADAMOYSELLE DU PIN

L'arbre du Pin tous les autres surpasse,
Car il ne croist jamais en terre basse,
Mais sur haultz montz sa racine se forme,
Qui en croissant prend si trèsbelle forme
Que par forestz ou aucun autre endroit
On ne scauroit trouver arbre plus droict.

Qui touchera son escorce polie,
Pour ce jour là n'aura melancolie.
Au chef du Pin sont feuilles verdoyantes,
Et à son pied fontaines undoyantes,

Son boys est bon, ou couppé ou entier :
S'il est couppé hors de son beau sentier,
On en fera ou navire ou gallée
Pour naviguer dessus la mer sallée ;
Et s'on le laisse en la terre croissant,
Il deviendra fertile et fleurissant,
Et produira une trèsbelle pomme
Pour sustanter le triste cueur de l'homme.
Par ainsi donc, en terre et sur la mer,
Ton noble cueur le Pin doit estimer.

XIII

DE MADAMOYSELLE DE LA CHAPELLE

Vers alexandrins.

La Chapelle qui est bastie et consacrée
Pour le lieu d'oraison, à Dieu plaist et agrée ;
De contrebas et hault la Chapelle fournie,
Avec taille et dessus, est trèsbelle harmonie ;
La chapelle où se font eaux odoriferentes
Donne par ses liqueurs guerisons differentes ;
Mais toy, Chapelle vive, estant de beauté pleine,
Tu ne fais que donner à tes serviteurs peine.

XIV

DU ROY ET DE SES PERFECTIONS

Vers alexandrins.

Celuy qui dit ta grace, eloquence et sçavoir
 N'estre plus grans que humains, de près ne t'a peu veoir
 Et à qui ton parler ne sent divinité,
 De termes et propos n'entend la gravité.

De l'empire du monde est ta presence digne,
 Et ta voix ne dit chose humaine, mais divine.
 Combien donques diray l'ame pleine de grace,
 Si oultre les mortelz tu as parole et face?

XV

A LYNOTTE, LINGERE MESDISANTE

Lynotte,
 Bigote,
 Marmote,
 Qui couldz,
 Ta note
 Tant sote
 Gringote
 De nous.

Les pouldz,
 Les loups,
 Les cloux
 Te puissent ronger soubz la cotte
 Trestous
 Tes trouz
 Ordouz,
 Les cuysse, le ventre et la motte.

XVI

ABEL A MAROT

*Poetiser contre vous je ne veulx,
 Mais comme l'un des enfans ou neveux
 De Poësie ayant desir d'entendre
 Vers vous je veulx mon entendement tendre,*

XVII

RESPONSE PAR MAROT

Poetiser trop mieulx que moy sçavez,
 Et, pour certain, meilleure grace avez,
 A ce que voy, que n'ont plusieurs et maintz
 Qui pour cest art mettent la plume ès mains.

XVIII

A MAISTRE GRENOUILLE POETE IGNORANT

Bien ressembles à la grenouille :
 Non pas que tu sois aquatique;
 Mais comme en l'eau elle barbouille,
 Si fais tu en l'art poëtique.

XIX

A UN NOMMÉ CHARON, QU'IL CONVIE A SOUPER.

Mets voile au vent, single vers nous, Charon,
 Car on t'attend : puis quand seras en tente,
 Tant et plus boy *bonum vinum charum*,
 Qu'aurons pour vray ; donques (sans longue attente)
 Tente tes piedz à si decente sente
 Sans te fascher, mais en sois content, tant
 Qu'en ce faisant nous le soyons autant.

XX

AU ROY, POUR COMMANDER UN ACQUIT

(1529)

Plaise au Roy notre Sire
 De commander et dire
 Qu'un bel acquit on baille
 A Marot, qui n'a maille,
 Lequel acquit dira,
 (Au moins on y lira),
 Telle ou semblable chose,
 Mais ce sera en prose :

« Tresorier, on entend
 Que vous payez content
 Marot, n'y faillez pas,
 Dès le jour du trespas
 De Jehan Marot son pere. »

Ainsi (Sire) j'espere
 Qu'au moyen d'un acquit
 Cil qui povre nasquit
 Riche se trouvera,
 Tant qu'argent durera.

XXI

A MONSIEUR LE GRAND MAISTRE
 POUR ESTRE MIS EN L'ESTAT

(1529)

Quand par acquitz les gaiges on assigne,
 On est d'ennuy tout malade et fasché ;
 Mais à ce mal ne fault grand' medecine ;
 Tant seulement fault estre bien couché,
 Non pas en lict n'en linge bien seché,
 Mais en l'estat du noble Roy chrestien.
 Long temps y a que debout je me tien,
 Noble Seigneur : prenez doncques envie
 De me coucher à ce coup si trèsbien
 Que relever n'en puisse de ma vie.

XXII

LE DIXAIN DE MAY QUI FUT ORD
 ET DE FEBVRIER QUI LUI FEIT TORT

L'an vingt et sept, Fevrier le froidureux
 Eust la saison plus claire et disposée
 Que Mars n'Avril ; bref, il fut si heureux,
 Qu'il priva May de sa dame Rousée :
 Dont May, tristé, a la Terre arrousée
 De mille pleurs, ayant perdu s'amyé,
 Tant que l'on dict que pleuré il n'a myé,
 Mais que grand' pluye hors de ses yeulx bouta.
 Las! j'en jettay une foys et demie
 Trop plus que luy quand m'amyé on m'osta.

XXIII

DU DEPART DE S'AMYR ✓

Elle s'en va, de moy la mieulx aymée,
 Elle s'en va (certes) et si demeure
 Dedans mon cueur tellement imprimée,
 Qu'elle y sera jusques à ce qu'il meure.
 Voyse où voudra, d'elle mon cueur s'assure,
 Et s'assurant n'est melancolieux ;
 Mais l'œil veult mal à l'espace des lieux,
 De rendre ainsi sa liesse loingtaine.
 Or adieu donc, le plaisir de mes yeulx,
 Et de mon cueur l'assurance certaine.

XXIV

D'ANNE QUI LUY JECTA DE LA NEIGE

Anne par jeu me jecta de la neige,
 Que je cuidoyz froide, certainement :
 Mais c'estoit feu, l'experience en ay je,
 Car embrasé je fus soudainement.

Puis que le feu loge secretement
 Dedans la neige, où trouveray je place
 Pour n'ardre point ? Anne, ta seule grace
 Estaindre peult le feu que je sens bien,
 Non point par eau, par neige ne par glace,
 Mais par sentir un feu pareil au mien.

XXV

A ANNE POUR ESTRE EN SA GRACE

Si jamais fut un paradis en terre,
 Là où tu es, là est-il, sans mentir ;
 Mais tel pourroit en toy paradis querre
 Qui ne viendroit fors à peine sentir ;
 Non toutesfoys qu'il s'en doit repentir,
 Car heureux est qui souffre pour tel bien.

Doncques celuy que tu aymeroyz bien,
 Et qui receu seroit en si bel estre,
 Que seroit-il ? Certes je n'en sçay rien,
 Fors qu'il seroit ce que je voudrois estre.

XXVI

DE LA VENUS DE MARBRE PRÉSENTÉE AU ROY

Ceste déesse avec sa ronde pomme,
 Prince royal des autres le plus digne,
 N'est point Venus, et Venus ne se nomme,
 Jà n'en desplaie à la langue latine :
 C'est du hault ciel quelque vertu divine
 Qui de sa main t'offre la pomme ronde,
 Te promettant tout l'empire du monde
 Ains que mourir. O quel marbre taillé!
 Bien peu s'en fault qu'il ne die et responde
 Que mieulx encor te doit estre baillé.

XXVII

LA MESME VENUS

Vers alexandrins.

Seigneur, je suis Venus, je vous dy celle mesme
 Qui la pomme emporta pour sa beauté supresme ;
 Mais tant ravie suis de si haulte louenge,
 Que viande et liqueurs je ne boys et ne mange ;
 Donc ne vous estonnez si morte semble et roidde :
 Sans Ceres et Bacchus tousjours Venus est froide.

XXVIII

UNE DAME

A UN QUI LUY DONNA SA POURTRAICTURE

Tu m'as donné au vif ta face paincte,
 Paincte, pour vray, de main d'excellent homme
 Si l'ai je mieulx dedans mon cueur empraincte
 D'un autre ouvrier, qui Cupido se nomme.

De ton present heureuse me renomme ;
 Mais plus heureuse, amy, je serois bien
 Si en ton cueur j'estois emprainte comme
 Tu es emprainct et gravé sur le mien.

XXIX

SUR LA DEVISE : « NON CE QUE JE PENSE »

Tant est l'amour de vous en moy empraincte,
De voz desirs je suis tant desireux,
Et de desplaire au cueur ay telle craincte,
Que plus à moy ne suis, dont suis heureux.

A d'autre saint ne s'adressent mes vœux,
Tousjours voulant (de peur de faire offense)
Ce que voulez, et non ce que je veulx,
Ce que pensez, et non ce que je pense.

XXX

A ANNE, QU'IL REGRETTE

(1529)

Incontinent que je te vy venue,
Tu me semblas le clair soleil des cieulx
Qui sa lumiere a long temps retenue,
Puis la faict veoir luisant et gracieux ;
Mais ton depart me semble une grand nue,
Qui se vient mettre au devant de mes yeulx :
Pas n'eusse creu que de joye advenue
Fust advenu regret si ennuyeux.

XXXI

DE LA STATUE DE VENUS ENDORMIE

Qui dort icy? Le fault il demander?
Venus y dort, qui vous peult commander.
Ne l'esveillez, elle ne vous nuyra.
Si l'esveillez, croyez qu'elle ouvrira
Ces deux beaulx yeulx, pour les vostres bander.

XXXII

DE MARTIN ET ALIX

Martin menoit son pourceau au marché
Avec Alix, qui en la plaine grande

1/ Pria Martin luy faire le péché
 De l'un sus l'autre, et Martin luy demande :
 « Mais qui tiendrait notre pourceau, friande ?
 2/ — Qui ? dit Alix : bon remede il y a. »
 Lors le pourceau à sa jambe lya,
 Puis Martin jusche, et lourdement engaine ;
 3/ Le porc eust peur, et Alix s'escria :
 « Serre, Martin, nostre pourceau m'entraîne. »

XXXIII

A MONSIEUR BRAILLON, MEDECIN

(1531)

C'est un espoir d'entiere guerison,
 Puis que santé en moy desja s'imprime.
 Vray est que yver, foible, froid et grison,
 Nuyt à nature et sa vertu reprime ;
 Mais si voulez, si aurez vous l'estime
 De me guerir sans la neufve saison ;
 Parquoy, Monsieur, je vous supply en rithme
 Me venir veoir, pour parler en raison.

XXXIV

A MONSIEUR AKAKIA, MEDECIN

QUI LUY AVOIT ENVOYÉ DES VERS LATINS

(1531)

Tes vers exquis, seigneur Akakia,
 Meritent mieulx de Maro le renom
 Que ne font ceulx de ton amy qui a
 Avec Maro confinité de nom.
 Tes vers, pour vray, semblent coups de canon,
 Et resonance aux miens est si petite,
 Qu'aux tiens ne sont à comparer, sinon
 Du bon vouloir que ta plume recite.

XXXV

A MONSIEUR LE COQ, MEDECIN
 QUI LUY PROMETTOIT GUERISON

(1531)

Le chant du coq la nuict point ne prononce,
 Ains le retour de la lumiere absconse,
 Dont sa nature il faut que noble on tienne.
 Or t'es montré vray Coq en ta response,
 Car ton hault chant rien obscur ne m'annonce
 Mais santé vive, en quoy Dieu te maintienne.

XXXVI

AUDICT COQ

(1531)

Si le franc Coq, liberal de nature,
 N'est empesché avec sa gelinotte,
 Luy plaise entendre au chant que je luy note,
 Et visiter la triste creature
 Qui en sa chambre a faict ceste escripture,
 Mieulx enfermé qu'en sa cage linotte.

XXXVII

A MONSIEUR L'AMY, MEDECIN

(1531)

Amy de nom, de pensée et de faict,
 Qu'ay je mesfaict que vers moy ne prens voye ?
 Graces à Dieu, tu es dru et refaict.
 Moy plus deffaict que ceulx que mortz on faict :
 Mort en effect, si Dieu toy ne m'envoye,
 Et ne pourvois au mal qui me desvoye :
 Que je te voye, à demy suis guery,
 Et sans te veoir à demy suis pery.

XXXVIII

A PIERRE VUYARD

(1531)

Ce meschant corps demande guerison,
 Mon frere cher ; et l'esprit, au contraire,

Le veult laisser, comme une orde prison :

L'un tend au monde, et l'autre à s'en distraire.

C'est grand' pitié que de les ouyr braire :

« Ha! dit le corps, fault il mourir ainsi ?

— Ha! dit l'esprit, fault il languir icy ?

— Va, dit le corps, mieulx que toy je souhaite.

— Va, dit l'esprit, tu faulx, et moy aussi :

Du Seigneur Dieu la volonté soit faicte. »

XXXIX

AU ROY, POUR AVOIR CENT ESCUZ

(1529)

Plaise au Roy ne refuser point,
 Ou donner, lequel qu'il voudra,
 A Marot cent escuz apoinct,
 Et il promet qu'en son pourpoinct
 Pour les garder ne les couldra.
 Monsieur le legat l'absouldra,
 Pour plus dignement recevoir,
 J'entens s'il veult faire devoir
 De sceller l'acquit à l'Espergne ;
 Mais s'il est dur à y pourveoir,
 Croyez qu'il aura grand pouvoir
 S'il me faict bien dire d'Auvergne.

XL

DU LIEUTENANT CRIMINEL ET DE SAMBLANÇAY

(1527)

Lors que Maillart, juge d'Enfer, menoit
 A Monfaulcon Samblançay l'ame rendre,
 A vostre advis, lequel des deux tenoit
 Meilleur maintien ? Pour le vous faire entendre,
 Maillart sembloit homme qui mort va prendre
 Et Samblançay fut si ferme vieillard,
 Que l'on cuydoit, pour vray, qu'il menast pendre
 A Monfaulcon le lieutenant Maillart.

XLI

D'UNE ESPOUSÉE FAROUCHE

L'espousé la première nuit
 Asseuroit sa femme farouche :
 « Mordez moy, dit il, s'il vous cuit ;
 Voilà mon doit en vostre bouche. »
 Elle y consent, il s'escarmouche,
 Et après qu'il l'eust deshousée :
 « Or ça, dit il, tendre rousée,
 Vous ay je faict du mal ainsi ? »
 Adonc respondit l'espousée :
 « Je ne vous ay pas mors aussi. »

XLII

QUE CE MOT VISER EST BON LANGAGE

Regarder est trèsbon langage :
 Viser est plus agu du tiers ;
 De dire qu'il n'est en usage,
 J'en croy tous les arbalestriers.
 Je demanderois volontiers
 Comme on diroit plus proprement :
 Un de ces deux haquebutiers
 Par mal viser fault lourdement..
 Je dy (à parler rondement)
 Qu'il fault que ce mot y pourvoye,
 Et ne se peult dire aultrement,
 Qui est tout le pis que j'y voye.
 Celluy qui ne vise à la voye
 Par où il va, fault et s'abuse ;
 Mais point ne fault ne se fourvoye
 Celluy qui du terme ainsi use.
 Donques, amy, ne le recuse :
 Car quand au pis on le prendroit ;
 User on en peult soubz la ruse
 De metaphore en maint endroit.
 Viser du latin vient tout droit,
 Visée en est une lisière.
 Et par ailleurs viser fauldroit
 Pour bien m'attaindre à la visière.

XLIII

DE L'ABBÉ ET DE SON VALET

(1536)

Monsieur l'abbé et monsieur son valet
 Sont faictz egaulx tous deux comme de cire :
 L'un est grand fol, l'autre petit folet ;
 L'un veult railler, l'autre gaudir et rire ;
 L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire ;
 Mais un debat au soir entre eulx s'esmeut,
 Car maistre abbé toute la nuict ne veult
 Estre sans vin, que sans secours ne meure,
 Et son valet jamais dormir ne peult
 Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

XLIV

DE FRERE THIBAULT

Frere Thibault, séjourné, gros et gras,
 Tiroit de nuict une garse en chemise
 Par le treillis de sa chambre, où les bras
 Elle passa, puis la teste y a mise,
 Puis tout le sein : mais elle fut bien prise,
 Car son fessier y passer ne sceut onc :
 « Par la morbieu, ce dict le moyne adonc,
 Il ne me chault de bras, tetin ne teste ;
 Passez le cul, ou vous retirez donc :
 Je ne sçaurois sans luy vous faire feste. »

XLV

A DEUX FRERES MINEURS, PAR LE JEUNE BRODEAU

*Mes beaux peres religieux,
 Vous disnez pour un grammercy
 O gens heureux, ô demi dieux,
 Pleust à Dieu que je fusse ainsi !
 Comme vous vivrois sans soucy,
 Car le veu qui l'argent vous oste,
 Il est cler qu'il deffend aussi
 Que ne payez jamais vostre hoste.*

XLVI

RESPONCE PAR UN GREFFIER
DE LA MAISON DE MONSEIGNEUR D'ORLEANS
QUI CUYDOIT QUE MAROT
EUST FAICT LE PRECEDENT HUICTAIN

*Tu dys, Marot, par tes raisons,
Qui ne valent le publier,
Que quand allons par les maisons
Disnons sans bourse destier.
D'un cas je te veulx supplier,
Puis que tu n'as argent en pouppe :
Comme moy rens toy cordelier,
Tu disneras comme je souppe.*

XLVII

REPLIQUE SUR LADICTE RESPONCE, PAR MAROT

Prince, ce griffon qui me gronde
Semble Jouan qui se mordoit ;
Que voulez vous que luy responde ?
C'est la plus grand' pitié du monde ;
Excuser plus tost on le doit :
Car quand ainsi son feu jectoit,
Et qu'il disoit : Argent en pouppe,
Le povre homme se mescomptoit,
Et vouloit dire qu'il estoit
Tousjours yvre comme une souppe.

XLVIII

DE DOLET

(1538)

Le noble esprit de Cicero Rommain,
Voyant ça bas maint cerveau foible et tendre
Trop maigrement avoir mys plume en main
Pour de ses dictz la force faire entendre,
Laisa le ciel, en terre se vint rendre,
Au corps entra de Dolet, tellement
Que luy sans autre à nous se faict comprendre,
Et n'a changé que de nom seulement.

XLIX

A UN QUIDAM

Veux tu savoir à quelle fin
 Je t'ay mis hors des œuvres miennes?
 Je l'ay faict tout exprès affin
 Que tu me mettes hors des tiennes.

L

A BENEST

Benest, quand ne te congnoissoye,
 Un sage homme je te pensoye;
 Mais quand j'ay veu ce qui en est,
 Je trouve que tu es Benest.

LI

DU RYS DE MADAME D'ALLEBRET

Elle a trèsbien ceste gorge d'albastre,
 Ce doux parler, ce cler tainct, ces beaulx yeulx;
 Mais en effect, ce petit rys follastre,
 C'est à mon gré ce qui luy sied le mieulx;
 Elle en pourroit les chemins et les lieux
 Où elle passe à plaisir inciter;
 Et si ennuy me venoit contrister
 Tant que par mort fust ma vie abbatue,
 Il ne faudroit pour me resusciter
 Que ce rys là duquel elle me tue.

LII

DES CINQ POINCTZ EN AMOURS

(1527)

Fleur de quinze ans (si Dieu vous sauve et gard),
 J'ay en amours trouvé cinq pointz exprès :
 Premièrement, il y a le regard,
 Puis le devis, et le baiser après;
 L'attouchement le baiser suy de près,
 Et tous ceulx là tendent au dernier point,

Qui est : Et quoy? Je ne le diray point :
 Mais s'il vous plaist en ma chambre vous rendre,
 Je me mettrai volentiers en pourpoint,
 Voyre tout nud, pour le vous faire apprendre.

LIII

DE ANNE, A CE PROPOS

Ouyr parler de ma Dame et Maistresse
 M'est plus de bien que toutes autres veoir ;
 Veoir son maintien, ce m'est plus de liesse
 Que bon propos des autres recevoir ;
 Avecques elle un bon propos avoir,
 M'est plus grand heur que baiser une Heleine,
 Et ne croy pas, si j'avois son aleine,
 J'entens sa bouche, à mon commandement,
 Que ceulx qui ont leur jouyssance pleine
 N'eussent despit de mon contentement.

LIV

A SELVA ET A HEROET

Demandez vous qui me fait glorieux?
 Heleine a dict, et j'en ay bien memoire,
 Que de nous trois elle m'aymoit le mieulx ;
 Voilà pourquoy j'ay tant d'aise et de gloire.

Vous me direz qu'il est assez notoire
 Qu'elle se mocque, et que je suis deceu :
 Je le sçay bien, mais point ne le veulx croire,
 Car je perdrois l'aise que j'ay receu.

LV

DE HELEINE DE TOURNON

Au moys de may, que l'on saingnoit la belle,
 Je vins ainsi son medecin reprendre :
 « Luy tires tu sa chaleur naturelle?
 Trop froide elle est, bien me l'a fait apprendre ;
 — Tais toy, dit il, content je te voys rendre :
 J'oste le sang qui la fait rigoureuse,
 Pour prendre humeur en amour vigoureuse,
 Selon ce moys qui chasse tout esmoy. »

Ce qui fut faict, et devint amoureuse,
Mais le pis est que ce n'est pas de moy.

LVI

DE PHEBUS ET DIANE

(1524)

Le cler Phebus donne la vie et l'aise
Par son baiser tant digne et precieux,
Et mort devient ce que Diane baise.
O dur baiser, rude et mal gracieux,
Tu fais venir un desir soucieux
De mieulx avoir, dont souvent on desvie;
Mais qui pourroit parvenir à ce mieulx,
Il n'est si mort qui ne revint en vie.

LVII

DE DIANE

(1524)

Hommes experts, vous dictes par science,
Que Diane est en baisant beaucoup pire
Que n'est la Mort; mais par experience
De ce vous veulx et vous puis contredire :
Car quand sa bouche en la mienne souspire,
Toute vigueur dedans mon cueur s'assemble;
Vous resvez donc, ou certes il fault dire
Qu'en la baisant mourir vivre me semble.

LVIII

PAR UNE SÇAVANTE DAMOISELLE

*Un fascheux corps vestu d'un satin gras,
Un satin gras doublé d'un fascheux corps
Un lourd marcher, un branlement de bras,
Un sot parler avec un museau tors
Contrefaisant le gracieux, alors
Qu'il pense mieulx d'amours faire butin,
Que dessert il? D'estre jecté dehors,
Et l'envoyer desgresser son satin.*

LIX

A LA DICTE DAMOYSELLE

Un lourd vestu de satin est icy
 Suyvant la Court (sans propos) à la trace;
 De bonne gresse est son satin farcy,
 Et tout son corps plein de mauvaïse grace;
 Quant à la grace, a peine qu'on l'efface,
 Car il sent trop son escolier latin :
 Quand à la gresse, il l'a soir et matin
 (Comme je croy) en trois ans amassée;
 Mais baillez luy douze aulnes de satin,
 Voyla sa robe en un jour desgressée.

LX

DE BLANCHE DE TOURNON

Dedans le cloz d'un jardin fleurissant
 Entre autres fleurs voy une rose blanche,
 Que je serois sur toutes choysissant,
 Si de choysir j'avoys liberté franche;
 Dieu gard sans fin le rosier et la branche
 Dont est sortie une tant belle rose;
 Dieu gard la main qui pour croistre l'arrose;
 Dieu gard aussi le très excellent clos;
 Dieu face en moy la sienne amour enclose,
 A peine d'estre en son amour enclos.

LXI

A YSABEAU

(1527)

Quand j'escriroys que je t'ay bien aymée
 Et que tu m'as sur tous autres aymé,
 Tu n'en serais femme desestimée,
 Tant peu me sens homme desestimé;
 Petrarque a bien sa maïstresse nommée
 Sans amoindrir sa bonne renommée;
 Donc, si je suis son disciple estimé,
 Craindre ne fault que tu en sois blasmee;

D'Anne j'escry, plus noble et mieulx famée,
 Sans que son loz en soit point deprimé.

LXII

DE DIANE

(1524)

Estre Phebus bien souvent je desire,
 Non pour congnoistre herbes divinement,
 Car la douleur qui mon cueur veult occire
 Ne se guerist par herbe aucunement;
 Non pour avoir ma place au firmament,
 Car en la terre habite mon plaisir;
 Non pour son arc encontre Amour saisir,
 Car à mon Roy ne veulx estre rebelle :
 Estre Phebus seulement j'ay desir,
 Pour estre aymé de Diane la belle.

LXIII

D'UN IMPORTUN

Bren, laissez moy, ce disoit une
 A un sot qui luy desplaisoit,
 Ce lourdault tousjours l'importune,
 Puis j'ouy qu'elle luy disoit :
 « La plus grosse beste qui soyt,
 Monsieur, comme est ce qu'on l'appelle?
 — Un elephant, madamoyselle;
 Me semble qu'on la nomme ainsi.
 — Pour Dieu, Elephant (ce dit elle),
 Va t'en donc, laisse moy icy. »

LXIV

DE DIANE

(1524)

L'enfant Amour n'a plus son arc estrange,
 Dont il blessoit d'hommes et cueurs et testes :
 Avec celluy de Diane a faict change,
 Dont elle alloit aux champs faire les questes;
 Ilz ont changé, n'en faictes plus d'enquestes,

Et si on dict : A quoy les congnois tu?
 Je voy qu'Amour chasse souvent aux bestes,
 Et qu'elle attainct les hommes de vertu.

LXV

A MADAMOYSELLE DE LA GRELIERE

(1528)

Mes yeulx sont bons, Greliere, et ne voy rien
 Car je n'ay plus la presence de celle
 Voyant laquelle au monde voy tout bien,
 Et voyant tout je ne voy rien sans elle.
 A ce propos souvent (ma Damoyse),
 Quand vous voyez mes yeulx de pleurs lavez,
 Me venez dire : « Amy, qu'est ce qu'avez! »
 Mais le disant vous parlez mal apoint,
 Et m'est advis que plus tost vous devez
 Me demander : « Qu'est ce que n'avez point? »

LXVI

DE MADAMOYSELLE DE LA FONTAINE

(1535)

En grand travail plein d'amour j'ay passé
 Les montz trèsfroidz au partir d'Aquitaine ;
 Mais leur froideur n'a de mon cuer classé
 La grand' ardeur de mon amour certaine;
 Quant au travail, bien je vous acertaine
 Que incessamment y seray exposé
 Jusques à tant qu'auprès de La Fontaine
 A mon desir je me soys reposé.

LXVII

A CORIDON

La mesdisante ne fault croire,
 Coridon, amy gracieux :
 Je la congnois, c'est une noyre,
 Noire faicte en despit des cieulx :
 Si elle eust, pour la paindre mieulx,

Au bec une prune sauvage,
 On diroit qu'elle auroit trois yeulx,
 Ou bien trois prunes au visage.

LXVIII

DE OUY ET NENNY

Un doux Nenny, avec un doux soubrire,
 Est tant honneste, il le vous fault apprendre :
 Quand est d'Ouy, si veniez à le dire,
 D'avoir trop dict je voudrois vous reprendre ;
 Non que je soys ennuyé d'entreprendre
 D'avoir le fruit dont le desir me point ;
 Mais je voudrois qu'en le me laissant prendre
 Vous me disiez : « Non, vous ne l'aurez point. »

LXIX

DU CONVENT DES BLANZ MANTEAULX

Les Blancz Manteaulx en leur convent
 Ont fait rampart de longues selles,
 Pour nuyre à ceulx qui vont souvent
 Faire la court aux damoyelles.
 Quand marys gardent leurs femelles,
 Ilz ont droict, je m'en tais tout coy ;
 Mais ces cagotz sont jaloux d'elles :
 Je sçaurois volentiers pourquoy.

LXX

D'ENTRETENIR DAMOYSELLES

Je ne sçaurois entretien appelle :
 Le deviser qui aucun fruit n'apporte ;
 C'est le vray vent qui tost se perd en l'air,
 Ou l'eau qui roide en aval se transporte.
 L'oyseau gentil, sur le poing je le porte,
 Après luy crie, à luy souvent j'entens,
 Car de son vol rend mes espritz contens.
 Or donc, Amour, bel oyseau par les esles,
 Apporte proye et donne passetemps,
 Ou entretien (tout seul) tes damoyelles.

LXXI

D'UN POURSUYVANT EN AMOURS

Je sens en moy une flamme nouvelle,
 Laquelle vient d'une cause excellente,
 Qui tous les jours me dit et me revelle
 Que demourer doy personne dolente.
 O Amour plein de force violente,
 Pourquoi as tu mon tourment entrepris?
 Approchez vous, belle qui m'avez pris :
 Amour cruel vostre amy veult occire,
 Et gagnera la bataille et le prix.
 Si ne m'armez du bien que je desire.

LXXII

 A CELLE QUI SOUHAITA MAROT
 AUSSI AMOUREUX D'ELLE QU'UN SIEN AMY

Estre de vous autant que l'autre espris
 Me seroit gloire, ayment en lieu si hault ;
 De l'autre part, il m'en seroit mal pris,
 Quand d'y attaindre en moy gist le default.
 J'ay dict depuis (cent foyz, ou peu s'en fault)
 O cueur qui veult mon malaise et mon bien,
 Je t'ayme assez, ne souhayte combien ;
 Et si tu dys que pareil d'amytié
 Ne suis à l'autre, hélas ! je le sçay bien,
 Car j'ayme plus, mais c'est de la moytié.

LXXIII

DU PARTEMENT D'ANNE

(1529)

Ou allez vous, Anne? que je le sache,
 Et m'enseigniez avant que de partir
 Comme feray, affin que mon œil cache
 Le dur regret du cueur triste et martyr.
 Je sçay comment, point ne fault m'advertir :
 Vous le prendrez, ce cueur, je le vous livre,
 L'emporterez pour le rendre delivre

Du dueil qu'auroit loing de vous en ce lieu ;
 Et pour autant qu'on ne peult sans cueur vivre,
 Me laisserez le vostre, et puis adieu.

LXXIV

DE MADAME YSABEAU DE NAVARRE

Qui cuyderoit desguiser Ysabeau
 D'un simple habit, ce seroit grand' simplesse ;
 Car au visage a ne scay quoy de beau,
 Qui faict juger tousjours qu'elle est princesse :
 Soit en habit de chambriere ou maistresse,
 Soit en drap d'or entier ou decouppé,
 Soit son gent corps de toile enveloppé,
 Tousjours sera sa beauté maintenue ;
 Mais il me semble (ou je suis bien trompé)
 Qu'elle seroit plus belle toute nue.

LXXV

POUR UNE DAME QUI DONNA UNE TESTE DE MORT
EN DEVISE

Puis que nos cueurs ne sont qu'un poinct lyé,
 Et que d'amour nayvement extreme
 Je t'ay (amy) ce present dedié,
 Je ne croy point qu'il ne soyt prins de mesme.
 Tu y verras une mort triste et blesme,
 Qui ne s'entend te melancolier ;
 C'est que l'amour qui noz cueurs faict lyer
 Jusque à la mort sera continuelle ;
 Et si la mort ne faict rien oublier,
 De mon costé sera perpetuelle.

LXXVI

A LA FEMME DE THOMAS SEVIN

La mignonne de mon amy,
 Bien fort à vous me recommande ;
 Vous n'estes pas femme à demy ;
 Hastez vous de devenir grande,
 Grande par tout, car il demande

Entrer en la cité d'amours,
 Se plaignant qu'il n'est qu'aux faubourgs ;
 Peu de marys ainsi se deulent,
 Mais vont disant (tout au rebours)
 Qu'ilz y entrent plus qu'ilz ne veulent.

LXXVII

MAROT A SES DISCIPLES

Enfans, oyez une leçon :
 Nostre langue a ceste façon
 Que le terme qui va devant
 Voluntiers regist le suyvant.
 Les vieux exemples je suyvray
 Pour le mieulx : car, à dire vray,
 La chanson fut bien ordonnée
 Qui dit : *M'amour vous ay donnée,*
 Et du bateau est estonné
 Qui dit : *M'amour vous ay donné.*
 Voilà la force que possède
 Le femenin, quand il precede.

Or prouveray par bons tesmoings
 Que tous pluriers n'en font pas moins ;
 Il faut dire en termes parfaictz :
Dieu en ce monde nous a faictz ;
 Fault dire en parolles parfaites :
Dieu en ce monde les a faictes ;
 Et ne fault point dire en effect :
Dieu en ce monde les a faict,
 Ne nous a faict pareillement,
 Mais nous a faictz, tout rondement.

L'italien, dont la faconde
 Passe les vulgaires du monde,
 Son langage a ainsi basty
 En disant : *Dio noi a fatti.*

Parquoy, quand me suis advisé,
 Ou mes juges ont mal visé,
 Ou en cela n'ont grand' science,
 Ou ilz ont dure conscience.

LXXVIII

DU BEAU TETIN

(1534)

Tetin refaict, plus blanc qu'un œuf,
 Tetin de satin blanc tout neuf,
 Tetin qui fais honté à la rose,
 Tetin plus beau que nulle chose;
 Tetin dur, non pas Tetin, voyre,
 Mais petite boule d'ivoire,
 Au milieu duquel est assise
 Une freze, ou une cerise,
 Que nul ne veoit, ne touche aussi,
 Mais je gaige qu'il est ainsi,
 Tetin donc au petit bout rouge,
 Tetin qui jamais ne se bouge,
 Soit pour venir, soit pour aller,
 Soit pour courir, soit pour baller.
 Tetin gauche, Tetin mignon,
 Tousjours loin de son compaignon,
 Tetin qui portes tesmoingnage
 Du demourant du personnage.
 Quand on te voit, il vient à maintz
 Une envie dedans les mains
 De te taster, de te tenir;
 Mais il se fault bien contenir
 D'en approcher, bon gré ma vie,
 Car il viendroit une autre envie.
 O Tetin ne grand ne petit,
 Tetin meur, Tetin d'appetit,
 Tetin qui nuict et jour criez :
 « Mariez moy tost, mariez ; »
 Tetin qui t'enfles, et repoulses
 Ton gorgias de deux bons poulses,
 A bon droict heureux on dira
 Celluy qui de laict t'emplira,
 Faisant d'un Tetin de pucelle
 Tetin de femme entiere et belle.

LXXIX

DU LAYD TETIN

(1534)

Tetin qui n'as rien que la peau,
 Tetin flac, Tetin de drappeau.
 Grand' tetine, longue tetasse,
 Tetin, doy je dire bezasse ?
 Tetin au grand villain bout noir
 Comme celluy d'un entonnoir ;
 Tetin qui brimballe à tous coups
 Sans estre esbranlé ne secous,
 Bien se peult vanter qui te taste
 D'avoir mis la main à la paste.
 Tetin grillé, Tetin pendant,
 Tetin flestry, Tetin rendant
 Villaine bourbe en lieu de laict,
 Le diable te fait bien si laid.
 Tetin pour trippe réputé,
 Tetin, ce cuyde je, emprunté,
 Ou desrobé en quelque sorte,
 De quelque vieille chievre morte ;
 Tetin propre pour en Enfer
 Nourrir l'enfant de Lucifer.
 Tetin boyau long d'une gaule,
 Tetasse à jecter sur l'espaule.
 Pour faire (tout bien compassé)
 Un chapperon du temps passé ;
 Quand on te voit, il vient à maints
 Une envie dedans les mains,
 De te prendre avec les gans doubles
 Pour en donner cinq ou six couples
 De souffletz sur le nez de celle
 Qui te cache soubz son esselle.

Va, grand vilain Tetin puant,
 Tu fournirois bien en suant
 De civettes et de parfums
 Pour faire cent mille deffuncts.

Tein de laydeur despitouse,
 Tetin dont nature est honteuse,

Tetin des vilains le plus brave,
 Tetin dont le bout tousjours bave,
 Tetin faict de poix et de glus ;
 Bren, ma plume, n'en parlez plus,
 Laissez le là, ventre saint George,
 Vous me feriez rendre ma gorge.

LXXX

▲ ANNE, POUR LIRE SES EPIGRAMMES

Anne, ma sœur, sur ces miens Epigrammes,
 Jette tes yeux doucement regardans ;
 Et en lisant, si d'amour ne t'enflames,
 A tout le moins ne mesprise les flammes
 Qui pour t'amour luyent ici dedans.

LXXXI

▲ MERLIN DE SAINT GELAIS

Ta lettre, Merlin, me propose
 Qu'un gros sot en rithme compose
 Des vers par lesquelz il me point ;
 Tien toy seur qu'en rithme n'en prose
 Celuy n'escrit aucune chose
 Duquel l'ouvrage on ne lit point.

LXXXII

▲ SOY MESMES. DE MADAME LAURE

(1536)

Si tu n'es pris, tu te pourrois bien prendre,
 Cuydant louer ceste Laure invincible ;
 Laisse tout là ; que veulx tu entreprendre ?
 Veulx tu monter un roc inaccessible ?
 Son noble sens et sa grace indicible
 Ceste douceur qui d'aymer scait contraindre
 Et ses vertus, que mort ne peult estaindre,
 Sont du pover de Dieu si grans tesmoings,
 Que tu ne peulx à sa louenge ataindre,
 A son amour, hélas ! encores moins.

LXXXIII

DE LA ROYNE DE NAVARRE

Entre autres dons de graces immortelles,
Ma Dame escript si hault et doucement,
Que je m'estonne en voyant choses telles
Qu'on n'en recoit plus d'esbahissement.

Puis quand je l'oy parler si sagement,
Et que je voy sa plume travailler,
Je tourne bride, et m'esbahy comment
On est si sot de s'en esmerveiller.

LXXXIV

A FRANÇOYS, DAULPHIN DE FRANCE

(1334)

Celuy qui a ce dizain composé,
Enfant Royal en qui vertu s'imprime,
Et qui à vous presenter l'a osé,
C'est un Clement, un Marot, un qui rithme :
Voicy l'ouvrier, l'art, la forge et la lime ;
Si vous sentez n'en estre importuné,
Vous pouvez bien, Prince très-fortuné,
Vous en servir à dextre et à senestre,
Car vostre estoit avant que fussiez né ;
Or, devinez maintenant qu'il peut estre.

LXXXV

POUR MADAMOYSELLE DE TALARD, AU ROY

D'amour entiere, et tout à bonne fin,
Sire, il te plaist trois poissons bien aymer :
Premierement, le bien heureux Daulphin,
Et le Chabot qui noue en ta grand' mer ;
Puis ta Grenouille ; ainsi t'a pleu nommer
L'humble Talard, dont Envie en gasouille,
Disant que c'est un poisson qui l'eau souille,
Et qui chantant a la voix mal seraine ;
Mais j'ayme mieulx du Roy estre Grenouille
Qu'estre (en effect) d'un autre la Seraine.

LXXXVI

DE L'AMOUR CHASTE

(1527)

Amoureux suis, et Venus estonnée
 De mon amour, là où son feu default ;
 Car ma dame est à l'honneur tant donnée,
 Tant est bien chaste et conditionnée,
 Et tant cherchant le bien qui point ne fault,
 Que de l'aymer autrement qu'il ne fault
 Seroit un cas par trop dur et amer.
 Elle est pourtant bien belle, et si le vault ;
 Mais quand je sens son cueur si chaste et hault,
 Je l'ayme tant, que je ne l'ose aymer.

LXXXVII

EPIGRAMME

QU'IL PERDIT CONTRE HELEINE DE TOURNON

Pour un dixain que gaignastes mardy,
 Cela n'est rien, je ne m'en fais que rire,
 Et fuz trèsaise alors que le perdy,
 Car aussi bien je vous voulois escrire,
 Et ne sçavois bonnement que vous dire,
 Qui est assez pour se taire tout coy.
 Or, payez vous, je vous baille de quoy,
 D'aussi bon cueur que si je le donnoye ;
 Que pleust à Dieu que ceux à qui je doy
 Fussent contens de semblable monnoye.

LXXXVIII

LA ROYNE DE NAVARRE RESPOND POUR TOURNON

*Si ceulx à qui devez, comme vous dites,
 Vous congnoissoient comme je vous congnois,
 Quitte seriez des debtes que vous feistes
 Le temps passé, tant grandes que petites,
 En leur payant un Dixain toutesfoys,
 Tel que le vostre, qui vault mieux mille foys
 Que l'argent deu par vous, en conscience ;*

*Car estimer on peult l'argent au poix
Mais on ne peult (et j'en donne ma voix)
Assez priser vostre belle science.*

LXXXIX

REPLIQUE A LA ROYNE DE NAVARRE

Mes creanciers, qui de dixains n'ont cure,
Ont leu le vostre, et sur ce leur ay dict :
« Sire Michel, sire Bonaventure,
La sœur du Roy a pour moy fait ce dict. »
Lors eulx, cuydans que fusse en grand credit,
M'ont appelé Monsieur à cry et cor,
Et m'a valu vostre escript autant qu'or,
Car promis ont, non seulement d'attendre,
Mais d'en prester (foy de marchand) encor,
Et j'ay promis (foy de Clement) d'en prendre.

XC

DU ROY ET DE LAURE

(1536)

O Laure, Laure, il t'a esté besoing
D'aymer l'honneur et d'estre vertueuse,
Car François Roy sans cela n'eust prins soing
De t'honorer de tumbe sumptueuse,
Ne d'employer sa dextre valureuse
A par escript ta louenge coucher ;
Mais il l'a fait, pour autant qu'amoureuse
Tu as esté de ce qu'il tient plus cher.

XCI

CONTRE LES JALOUX

(1535)

De ceulx qui tant de mon bien se tourmentent
J'ay, d'une part, grande compassion ;
Puis me font rire en voyant qu'ilz augmentent
Dedans m'amyne un feu d'affection,
Un feu lequel par leur invention
Cuydent estaindre. O la povre cautelle !

Ilz sont plus loing de leur intention
 Qu'ilz ne voudroient que je fusse loing d'elle.

XCII

A UNE DAME TOUCHANT UN FAULX RAPPORTEUR

(1521)

Qui peche plus, luy qui est esventeur
 Que j'ay de toy le bien tant souhaitable,
 Ou toy qui fais qu'il est tousjours menteur,
 Et si le peulx faire homme veritable,
 Voyre qui peulx d'une œuvre charitable
 En guerir trois, y mettant ton estude :
 Luy de mensonge inique et detestable,
 Moy de langueur, et toy d'ingratitude ?

XCIII

POUR UNE QUI DONNA LA DEVISE D'UN NEUD

A UN GENTILHOMME

Le neud jadis tant fort à desnouer
 Fut en un coup d'Alexandre trenché ;
 Et celuy neud que j'ay voulu nouer,
 Peu à peu l'as à moytié destaché ;
 Mais tu n'as sceu (et n'en sois point fasché)
 L'autre moytié desnouer, ne parfaire
 Ton œuvre empris : là ne scauroient rien faire
 Doigtz tant soient fortz, ne glaive plein d'esclandre :
 O gentil neud, pour te rompre et deffaire
 La seule mort sera ton Alexandre.

XCIV

A DEUX SŒURS LYONNOISES

Puis que vers les sœurs damoysselles
 Il ne m'est possible d'aller,
 Sus, dixain, courez devers elles :
 Au lieu de moy vous fault parler :
 Dictes leur que me mettre à l'aer
 Je n'ose, dont me poise fort,
 Et que pour faire mon effort

D'aller visiter leurs personnes,
 Je me souhaite estre aussi fort
 Comme elles sont belles et bonnes.

XCV

A UNE AMYE

(1528)

Si le loysir tu as avec l'envie
 De me reveoir, ô ma jeune esperée,
 Je te rendray bon compte de ma vie.
 Depuis qu'à toy parlay l'autre serée.
 Ce soir fut court, mais c'est chose assurée
 Que tu m'en peulx donner un par pitié,
 Lequel seroit de plus longue durée
 Et sembleroit plus court de la moytié.

XCVI

A RENÉE

(1536)

Amour vous a (dès le jour que fuz né)
 De mon service ordinaire estrenée,
 Et si ne fuz de vous onc estrené
 Que de rigueur soubz parolle obstinée ;
 Si vous supply, noble nymphe Renée,
 Ce nouvel an parler nouvel langage,
 Et tout ainsi qu'on voit changer d'année,
 Vouloir changer envers moy de courage.

XCVII

A MADAMOYSELLE DE LA ROUE

Painctres experts, vostre façon commune
 Changer vous fault, plus tost huy que demain :
 Ne paignez plus une Roue à Fortune ;
 Elle a d'Amour pris le dard inhumain.
 Amour aussi a pris la Roue en main,
 Et des mortelz par ce moyen se joue.
 O l'homme heureux, qui de l'Enfant humain
 Sera poulsé au dessus de la Roue !

XCVIII

DE LADICTE DAMOYSELLE

L'autre jour aux champs tout fasché
 Vey un voleur se lamentant,
 Dessus une Roue attaché.
 Si luy ay dict en m'arrestant :
 « Ton mal (povre homme) est bien distant
 Du tourment qui mon cueur empestre ;
 Car tu meurs sur la Roue estant,
 Et je meurs que je n'y puis estre. »

XCIX

POUR UNE MOMMERIE DE DEUX HERMITES

LE PREMIER HERMITE

Sçavez vous la raison pourquoy
 Hors du monde je me retire
 En un hermitage à recoy ?
 Sans faulte je vous le veulx dire :
 Celle que tant j'ayme et desire,
 En lieu de me reconforter,
 Toujours ce cul arriere tire ;
 Le diable la puisse emporter.

L'AUTRE HERMITE

Je m'en voys tout vestu de gris
 En un boys ; là je me confine
 Au monde aussi bien j'amaigris ;
 M'amyne est trop dure ou trop fine ;
 Là vivray d'eau et de racine,
 Mais, par mon ame, il ne m'en chault ;
 Cela me sera medecine
 Contre mon mal, qui est trop chauld.

C

A LA BOUCHE DE DIANE

(1524)

Bouche de coral precieux,
 Qui à baiser semblez semondre ;

Bouche qui d'un cueur gracieux
 Sçavez tant bien dire et respondre,
 Respondez-moy : doit mon cueur fondre
 Devant vous, comme au feu la cyre ?
 Voulez vous bien celuy occire
 Qui crainct vous estre desplaisant ?
 Ha ! bouche que tant je desire,
 Dictes Nenny en me baisant.

CI

D'UNE QUI FAISOIT LA LONGUE

Quand je vous ayme ardemment,
 Votre beauté toute autre efface ;
 Quand je vous ayme froidement,
 Votre beauté fond comme glace.
 Hastez vous de me faire grace,
 Sans trop user de cruauté :
 Car si mon amytié se passe,
 A Dieu command vostre beauté.

CII

A UNE QUI LUY FEIT CHERE, PAR MANIERE D'ACQUIT

Ne vous forcez de me cherer,
 Chere ne quiert point violence ;
 Mes vers vous veulent reverer,
 Non obliger vostre excellence ;
 Si mon amour et ma science
 En vostre endroit n'ont sçeu valoir,
 C'est à moy d'avoir patience,
 Et à vous de ne vous chaloir.

CIII

DE CUPIDO ET DE SA DAME

(1527)

Amour trouva celle qui m'est amere,
 Et je y estois, j'en sçay bien mieulx le compte :
 « Bon jour, dict il, bon jour, Venus, ma mere ; »

Puis tout à coup il veoit qu'il se mescompte,
 Dont la couleur au visage luy monte,
 D'avoir failly menteux Dieu sçait combien.
 « Non, non, Amour, ce dy je, n'ayez honte :
 Plus clersvoyans que vous s'y trompent bien. »

CIV

DE SA MERE PAR ALLIANCE

Si mon poil noir en blanc se tainct,
 Comment seroit-ce de vieillesse ?
 Ma mere est en fleur de jeunesse,
 Et n'est au monde un si beau tainct,
 Car le sien tous autres estainct.
 De la veoir faictes moy la grace
 Mais ne contemplez trop sa face,
 Que d'aymer n'entriez en esmoy,
 Et que sa rigueur ne vous face
 Vieillir de langueur, comme moy.

CV

DE LA DUCHÉ D'ESTAMPES

Ce plaisant val que l'on nommoit Tempé,
 Dont mainte hystoire est encor embellie,
 Arrosé d'eaulx, si doulx, si attempé,
 Sçachez que plus il n'est en Thessalie :
 Juppiter, roy qui les cucurs gaigne et lie,
 L'a de Thessalle en France remué,
 Et quelque peu son nom propre mué,
 Car pour Tempé veult qu'Estampes s'appelle :
 Ainsi luy plaist, ainsi l'a situé,
 Pour y loger de France la plus belle.

CVI

DU PASSEREAU DE MAUPAS

Las ! il est mort (pleurez le, damoysselles)
 Le passereau de la jeune Maupas ;
 Un autre oyseau qui n'a plumes qu'aux esles,
 L'a devoré : le congnoissez vous pas ?
 C'est ce fascheux Amour, qui, sans compas,

Avecques luy se jectoit au giron
 De la pucelle, et voloyt environ,
 Pour l'enflamber et tenir en destresse ;
 Mais par despit tua le passeron,
 Quand il ne sceut rien faire à la maistresse.

CVII

POUR MONSIEUR DE LA ROCHEPOT
 QUI GAGEA CONTRE LA ROYNE QUE LE ROY
 COUCHEROIT AVECQUE ELLE

Or ça, vous avez veu le Roy :
 Ay je gagné, dictes, ma Dame ?
 Toute seule je vous en croy,
 Sans le rapport de luy ne d'ame ;
 Vray est qu'au propos que j'entame
 Le Roy serviroit bien d'un tiers.
 Vous estes deux tesmoins entiers,
 Car l'un est Dame et l'autre maistre :
 Mais j'en croirois plus volontiers
 Un enfant qui viendroit de naistre.

CVIII

LA ROYNE DE NAVARRE
 EN FAVEUR D'UNE DAMOYSELLE

*Il pensoit bien brusler son chaste cueur
 Par doulx regards, par soupirs trèsardens
 Par un parler qui faict Amour vainqueur,
 Par long servir, par signes évidens ;
 Mais il trouva une froideur dedens
 Qui tous ses traictz convertissoit en glace ;
 Et qui pis est, par une douce audace,
 L'œil chaste d'elle le regarda si fort,
 Que sa froydeur à travers son cueur passe,
 Et meit son feu, Amour et lui à mort.*

CIX

RESPONCE POUR LE GENTILHOMME

Ce seroit trop que la belle esmouvoir :
 Le povre amant n'y a pensé ne pense ;

Parler à elle, et la servir et veoir
 Luy sont assez d'heureuse recompense,
 Et confessant, noble fleur d'excellence,
 Qu'elle l'a bien mis à mort voyrement;
 Mais son amour et son feu vehement,
 Chasteté d'œil ne les pourroit estaindre :
 Car tant plus vit la dame chastement,
 De tant plus croist le desir d'y attaindre.

CX

A UNE DAME, POUR L'ALLER VOIR

(1528)

Endormez bien Argus, qui a tant d'yeulx,
 Et faictes tant que Danger se retire :
 Duysans ne sont, mais par trop ennuyeux,
 A qui aller vers sa dame desire.
 Là vous pourray de bouche à loysir dire
 Ce dont l'escript un mot n'ose parler ;
 Qu'en dictes vous, Madame, y doy je aller ?
 Non, je y courray, mes empri-es sont telles ;
 Comment ! courir ? Je y pourray bien voler,
 Car j'ay d'Amour avecques moy les esles.

CXI

DE CHARLES, DUC D'ORLEANS

Nature estant en esmoy de forger
 Ou fille ou filz, conceut finablement
 Charles si beau, si beau, pour abreger,
 Qu'estre faict fille il cuyda proprement ;
 Mais s'il avoit à son commandement
 Quelque fillette autant comme luy belle,
 Il y auroit à craindre grandement
 Que trouvé fust plus masle que femelle.

CXII

A UNE DAME AAGÉE ET PRUDENTE

Ne pensez point que ne soyez aymable :
 Vostre aage est tant de graces guerdonné
 Qu'à tous les coups un printemps estimable

Pour vostre yver seroit abandonné ;
 Je ne suis point Paris, juge estonné,
 Qui faveur fait à beauté qui s'efface :
 Par moy le prix à Pallas est donné,
 De qui on veoit l'image en vostre face.

CXIII

A ANNE, QU'IL SONGE DE NUICT

Anne, ma sœur, d'ont me vient le songer
 Qui toute nuict par devers vous me maine ?
 Quel nouvel hoste est venu se loger
 Dedans mon cueur, et tousjours s'i pourmaine ?
 Certes je croy (et ma foy n'est point vaine)
 Que c'est un Dieu. Me vient il consoler ?
 Ha ! c'est Amour ; je le sens bien voler.
 Anne, ma sœur, vous l'avez faict mon hoste,
 Et le sera, me deust il affoller,
 Si celle là qui l'y meit ne l'en oste.

CXIV

DE MARGUERITE D'ALENÇON
 SA SŒUR D'ALLIANCE

(1527)

Un chascun qui me faict requeste
 D'avoir œuvres de ma façon,
 Voyse tout chercher en la teste
 De Marguerite d'Alençon.
 Je ne fais dixain ne chanson,
 Chant royal, ballade n'epistre,
 Qu'en sa teste elle n'enregistre
 Fidelement, correct et seur :
 Ce sera mon petit registre,
 Elle n'aura plus nom ma sœur.

CXV

DE SA DAME ET DE SOY MESME

(1527)

Dès que m'amye est un jour sans me veoir,
 Elle me dict que j'en ay tardé quatre ;

Tardant deux jours, elle dict ne m'avoir
 Veü de quatorze, et n'en veult rien rabatre ;
 Mais pour l'ardeur de mon amour abatre,
 De ne la veoir j'ay raison apparente.
 Voyez, amans, nostre amour differente ;
 Languir la faiz quand suis loing de ses yeulx,
 Mourir me faict quand je la voy presente :
 Jugez lequel vous semble aymer le mieulx.

CXVI

DE JANE, PRINCESSE DE NAVARRE

(1539)

Bien soit venue auprès de pere et mere
 Leur fille unique et le chef d'œuvre d'eulx !
 Elle nous trouve en douleur trop amere,
 Voyant un Roy mal sain, las ! voyre deux ;
 Elle nous trouve un œil qui est piteux,
 L'autre qui rit à sa noble venue ;
 Et comme on veoyt souvent l'obscur nue
 Claire moytié par celestes rayons,
 Ainsi nous est demy joye advenue ;
 Dieu doint qu'en bref entiere nous l'ayons.

CXVII

DE MADAMOYSELLE DU BRUEIL

Jeune beauté, bon esprit, bonne grace,
 Cent foys le jour je m'esbahy comment
 Tous trois avez en un corps trouvé place
 Si à propos et si parfaitement.
 Celle à qui Dieu faict ce bon traictement
 Doibt bien aymer le jour de sa naissance,
 Et moy le soir qui fut commencement
 De prendre à elle honneste congnoissance.

CXVIII

DU CONTE DE LANYVOLARE

Le vertueux conte Lanyvolare,
 talien, droict à l'assault alla ;
 trois foys navré, son bon sens ne s'egare :

Trois foys remonte, et trois foys devalla ;
 Mais sa fortune enfin l'arresta là.

O gentil cueur (quand bien je te contemple)
 Digne de Mars estre eslevé au temple,
 Tu as vivant servy France aux dangers,
 Et après mort sers encores d'exemple
 De loyauté aux souldars estrangers.

CXIX

DE ALBERT, JOUEUR DE LUZ DU ROY

Quand Orpheus reviendrait d'Elisée,
 Du ciel Phebus, plus qu'Orpheus expert,
 Ja ne seroit leur musique prisée
 Pour le jourd'huy tant que celle d'Albert.
 L'honneur d'ainesse est à eulx, comme appert ;
 Mais de l'honneur de bien plaie à l'ouyr,
 Je dy qu'Albert par droict en doit jouyr,
 Et qu'un lavrier plus exquis n'eust seu naistre
 Pour ur el Roy que François resjouyr,
 Ne pour l'ouvrier un plus excellent maistre.

CXX

D'ANNE JOUANT DE L'ESPINETTE

(1527)

Lors que je voy en ordre la brunette,
 Jeune, en bon poinct, de la ligne des dieux,
 Et que sa voix, ses doits et l'espinette
 Meinent un bruyet doux et melodieux,
 J'ay du plaisir et d'oreilles et d'yeulx
 Plus que les saintz en leur gloire immortelle,
 Et autant qu'eulx je deviens glorieux
 Dès que je pense estre un peu aymé d'elle.

CXXI

POUR MADAME D'ORSONVILLIERS

AU ROY DE NAVARRE

(1533)

J'ay joué rondement,
 Sire, ne vous desplaise ;

Vous m'avez finement
 Couppé la queue, et raise;
 Et puis que je m'en taise!
 Jamais ne se ferroit.
 Mais seriez vous bien aise,
 Qui vous la couperoit?

CXXII

A SA COMMERE

Pardonnez moi, ma commere m'amyé,
 Si devers vous bien tost ne puis aller;
 A bon vouloir certes il ne tient mye,
 Car pour souvent avecques vous parler
 De paradis je voudrois devaller.
 Que voulez-vous? La fortune à present
 Ne me permet de service estre exempt;
 Mais maulgré elle en bref temps, qui trop dure,
 Vous reverray, et si m'aurez present,
 Ce temps pendant, de cueur et d'escripture.

CXXIII

A MONSIEUR DE JUILLY

L'argent par terme recueilly
 Peu de prouffit souvent ameine :
 Parquoy, Monseigneur de Juilly,
 Qui sçavez le vent qui me meine,
 Plaise vous ne prendre la peine
 De diviser si peu de bien,
 Car ma boëte n'est pas si pleine
 Que cinq cens frans n'y entrent bien.

CXXIV

IL CONVIE TROIS POËTES A DISNER

Demain que Sol veult le jour dominer.
 Viens, Boissonné, Villas et la Perriere,
 Je vous convie avec moy à disner;
 Ne rejectez ma semonce en arriere :
 Car en disnant, Phebus par la verriere

Sans la briser viendra veoir ses suppostz,
 Et donnera faveur à noz propos,
 En les faisans dedans noz bouches naistre.
 Fy du repas qui en paix et repos
 Ne sçait l'esprit avec le corps repaistre !

CXXV

DU SIRE DE MONTMORENCY
 CONNESTABLE DE FRANCE

Meur en conseil, en armes redoubtable,
 Montmorency, à toute vertu né,
 En vérité, tu es fait connestable,
 Et par merite, et par ciel fortuné ;
 Dieu doint qu'en bref du glaive à toy donné
 Tu faces tant par prouesse et bonheur,
 Que cestuy là qui en fut le donneur
 Par ton service ayt autant de puissance
 Sur tout le monde en triumphe et honneur
 Comme il t'en a donné dessus la France.

CXXVI

D'UN DOULX BAISER

Ce franc baiser, ce baiser amyable,
 Tant bien donné, tant bien receu aussi,
 Qu'il estoit doux ! O beauté admirable,
 Baysez moy donc cent foys le jour ainsi,
 Me recevant dessoubz vostre mercy
 Pour tout jamais, ou vous pourrez bien dire
 Qu'en me donnant un baiser adouley
 M'aurez donné perpetuel martyre.

CXXVII

A ANNE, LUY DECLAIRANT SA PENSÉE

Puis qu'il vous plaist entendre ma pensée,
 Vous la sçaurez, gentil cueur gracieux ;
 Mais, je vous pry, ne soyez offensée
 Si en pensant suis trop audacieux.
 Je pense en vous et au fallacieux

Enfant Amour, qui par trop sottement
 A faict mon cueur aymer si haultement,
 Si haultement, hélas! que de ma peine
 N'ose esperer un brin d'allegement,
 Quelque douceur de quoy vous soyez pleine.

CXXVIII

A JANE

Vostre bouche petite et belle
 Est de gracieux entretien,
 Puis un peu son maistre m'appelle,
 Et l'alliance je retien,
 Car ce m'est honneur et grand bien;
 Mais quand vous me pristest pour maistre,
 Que ne disiez vous aussi bien :
 « Vostre maistresse je veulx estre? »

CXXIX

A LA ROYNE DE NAVARRE

Nous fusmes, sommes et serons
 Mort et Malice et Innocence :
 Le pas de mort nous passerons ;
 Malice est tousjours en presence ;
 Dieu en nostre premiere essence
 Nous voulut d'Innocence orner ;
 O la mort pleine d'excellence,
 Qui nous y fera retourner!

CXXX

A ANNE, DU JOUR DE SAINCTE ANNE

Puis que vous portez le nom d'Anne,
 Il ne fault point faire la beste ;
 Dès aujourd'huy je vous condamne
 A solenniser vostre feste,
 Ou autrement tenez vous preste
 De veoir vostre nom à néant ;
 Aussi pour vous trop doulx il sonne :
 Veu la rigueur de la personne,
 Un dur nom vous est mieulx séant.

CXXXI

DES CERFZ EN RUT ET DES AMOUREUX

Les cerfz en rut pour les bisches se battent,
 Les amoureux pour les dames combattent,
 Un mesme effect engendre leurs discordz :
 Les cerfz en rut d'amours brament et crient,
 Les amoureux gemissent, pleurent, prient,
 Eulx et les cerfz feroient de beaulx accordz.
 Amans sont cerfz à deux piedz soubz un corps,
 Ceulx cy à quatre; et, pour venir aux testes,
 Il ne s'en fault que ramures et cors
 Que vous, amans, ne soyez aussi bestes.

CXXXII

A MAURICE SCEVE, LYONNOIS

En m'oyant chanter quelques foys,
 Tu te plains qu'estre je ne daigne
 Musicien, et que ma voix
 Merite bien que l'on m'enseigne,
 Voyre, que la peine je preigne
 D'apprendre : ut, re, my, fa, sol, la.
 Que diable veulx tu que jappreigne !
 Je ne boy que trop sans cela.

CXXXIII

AU POÈTE BORBONIUS

L'enfant Amour n'est pas si petit Dieu
 Qu'un paradis il n'ait soubz sa puissance,
 Un purgatoire aussi pour son milieu,
 Et un enfer plein d'horrible nuysance :
 Son paradis, c'est quand la jouyssance
 Aux poursuyvans par grace il abandonne;
 Son purgatoire est alors qu'il ordonne
 Paistre nos cueurs d'un espoir incertain,
 Et son enfer, c'est à l'heure qu'il donne
 Le voler bas, et le vouloir haultain.

CXXXIV

IL SALUE ANNE

Dieu te gard, douce, amyable calandre,
 Dont le chant faict joyeux les ennuyez ;
 Ton dur départ me fait larmes espandre,
 Ton doux revoir m'a les yeulx essuyez.
 Dieu gard le cueur sus qui sont appuyez
 Tous mes desirs. Dieu gard l'œil tant adextre
 Là où Amour a ses traictz essuyez ;
 Dieu gard sans qui gardé je ne puis estre.

CXXXV

DIALOGUE DE LUY ET DE SA MUSE

MAROT

Muse, dy moy pourquoy à ma maistresse
 Tu n'as sceu dire adieu à son depart.

LA MUSE

Pource que lors je mouruz de destresse
 Et que d'un mort un mot jamais ne part.

MAROT

Muse, dy moy comment doncques Dieu gard
 Tu luy peulx dire, ainsi par Mort ravie ?

LA MUSE

Va, povre sot, son celeste regard,
 La revoyant, m'a redonné la vie.

CXXXVI

D'UNE DAME DE NORMANDIE

Un jour la dame en qui si fort je pense
 Me dit un mot, de moy tant estimé,
 Que je ne puis en faire recompense
 Fors de l'avoir en mon cueur imprimé.
 Me dit avec un ris accoustumé :
 « Je croy qu'il fault qu'à t'aymer je parviene. »
 Je luy respons : « Garde n'ay qu'il m'advienne.
 Un si grand bien , et si ose affirmer
 Que je devroys craindre que cela vienne,
 Car j'ayme trop quand on me veult aymer. »

CXXXVII

RESPONSE DE LADICTE DAME

*Le peu d'amour qui donne lieu à craincte
Perdre vous faict le tant désiré bien,
Car par cela, amy, je suis contraincte
De recoquer le premier propos mien.
Ne vous plaignez donc se vous n'avez rien
Ou si pour bien mal on vous faict avoir ;
Car qui pour bien pense mal recevoir,
Indigne il est d'avoir un seul bon tour,
Voyre de plus sa maistresse ne veoir,
Puis que la peur triumphe de l'amour.*

CXXXVIII

REPLICQUE A LADICTE DAME

(1527)

Je n'ay pas dict que je crains d'estre aymé :
J'ay dict sans plus que je devroys le craindre,
De peur d'entrer en feu trop allumé ;
Mais mon desir ce devoir vient estaindre.
Car je voudrois à ton amour attaindre.
Et tant t'aymer que j'en fusse en tourment ;
Qui ne sçait donc Amour bendé bien paindre
Me vienne veoir, il apprendra comment.

CXXXIX

DE ANNE QU'IL Ayme FORT

Jamais je ne confesserois
Qu'amour d'Anne ne m'a sceu poindre ;
Je l'ayme, mais trop l'aymeroï
Quand son cueur au mien voudroit joindre
Si mon mal quiers, m'amour n'est moindre,
Ne moins prisé le Dieu qui vole ;
Si je suis fol, Amour m'affolle,
Et voudrois, tant j'ay d'amytié,
Qu'autant que moy elle fust folle,
Pour estre plus fol la moytié.

CXL

AU ROY DE NAVARRE

Mon second Roy, j'ay une haquenée
 D'assez bon poil, mais vieille comme moy
 A tout le moins; long temps a qu'elle est née,
 Dont elle est foible, et son maistre en esmoy;
 La povre beste, aux signes que je voy,
 Dit qu'à grand peine ira jusqu'à Narbonne;
 Si vous voulez en donner une bonne,
 Sçavez comment Marot l'acceptera?
 D'aussi bon cueur comme la sienne il donne
 Au fin premier qui la demandera.

CXLI

DU RETOUR DU ROY DE NAVARRE

Laissons ennuy, Maison de Marguerite :
 Nostre Roy s'est devers nous transporté;
 Quand il s'en va son aller nous despite;
 Quand il revient, chascun est conforté.
 Or vueille Dieu, s'il a rien apporté
 Pour l'an nouveau à nostre souveraine,
 Que soit un filz, duquel soit si tost pleine
 Qu'au mesmes an pour nous puisse estre né
 A celle fin que d'un seule estreine
 On puisse veoir tout un peuple estrené.

CXLII

DE MADAME DE LAVAL, EN DAUPHINÉ

(1538)

A l'aprocher de la nouvelle année,
 Nouvelle ardeur de composer m'a pris,
 Non de la paix, ne de treve donnée.
 Mais de Laval, noble dame de prix;
 Sur ceste ardeur Craincte d'estre repris
 M'a dict : « Marot, tais toy, pour ton devoir;
 Car pour ce faire il te faudroit avoir
 Autant de mains, autant d'espritz et d'ames
 Qu'il est de gens d'estime et de sçavoir
 Tous estimans Laval entre les dames. »

CXLIII

DE L'ENTRÉE DES ROY ET ROYNE DE NAVARRE
A CAHORS

Prenons le cas, Cahors, que tu me doives
Autant que doit à son Maro Mantue,
De toy ne veulx sinon que tu reçoives
Mon second Roy d'un cueur qui s'esvertue
Et que tu sois plus gaye et mieulx vestue
Qu'aux autres jours : car son espouse humaine
Y vient aussi, qui ton Marot t'amaine,
Lequel tu as filé, fait et tyssu :
Ces deux trop plus d'honneur te feront plainne
D'entrer en toy, que moy d'en estre yssu.

CXLIV

POUR LE MAY PLANTÉ PAR LES IMPRIMEURS DE LYON
DEVANT LE LOGIS DU SEIGNEUR TRIVULSE

(1529)

Au ciel n'y a ne planette ne signe
Qui si à point sceut gouverner l'année
Comme est Lyon la cité gouvernée
Par toy, Trivulse, homme cler et insigne.

Cela disons pour ta vertu condigne
Et pour la joye entre nous demenée
Dont tu nous as la liberté donnée,
La liberté, des tresors la plus digne.

Heureux vieillard, les gros tabours tonnans,
Le may planté, et les siffres sonnans,
En vont louant toy et ta noble race.

Or pense donc que sont nos volentez,
Veu qu'il n'est rien, jusque aux arbres plantez,
Qui ne t'en loue ou ne t'en rendre grace.

CXLV

A MADAME DE PONS

Vous avez droit de dire, sur mon ame,
Que le Bosquet ne vous pleust onc si fort :
Car dès qu'il a senty venir sa dame

Pour prendre en luy sejour et reconort,
 D'estre agreable a mis tout son effort,
 Et a vestu sa verte robe neufve ;
 De ce sejour le Pau tout fier se treuve,
 Les rossignolz s'en tiennent angeliques :
 Et trouverez, pour en faire la preuve,
 Qu'au departir seront melancoliques.

CXLVI

RENÉE DE PARTENAY

(1535)

Quand vous oyez que ma Muse resonne
 En ce bosquet qu'oyseaulx font resonner,
 Vous vous plaignez que rien je ne vous donne,
 Et je me plains que je n'ay que donner,
 Sinon un cueur, tout prest à s'addonner
 A voz plaisirs : je vous en fais donc offre ;
 C'est le tresor le meilleur de mon coffre ;
 Servez vous en si desir en avez.

Mais quel besoing est il que je vous offre
 Ce que gaingner d'un chacun vous sçavez ?

CXLVII

DU MOYS DE MAY ET D'ANNE

(1528)

Moys amoureux, moys vestu de verdure,
 Moys qui tant bien les cueurs fais esjouir,
 Comment pourras, veu l'ennuy que j'endure
 Faire le mien de liesse jouir ?
 Ne prez, ne champs, ne rossignolz ouyr
 N'y ont pouvoir ; quoy donc ? Je te diray :
 Tant seulement fais Anne resjouyr
 Incontinent je me resjouyray.

CXLVIII

DE SON FEU, ET DE CELLUY QUI SE PRINT

AU BOSQUET DE FERRARE

(1535)

Puis qu'au milieu de l'eau d'un puissant fleuve
 Le vert Bosquet par feu est consumé,

Pourquoy mon cueur en cendre ne se treuve
 Au feu sans eau que tu m'as allumé?
 Le cueur est sec, le feu bien enflammé,
 Mais la rigueur (Anne) dont tu es pleine
 Le veoir souffrir a tousjours mieulx aymé
 Que par la mort mettre fin à sa peine.

CXLIX

AU ROY

(1530)

Tandis que j'estois par chemin,
 L'estat sans moy print sa closture;
 Mais (Sire) un peu de parchemin
 M'en pourra faire l'ouverture;
 Puis le tresorier dit et jure,
 Si du parchemin puis avoir,
 Qu'il m'en fera par son sçavoir
 De l'or : c'est une grand pratique,
 Et ne l'ay encores sceu veoir
 Dans les fourneaux du Magnifique.

CL

A MONSIEUR PREUD'HOMME, TRESORIER DE L'ESPARGN

Va tost, Dixain, solliciter la somme :
 J'en ay besoing; pourquoy crains et t'amuses?
 Tu as affaire à un deux foyz Preud'homme,
 Grand' amateur d'Apollo et des Muses;
 Affin (pourtant) que de s'amour n'abuses,
 Parle humblement, que mon zele apperçoyve,
 Et qu'en lisant quelque plaisir conçoive.
 Mais dequoy sert tant d'admonnestement?
 Fais seulement que si bien te reçoive,
 Que recevoir je puisse promptement.

CLI

A ANNE TENCÉE POUR MAROT

(1528)

Puis que les vers que pour toy je compose
 T'ont fait tencer, Anne, ma sœur, m'amy,

C'est bien raison que ma main se repose,
 Ce que je fais : ma plume est endormie ;
 Encre, papier, la main pasle et blesmie,
 Reposent tous par ton commandement ;
 Mais mon esprit reposer ne peult mye,
 Tant tu me l'as travaillé grandement ;
 Pardonne donc à mes vers le tourment
 Qu'ilz t'ont donné, et, ainsi que je pense,
 Ilz te feront vivre eternellement :
 Demandes tu plus belle recompense ?

CLII

A DEUX JEUNES HOMMES QUI ESCRIVOYENT
 A SA LOUENGE

Adolescens qui la peine avez prise
 De m'enrichir de los non merité,
 Pour en louant dire bien verité,
 Laissez moy là, et louez moy Loyse.

C'est le doulx feu dont ma Muse est esprise,
 C'est de mes vers le droit but limité ;
 Haulsez la donc en toute extremité,
 Car bien prisé me sens quand on la prise.

Et n'enquerez de quoy louer la fault :
 Rien qu'amytié en elle ne deffault ;
 J'y ay trouvé amytié à redire.

Mais au surplus escrivez hardiment
 Ce que vouldrez : faillir aucunement
 Vous ne scauriez, sinon de trop peu dire.

CLIII

D'UNE MAL MARIÉE

(1527)

Fille qui prend fascheux mary,
 Ce disoit Alix à Colette,
 Aura tousjours le cueur marry,
 Et mieulx vouldroit dormir seulette.
 Il est vray, dict sa sœur doulcette ;
 Mais contre un fascheux endormy
 La vraye et certaine recepte,
 Ce seroit de faire un amy.

CLIV

A UNE PORTANT BLEU POUR COULEUR

Tant que le bleu aura nom loyauté,
Si on m'en croit, il vous sera osté ;
J'entens osté sans jamais le vous rendre.

Mais quand verrez conclud et arresté
Que bleu sera nommé legereté,
Vous le pourrez à l'heure bien reprendre.

CLV

A CRAVAN, SIEN AMY, MALADE

Amy Cravan, on t'a fait le rapport
Depuis un peu que j'estois trespasé ;
Je prie à Dieu que le diable m'emport
S'il en est rien, ne si j'y ay pensé.

Quelque ennemy a ce bruyt avancé,
Et quelque amy m'a dict que mal te portes :
Ce sont deux bruits de diferentes sortes.

Las! l'un dict vray; c'est un bruit bien mauscade.
Quant à celuy qui a fait l'ambassade
De mon trespas, croy moy qu'il ment et mort .
Que pleust à Dieu que tu fusses malade
Ne plus ne moins qu'à present je suis mort!

CLVI

A MONSIEUR LE DUC DE FERRARE

(1335)

Quand la Vertu congneut que la Fortune
Me conseilloit habandonner la France,
Elle me dit : « Cherche terre opportune
Pour ton recueil et pour ton assurance. »
Incontinent, Prince, j'euz esperance
Qu'il feroit bon devers toy se retraire,
Qui tous enfans de Vertu veulx attraire
Pour decorer ton palais sumptueux,
Et que plaisir ne prendrois à ce faire
Si tu n'estois toy mesme vertueux.

CLVII

A SES AMYS, QUAND, LAISSANT LA ROYNE DE NAVARRE
FUT RECEU EN LA MAISON ET ESTAT
DE MADAME RENÉE, DUCHESSE DE FERRARE
(1535)

Mes amys, j'ai changé ma Dame ;
Une autre a dessus moy puissance,
Née deux foys de nom et d'ame,
Enfant de Roy par sa naissance,
Enfant du Ciel par congnoissance
De celui qui la sauvera ;
De sorte, quand l'autre sçaura
Comment je l'ay telle choisie,
Je suis bien seur qu'elle en aura
Plus d'aise que de jalousie.

CLVIII

HUICTAIN FAICT A FERRARE

De ceulx qui tant de mon mal se tourmentent
J'ay d'une part grande compassion ;
Puis je m'en ris en voyant qu'ilz augmentent
Dedans m'amyne un feu d'affection,
Un feu lequel par leur invention
Cuydent estaindre. O la povre cautelle !
Ilz sont plus loing de leur intention
Qu'ilz ne voudroient que je fusse loing d'elle.

CLIX

A MONSIEUR CASTELLANUS, EVESQUE DE TULES

Tu dis, Prelat : « Marot est paresseux ;
De luy ne puis quelque grand' œuvre veoir. »
Fais tant qu'il ayt biens semblables à ceulx
Que Mecenas à Maro feit avoir,
Ou moins encor ; lors fera son devoir
D'escrire vers en grand nombre et hault stile.

Le laboureur sur la terre infertile
Ne pique beuf, ne charrue ne meine ;
Bien est il vray que champ gras et utile
Donne travail ; mais plaisante est la peine.

CLX

A LA VILLE DE PARIS

(1537)

Paris, tu m'as fait maintz alarmes,
 Jusque à me poursuyvre à la mort ;
 Je n'ay que blasonné tes armes :
 Un ver, quand on le presse, il mord.
 Encor la coulpe m'en remord ;
 Ne sçay de toy comment sera ;
 Mais de nous deux le diable emport
 Celuy qui recommencera.

CLXI

POUR LE PERRON DE MONSEIGNEUR LE DAULPHIN
 AU TOURNOY DES CHEVALIERS ERRANS

(1544)

Icy est le Perron
 D'amour loyalle et bonne,
 Où maint coup d'esperon
 Et de glaive se donne.
 Un chevalier royal
 Y a dressé sa tente,
 Et sert de cueur loyal
 Une dame excellente
 Dont le nom gracieux
 N'est ja besoing d'escrire ;
 Il est escript aux cieulx,
 Et de nuict se peult lire.
 Cest endroit de forest
 Nul chevalier ne passe
 Sans confesser qu'elle est
 Des dames l'oultrepaïse.
 S'il en doubte ou debat,
 Point ne fault qu'il presume
 S'en aller sans combat :
 C'est au lieu la coustume.

CLXII

POUR LE PERRON DE MONSIEUR D'ORLEANS

(1541)

Voicy le val des constans amoureux,
Où tient le parc l'amant chevalereux
Qui n'ayma onc, n'ayme et n'aymera qu'une.

D'icy passer n'aura licence aucune
Nul chevalier, tant soit preux et vaillant,
Si ferme Amour est en lui deffaillant.

S'il est loyal, et veult que tel se treuve,
Il luy convient lever pour son esprouve
Ce marbre noir; et si pour luy trop poise,
Chercher ailleurs son aventure voyse.

CLXIII

DE MONSIEUR DU VAL, TRESORIER DE L'ESPARGNE

Toy, noble esprit qui veulx chercher les Muses,
En Parnassus (croy moy) ne monteras :
De les trouver sur le mont tu t'amuses,
Dont, si m'en crois, au Val t'arresteras :
Là d'Helicon la fontaine verras,
Et les neuf sœurs, Muses bien entendues,
Qui puis un peu (ainsi le trouveras)
Du mont Parnasse au Val sont descendues.

CLXIV

RESPONCE DE DU VAL

*Toy, noble esprit, qui vouldras t'arrester
En aucun Val pour les neuf Muses veoir,
Et tous tes sens de nature apprester
Pour aucun fruict de leur science avoir,
Ne pense pas un tël bien recevoir
D'un Val en friche, où ces Sœurs ont trouve
Nouveau vassal. Mais s'il est abreuvé
De la liqueur qui par Marot distile,
De Parnasus lors sera esprouvé
Combien tel mont peult un Val faire utile.*

CLXV

DE MADAME DE L'ESTRANGE

Celle qui porte un front cler et serain
 Semblant un ciel où deux planettes luy sent,
 En entretien, grace et port souverain,
 Les autres passe autant que argent l'erain,
 Et tous ces pointz à l'honorer m'induyent.
 Les escrivains qui ses vertus deduyent
 La nomment tous madame de l'Estrange ;
 Mais veu la forme et la beauté qu'elle a,
 Je vous supply, compaignons, nommez la
 Doresnavant Madame qui est ange.

CLXVI

A L'EMPEREUR

Lors que (Cesar) Paris il te pleut veoir,
 Et que pour toy la ville estoit ornée,
 Un jour devant il ne fait que pleuvoyr,
 Et lendemain claire fut la journée ;
 Si donc faveur du ciel te fut donnée,
 Cela (Cesar) ne nous est admirable :
 Car le ciel est, comme par destinée,
 Tout coustumier de t'estre favorable.

CLXVII

DE VISCONTIN ET DE LA CALENDRE DU ROY

Incontinent que Viscontin mourut,
 Son ame entra au corps d'une Calendre ;
 Puis de plein vol vers le Roy s'en courut,
 Encor un coup son service reprendre ;
 Et pour mieulx faire à son maistre comprendre
 Que c'est luy mesme, et qu'il est revenu,
 Comme on l'ouyt parler gros et menu,
 Contrefaisant d'hommes geste et faconde,
 Ores qu'il est calendre devenu,
 Il contrefaict tous les oyseaulx du monde.

CLXVIII

D'UN GROS PRIEUR

Un gros prieur son petit filz baisoit
 Et mignardoit au matin en sa couche,
 Tandis rostir sa perdrix on faisoit,
 Se leve, crache, esmeutit et se mouche;
 La perdrix vire : au sei de broque en bouche
 La devora : bien sçavoit la science;
 Puis quand il eut prins sur sa conscience
 Broc de vin blanc, du meilleur qu'on eslise :
 « Mon Dieu, dit il, donne moy patience ;
 Qu'on a de maux pour servir sainte Eglise! »

CLXIX

DE LA VILLE DE LYON

(1538)

On dira ce que l'on voudra
 Du Lyon et sa cruaulté :
 Tousjours, ou le sens me fauldra,
 J'estimeray sa privaulté ;
 J'ay trouvé plus d'honesteté
 Et de noblesse en ce Lyon
 Que n'ay pour avoir fréquenté
 D'autres bestes un million.

CLXX

A UNE DONT IL NE POUVOIT OSTER SON CUEUR

Puis qu'il convient pour le pardon gaingner
 De tous pechez faire confession,
 Et pour d'enfer l'esperit esloingner
 Avoir au cueur ferme contrition,
 Je te supply, fais satisfaction
 Du povre cueur qu'en peine tu retiens,
 Ou si le veulx en ta possession,
 Confesse donc mes pechez et les tiens.

CLXXI

A PIERRE MARREL, LE REMERCIANT D'UN COUSTEAU

Ton vieil cousteau, Pierre Marrel, rouillé,
 Semble ton vit, jà retraict et mouillé;
 Et le fourreau tant laid où tu l'engaines,
 C'est que tousjours as aymé vieilles gaines;
 Quant à la corde à quoy il est lyé,
 C'est que attaché seras, et maryé.
 Au manche aussi, de corne, congnoit on
 Que tu seras cornu comme un mouton :
 Voylà le sens, voylà la prophetie.
 De ton cousteau, dont je te remercie.

CLXXII

A GEOFFROY BRUSLARD

Tu painctz ta barbe, amy Bruslard; c'est signe
 Que tu voudrois pour jeune estre tenu;
 Mais on t'a veu nagueres estre un cigne,
 Puis tout à coup un corbeau devenu.
 Encor le pis qui te soit advenu.
 C'est que la Mort, plus que toy fine et sage,
 Congnoist assez que tu es tout chenu,
 Et t'ostera ce masque du visage.

CLXXIII

DE MARTIN ET DE CATIN

Catin veult espouser Martin :
 C'est faict en trèsfine femelle;
 Martin ne veult point de Catin :
 Je le trouve aussi fin comme elle.

CLXXIV

DE ALIX ET DE MARTIN

Martin estoit dedans un boys taillis
 Avec Alix, qui par bonne maniere
 Dit à Martin : « Le long de ce pallis
 T'amye Alix d'amour te faict priere. »

Martin dit lors : « S'il venoit par derriere
 Quelque lourdault, ce seroit grand vergongne ;
 — Du cul (dit ell') vous ferez signe : « Arriere :
 Passez chemin, laissez faire besongne. »

CLXXV

DES POËTES FRANÇOIS, A SALEL

De Jean de Mehun s'enfle le cours de Loire ;
 En maistre Alain Normandie prend gloire,
 Et plaint encor mon arbre paternel ;
 Octavian rend Cognac eternal ;
 De Moulinet, de Jean le Maire et Georges
 Ceulx de Haynault chantent à pleines gorges ;
 Villon, Cretin, ont Paris décoré ;
 Les deux Grebans ont le Mans honoré ;
 Nantes la Brette en Meschinot se baigne ;
 De Coquillart s'esjouyt la Champagne ;
 Quercy, Salel, de toy se vantera,
 Et (comme croy) de moy ne se taira.

CLXXVI

D'UN CHEVAL ET D'UNE DAME

Si j'ay comptant un beau cheval payé,
 Il m'est permis de dire qu'il est mien,
 Qu'il ha beau trot, que je l'ay essayé ;
 En ce faisant cela me fait grand bien.

Donques si j'ay payé comptant et bien
 Celle qui tant soubz moy le cul leva,
 Il m'est permis de vous dire combien
 Elle me couste, et quel emble elle va.

CLXXVII

D'UNE DAME DESIRANT VEOIR MAROT

Ains que me veoir, en lisant mes escripts
 Elle m'ayma, puis voulut veoir ma face :
 Si m'a veu noir, et par la barbe gris,
 Mais pour cela ne suis moins en sa grace.
 O gentil cueur, nymphe de bonne race,

Raison avez ; car ce corps jà grison
 Ce n'est pas moy, ce n'est que ma prison,
 Et aux escriptz dont lecture vous feistes,
 Vostre bel œil (à parler par raison)
 Me veit trop mieux qu'à l'heure que me veistes.

CLXXVIII

A UNE DAME DE LYON

(1528)

Sus, lettre, faictes la petite
 A la brunette Marguerite.

Si le loysir tu as avec l'envie
 De faire un tour icy près seulement,
 Je te rendray bon compte de ma vie
 Depuis le soir qu'euz à toy parlement :
 Ce soir fut court, mais je sçay seurement
 Que tu en peulx donner un par pitié
 Qui dureroit dix foys plus longuement,
 Et sembleroit plus court de la moytié.

CLXXIX

RESPONCE PAR LADICTE DAME

*Lettre, saluez humblement
 De Maro le seul fils Clement.*

*Quand tu voudras, le loysir et l'envie
 Dont me requiers sera bien tost venue,
 Et de plaisir seray toute ravie,
 Lors me voyant de toy entretenue.
 Le souvenir de ta grace congneue
 Du soir auquel j'euz à toy parlement,
 Souvent me faict par amour continue
 Avoir desir de recommencement.*

CLXXX

A MONSIEUR CRASSUS

QUI LUY VOULOIT AMASSER DEUX MIL ESCUS

Cesse, Crassus, de fortune contraindre,
 Qui grand tresor ne veult m'estre ordonné;

Suffise toy qu'elle ne peult estaindre
 Ce nom, ce bruit, que vertu m'a donné.
 C'est à François, ce grand Roy couronné,
 A m'enrichir. Quant aux escus deux mille
 Que m'assembler ne trouves difficile
 D'autant d'amys, en verité je tien
 Qu'il n'y a chose au monde plus facile,
 Si tous avoient semblable cueur au tien.

CLXXXI¹

AU ROY, POUR ESTRE REMIS EN SON ESTAT

(1537)

Si le Roy seul, sans aucun y commettre,
 Met tout l'estat de sa maison à point,
 Le cueur me dit que luy qui m'y fit mettre
 M'y remettra, et ne m'ostera point;
 Crainte d'oubli pourtant au cueur me point,
 Combien qu'il ait la memoire excellente,
 Et n'ai pas tort, car si je perds ce point,
 A Dieu commant le plus beau de ma rente;
 Or doncques soit sa majesté contente
 De m'y laisser en mon premier arroy,
 Soit de sa chambre, ou sa loge, ou sa tente,
 Ce m'est tout un, mais que je sois au Roy.

CLXXXII

AU ROY

Si mon seigneur, mon prince et plus que pere,
 Qui des François François premier se nomme,
 N'estoit point Roy de sa France prospere,
 Ne prince avec, mais simple gentilhomme,
 J'irois autant dix fois par delà Romme
 Que j'en suis loing, chercher son accointance,
 Pour sa vertu, qui plus fort le couronne

¹ Les Épigrammes CLXXXI à CCXLIII sont tirées de l'édition de 1596.

Que sa fortune et royalle prestance.
 Mais souhaitter cas de telle importance
 Seroit vouloir mon bien particulier,
 A luy dommage, et tort fait à la France,
 Qui a besoin d'un Roy tant singulier.

CLXXXIII

DE LA CONVALESCENCE DU ROY

(1537)

Roy des François, François premier du nom,
 Dont les vertus passent le grand renom,
 Et qui en France en leur entier ramaines
 Tous les beaux arts et sciences romaines,
 O de quel grand benefice, estendu
 De Dieu sur nous, à nous il t'a rendu,
 Qui, pour accès de fievre longue et grosse,
 Avois desjà le pied dedans la fosse!
 Ja te pleuroit France de cœur et d'œil;
 Ja pour certain elle portoit le dueil;
 Mais Mort, qui fit de toy si grans approches,
 Jamais ne sceut endurer nos reproches,
 Et t'a rendu, par grand despit, à nous,
 Dont devant Dieu nous ployons les genoux.

Ainsi tu sçais combien par faux alarmes
 La mort a faict pour toy jeter des larmes.
 Et si te peulx vanter en verité
 De succeder à ta posterité,
 Et d'estre Roy après ton successeur,
 Car ja pour Roy le tenions pour tout seur.

Vy donc, François, ainsi que d'une vie
 D'entre les mains des trois Parques ravie;
 Pren les plaisirs et biens qui s'envoloient
 Et qui de toy desrobber se vouloient.
 Que Dieu te doint venir tout bellement
 Au dernier point naturel, tellement
 Que de la vie en ce point retournée
 Ne puisses perdre une seule journée.

CLXXXIV

DIXAIN AU ROY, ENVOYÉ DE SAVOYE

(1543)

Lors que la peur aux talons met des aisles,
 L'homme ne sçait où s'enfuir ne courre;
 Si en enfer il sçait quelques nouvelles
 De sa seurté, au fin fons il se fourre;
 Puis peu à peu sa peur vient à escourre,
 Ailleurs s'en va. Sire, j'ay faict ainsi,
 Et vous requier de permettre qu'icy
 A seureté service je vous face;
 Puny assez je seray en soucy
 De plus ne veoir vostre royale face.

CLXXXV

DU RETOUR DE TALLARD A LA COURT

Puis que voyons à la court revenue
 Tallard, la fille à nulle autre seconde,
 Confesser faut par sa seule venue
 Que les esprits reviennent en ce monde :
 Car rien qu'esprit n'est la petite blonde,
 Esprit qui point aux autres ne ressemble,
 Veu que de peur s'ilz reviennent on tremble,
 Mais cestui ci n'espouvante ne nuit.
 O esprit donc, bon feroit, ce me semble,
 Avecques toy rabbater toute nuit.

CLXXXVI

POUR LE ROY DE NAVARRE

(REPOSE A L'EPIGRAMME CXXI)

Si la queue ay couppée
 Au jeu si nettement,
 Point ne vous ay trompée :
 J'ay joué rondement ;
 Aussi honnestement
 Faisons marché qui tienne ;
 Pour jouer finement,
 Je vous preste la mienne.

CLXXXVII

A M. L. D. D. F., LUY ESTANT EN ITALIE

SONNET

(1536)

Me souvenant de tes graces divines,
 Suis en douleur, princesse, en ton absence;
 Et si languis quand suis en ta presence,
 Voyant ce lis au milieu des espines.

O la douceur des douceurs femenines,
 O cœur sans fiel, ô race d'excellence,
 O dur mari rempli de violence,
 Qui s'endurcit par les choses benignes!

Si seras tu de la main soustenue
 De l'Eternel, comme chere tenue,
 Et les nuysans auront honte et reproche.

Courage donc : en l'air je voy la nue,
 Qui çà et là s'escarte et diminue,
 Pour faire place au beau temps qui approche.

CLXXXVIII

SALUTATION DU CAMP DE MONSIEUR D'ANGUIER.

A GERISOLES

(1544)

Soit en ce camp paix pour mieux faire guerre
 Dieu doint au chef suite de son bon heur,
 Aux chevaliers desir de los acquerre,
 Aux pietons profit joint à l'honneur,
 Tout aux despens et au grand deshonneur
 De l'ennemy. S'il se jecte en la plaine,
 Soit son cueur bas, son entreprise vaine,
 Pouvoir en vous de le vaincre et tuer,
 Et à Marot occasion et veine
 De par escrit vos noms perpetuer.

CLXXXIX

MOMMERIE DE QUATRE JEUNES DAMOISELLES
FAITE DE MADAME DE ROHAN, A ALENÇON

LA PREMIERE PORTANT DES ESLES

Prenez en gré, princesse, les bois zelles
De l'entreprinse aux quatre damoiselles,
Dont je me tien des plus petites l'une ;
Mais toutesfois entendez par ces esles
Qu'à un besoing pour vous avecques elles
J'entreprendrois voler jusqu'à la lune.

LA PREMIERE VESTUE DE BLANC

Pour resjouyr vostre innocent
Avons prins habit d'innocence ;
Vous pourriez dire qu'il ne sent
Rien encor de resjouyssance ;
Mais, Madame, s'il a puissance
De sentir mal, quand mal avez,
Pourquoy n'aura il jouyssance
Des plaisirs que vous recevez.

LA SECONDE PORTANT DES ESLES

Madame, ces esles icy
Ne montrent faute de soucy,
Ne trop de jeunesse frivole ;
Elles vous declarent pour moy
Que quand vous estes hors d'esmoy,
Je vay, je vien, mon cueur s'envole.

LA SECONDE VESTUE DE BLANC

L'habit est blanc, le cœur noir ne fut onques :
Prenez en bien, noble princesse, donques
Ce passetemps de nostre invention :

Car, n'en desplaise à la melancolie,
 Soy resjouyr n'est peché ny folie,
 Sinon à gens de male intention.

POUR LA JEUNE

Recevez en gré la bourse
 Ouvrée de mainte couleur;
 Vouluntiers en don de fillette,
 On ne regarde en la valeur.
 J'auray grand plaisir avec heur
 S'il est prins de volonté bonne,
 Car je le donne de bon cœur,
 Et le cœur mesmes je vous donne.

POUR L'AINÉE

C'est un don fait d'un cœur pour vous tout n
 C'est de la main à vous toute adonnée;
 Bref, c'est un don lequel vous est donné
 De celle là que l'on vous a donnée,
 Voyre donné d'amour bien ordonnée,
 Parquoy mieulx prins sera, comme je pense;
 Si le don plait, me voila guerdonnée;
 Amour ne veut meilleure recompense.

CXC

A UN JEUNE ESCOLIER DOCTE
 GRIEFVEMENT MALADE

Charles, mon filz, prenez courage :
 Le beau temps vient après l'orage,
 Après maladie santé;
 Dieu a trop bien en vous planté
 Pour perdre ainsi son labourage.

CXCI

CONTRE L'INIQUE

A ANTOINE DU MOULIN, MASCONNOIS
ET CLAUDE GALLAND

(1543)

Fuyez, fuyez (ce conseil je vous donne),
Fuyez le fol qui à tout mal s'adonne,
Et dont la mere en mal jour fut enceinte ;
Fuyez l'infame inhumaine personne
De qui le nom si mal cimbale et sonne
Qu'abhorré est de toute oreille sainte ;
Fuyez celuy qui sans honte ne crainte
Conte tout haut son vice hors d'usage,
Et en fait gloire et y prend sa plaisance ;
Qui s'aymera ne le frequente donc.
O malheureux de perverse naissance,
Bien heureux est qui fuit ta cognoissance,
Et plus heureux qui ne te cogneut onc !

CXCH

AUX AMATEURS DE LA SAINTE ESCRITURE

Bien peu d'enfans on trouve qui ne gardent
Le testament que leur pere a laissé,
Et qui dedans de bien près ne regardent,
Pour veoir comment il l'a faict et dressé.

O vous, enfans, à qui est adressé
Ce Testament de Dieu nostre bon pere
Affin qu'à l'œil son vouloir vous appere,
Voulez vous point le lire volontiers ?
C'est pour le moins, et plus de vous j'espere,
Comme de vrays celestes heritiers.

CXCHII

SUR LE DIT D'UN THEOLOGIEN

De la Sorbonne un docteur amoureux
Disoit un jour à sa dame rebelle,
Ainsi que font tous autres langoureux :
« Je ne puis rien meriter de vous, belle. »

Puis nous prescha que la vie eternelle
 Nous méritions par œuvres et par dits.
Arguo sic, si magister Lourdis
 De sa Catin meriter ne peut rien,
Ergo ne peut meriter paradis,
 Car pour le moins paradis la vaut bien.

CXCIV

SUR L'ORDONNANCE QUE LE ROY FIT
 DE BASTIR A PARIS AVEC PROPORTION

Le roy, ayment la décoration
 De son Paris, entr'autres bien ordonne
 Qu'on y bastisse avec proportion,
 Et pour ce faire argent et conseil donne;
 Maison de Ville y construit belle et bonne,
 Les lieux publics devise tous nouveaux,
 Entre lesquelz au milieu de Sorbonne
 Doit, ce dit on, faire la Place aux veaux.

CXCv

DE FRERE THIBAUT

Frere Thibaut pour soupper en caresme
 Fait tous les jours sa lamproye rostir,
 Et puis avec une couleur fort blesme,
 En pleine chaire il nous vient advertir
 Qu'il jeune bien, pour sa chair amortir,
 Tout le caresme en grand devotion,
 Et qu'autre chose il n'ha, sans point mentir,
 Qu'une rotie à sa colation.

CXCvI

DU LIEUTENANT CRIMINEL DE B.

Un lieutenant vuydoit plus volontiers
 Flascons de vin, tasses, verres, bouteilles,
 Qu'il ne voyoit procès, sacs, ou papiers
 De contredits, ou cautelles pareilles;
 Et je luy di : « Teste digne d'oreilles
 De pampre vert, pourquoy as fantasie

Plus à t'emplir de vin et malvoisie
 Qu'en bien jugeant acquerir los et gloire ?
 —D'espices, dist la face cramoysie,
 Friand je suis, qui me cause de boire. »

CXCVII

A MADAME DE LA BARME, PRÈS DE NECY
 EN GENEVOIS

(1543)

Adieu ce bel œil tant humain,
 Bouche de bon propos armée,
 D'ivoire la gorge et la main,
 Taille sur toutes bien formée.

Adieu douceur tant estimée,
 Vertu à l'ambre ressemblant ;
 Adieu de celui mieux aimée
 Qui moins en monstra de semblant.

CXCVIII

DE LA FILLE DE VAUGOURT

Vaugourt, parmy sa domestique bande,
 Voyant sa fille Augustine ja grande,
 S'attendoit bien de brief un gendre avoir,
 Et enfans d'elle aggreables à voir,
 Qui lui rendroient sa vieillesse contente.
 Or a perdu sa fille et son attente,
 Et luy a prins la Mort par un trespas
 Ce qu'il avoit et ce qu'il n'avoit pas.

CXCIX

D'YSABEAU, A ESTIENNE CLAVIER

(1525)

Ysabeau, ceste fine mouche,
 Clavier, tu entens bien Clement,
 Je sçai que tu scez qu'elle est louche,
 Mais je te veux dire comment :
 Elle l'est si horriblement,
 Et de ses yeux si mal s'acoutre,

Qu'il vaudroit mieux, par mon serment,
Qu'elle fust aveugle tout outre.

CC

DE NENNY

Nenny desplait et cause grand soucy
Quand il est dit à l'amy rudement ;
Mais quand il est de deux yeux adoucy
Pareils à ceux qui causent mon tourment,
S'il ne raporte entier contentement,
Si monstre il bien que la langue pressée
Ne respond pas le plus communement
De ce qu'on dict avecques la pensée.

CCI

D'UN OUY

Un Ouy mal accompagné
Ma triste langue profera,
Quand mon cœur, du corps eslongné,
Du tout à vous se retira.
Lors à ma langue demoura
Ce seul mot, comme triste : Ouy ;
Mais si mon cœur plus resjouy
Avoit sur vous ce point gaigné,
Croyez que dirois un Ouy
Qui seroit mieux accompagné.

CCII

A ANNE

Le cler soleil par sa presence efface
Et fait fuir les tenebreuses nuits ;
Ainsi pour moy (Anne) devant ta face
S'en vont fuyans mes langoureux ennuis.

Quand ne te voy tout ennuyé je suis ;
Quand je te voy je suis bien d'autre sorte.
Dont vient cela ? Sçavoir je ne le puis,
Si n'est d'amour, Anne, que je te porte.

CCIII

HUICTAIN

(1527)

J'ay une lettre entre toutes eslite ;
 J'ayme un pays et ayme une chanson ;
 N'est la lettre en mon cœur bien escrete,
 Et le pays est celuy d'Alençon ;
 La chanson est (sans en dire le son) :
Allegez moy, douce plaisant' Brunette :
 Elle se chante à la vicille façon ;
 Mais c'est tout un, la Brunette est jeunette.

CCIV

A ANNE

(1528)

L'heur ou malheur de vostre cognoissance
 Est si douteux en mon entendement,
 Que je ne sçai s'il est en la puissance
 De mon esprit en faire jugement ;
 Car si c'est heur, je sçay certainement
 Qu'un bien est mal quand il n'est point durable ;
 Si c'est malheur, ce m'est contentement
 De l'endurer pour chose si louable.

CCV

DE SA MAISTRESSE

(1525)

Quand je voy ma maistresse,
 Le clair soleil me luict ;
 S'ailleurs mon œil s'adresse,
 Ce m'est obscure nuict,
 Et croy que sans chandelle
 A son lict à minuict
 Je verrois avec elle.

CCVI

D'ANNETTE ET MARGUERITE

Ces jours passez je fus chez la Normande,
 Où je trouvay Annette et Marguerite :
 Annette est grasse, en bon point, belle et grande
 L'autre est plus jeune et beaucoup plus petite.
 Annette assez m'embrasse et sollicite ;
 Mais Marguerite eut de moy son plaisir.
 La grande en fut, ce croy je, bien despitée,
 Mais de deux maux le moindre on doit choisir.

CCVII

A UNE DAME DE PIEDMONT QUI REFUSA
 SIX ESCUS DE MAROT POUR COUCHER AVEC ELLE
 ET EN VOULOIT AVOIR DIX

(1544)

Madame, je vous remercie
 De m'avoir esté si rebourse :
 Pensez vous que je m'en soucie,
 Ne que tant soit peu m'en courrouse ?
 Nenny, non ; et pourquoy ? et pource
 Que six escuz sauvez m'avez,
 Qui sont aussi bien en ma bourse
 Que dans le trou que vous sçavez.

CCVIII

DE SOY MESME

(1537)

Plus ne suis ce que j'ay esté,
 Et ne le sçaurois jamais estre ;
 Mon beau printemps et mon esté
 Ont fait le saut par la fenestre.
 Amour, tu as esté mon maistre :
 Je t'ai servi sur tous les dieux.
 O si je pouvois deux fois naistre,
 Comme je te servirois miculx !

CCIX

RESPONSE AU PRECEDENT

Ne menez plus tel desconfort :
 Jeunes ans sont petites pertes :
 Vostre aage est plus meur et plus fort
 Que ces jeunesses mal expertes.
 Boutons serrez, roses ouvertes,
 Se passent trop legerement ;
 Mais du rosier les fueilles vertes
 Durent beaucoup plus longuement.

CCX

SUR LE MESME PROPOS

Pourquoi voulez vous tant durer,
 Ou renaistre en fleurissant aage ?
 Pour pecher et pour endurer ?
 Y trouvez vous tant d'avantage ?
 Certes, celuy n'est pas bien sage
 Qui quiert deux fois estre frappé,
 Et veut repasser un passage
 Dont il est à peine eschappé.

CCXI

D'UNE VIEILLE DAME FORT PASLE
 ET D'UN VIEIL GENTILHOMME

Une dame du temps passé
 Vi nagueres entretenue
 D'un vieil gentilhomme cassé,
 Qui avoit la barbe chenue :
 Alors la souhaittastes nue
 Entre ses bras. Mais puis qu'il tremble,
 Et puis que morte elle ressemble,
 Monsieur, si pitié vous remord,
 Ne les faictes coucher ensemble,
 De peur qu'ilz n'engendrent la mort.

CCXII

DE LA JALOUSIE D'UN MAISTRE SUR SON SERVITEUR

Malheureux suis, ou à malheureux maistre,
 Qui tant de fois sur moy a désiré.
 Qu'auprès de luy sa deesse peust estre,
 Par qui longtemps amour l'a martyré.
 Or elle y est. Mais ce Dieu a tiré
 Dedans son cœur autre flesche nouvelle;
 Mon maistre (hélas!) voyez chose cruelle,
 Car d'un costé vostre desir m'advient;
 De l'autre non, car je porte avec elle
 Un autre amy qui vostre place tient.

CCXIII

DE ROBIN ET CATIN

Un jour d'yver, Robin tout esperdu
 Vint à Catin presenter sa requeste
 Pour desgeler son chose morfondu,
 Qui ne pouvoit quasi lever la teste;
 Incontinent Catin fut toute preste;
 Robin aussi prend courage et s'accroche:
 On se remue, on se joue, on se hoche,
 Puis quand ce vint au naturel devoir:
 « Ha! dit Catin, le grand desgel s'approche!
 — Voyre, dit il, car il s'en va pleuvoir. »

CCXIV¹

AD C.ESAREM. (MART., LIB. VIII, EPIG. LIIV.)

*Magna licet toties tribuas, majora daturus
 Dona, ducum victor, victor et ipse tui.
 Diligeris populo non propter præmia, Cæsar,
 Propter te populus præmia Cæsar, amat.*

AU ROY

Quoyque souvent tu fasses d'un grand cœur
 Dons bien sentans ta royauté supreme,

¹ Les Épigrammes CCXIV à CCXLIII sont imitées de Martial. Voyez aussi les Épigrammes L, LXXXI, CLIX, CLXXII, CLXXIII, CLXXV.

D'en faire encor bien t'attens, o vainqueur
 Des cœurs de tous, et vainqueur de toy mesme :
 Chascun, pour vray, te porte amour extreme,
 Non pour tes dons avenir ou presens ;
 Mais au rebours, Roy, l'honneur d'Angoulesme
 Pour ton amour on aime tes presens.

CCXV

DE CAELLA PUBLII. (LIB. I, ÉPIG. CX.)

Ipsa est passere nequior Catulli, etc.

DE LA CHIENNE DE LA ROYNE ELRONOR

Mignonne est trop plus affectée,
 Plus fretillant, moins arrestée,
 Que le passeron de Maupas :
 Cinquante pucelles n'ont pas
 La mignardie si friande.

Mignonne nasquit aussi grande
 Quasy comme vous la voyez.

Mignonne vaut (et m'en croyez)
 Un petit tresor : aussi est ce
 Le passe temps et la liesse
 De la Royne, à qui si fort plaist,
 Que de sa belle main la paist.

Mignonne est la petite chienne,
 Et la Royne est la dame sienne.
 Qui l'orroit plaindre aucunesfoys,
 On gageroit que c'est la voix
 De quelque dolente personne,
 Et a bien cet esprit Mignonne
 De sentir plaisir et esmoy
 Aussi bien comme vous et moy.

La Royne en sa couche parée
 Luy a sa place preparée,
 Et dort la petite tollastre
 Dessus la gorge d'allegastre
 De sa dame, si doucement
 Qu'on ne l'oyt souffler nullement.
 Et si pisser veut d'avanture,

Ne gaste draps ni couverture,
 Mais sa maistresse gratte, gratte,
 Avecques sa flatteuse patte,
 L'advertissant qu'on la descende,
 Qu'on l'essuye, et puis qu'on la rende
 En sa place, tant est honneste
 Et nette la petite beste.
 Le jeu d'amours n'a esprouvé,
 Car encores n'avons trouvé
 Un mari digne de se prendre
 A une pucelle si tendre.

Or affin que du tout ne meure
 Quand de mourir viendra son heure,
 Sa maistresse en un beau tableau
 L'a fait paindre à Fontainebleau
 Plus semblable à elle (ce semble)
 Qu'elle mesme ne se ressemble.
 Et qui Mignonne approchera
 De sa peinture, il pensera
 Que toutes deux vivent sans fainte.
 Ou bien que l'une et l'autre est peinte.

CCXVI

DE FORMICA ELECTRO INCLUSA. (LIB. VI, EPIG. XV.)

Dum Phaëtuntæa formica vagatur in umbra, etc.

DE LA FORMIS ENCLOSE EN DE L'AMBRE

Dessous l'arbre où l'ambre degoutte
 La petite formis alla :
 Sur elle en tomba une goutte,
 Qui tout à coup se congela,
 Dont la fourmis demoura là
 Au milieu de l'ambre enfermée.

Ainsi la beste desprisée,
 Et peu prisée quand vivoit,
 Est à sa mort fort estimée,
 Quand si beau sepulchre on luy voit.

CCXVII

AD JULIUM MARTIALEM. (LIB. X, EPIG. XLVII.)

Vitam quæ faciunt beatiorem, etc.

DE SOY MESME

Marot, voici, si tu le veux savoir,
 Qui fait à l'homme heureuse vie avoir :
 Successions, non biens acquis à peine,
 Feu en tout temps, maison plaisante et saine,
 Jamais procès, les membres bien dispos,
 Et au dedans un esprit à repos ;
 Contraire à nul, n'avoir aucuns contraires ;
 Peu se mesler des publiques affaires ;
 Sage simplesse, amys à soy pareilz,
 Table ordinaire et sans grans appareilz ;
 Facilement avec toutes gens vivre ;
 Nuict sans nul soing, n'estre pas pourtant yvre ;
 Femme joyeuse, et chaste neantmoins ;
 Dormir qui fait que la nuict dure moins ;
 Plus haut qu'on n'est ne vouloir point attainre ;
 Ne desirer la mort ny ne la craindre.
 Voylà, Marot, si tu le veux sçavoir,
 Qui faict à l'homme heureuse vie avoir.

CCXVIII

IN CALLISTRATUM. (LIB. V, EPIG. XIII.)

Sum, fateor, semperque fui, Callistrate, pauper, etc.

DE SOY MESME ET D'UN RICHE IGNORANT

Riche ne suis, certes, je le confesse,
 Bien né pourtant, et nourri noblement ;
 Mais je suis leu du peuple et gentillesse
 Par tout le monde, et dict on : « C'est Clement. »
 Maintz vivront peu, moy eternellement ;
 Et toy tu as prez, fontaines et puits,
 Bois, champs, chasteaux, rentes et gros appuis
 C'est de nous deux la différence et l'estre.
 Mais tu ne peux estre ce que je suis ;
 Ce que tu es, un chascun le peult estre.

CCXIX

IN SUTOREM. (LIB. IX, EPIG. LXXIII.)

Dentibus antiquas solitus producere pelles, etc.

DE SOY MESME ET D'UN SAVETIER

Toy qui tirois aux dents vieilles savattes,
 De ton feu maistre or possedes et tiens
 Rentes, maisons et meubles, jusqu'aux nattes :
 A son trespas il les ordonna tiens.
 Avec sa fille en repos t'entretiens,
 Et mes parens, pour me faire escolier,
 M'ont faict tirer bien vingt ans au collier.
 Qu'en ay je mieulx? Romps la plume et le livre,
 Calliope, puisque le vieux soulier
 Donne si bien au savetier à vivre.

CCXX

IN DETRACTOREM. (LIB. V, EPIG. LX.)

*Adlatres licet usque nos, et usque
 Et gannitibus improbis lacessas, etc.*

A ESTIENNE DOLET

Tant que voudras jette feu et fumée,
 Mesdi de moy à tort et à travers ;
 Si n'auras tu jamais la renommée
 Que de long temps tu cherches par mes vers,
 Et nonobstant tes gros tomes divers
 Sans bruit mourras, cela est arrêté :
 Car quel besoin est il, homme pervers,
 Que l'on te sache avoir jamais esté ?

CCXXI

AD JULIUM MARTIALEM. (LIB. V, EPIG. XX.)

*Si tecum mihi, chare Martialis,
 Securis liceat frui diebus,
 Si disponere tempus otiosum
 Et vere pariter vacare vitæ, etc.*

A FRANÇOYS RABELAIS

S'on nous laissoit nos jours en paix user,
 Du temps present à plaisir dispenser,

Et librement vivre comme il faut vivre,
 Palais et cours ne nous faudroit plus suivre,
 Plaidis ne procès, ne les riches maisons
 Avec leur gloire et enfumez blasons,
 Mais sous bel ombre en chambre et galleries
 Nous pourmenans, livres et railleries,
 Dames et bains, seroient les passetemps,
 Lieux et labeurs de nos esprits contens.

Las! maintenant à nous point ne vivons,
 Et le bon temps perir pour nous savons
 Et s'envoler, sans remede quelconques :
 Puis qu'on le sçait, que ne vit on bien donques?

CCXXII

AD NÆVOLUM CAUSIDICUM. (LIB. I, EPIG. XCVIII.)

Cum clamant omnes, loqueris tu, Nævole, semper, etc.

D'UN ADVOCAT IGNORANT

Tu vèux que bruit d'avocat on te donne,
 Et de sçavant, mais jamais au Parquet
 Tu ne dis mot, sinon quand le caquet
 Des grans criars les escoutans estonne.

A faire ainsi, je ne sçache personne
 Qui ne puisse estre homme docte à le voir :
 Or maintenant qu'un seul mot on ne sonne,
 Dy quelque chose : oyons ce beau sçavoir.

AUTREMENT

Quand d'un chacun la voix bruit et resonance
 En plein Parquet, onq homme ne parla
 Plutost que tøy, et si semble par là
 Que le renom d'avocat on te donne
 A faire ainsi, etc.

CCXXIII

AD CINNAM. (LIB. V, EPIG. LVIII.)

*Cum voco te dominum, noli tibi, Cinna, placere,
 Sæpe etiam servum sic resaluto meum.*

A ROULLET

Quand Monsieur je te di, Roullet.
 Le té di je, poyre follet,

Pour te plaire, ou pour ta value?
 Je t'advise que mon valet
 Bien souvent ainsi je salue.

CCXXIV

AD SABIDIUM. (LIB. I, EPIG. XXXIII.)

*Non amo te, Sabidi, nec possum dicere quare,
 Hoc tantum possum dicere, non amo te.*

A JAN

Jan, je ne t'aime point, beau sire,
 Et ne sçay quell' mouche me poind,
 Ne pourquoy c'est; je ne puis dire
 Sinon que je ne t'aime point.

CCXXV

DE PHILONE. (LIB. V, EPIG. XLVII.)

*Nonquam se cænasse domi Philo jurat, et hoc est,
 Non cænat quoties nemo vocavit eum.*

DE MACÉ LONGIS

Ce prodigue Macé Longis
 Fait grand serment qu'en son logis
 Il ne souppa jour de sa vie;
 Si vous n'entendez bien ce point,
 C'est à dire il ne soupe point
 Si quelque autre ne le convie.

CCXXVI

DE LINO. (LIB. I, EPIG. LXXVI.)

*Dimidium donare Lino, quam credere totum,
 Qui mavult, mavult perdere dimidium.*

D'UN MAUVAIS RENDEUR

Cil qui mieux ayme par pitié
 Te faire don de la moitié
 Que prester le tout rondement,
 Il n'est point trop mal gracieux;
 Mais c'est signe qu'il aime mieux
 Perdre la moitié seulement.

CCXXVII

AD ÆMILIANUM. (LIB. V, EPIG. LXXXI.)

*Semper eris pauper, si pauper es, Æmiliane :
Dantur opes nullis nunc, nisi divi ibus.*

A ANTOINE

Si tu es povre, Antoine, tu es bien
En grand danger d'estre povre sans cesse,
Car aujourd'huy on ne donne plus rien
Sinon à ceux qui ont force richesse.

CCXXVIII

IN CANDIDUM. (LIB. III. EPIG. XXVI.)

Prædia solus habes, et solus, Candide, nummos, etc.

DE JAN JAN

Tu as tout seul, Jan Jan, vignes et prez ;
Tu as tout seul ton cœur et ta pecune ;
Tu as tout seul deux logis diaprez,
Là où vivant ne pretend chose aucune ;
Tu as tout seul le fruit de ta fortune ;
Tu as tout seul ton boire et ton repas ;
Tu as tout seul toutes choses fors une,
C'est que tout seul ta femme tu n'as pas.

CCXXIX

IN POSTHUMUM. (LIB. II, EPIG. LXVII.)

Occurris quocunque loco mihi, Posthume, clamas, etc.

A HILAIRE

Dès que tu viens là ou je suis,
Hilaire, c'est ta façon folle
De me dire tousjours : « Et pais
Que fais tu ? » Voilà tout ton rolle.
Cent fois le jour ceste parole
Tu me dis ; j'en suis tout battu.
Quand tout sera bien debattu,
Je cuide, par mon âme, Hilaire,
Qu'avecques ton beau que fais tu ?
Tu n'as rien toi mesme que faire.

CCXXX

IN DIODORUM, AD FLACCUM. (LIB. I, EPIG. XCIX.)

*Litigat, et podagra Diodorus, Flacce, laborat,
Sed nil patrono porrigit, hæc chiragra est.*

D'UN ABBÉ

L'abbé a un procès à Rome,
Et la goutte aux piedz, le povre homme.
Mais l'advocat s'est plaint à maints
Que rien au poing il ne lui boutte;
Cela n'est pas aux pieds la goutte,
C'est bien plus tost la goutte aux mains.

CCXXXI

IN FAUSTUM. (LIB. XII, EPIG. LXV.)

*Nescio tam multis quid scribas, Fauste, puellis :
Hoc scio, quod scribit nulla puella tibi.*

D'UN CURÉ

Au curé, ainsi comme il dit,
Plaisent toutes belles femelles,
Et ont envers luy grand credit,
Tant bourgeoyses que damoyselles;
Si luy plaisent les femmes belles
Autant qu'il dit, je n'en sçay rien;
Mais une chose je sçay bien,
Qu'il ne plait pas à une d'elles.

CCXXXII

IN SERTORIUM. (LIB. III, EPIG. LXIX.)

*Rem peragit nullam Sertorius, inchoat omnes :
Hunc ego quum futuit, non puto perficere.*

D'UN LIMOSIN

C'est grand cas que nostre voisin
Tousjours quelque besongne entame,
Dont ne peut, ce gros Limosin,
Sortir qu'à sa honte et diffame.
Au reste, je croy sur mon ame
Tant il est lourd et endormy,

Que quand il besongne sa femme,
Il ne luy fait rien qu'à demy.

CCXXXIII

AD AULUM, DE SUA PUELLA. (LIB. VII, EPIG. XIV.)

Accidit infandum nostræ scelus, Aule, puellæ, etc.

DE LA TRISTESSE DE S'AMYE

C'est grand'pitié de m'amie, qui a
Perdu ses jeux, son passetemps, sa feste,
Non un moineau, ainsi que Lesbia,
N'un petit chien, belette ou autre beste;
A jeux si sots mon tendron ne s'arreste :
Ces pertes là ne luy sont mal faisans ;
Vrais amoureux, soyez en desplaisans :
Elle a perdu, hélas ! depuis septembre,
Un jeune amy, beau, de vingt et deux ans,
N'ayant encor pied et demy de membre.

CCXXXIV

AD FABULLAM. (LIB. I, EPIG. LXV.)

Bella es, novimus, et puella, verum est, etc.

D'UNE QUI SE VANTE

Vous estes belle, en bonne foy ;
Ceux qui disent que non sont bestes ;
Vous êtes riche, je le voy :
Qu'est il besoin d'en faire enquestes ?
Vous estes bien des plus honnestes,
Et qui le nie est bien rebelle ;
Mais quand vous vous levez vous n'estes
Honneste ne riche ne belle.

CCXXXV

AD GELLIAM. (LIB. V, EPIG. XXIX.)

Si quando leporem mittis mihi, Gellia, dicis, etc.

A ISABEAU

sabeau, lund' i m'envoyastes
Un lievre et un propos nouveau ;
Car c'en manger vous me priastes,

En me voulant mettre au cerveau
 Que par sept jours je serois beau.
 Resvez vous? Avez vous la fièvre?
 Si cela est vray, Isabeau,
 Vous ne mangeastes jamais lievre.

CCXXXVI

DE GELLIA. (LIB. I, EPIG. XXXIV.)

Amissum non flet, quum sola est Gellia, patrem, etc.

D'ALIX

Jamais Alix son feu mary ne pleure
 Tout à par soy, tant est de bonne sorte;
 Et devant gens, il semble que sur l'heure
 De ses deux yeux une fontaine sorte.
 De faire ainsi, Alix, si te deporté :
 Ce n'est point dueil quand louenge on en veut.
 Mais le vray dueil, scez tu bien qui le porte?
 C'est cestui là qui sans tesmoin se deult.

CCXXXVII

AD LYCORIM. (LIB. VI, EPIG. XL.)

Femina præferri potuit tibi nulla, Lycori, etc.

A CATIN, D'ELLE MESME, ET DE JANE

Jadis, Catin, tu estois l'outrepasse :
 Jane à present toutes les autres passe,
 Et pour donner l'arrest d'entre vous deux,
 Elle sera ce dequoy tu te deulx;
 Tu ne seras jamais de sa value.
 Que faict le temps? Il faict que je la veux.
 Et que je t'ai autres foyz bien voulue.

CCXXXVIII

IN LESBIAM. (LIB. VI, EPIG. XXIII.)

Stare jubes nostrum semper tibi, Lesbia, penem. etc.

A UNE LAIDE

Tousjours voudriez que je l'eusse tout droi
 Ma laideron, et vous semble, je gage,

Que j'en puis faire ainsi comme du doigt;
 Vous avez beau le flatter de langage,
 Voyre des mains, ce diable de visage
 Desgouste tout, et à vous mesme nuit,
 Parquoy devriez (si vous estiez bien sage)
 Ne me chercher seulement que de nuit.

CCXXXIX

DE LESBIA. (LIB. XI, EPIG. LXIII.)

*Lesbia se jurat gratis nunquam esse fututam;
 Verum est : cum futui vult, numerare solet.*

DE MACÉE

Macée me veut faire accroire
 Que requise est de mainte gent :
 Plus envieillit, plus a de gloire,
 Et jure comme un vieil sergent
 Qu'on n'embrasse point son corps gent
 Pour néant; et dit vray Macée,
 Car tousjours elle baille argent
 Quand elle veut estre embrassée.

CCXL

DE PAULA. (LIB. X, EPIG. VIII.)

*Nubere Paula cupit nobis, ego ducere Paulam
 Nola; anus est. Vellem, si magis esset anus.*

DE PAULINE

Pauline est riche et me veut bien
 Pour mary : je n'en ferai rien,
 Car tant vieille est que j'en ay honte.
 S'elle estoit plus vieille d'un tiers
 Je la prendrois plus volontiers,
 Car la despesche en seroit prompte.

CCXLI

AD ÆLIAM. (LIB. I, EPIG. XX.)

Si memini, fuerant tibi quatuor, Ælia, dentes, etc.

D'UNE VIEILLE EDENTÉE

S'il m'en souvient, vieille au regard hideux,
 De quatre dents je vous ay vu mascher;

Mais une toux dehors vous en mit deux ;
 Une autre toux deux vous en fit cracher.
 Or pouvez bien toussir sans vous fâcher,
 Car ces deux toux y ont mis si bon ordre,
 Que si la tierce y veut rien arracher,
 Non plus que vous n'y trouvera que mordre.

CCXLII

A UNE VIEILLE

PRIS SUR CE VERS :

Non gaudet veteri sanguine mollis amor.

Veux tu, vieille ridée, entendre
 Pourquoi e ne te puis aimer ?
 Amour, l'enfant mol, jeune et tendre,
 Tousjours le vieil sang trouve amer.
 Le vin nouveau 'ait animer
 Plus l'esprit que vieille boisson,
 Et puis l'on n'oit bien estimer
 Que jeune chair et vieil poisson.

CCXLIII

D'UN GLORIEUX EMPRISONNÉ

PRIS DU LATIN

T'esbahis tu dont point on ne soupire,
 Et qu'on rid tant ? Qui se tiendroit de rire,
 De veoir par force à present estre doux
 L'ami de nul et l'ennemi de tous ?

CCXLIV¹

D'UN MAUVAIS POËTE

Sans fin (povre sot) tu t'amuses
 A vouloir complaire aux neuf Muses ;
 Mais tu es si lourd et si neuf,
 Que tu en fâches plus de neuf.

¹ Les épigrammes suivantes, ainsi que les pièces qui dans le premier volume ne sont pas désignées comme comprises dans les éditions de 1538, 1544 et 1596, appartiennent à diverses autres éditions.

CCXLV

DE L'AN 1544

Le cours du Ciel qui domine icy bas
 Semble vouloir, par estime commune,
 Cest an present demonstrier maints debatz
 Faisant changer la couleur de la lune
 Et du soleil la vertu claire et brune.
 Il semble aussi par monstres orgueilleux
 Signifier cest an fort perilleux ;
 Mais il devoit, faisant tousjours de mesme,
 Et rendant l'an encor' plus merueilleux.
 Nous envoyer eclipse de quaresme.

CCXLVI

D'UN USURIER

PRIS DU LATIN

Un usurier à la teste pelée
 D'un petit blanc acheta un cordeau
 Pour s'estrangler, si par froide gelée
 Le beau bourgeon de la vigne nouveau
 N'estoit gasté. Après ravine d'eau,
 Selon son vueil la gelée survint,
 Dont fut joyeux : mais comme il s'en revint
 En sa maison, se trouva esperdu,
 Voyant l'argent de son licol perdu
 Sans profiter : sçavez vous bien qu'il fit ?
 Ayant regret de son blanc, s'est pendu
 Pour mettre mieux son licol à profit.

CCXLVII

D'UN ADVOCAT JOUANT CONTRE SA FEMME
 ET DE SON CLERC

Un advocat jouoit contre sa femme
 Pour un baiser que nommer n'oserois ;
 Le jeu dit tant et si bien à la dame,
 Que dessus luy gagna des baisers troys :
 « Or ça, dist elle (amy), à cette foys,
 Jouons le tout, pendant qu'estes assis.
 — Quoy, respond il, le tout, ce seroient six :

Qui fourniroit à un si gros payement? »
 Alors son clerc, de bon entendement,
 Luy dist, ayant de sa perte pitié :
 « Ayez bon cueur, Monsieur; certainement
 Je suis content d'en estre de moytié. »

CCXLVIII

D'UN MOYNE ET D'UNE VIEILLE

Un moyne un jour jouant sur la riviere,
 Trouva la vieille en lavant ses drapeaux,
 Qui luy monstra de sa cuisse heroniere
 Un feu ardent où joignoient les deux peaux.
 Le moyne eut cueur, leve ses oripeaux,
 Il prend son chose, et puis s'approchant d'elle :
 « Vieille, dist il, allumez ma chandelle. »
 La vieille, lors, luy voulant donner bon,
 Tourne son cul, et respond par cautelle :
 « Approchez vous, et soufflez au charbon. »

CCXLIX

DU TETIN DE CATAUT

Celui qui dit bon ton tetin
 N'est mensonger, mais veritable;
 Car je t'asseure, ma Catin,
 Qu'il m'est trèsbon et agreable;
 Il est tel, et si profitable,
 Que si du nez hurtoit quelqu'un,
 Contre iceluy (sans nulle fable)
 Il ne se feroit mal aucun.

CCL

DE MESSIRE JEAN CONFESSANT JANNE LA SIMPLE

Messire Jan, confesseur de fillettes,
 Confessoit Janne, assez pelle et jolye,
 Qui, pour avoir de belles oreillettes,
 Avec un moine avoit fait la folie;
 Entr'autres points Messire Jan n'oublie
 A remonstrer cest horrible forfait :

« Las! disoit il, m'amy, qu'as tu fait?
 Regarde bien le point où je me fonde :
 Cest homme, alors qu'il fust moyne parfait,
 Perdit la vie, et mourut quant au monde.
 N'as tu point peur que la terre ne fonde,
 D'avoir couché avec un homme mort? »
 De cueur constrict Janne ses levres mord :
 « Mort! ce dit elle, enda, je n'en croy rien;
 Je l'ay veu vif depuis ne sçay combien;
 Mesmes alors qu'il eut à moy affaire
 Il me branloit et baisoit aussi bien
 En homme vif comme vous pourriez faire. »

CCLI

D'UN CORDELIER

Un Cordelier d'une assez bonne mise
 Avoit gagné à je ne sçay quel jeu
 Chausses, pourpoint, et la belle chemise;
 En cest estat son hostesse l'a veu;
 Qui lui a dit : « Vous rompez vostre vœu.
 — Non, non, respond ce gracieux records;
 Je l'ay gagné au travail de mon corps,
 Chausses, chemise et pourpoint pourfilé. »
 Puis dit (tirant son grand tribart dehors) :
 « Ce beau fuzeau a tout fait et filé. »

CCLII

D'UN AMOUREUX ET DE S'AMYE

L'autre jour un amant disoit
 A sa maistresse, en basse voix,
 Que chacun coup qu'il luy faisoit
 Luy coustoit deux escuz ou troys :
 Elle y contredist : toutesfoys,
 Ne pouvant le cas denier,
 Luy dist : « Faites le tant de foys
 Qu'il ne vous couste qu'un denier. »

CCLIII

D'UN PETIT PIERRE ET DE SON PROCÈS
MATICRE DE MARIAGE

Le petit Pierre eut du juge option
D'estre conjoint avec sa damoyselle
Ou de souffrir la condamnation
D'excommunie et censure eternelle :
Mais mieux ayma, sans dire j'en appelle,
L'excommunie et la censure eslire
Que d'espouser une telle femelle,
Pire trop plus qu'on ne pourroit escrire.

CCLIV

LES SOUHAITZ D'UN AMOUREUX

Pour tous souhaitz ne desire en ce monde
Fors que santé, et tousjours mile escus :
Si les avois, je veux que l'on me tonde
Si vistes oncq' tant faire de cocus,
Et à ces culz frappez tost à ces culz
Donnez dedans qu'il semble que tout fonde :
Mais en suyvant la compagne à Bachus
Ne noyez pas, car la mer est profonde.

CCLV

D'UNE QUI ALLA VEOIR LES DEAUX PERES

Une catin, sans frapper à la porte,
Des Cordeliers jusqu'en la court'entra :
Long temps après on attend qu'elle sorte,
Mais au sortir on ne la rencontra ;
Or au portier cecy on remonstra,
Lequel juroit jamais ne l'avoir veue .
Sans arguer le pro ne le contra,
A vostre advis, qu'est elle devenue ?

CCLVI

D'UN ESCOLIER ET D'UNE FILLETTE

Comme un escolier se jouet
Avec une belle pucelle,

Pour lui plaire bien fort louet
 Sa grace et beauté naturelle,
 Les tetons mignars de la belle,
 Et son petit cas, qui tant vault.
 « Ha! Monsieur, adoncq', ce dist elle,
 Dieu y mette ce qu'il y fault. »

CCLVII

POUR LE PERRON DE MONSIEUR DE VENDOSME

(1541)

Vous chevaliers de queste aventureuse,
 Qui de venir au sejour vous hastez
 Où loyauté tient sa court plantureuse,
 Et y depart ses guerdons souhaitez,
 Ne passez oultre, et si vous arrestez :
 Jouster vous fault, et monstrier la vaillance
 Qui est en vous et d'espée et de lance,
 Ou franchement que vous me consentez
 Que celle à qui j'ay voué mon service
 Non seulement n'a macule ne vice,
 Ne rien en elle où tout honneur n'abonde,
 Mais est la plus parfaicte de ce monde.

CCLVIII

POUR LE PERRON DE MONSIEUR D'ANGHIEN
 DONT LA SUPERSCRPTION ESTOIT TELLE :

POUR LE PERRON
 D'UN CHEVALIER QUI NE SE NOMME POINT

(1541)

Le chevalier sans peur et sans reproche
 Se tient icy; qu'aucun ne s'en aproche
 S'il n'est en poinct de jouter à outrance
 Pour soustenir la plus belle de France.
 Qui de passer aura cœur ou envie,
 Conte de mort peu face, et moins de vie.

CCLIX

POUR LE PERRON DE MONSIEUR DE NÈVERS

(1541)

Vous chevaliers errans qui desirez honneur,
 Voyez le mien perron où maintien loyauté
 De tous parfaits amans, et soustiens le bonheur
 De celle qui conserve en vertu sa beauté;
 Parquoy je veulx blasmer de grand' desloyauté
 Celui qui ne voudra donner ceste assurance
 Qu'au demourant du monde on peut trouver bonté
 Qu'on deust autant priser que sa moindre science.

CCLX

POUR LE PERRON DE MONSIEUR D'AUMALE
 QUI ESTOIT SEMÉ DES LETTRES L. ET F.

(1541)

C'est pour la souvenance d'une
 Que je porte ceste devise,
 Disant que nulle est souz la lune
 Où tant de valeur soit comprise :
 A bon droit telle je la prise,
 Et de tous doit estre estimée,
 Qu'il n'en est point, tant soit exquise
 Qui soit si digne d'estre aymée.
 Si quelqu'un d'audace importune
 Le contraire me veult débattre
 Fault qu'il essaye la fortune
 Avecques moy de se combattre.

CCLXI

BAISER VOLÉ

Vous vous plaignez de mon audace,
 Qui ay prins de vous ung baiser
 Sans en requerir vostre grace.
 Venez vers moy vous appaiser :
 Je ne vous iray plus baiser
 Sans vostre congé, veu qu'ainsi

Il vous deult de ce baiser cy,
 Lequel, si bien l'ay osé prendre,
 N'est pas perdu : je suis icy
 En bon vouloir de le vous rendre.

CCLXII

RESPONSE

Du baiser qu'avez soubdain prins,
 Possible n'est d'en faire paye.
 Car vous n'en sçavez pas le pris,
 Et ne veulx pas qu'on le me paye :
 Mais si vous pensez que tort j'aye
 D'obliger ainsi vous ozer,
 Payez moy en autre monnoye
 Aultant qu'estimez le baiser.

CCLXIII

REPLIQUE

De ce que ne chet soubz ung prix
 Si ne sçauroys en rien mesprendre
 Quand on le rend comme on l'a pris;
 Parquoy ce baiser vous viens rendre
 Tout ainsi que je le vins prendre;
 Mais je n'oseroys m'entremettre
 De donner le pris ou l'y mettre,
 Car c'est finyr chose infinye,
 Et donner cause de commettre
 En l'estat d'Amours simonie.

CCLXIV

SUR FRANÇOYS VILLON, L'UN DE NOS MEILLEURS
 POËTES FRANÇOIS SOUS LOYS XI

(1532)

Peu de Villons en bon savoir :
 Trop de Villons pour decevoir.

CCLXV

AU ROY FRANÇOIS 1^{OR}, PAR L'ORDRE DUQUEL
 MAROT AVOIT REVEU ET FAICT REIMPRIMER
 LES POESIES DE FRANÇOYS VILLON
 (1532)

Si en Villon on treuve encore à dire,
 S'il n'est reduict ainsi qu'ay pretendu
 A moy tout seul en soit le blasme (Sire)
 Qui plus y ay travaillé qu'entendu :
 Et s'il est mieulx en son ordre estendu
 Que paravant, de sorte qu'on l'en prise,
 Le gré à vous en doyt estre rendu,
 Qui fustes seul cause de l'entreprise.

CCLXVI

REMEDE CONTRE LA PESTE

Recipé, assis sus un banc,
 De Méance le bon jambon,
 Avec la pinte de vin blanc,
 Ou de claret, mais qu'il soit bon :
 Boire souvent de grand randon,
 Le dos au feu, le ventre à table,
 Avant partir de la maison,
 C'est opiate prouffitable.
 A vostre disner userez
 De viandes creuses et legieres ;
 Beuf ne mouton ne mangerez,
 Car ce sont trop dures matieres.
 Connilz, perdriz, sous les paupieres
 Passerez, aussi perdereaux,
 Fuyez vieux oiseaux de rivieres,
 Et mangez force faisandeaux.
 Ne dormez point après disner,
 Car le dormir est dangereux,
 Et quand se viendra au souper,
 Beuvez des vins delicieux ;
 Puis après, entre deux lincieulx
 Allez reposer vostre teste ;
 Continuez un an ou deux,
 De trois moys ne mourrez de peste.

CCLXVII

AU ROY

Plaise au roy congé me donner
 D'aller faire le tiers d'Ovide,
 Et quelques deniers ordonner
 Pour l'escrire, couvrir, orner,
 Après que l'auray mis au vuide.
 Ilz serviront aussi de guide
 Pour me mener là où je veux :
 Mais au retour, comme je cuyde,
 Je m'en reviendray bien sans eulx.

CCLXVIII

SUR QUELQUES MAUVAISES MANIERES DE PARLER

Collin s'en allit au Lendit,
 Où n'achetit ni ne vendit,
 Mais seulement, à ce qu'on dict,
 Derobit une jument noire.
 La raison qu'on ne le penda
 Fut que soudain il respenda
 Que jamais autre il n'entenda
 Sinon que de la mener boire.

CCLXIX

DU JEU D'AMOURS

Pour un seul coup, sans y faire retour,
 C'est proprement d'un malade le tour :
 Deux bonnes foys à son aise le faire,
 C'est d'homme sain suffisant ordinaire :
 L'homme galand donne jusqu'à trois foys,
 Quatre le moine, et cinq aucune foys :
 Six et sept foys ce n'est point le mestier
 D'homme d'honneur : c'est pour un muletier.

CCLXX

SUR LES APOPHTHEMES DES ANCIENS

(1543)

Si sçavoir veulx les rencontres plaisantes
 Des saiges vieulx faictes en devisant,

O tu qui n'as lettres à ce duysantes,
 Graces ne peulx rendre assez suffisantes
 Au tien Macault, ce gentil traduisant;
 Car en ta langue orras, icy lysant,
 Mille bons motz propres à oindre et poindre,
 Ditz par les Grecz et Latins, t'advisant,
 Si bonne grace eurent en bien disant,
 Qu'en escripvant Macault ne l'a pas moindre.

CCLXXI

SUR LE MESME SUBJECT

(1543)

Des bons propos cy dedans contenuz
 Rends à Plutarque (ô Grec), un grand mercy;
 Soyez (Latins), à Erasme tenuz,
 Qui vous a tout traduyt et esclercy;
 Tous les François en doibvent faire ainsi
 Au translateur, car en ce livre apprennent
 De bon sçavoir autant (quand à cecy)
 Que les Latins et les Grecz en comprennent.

CCLXXII

CONTRE UN CENSEUR IGNORANT

Un gros garçon qui creve de santé,
 Mais qui de sens a bien moins qu'une buse,
 De m'attaquer a la temerité,
 En mesdisant de ma gentille Muse.
 De ce pourtant ne me chault, et l'excuse;
 Car, demandant à gens de grand renom
 S'il peult mon los m'oster par telle ruse,
 Ilz m'ont tous dict assurément que non.

CCLXXIII

AULTRE

Le vin qui trop cher m'est vendu
 M'a la force des yeulx rayye;
 Pour autant il m'est defendu,
 Dont tous les jours m'en croist envye;

Mais puisque luy seul est ma vie,
 Maulgré les fortunes senestres,
 Les yeux ne seront point les maistres
 Sur tout le corps, car, par raison,
 J'ayme mieulx perdre les fenestres
 Que perdre toute la maison.

CCLXXIV

AULTRE

Baiser souvent, n'est ce pas grand plaisir?
 Dites ouy, vous aultres amoureux;
 Car du baiser vous provient le desir
 De mettre en un ce qui estoit en deux
 L'un est trèsbon, mais l'autre vault trop mieux:
 Car de baiser sans avoir jouyssance,
 C'est un plaisir de fragile assurance;
 Mais tous les deux alliez d'un accord
 Donnent au cœur si grand esjouyssance,
 Que tel plaisir met oubly à la mort.

CCLXXV

DIXAIN

Le plus grand mal et le plus dangereux
 Que d'une amye on puisse recevoir
 N'est pas refus ny congé rigoureux
 Après qu'on a d'aymer fait son devoir;
 Ce n'est aussi estre privé de veoir
 Celle qu'on tient chere comme soy mesme.
 Un mal y a en amours plus extreme,
 Et qu'on ne peut sans l'essayer comprendre:
 Diray je quel? c'est quand on est à mesme,
 Et toutesfois on est contrainct d'attendre.

CCLXXVI

DIXAIN

J'apperçoy bien qu'amour est de nature estrange,
 Difficile à cognoistre et facile à sentir;
 Il se veult approcher quand de luy on s'estrange,

Et quand on s'en approche il en fait repentir;
 Le suyvre maulgré moy me fallut consentir,
 Mais soubz bonne esperance il me fut rigoureux,
 Et lors que je pensois estre le moins heureux,
 Entre plusieurs ennuyz je me veis prosperer.
 Ayez donc souvenance, ô tristes amoureux,
 Qu'il fault craindre tousjours et tousjours esperer.

CCLXXVII

DIXAIN DE N'OSER DESCOUVRIR SON AFFECTION

Force d'Amour me veult souvent contraindre
 A declairer mon cœur appertement;
 Mais un refus (pour honte) tant à craindre
 M'a tousjours fait un grand empeschement.
 Mon mal ainsi nourry couvertement,
 Dissimulant l'ennuy tant que je puis;
 D'aultre costé, du bien que je poursuis
 Le souvenir renforce mon martyre.
 Voyez (helas!) le tourment où je suis :
 Voulant parler, un seul mot ne puis dire.

CCLXXVIII

D'UNE QUI CONTENTOIT SES SERVANS DE PAROLES

Dame, vous avez beau maintien,
 Et grand grace en vostre langaige :
 Mais tout cela est peu ou rien,
 Si vous ne faites d'avantaige.
 J'accorde bien que c'est un gaige
 De pouvoir jouir quelque jour.
 Si n'est ce pas le parfaict tour
 Qu'il fault pour achever l'affaire :
 Pour avoir le deduct d'amour,
 Vault mieux peu dire et beaucoup faire.

CCLXXIX

DIXAIN

Robin mangeoit un quignon de pain bis
 Par un matin tout petit à petit,
 Et Marion, lors gardant ses brebis

Qui ce matin avoit grand appetit,
 Luy dit : « Robin, donne m'en un petit,
 Et je feray tout ce que tu voudras.
 — Non, dit Robin, ne lieve ja tes draps :
 Mon pain vault mieulx. » Et ainsi s'en alla,
 Et si l'avoit aussi gros que le bras :
 Ne deust on pas mener pendre cela ?

CCLXXX

DIXAIN

Un jour Robin vint Margot empoigner,
 En luy montrant l'oustil de son ouvrage,
 Et sur le champ la voulut besongner ;
 Mais Margot dit : « Vous me feriez oultrage :
 Il est trop gros et long à l'avantaige.
 — Bien, dit Robin, tout en vostre fendasse
 Ne le mettray ; » et soudain il l'embrasse,
 Et la moytié seulement y transporte.
 « Ah ! dit Margot en faisant la grimace,
 Mettez y tout : aussi bien suis je morte. »

CCLXXXI

DIXAIN

En devisant à la belle Cathin,
 Mon cueur esmeu le feu d'amour sentit
 Lors je luy mis la main sur le tetin,
 Pour luy donner un semblable appetit,
 Ce qui l'esmeut encores bien petit.
 Mais quand je feiz de ma bourse ouverture,
 Je ne veiz onc plus paisible monture,
 Ne plus aysée à se rengler au point.
 « Ainsi, dit elle, on me met en nature,
 Sans me venir taster mon enbonpoint. »

CCLXXXII

DIXAIN

Mars et Venus furent tous deux surpris
 Par Vulcanus couchez dedans un lict,

Qui de lienz qu'il forgea les a pris,
 Puis aux haultz dieux va compter leur delict.
 Là viennent tous : lors l'un d'eulx riant dit :
 « Mon compaignon, si tu te sens fasché
 De ces lienz dont tu es attaché,
 Je suis content de les porter pour toy. »
 Que pleust aux dieux que sans estre caché
 J'eusse m'amyé ainsi auprès de moy.

CCLXXXIII

DIXAIN

Amour, voyant ma grande loyaulté,
 Et le travail que j'ay eu en dormant,
 A contre moy cessé sa cruaulté,
 Et pourchassé mon seul contentement.
 C'est de m'amyé avoir bien promptement
 La jouissance, ainsi que je desire.
 O heur plus grand que l'on ne pourroit dire !
 Et toy, mon cœur, qui peuz tant endurer,
 Or ne crains plus envie et son empire,
 Puis que tel bien est pour jamais durer.

CCLXXXIV

HUICTAIN

Bonjour, la Dame au bel amy :
 Vous estes maintenant contente,
 Et si n'ay plaisir ny demy,
 Car après vostre longue attente
 Venu est celluy qui de rente
 M'a laissé fascherie et soing ;
 Dieu doint que nul ne s'en repente :
 L'amy se cognoist au besoing.

CCLXXXV

HUICTAIN

Je ne fais rien que plaindre et soupirer,
 Desirant plus ce que moins puis avoir,
 Et sens mon mal chacun jour empirer

En voyant moins ce que plus je veulx veoir.
 Veoir semble peu à qui s'en peult pourveoir;
 Mais j'ay cogneu par vraye experience
 Que quand on fait en amour son devoir,
 Il n'est ennuy que l'ennuy d'une absence.

CCLXXXVI

HUICTAIN

Vostre obligé (Monsieur) je me confesse,
 Comme de vous ayant receu grand bien;
 De vous payer ne vous feray promesse,
 Car ne pourrois en trouver le moyen.
 Si respondant voulez, je le veulx bien :
 Mon cueur respond et se met en ostaige;
 C'est mon thresor : d'autre bien je n'ay rien;
 Je vous supply le retenir pour gaige.

CCLXXXVII

AULTRE HUICTAIN

Le lendemain des noces on vint veoir
 Si l'espousée estoit point la nuict morte,
 Et si l'espoux avoit fait son devoir,
 Qui dit que ouy, et de ce s'en rapporte
 A son espouse, en priant qu'elle en porte
 Vray tesmoignage, et si par amytié,
 Ne l'avoit faict six foys de bonne sorte :
 « Ouy bien, dit elle, mais j'en feiz la moytié. »

CCLXXXVIII

RECEPTE

Recepte pour un flux de bourse :
 Couchez vous avant qu'il soit nuict,
 Dormez tousjours, et pourquoy? pource :
 Car en dormant rien ne vous nuyt;
 Mais si vous aymez le deduict
 D'habiter la belle au corps gent,
 Par nostre Dame, il fault argent.

CCLXXXIX

A UNE HONNESTE DAME

De bonne grace estes si bien pourveue,
 Que je fus vostre avant vous avoir veue,
 Tant que le bien de vous veoir et hanter
 La peine a sceu, non l'amour, augmenter.
 S'un autre donc vous aime d'aventure,
 C'est accident, et j'ayme de nature;
 Ne sçay lequel vostre faveur aura,
 Mais je sçay bien qui mieux aymer sçaura.

CCXC

RESPONSE

Je ne me sens de graces tant pourveue
 Que l'on me doibve aymer sans m'avoir veue,
 Et ne cogneu qu'à me vouloir hanter
 La peine eust peu, non l'amour, augmenter.
 Si quelqu'un donc m'ayme, c'est aventure;
 Je ne sçay pas si m'aimez de nature;
 Mais quand sçauray qui mieulx aymer sçaura,
 Je repondray qui mieulx aymé sera.

CCXCI

REPLIQUE

Quand je vous veulx descouvrir mon martyre,
 Mes yeulx, ma langue et mon cueur sont en guerre :
 L'œil veult parler, mais il ne sçait mot dire;
 La langue sçait, mais paour la tient en serre;
 Le povre cueur se travaille et souspire;
 Mais que luy vault endurer sans requerre?
 Enfin ma peine à vous se recommande,
 Car l'œil qui parle assez prie et demande.

CCXCH

DIZAIN DU TROP SAOUL ET DE L'AFFAMÉ

L'autre jour un povre estranger
 Me comptoit d'un qui mourut yvre,

Et me dit : « Je n'ay que manger,
 Je me meurs et n'ay de quoy vivre.
 Je serois heureux de le suyvre. »
 Et demandoit lequel des deux
 Me sembloit le plus malheureux.
 « L'un est mort, dis je, et tu es sain.
 — Las! dit il, j'ay, moy langoureux,
 Faim sans fin, l'autre eut fin sans faim. »

CCXCIII

EPIGRAMME SUR

« JUPITER EX ALTO PERJURIA RIDET AMANTUM »

Tous les sermens que femme peult jurer
 A son amy quand elle est accusée,
 Tous les propos que jeunesse abusée
 Presente au cueur douteux pour l'asseurer,
 Ont ilz pouvoir de faire moins durer
 Ou divertir mon malheureux soucy ?
 Non, car j'ay veu son mary murmurer
 Souvent de moy qu'elle juroit ainsi.

CCXCIV

DIZAIN DE L'IMAGE DE VENUS ARMÉE R. F.

Vous chevalier de la basse bataille,
 Canonisez de maint coup de faulcon,
 Ne poussez plus du court estoc sans taille;
 Ostez les gets de vostre vieulx faulcon.
 Venus je suis au visage facond,
 De main d'ouvrier faicte en ce temps armée,
 Mais non pourtant moins forte desarmée.
 Par maintz combatz, et chocz m'avez congneue,
 Car bien sçavez que dans la mienne armée
 Vaincu vous ay tant de foys toute nue.

PROVERBES

ENIGMATIQUES

- I. Het en tient
 Le pens cueur
- II. Las mis frir
 T pour nir maintz a.
- III. Une foyz il y en a
 Ba pour se tre L e
- IV. Pir vent venir
 I. vient d'ung
- V. G a d S pour contenter mes aa.
- VI. Tilz vent bien
 Trop sont pris.
- VII. Prin bonne se pren faict bon dre.
- VIII. per
 3 t il a son 4.
- IX. Sy pire
 Vent vent
 Jay dont
- X. Son t l t pour nir son.
-

TRADUCTIONS

I

PREMIERE EGLOGUE DES BUCOLIQUES DE VIRGILE

(1512)

MELIBEE, TITYRE

MELIBÉE

Toy, Tityrus, gisant dessous l'ormeau
Large et espez, d'un petit chalumeau
Chantes chansons rustiques et beaulz chantz,
Et nous laissons (malgré nous) les doux champs
Et nos pays. Toy, oysif en l'umbrage,
Fais resonner les forestz, qui font rage
De rechanter après ta chalemelle
La tienne amye, Amaryllis la belle.

TITYRE

O Melibée, amy cher et parfait,
Un Dieu fort grand ce bien icy m'a fait,
Lequel aussi tousjours mon Dieu sera,
Et bien souvent son riche autel aura
Pour sacrifice un agneau le plus tendre
Qu'en mon troupeau pourray choysir et prendre;
Car il permet mes brebis venir paistre,
Comme tu voys, en ce beau lieu champestre,
Et que je chante en mode pastorale
Ce que voudray de ma fluste rurale.

MELIBÉE

Je te prometz que ta bonne fortune
Dedans mon cœur ne met envie aucune,
Mais m'esbahys comme en toutes saisons
Malheur nous suyt en noz champs et maisons.
Ne veois tu point, gentil berger, hélas?
Je tout malade, et privé de soulas,
D'un lieu loingtain meine cy mes chevrettes
Accompagnées d'aigneaux et brehiettes?

Et (qui pis est) à grand labeur je meine
 Celle que vois tant maigre en ceste plaine,
 Laquelle estoit la totalle esperance
 De mon troupeau : or n'y ay je assurance,
 Car maintenant (je te prometz) elle a
 Faict en passant près de ces coudres là,
 Qui sont espez, deux gemeaulx aigneletz,
 Qu'elle a laissez (moy contrainct) tous seuletz,
 Non dessus l'herbe ou aucune verdure,
 Mais tout tremblans dessus la pierre dure.

Ha, Tityrus (si j'eusse esté bien sage),
 Il me souvient que souvent par presage
 Chesnes frappez de la fouldre des cieulx
 Me predisoient ce mal pernicieux ;
 Semblablement la sinistre corneille
 Me disoit bien la fortune pareille.
 Mais je te pry, Tityre, compte moy
 Qui est ce Dieu qui t'a mis hors d'esmoy.

TITYRE

Je sot cuidois que ce que l'on dit Romme
 Fust une ville ainsi petite comme
 Celle de nous, là où maint aignelet
 Nous retirons, et les bestes de laict.
 Mais je faisois semblables à leurs peres
 Les petits chiens, et aigneaux à leurs meres,
 Comparant (d'imprudence surpris)
 Chose petite à celle de grand prix ;
 Car, pour certain, Romme, noble et civile,
 Leve son chef par sus toute autre ville
 Ainsi que font les grans et haults cyprès
 Sur ces buyssons que tu veois icy près.

MELIBÉE

Et quel motif si exprès t'a esté
 D'aller veoir Romme ?

TITYRE

Amour de liberté,
 Laquelle tard toutesfoys me veint veoir,

Car ains que veint, barbe pouvois avoir :
 Si me veit elle en pitié bien exprès,
 Et puis je l'euz assez long temps après,
 C'est asçavoir, si tost qu'euz accointée
 Amaryllis, et laissé Galathée.

Certainement je confesse ce poinct,
 Que quand j'estois à Galathée joint
 Aucun espoir de liberté n'avoye,
 Et en soucy de bestail ne vivoye.
 Voyre, et combien que maintes fois je fisse
 De mes troupeaux à noz Dieux sacrifice.
 Et nonobstant que force gras fourmage
 Se feist tousjours en nostre ingrat village,
 Pour tout cela, jamais jour de semaine
 Ma main chez nous ne s'en retournoit pleine.

MELIBÉE

O Amaryll', moult je m'esmerveilleois
 Parquoy les Dieux d'un cueur triste appellois,
 Et m'estonnois pour qui d'entre nous hommes
 Tu reservois en l'arbre tant de pommes.
 Tityre lors n'y estoit (à vray dire),
 Mais toutesfois (ô bien heureux Tityre),
 Les pins très haults, les ruisseaulx qui coulloient,
 Et les buyssons adonques t'appelloient.

TITYRE

Qu'eusse je faict sans de chez nous partir?
 Je n'eusse peu de service sortir,
 N'ailleurs que là n'eusse trouvé des Dieux
 Si à propos, ne qui me duissent mieulx.
 Là (pour certain) en estat triumpnant
 (O Melibée) je vey ce jeune enfant
 Au los de qui nostre autel par coustume
 Douze foyz l'an en sacrifice fume.

Certes, c'est luy qui premier respondit
 A ma requeste, et en ce poinct me dict :
 « Allez, enfans, menez paistre vos bœufz,
 Comme devant, je l'entends et le veulx :
 Et faictes joindre aux vaches voz toreaux. »

MELILÉE

Heureux vieillard sur tous les pastoureaux,
 Doncques tes champs par ta bonne aventure
 Te demourront, et assez de pasture.
 Quoy que le roc d'herbe soit despouillé,
 Et que le lac de bourbe tout souillé
 Du jonc lymeux couvre le bon herbage,
 Ce neanmoins le mauvais pasturage
 Ne nourrira jamais tes brebis pleines,
 Et les troupeaux de ces prochaines plaines
 Desormais plus ne te les gasteront,
 Quand quelque mal contagieux auront.

Heureux vieillard, desormais en ces prés,
 Entre ruisseaux et fontaines sacrées,
 A ton plaisir tu te rafreschiras;
 Car d'un costé joignant de toy auras
 La grand' closture à la saulsaye espesse,
 Là où viendront manger la fleur sans cesse
 Mouches à miel, qui de leur bruyt tant doux
 T'inciteront à sommeil tous les coups.
 De l'autre part sus un hault roc sera
 Le rossignol qui en l'air chantera.
 Mais cependant la palombe enrouée,
 La tourte aussi, de chasteté louée,
 Ne laisseront à gemir sans se taire
 Sus un grand orme, et tout pour te complaire.

TITYRE

Donques plus tost cerfz legers et cornuz
 Vivront en l'air, et les poissons tous nudz
 Seront laissez de leurs fleuves taris;
 Plus tost beuront les Parthes Araris
 Le fleuve grand, et Tigris Germanie;
 Plus tost sera ma personne bannie
 En ces deux lieux, et leurs fins et limites
 Circuiray, à journées petites,
 Ains que celuy que je t'ay racompté
 Du souvenir de mon cœur soit osté.

MELIBÉE

Helas! et nous irons sans demourée

Vers le pays d'Afrique l'alterée;
 La plus grand' part en la froide Scythie
 Habiterons, ou irons en Parthie,
 Puis qu'en ce point fortune le decrete,
 Au fleuve Oaxe impetueux de Crete;
 Finablement viendrons tous esgarez
 Vers les Angloys, du monde separez.

Long temps après, ou avant que je meure,
 Verray je point mon pays et demeure?
 Ma povre loge aussi faicte de chaume?
 Las! s'il advient qu'en mon petit royaume
 Revienne encor, je le regarderay
 Et des ruynes fort je m'estonneray :

Las! faudra il qu'un gendarme impiteux
 Tienne ce champ tant culte et fructueux?
 Las! faudra il qu'un barbare estranger
 Cueille ces bledz? O en quel grand danger
 Discorde a mis et pasteurs et marchans!
 Las! et pour qui avons semé noz champs?
 O Melibée, plante arbres à la ligne,
 Entc poyriers, metz en ordre la vigne :
 Helas! pour qui? Allez, jadis heureuses,
 Allez, brebis, maintenant malheureuses.

Après cecy, de ce grand creux tout vert,
 Là où souvent me couchoys à couvert,
 Ne vous verray jamais plus de loing paistre
 Vers la montaigne espineuse et champestre ;
 Plus ne diray chansons recreatives,
 Ny dessoubz moy, povres chievres chetives,
 Plus ne paistrez le treffle fleurissant,
 Ne l'aigre fueille au saule verdissant.

TITYRE

Tu pourras bien (et te pry que le vueilles)
 Prendre repos dessus des vertes fueilles
 Avecques moy ceste nuict seulement.
 J'ay à soupper assez passablement
 Pommes, pruneaux, tout plein de bon fruictage,
 Chastaignes, aulx, avec force laictage.
 Puis des citez les cheminées fument :
 Desja le feu pour le soupper allument :

Il s'en va nuict, et des haults montz descendent
 Les umbres grands, qui parmi l'air s'espandent.

II

JUGEMENT DE MINOS SUR LA PREFERENCE
 D'ALEXANDRE LE GRAND, ANNIBAL DE CARTHAGE
 ET SCIPION LE ROMAIN, DIT L'AFRICAIN
 (1514)

ALEXANDRE

O Annibal, mon hault cueur magnanime
 Ne peut souffrir que par gloire sublime
 Vueilles marcher par devant mes charrois,
 Quand à honneur et triumphans arroys;
 Car seulement aucun ne doit en riens
 Accomparer ses faictz d'armes aux miens,
 Ains (comme nulz) est decent de les taire
 Entre les preux.

ANNIBAL

Je soustien le contraire,
 Et m'en rapporte à Minos, l'un des Dieux,
 Juge infernal commis en ces bas lieux
 A soutenir le glaive de justice,
 Dont fault que droict avec raison juste ysse
 Pour un chascun.

MINOS

Or me dictes, seigneurs,
 Qui estes vous, qui touchant haults honneurs
 Querez avoir l'un sur l'autre advantage ?

ALEXANDRE

Cy est le duc Annibal de Carthage,
 Et je, le grand empereur Alexandre,
 Qui feis mon nom par tous climatx espandre
 En subjugant chascune nation.

MINOS

Certes, voz noms sont en perfection
 Dignes de los et des gloires supremes

Dont decorez sont voz elers diademes.
 Si m'esbahys qui vous a meuz ensemble
 Avoir debat.

ALEXANDRE

Minos (comme il me semble),
 Tu dois sçavoir et n'es pas ignorant
 Qu'onc ne souffris homme de moy plus grant,
 Ne qui à moy fust pareil ou egal ;
 Mais tout ainsi comme l'aigle royal
 Estend son vol plus près des airs celestes
 Que nul oyseau, par belliqueuses gestes
 J'ay surmonté tous humains aux harnoys ;
 Parquoy ne veulx que ce Carthaginois
 Ayt bruyt sur moy, ne costoye ma chaise.]

MINOS

Or convient donc que l'un de vous se taise,
 Afin que l'autre ayt loysir et saison
 Pour racompter devant moy sa raison.

ANNIBAL

Certes, Minos, ceulx je repute dignes
 D'estre eslevez jusques aux courts divines
 Par bon renom, qui de basse puissance
 Sont parvenuz à haultaine accroissance
 D'honneur et biens, et qui nom glorieux
 Ont conquesté par faictz laborieux,
 Ainsi que moy, qui a peu de cohorte
 Me departy de Carthage la forte,
 Et en Sicile, où marcher desiroye,
 Prins et ravy pour ma premiere proye
 Une cité, Sarragosse nommée,
 Des fiers Rommains très-grandement aymée,
 Que maulgre eulx et leur force superbe
 Je pestillay aux piedz ainsi que l'herbe,
 Par mes haultz faictz et furieux combats.

On sçait aussi comme je mys au bas
 Et dissipay (dont gloire j'en merité)
 Des Gallicans le puissant exercite ;
 Et par quel art, moyens et façons caultes
 Taillay les montz, et les Alpes trèshaultes,

Mynay et mys les rochers en rompture,
 Qui sont haultz murs massonnez par nature,
 Et le renfort de toutes les Itales :
 Auquel pays (quand mes armes ducales
 Y flamboyent) maint ruyseau tout ordy
 Du sang rommain, que lors j'y espandy ;
 Ce sont tesmoings et certaines esprouves,
 Si est le Pau, Tibre et maints autres fleuves,
 Desquelz souvent la très pure et claire unde
 J'ay faict muer en couleur rubicunde.

Pareillement les chasteaulx triumphans
 Par sus lesquelz mes puissans elephants
 Je feis marcher, jusques aux murs de Romme ;
 Et n'est decent que je racompte ou nomme
 Mes durs combatz, rencontres martiennes,
 Et grans efforts par moy faictz devant Cannes.

Grand' quantité de noblesse rommaine
 Ruerent jus par puissance inhumaine
 Lors mes deux bras, quand en signe notoire
 De souverain triumphe meritoire
 Trois muys d'aneaulx à Carthage transmis,
 De trèsfin or, lesquelz furent desmis
 Des doigts des mortz sur les terres humides
 Tous estenduz ; car des charongnes vuydes
 De leurs espritz, gisantes à l'envers,
 Par mes conflictz furent les champs couverts,
 De tel' façon qu'on en fait en maints lieux
 Ponts à passer fleuves espacieux.

Par maintesfoys et semblables conquestes
 Plus que canons ou fouldroyans tempestes
 Feis estonner du monde la monarche,
 Tousjours content, quelque part où je marche,
 Le tiltre seul de vray honneur avoir,
 Sans vaine gloire en mon cueur concevoir.
 Comme cestuy qui pour occasion
 D'une incredible et vaine vision,
 La nuict, dormant, apparue à sa mère,
 Se disoit filz de Juppiter, le pere
 De tous humains, aux astres honoré,
 Et comme Dieu voulut estre adoré.

Ainçoys, Minos, tousjours et ainsi comme

Petit souldart me suis reputé homme,
 Carthaginois, qui pour heur ou malheur
 Ne iuz attainct de liesse ou douleur.
 Puis on congnoist comme au pays d'Afrique,
 Durant mes jours, à la chose publique
 Me suis voulu vray obeissant joindre ;
 Et qu'ainsi soit, ainsi comme le moindre
 De tout mon ost, au simple mandement
 De mes consors, concluz soudainement
 De m'en partir, et addressay ma voye
 Vers Italie, où grand desir avoye.

Que diray plus ? Par ma grande prouesse
 Et par vertu de sens et hardiesse,
 J'ay achevé maintz autres durs efforts
 Contre et envers les plus puissans et forts :
 Mes estendars et guidons martiens
 Onc ne dressay vers les Armeniens
 Ou les Medoys, qui se rendent vaincuz
 Ains qu'employer leurs lances et escuz :
 Mais feis trembler de main victorieuse
 Les plus haultains, c'est Romme l'orgueilleuse,
 Et ses souldars, que lors je combatis
 Par maintesfoys, et non point des craintifz,
 Mais des plus fiers, feiz un mortel deluge.

Et d'autre part, Minos (comme bon juge),
 Tu dois prévoir les aises d'Alexandre :
 Car dès que Mort son pere voulut prendre,
 A luy, par droict, le royaume survint,
 Et fut receu, dès que sur terre vint,
 Entre les mains d'amyable Fortune,
 Qui ne fut onc en ses faitz importune ;
 Et s'il veult dire avoir vaincu les roys
 Dare et Pyrrhus, par militans arroys,
 Aussi fut il vaincu en ses delices
 D'immoderez et desordonnez vices ;
 Car si son pere ayma bien en son cueur
 Du dieu Bacchus la vineuse liqueur,
 Aussi fait il, et si bien s'en troubloit,
 Que non pas homme, ains beste, ressembloit.

N'occist il pas (estant yvre à sa table)
 Callisthenes, philosophe notable,

Qui reprenoit par discrettes parolles
 Les siennes mœurs vicieuses et folles ?
 Certainement vice si detestable
 En moy (peult estre) eust esté excusable.
 Ou quelc'un autre en mœurs et disciplines
 Peu introduict : mais les saintes doctrines
 Leues avoit d'Aristote son maistre,
 Qui pour l'instruire, et en vertuz accroistre,
 Par grand desir nuict et jour travailloit,
 Et après luy trop plus qu'autre veilloit.

Et si plus hault esleve sa personne
 Dont en son chef il a porté couronne,
 Pourtant ne doit homme Duc despriser
 Qui a voulu entre vivans user
 De sens exquis et prouesse louable,
 Plus que du bien de Fortune amyable.

MINOS

Certes, tes faictz de trèsclere vertu
 Sont decorez. En après que dys tu,
 Roy Alexandre ?

ALEXANDRE

A homme plein d'outrage
 N'est de besoing tenir aucun langage :
 Et mesmement la riche renommée
 De mes haultz faictz aux astres sublimée,
 Assez et trop te peuvent informer
 Que par sus moy ne se doit renommer.
 Aussi tous ceulx de la vie mortelle,
 Sont congnoissans la raison estre telle.
 Mais neantmoins, pource qu'à maintenir
 Loz et honneur je veulx la main tenir,
 Sçache, Minos, juge plein de prudence,
 Qu'en la verdeur de mon adolescence,
 Portant en chef ma couronne invincible,
 Au glaive aigu prins vengeance terrible
 (Comme vray filz) de ceux qui la main meirent
 Dessus mon pere, et à mort le submirent ;
 Et, non content du royaume qu'avoye,
 Cherchant honneur, mis et jectay en voye

Mes estendards, en à flotte petite
 De combatans, par moy fut desconfite
 Et mise au bas, en mes premiers assaulx,
 Thebes, cité antique, et ses vassaulx ;
 Puis subjuguay, par puissance royale,
 Toutes citez d'Achaye et Thessale,
 Et decouppay à foyson par les champs
 Illyriens de mes glaives tranchans,
 Dont je rendy toute Grece esbahie.
 Par mon pouvoir fut Asie envahie.
 Libye prins, le Phase surmontay ;
 Bref, tous les lieux où passay et plantay
 Mes estendards, redoubtans ma puissance,
 Furent soumis à mon obeissance.

Le puissant roy Dare congneut à Tharse
 Par quel' vigueur fut ma puissance espars
 Encontre luy, quand soubz lui chevaucherent
 Cent mil Persoys, et fierement marcherent
 Vers moy de front dessoubz ses estendards
 Bien trois cent mil pietons, hardys souldards ;
 Que diray plus ? Quand vint à l'eschauffer,
 Le vieil Charon, grand nautonnier d'enfer,
 Bien eut à faire à gouverner sa peautre
 Pour celuy jour passer de rive en autre
 Tous les espritz qu'à bas je luy transmisy,
 Des corps humains qu'à l'espée je mys.

A celuy jour, en la mortelle estorce,
 Pas n'espargnay ma corporelle force,
 Car aux Enfers quatre vingtz mil esprits
 J'envoyai lors ; et si hault cueur je pris,
 Que me lançay par les flottes mortelles ;
 De ce font foy mes playes corporelles.

Et ja ne fault laisser aneantir
 Mes grands combatz executez en Thyr,
 Et ne convient que le loz on me rase
 D'avoir passé le hault mont de Caucase.
 Un chacun scait qu'y fuz tant employé,
 Que tout soubz moy fut rasé et ployé.

En Inde feiz aborder mon charroy
 Triumphant, où Pyrrhus le fier roy,
 A son meschef, de mes bras esprouva

La pesanteur, quand de moy se trouva
 Prins et vaincu. Qui plus est, je marchay
 En tant de lieux, qu'à la fin detrenchay
 Le dur rocher où Hercules le fort,
 Pour le passer, en vain meit son effort.
 Bref, tout battys et vainquis sans repos,
 Jusques à tant que la fiere Atropos,
 Seule cruelle ennemye aux humains,
 Mon pouvoir large osta hors de mes mains.

Et s'ainsi est, que jadis en maint lieu
 Fusse tenu des mondains pour un Dieu
 Et du party des Dieuz immortelz né,
 De tel erreur pardon leur soit donné ;
 Car la haulteur de mes faictz, et la gloire
 Qu'euz en mon temps, les mouvoit à ce croire.

Encore plus, tant fuz fier belliqueur,
 Que j'entreprins, et euz vouloir en cueur,
 De tout le monde embrasser et saisir,
 Si fiere mort m'eust presté le loysir.

Or ça, Minos, je te supply, demande
 A Annibal (puis qu'il me vilipende
 De doulx plaisirs) si plus il est recors
 De ses delictz de Capue, où son corps
 Plus debrisa aux amoureux alarmes
 Qu'à soustenir gros boys, haches et armes.
 Ne fut sa mort meschante et furibonde,
 Quand par despit de vivre au mortel monde
 Fut homicide et bourreau de soymesmes,
 En avallant les ordz venins extresmes ?
 Et pour monstrier sa meschance infinie,
 Soit demandé au roi de Bithynie,
 Dit Prusias, vers lequel s'enfuyt,
 S'il fut jamais digne de loz et bruyt.
 Un chascun scait qu'il fut le plus pollu
 De tous plaisirs, et le plus dissolu,
 Et que par fraude, et ses trahysons fainctes,
 Il est venu de son nom aux attainctes.
 Plusieurs grans faictz il feit en maintes terres :
 Mais qu'est ce au prix de mes bruyts et tonnerres ?
 A tous mortelz le cas est evident
 Que si jugé n'eusse tout Occident

Estre petit, ainsi que Thessalie,
 J'eusse pour vray (en vainquant l'Italie)
 Tout conquesté sans occision nulle,
 Jusques au lieu des colonnes d'Hercule.
 Mais (pour certain) je n'y daignay descendre :
 Car seulement ce hault nom Alexandre
 Les fait mes serfz, redoubtans mes merveilles.
 Parquoy, Minos, garde que tu ne veuilles
 Devant le mien son honneur preferer.

SCIPION

Entens ainçoys ce que veulx proferer,
 Juge Minos.

MINOS

Comment es tu nommé ?

SCIPION

Scipion suis, l'Africain surnommé,
 Homme rommain, de noble experience.

MINOS.

Or parle donc, je te donne audience.

SCIPION.

Certes, mon cueur ne veult dire ou penser
 Chose pourquoy je desire exaulcer
 La grand' haulteur de mes faitz singuliers
 Par sus ces deux belliqueux chevaliers,
 Car je n'eus onc de vaine gloire envie;
 Mais s'il te plaist, Minos, entens ma vie.

Tu sçais assez que de mes jeunes ans
 Faictz vicieux me furent desplaisans :
 Et que vertu je voulus tant cherir,
 Que tout mon cueur se meit à l'acquérir,
 Jugeant en moy science peu valoir,
 Si d'un hault vueil, et par ardant vouloir
 D'acquérir bruyt et renom vertueux,
 N'est employée en œuvres fructueux.
 Bref, tant aimay vertu, que dès enfance
 Je fuz nommé des Rommains l'esperance.
 Car quand plusieurs du senat, esbahyz
 De craincte et paour, à rendre le pays

Par maintesfoys furent condescendans,
 Je de hault cueur, et assez jeune d'ans,
 Sailly en place, ayant le glaive au poing,
 Leur remonstrant que pas n'estoit besoing
 Que le cler nom que par peine et vertu
 Avions acquis fust par honte abbatu,
 Et que celuy mon ennemy seroit
 Qui la sentence ainsi prononceroit.

Lors, estimans cela estre un presage,
 Et que les Dieux, pour le grand avantage
 Du bien public, m'avoient donné hault cueur
 En aage bas, comme un fort belliqueur
 Fuz esleu chef de l'armée rommaine,
 Dont sur le champ de bataille inhumaine
 Je feis jetter mes bannieres au vent,
 Et Hannibal pressay tant et souvent,
 Qu'avec bon cueur et bien peu de conduicte
 Le feis tourner en trop honteuse fuyte,
 Tant qu'en la main de Romme l'excellente
 Serve rendy Carthage l'opulente;
 Et toutesfoys les rommains consistoires,
 Après mes grands et louables victoires,
 Aussi humain et courtoys m'ont trouvé
 Qu'avant que fusse aux armes espruvé.
 Tous biens mondains prisay moins que petit;
 L'amour du peuple estoit mon appetit,
 Et d'acquérir maintz vertueux offices
 A jeune prince honnestes et propices.
 Et d'autre part, de Carthage amenay
 Maintz prisonniers, lorsque j'en retourmay
 Victorieux. desquelz en la presence
 Par moy fut pris le poete Terence;
 Dont aux Rommains mon fait tant agréa
 Qu'en plein senat censeur on me créa.

Ce fait, Asie et Libye couruz;
 D'Egypte et Grece à force l'amour euz;
 Et qu'ainsi soit, soubz querelle trèsjuste
 Par plusieurs foys ma puissance robuste
 Ont espruvé. Puis le consul, voyant
 Le nom rommain jadis refflamboyant
 Lors chancelier, soy ternir et abatre,

Pour l'eslever fuz conquerir et battre
 Une cité de force et bien nantie,
 Dicte Numance, ès Espaignes bastie.

Trop long seroit (Minos) l'entier deduire
 De mes haultz faitez, qu'on verra tousjours luyre,
 Et, d'autre part, simple vergongne honneste
 D'en dire plus en rien ne m'admonneste.
 Parquoy à toy en laisse l'achoisson,
 Qui sçais où sont les termes de raison.

Si t'adverty qu'onques malheur en riens
 Ne me troubla; ne, pour comble de biens
 Que me donnast la deesse fatale,
 Close ne fut ma main trèsliberale.
 Bien l'ont congneu et assez le prouwerent
 Après ma mort ceulx qui rien ne trouverent
 En mes tresors, des biens mondains delivres,
 Fors seulement d'argent quatre vingtz livres.
 Des Dieux aussi la bonté immortelle
 M'a bien voulu douer de grace telle
 Que cruauté et injustice au bas
 Je dejectay, et ne mis mes esbatz
 Aux vanitez et doulx plaisirs menus
 De Cupido, le mol filz de Venus,
 Dont les deduitz et mondaines enquestes
 Nuyssantes sont à louables conquestes.
 Tous lesquelz motz je ne dy pour tascher
 A leur honneur confondre ou surmacher,
 Ainçoys le dy pour tousjours en prouesse
 Du nom rommain soustenir la haultesse,
 Dont tu en as plus ouy referer
 Que n'en pourroit ma langue proferer.

SENTENCE DE MINOS

Certainement, vos martiaux ouvrages
 Sont achevez de trèsardans courages :
 Mais s'ainsi est que par vertu doit estre
 Honneur acquis, raison donne à congnoistre
 Que Scipion, jadis fuyant delices,
 Et non saillant de vertu hors des lices,
 D'honneur dessert le tiltre precieux
 Devant vous deux, qui fustes vitieux.

Parquoy jugeons Scipion preceder,
 Et Alexandre Annibal excéder;
 Et si de nous la sentence importune
 Est à vous deux, demandez à Fortune
 S'elle n'a pas tousjours favorisé
 A vostre part. Après soit advisé
 Au trop ardant et oultrageux desir
 Qu'eustes jadis de prendre tout plaisir
 A (sans cesser) espandre sang humain,
 Et ruyner de fouldroyante main,
 Sans nul propos, la fabrique du monde :
 Où raison fault, vertu plus n'y abonde.

 III

 LES TRISTES VERS DE BEROALDE
 SUR LE JOUR DU VENDREDY SAINT

Or est venu le jour en dueil tourné;
 Or est le temps plein de pleurs retourné;
 Or sont ce jour les funerailles saintes
 De Jesuchrist celebrées et tainctes
 D'aspre douleur : soient donques rougissans
 Ores noz yeulx par larmes d'eulx yssans.
 Tous estomacx en grefz vices tombez
 Par coups de poing soient meurdriz et plombez;
 Quiconques ayme, exalte, et qui decore
 Le nom de Dieu, et son pouvoir adore,
 Cœuvre son cueur et sensitif exprès
 De gros sanglotz s'entresuyvant de près.

Voycy le jour lamentable sur terre,
 Le jour qu'on doibt marquer de noire pierre.
 Pourtant, plaisirs, amours, jeux et banquetz,
 Ris, voluptez, broquars et fins caquetz,
 Tenez vous loing, et vienne douleur rude,
 Soing, pleurs, souspirs, avec sollicitude.
 C'est le jour noir, auquel fault pour pointure
 De dueil monstrier, porter noire taincture :
 Soient donc vestuz de couleur noire et brune

Princes, prelatz, et toute gent commune;
 Viennent aussi avec robe de dueil
 Jeunes et vieulx, en plourant larmes d'œil,
 Et toute femme où liesse est apperte
 De noir habit soit vestue et couverte.

Rivieres, champs, foretz, montz et vallées
 Ce jourd'huy soient tristes et desolées.

Bestes aussi privées et sauvages
 En douleur soient. Par fleuves et rivages
 Soient gemissans poissons couvers d'escaille,
 Et tous oyseaulx painctz de diverse taille.

Les elemens, la terre et mer profonde,
 L'air et le feu, lune, soleil, le monde,
 Le ciel aussi, de haulteur excellente,
 Et toute chose à present soit dolente :
 Car c'est le jour dolent et douloureux,
 Triste, terny, trop rude et rigoureux.

Maintenant donc fault usurper et prendre
 Les larmes d'œil qu'Heracle sceut espandre;
 De Xenocrate ou de Crassus doit on
 Avoir la face, et le front de Caton :
 La barbe aussi, longue, rude, et semblable
 A celle là d'un prisonnier coupable.

Porter ne vueille homme ou femme qui vive
 Robe de pourpre ou d'escarlate vive;
 Ne soit luysant la chaine à grosse boucle
 Dessus le col, ny l'ardante escarboucle;
 Ne vueille aucun autour des doigts cercler
 Verte emeraude ou dyamant très cler;
 Sans pigner soit le poil au chef tremblant,
 Et aux cheveux soit la barbe semblant;
 Ne soit la femme en son cheminer grave,
 Et d'eau de fard son visage ne lave;
 Ne soit sa gorge en blancheur decorée,
 Ne d'aucun art sa bouche colorée;
 Ne soient les cheffz des grands dames coiffez
 D'ornemens fins, de gemmes estoffez;
 Mais, sans porter brasseletz ne carcans,
 Prennent habitz signe de dueil marquans.

Car c'est le jour auquel le Redempteur,
 De toute chose unique créateur,

Après tourmens, labeurs de corps et veines,
 Mille souffletz, flagellementz et peines,
 Illusions de ces Juifz inhumains,
 Pendit en croix, encloué piedz et mains,
 Piquant' couronne au digne chef portant,
 Et d'amertume un brevaige goustant.

O jour funebre, ô lamentable mort,
 O cruaulté, qui la pensée mord,
 De ceste gent prophane et incredule!
 O fiere tourbe emplie de macule,
 Trop plus subjecte à rude felonnie
 Que ours de Libye ou tigres d'Hyrkanie,
 Ne que le salle et cruel domicile,
 Où s'exerçoit tyrannye en Sicile!
 Ainsi avez (sacrileges) mouillé
 Voz mains au sang qui ne fut onc souillé,
 Et iceluy mis à mort par envie
 Qui vous avoit donné lumiere et vie,
 Manoirs et champs de tous biens plantureux,
 Puissant empire et siege bienheureux,
 Et qui jadis, en faisant consommer
 Pharaon roy dedans la Rouge mer,
 En liberté remit soubz voz monarches
 Tous voz parens, anciens patriarches.

O crime, ô tache, ô monstre, ô cruel signe,
 Dont par tout doibt apparoir la racine!
 O faulce ligne extraicte de Judée,
 As tu osé tant estre outrecuydée
 De perdre cil qui par siecles plusieurs
 T'a preservé par dons superieurs,
 Et t'a instruit en la doctrine exquise
 Des saintes loix du prophete Moyse,
 En apportant sur le hault des limites
 De Sinay les deux Tables escriptes,
 Pour et affin qu'obtinses diademes,
 Ou digne palme aux regions supremes?

Las! quelz mercys tu rends pour un tel don!
 O quel ingrat et contraire guerdon!
 Et quel peché se pourroit-il trouver
 Semblable au tien? Point ne te peulx laver.

A tous humains certes est impossible

D'en perpetrer encor un si horrible ;
 Car beau parler, ny foy ferme et antique,
 Religion ne vertu autentique
 Des peres saintz n'ont sceu si hault atteindre,
 Que ta fureur ayes voulu refraindre.

Des vrays disans Prophetes les oracles,
 Ne de Jesus les apparens miracles,
 De faulx conseil ne t'ont sceu revoquer,
 Tant t'es voulu à durté provoquer.

O gent sans cuer, gent de faulce nature,
 Gent aveuglée en ta perte future,
 En meurdrissant par peines et foiblesses
 Un si grand roy, de ton cousteau te blesses ;
 Et qu'ainsi soit, à present tu en souffres
 Cruel gehaine en feu, flambes et souffres,
 Si qu'à jamais ton tourment merité
 Veoyes et verras, et ta posterité,
 Si elle adhere à ta faulte importune,
 Se sentira de semblable fortune :

Car il n'y a que luy qui sceust purger
 Le trop cruel et horrible danger
 De mort seconde ; et sans luy n'auront grace
 Voz filz vivans, n'aucune humaine race.

Quelconque Juif pour tel' faulte ancienne
 N'a siege, champ ny maison qui soit sienne ;
 Et tout ainsi que la forte tourmente
 En pleine mer la nasselle tourmente
 Laquelle estant sans mast, sans voile et maistre,
 De tous les ventz à dextre et à senestre
 Est agitée, ainsi estes vous, Juifz,
 De tous costez dechassez et fuiz,
 Vivans tousjours soubz tributaire reigle ;
 Et tout ainsi que le cygne hait l'aigle,
 Le chien le loup, Hannuyer le François,
 Ainsi chascun, quelque part que tu soys,
 Hayt et hayrra ta faulse progenie,
 Pour l'inhumaine et dure tyrannie
 Que feis à cil qui tant de biens t'offrit
 Quand paradis et les enfers l'ouvrit.

O douce mort, par salut manifeste
 Tu nous repais de viande celeste :

Par toy fuyons le regne plutonique ;
 Par toy gist bas le serpent draconique :
 Car le jour vient agreable sur terre,
 Le jour qu'on doit noter de blanche pierre,
 Le jour heureux en trois jours surviendra,
 Que Jesuchrist des Enfers reviendra.

Parquoy, pecheur dont l'ame est delivrée,
 Qui ce jourd'huy portes noire livrée,
 Resjouy toy, pren plaisir pour douleur ;
 Pour noir habit, rouge et vive couleur ;
 Pour pleurs, motetz de liesse assignée ;
 Car c'est le jour d'heureuse destinée
 Qui à Satan prepare affliction
 Et aux mortelz seure salvation.

Dont congnoissant le bien de mort amère
 Doulx Jesuchrist né d'une vierge mere,
 S'il est ainsi que ton povoir honore,
 S'il est ainsi que de bon cueur t'adore,
 S'il est ainsi que j'ensuive ta loy,
 S'il est ainsi que je vive en ta foy,
 Et comme croy qu'es aux cieulx triumphant,
 Secours (helas!) un chascun tien enfant.
 Si qu'en vivant soit en santé la vie,
 Et en mourant aux cieulx l'ame ravie.

IV

DE L'AMOUR FUGITIF, DE LUCIEN

Advint un jour que Venus Cytherée,
 Mere pour lors dolente et explorée,
 Perdit son filz, qui çà et là voloit :
 Et ainsi triste, en haste s'en alloit
 Par maint carroy, par maint canton et place,
 Pour le chercher : puis sus quelque terrasse,
 Ou sus un mont eslevé se plantoit,
 Et devant tous à haulte voix chantoit
 Ce qui s'ensuyt : Quiconques de bon vueil
 M'enseignera, ou au doigt ou à l'œil,

En quelle voye, ou devers quel costé,
 Mon Cupido fuyant s'est transporté :
 Pour son loyer (qui faire le sçaura)
 Un franc baiser de Venus il aura ;
 Et si quelc'un prisonnier le ramaine,
 La mere lors, envers luy plus humaine,
 Luy donnera (pour plus son cueur aiser)
 Quelque autre don par dessus le baiser.

Toy qui iras, affin que par tous lieux
 Ce faulx garçon puisses congnoistre mieulx,
 Je t'en diray vingt enseignes et taches,
 Que finement fault qu'en memoire caches :

Blancheur aucune en luy n'est evidente :
 Son corps est tainct de rougeur trèsardente ;
 Ses yeulx perçans, qui de travers regardent ;
 Incessamment estincellent et ardent ;
 Et son penser cauteleux et frivole
 Jamais ne suyt sa doulcette parole.
 Certainement le son de sa faconde
 Passe en douceur le plus doulx miel du monde ;
 Mais le droict sens et la cause effective
 Correspond mal à sa voix deceptive ;
 Si en colere il se prend à monter,
 Il porte un cueur impossible à dompter ;
 Et de son bec il sçait (tout au contraire)
 Tromper, seduyre, et en ses laqz attraire
 Les cueurs remplis d'aspre severité,
 Sans que jamais confesse verité.

Certes il est enfant plein de jeunesse,
 Mais bien pourveu d'astuce et de finesse.
 Souvent se joue et faict de l'inscient,
 Mais en jouant tasche à bon escient
 Faire son cas. Sur son dos, oultreplus,
 Pendent en ordre uns cheveux crespelus,
 Et en sa face, ayant fiere apparence,
 Jamais n'y a honte ne reverence.

Après il a (si bien vous l'espiez)
 Petites mains, avecques petits piedz ;
 Mais toutesfoys, en haut ou bas endroit,
 D'un petit arc tire fort loing et droict.

Jadis frappa de flesche et vireton

Jusque aux bas lieux le cruel roy Pluton :
 Et des enfers les ombres et espritz
 Veirent leur roy d'Amour vaincu et pris,
 Lors que dedans son grand char stygieux
 Il amena Proserpine aux beaulx yeulx.

Son corps ardant, enflambé de nature,
 Il a tout nud sans quelque couverture ;
 Mais le cueur cault et courage qu'il porte
 Se vest de mainte et variable sorte ;
 Et d'avantage, en soubzlevant en l'air
 Les membres siens, par un subtil voler,
 Aux Nymphes va, puis aux hommes descend,
 Et quand reçu de bon gré il se sent,
 Son siège faict plus chauld que feu de pailles
 Au plus profond de leurs cueurs et entrailles.

Petit et court est son arc amoureux ;
 Mais le sien trait mortel et rigoureux
 Va de droict fil jusques au firmament,
 Depuis qu'il est descoché fermement.

Sur son espaule ardante et colorée
 Tu verras pendre une trousse dorée,
 Et au dedans ses pestiferez traictz,
 Dont le cruel abuseur plein d'attraictz
 A bien souvent faict mainte playe amere,
 Mesmes à moy, qui suis sa propre mere.

Grefve chose est tout ce que j'ay dit ores,
 Mais voycy (las !) plus grefve chose encores :
 Sa dextre main jecte et darde un brandon
 Qui brusle et ard sans mercy ne pardon
 Les povres os. Brief, de son chauld extreme
 Il brusleroit le bruslant soleil mesme.

Si tu le peulx donc trouver et attaindre,
 Et de cordons à fermes neudz estraindre,
 Mene le moy estroictement lié ;
 Et si vers toy se rend humilié,
 N'en prens mercy, quoy que devant toy face
 Tomber ses yeulx larmes dessus sa face.
 Garde toy bien qu'en ce ne te deçoives ;
 Et s'ainsi est que sa bouche apperçoives
 Riant à toy, bien faut que tu recordes
 De n'ordonner qu'on lui lasche les cordes.

Si par doulz motz te venoit incitant
 A te baiser, va cela evitant ;
 Car (pour certain) en ses levres habite
 Mortel venin, qui cause mort subite.

Et si de franc et liberal visage
 Il te promet des dons à son usage,
 C'est asçavoir, fleches et arc turquoyz,
 La trousse paincte et le doré carquoyz,
 Fuy tous ces dons de nuysance et reproche :
 Ilz vont bruslant tout ce qui d'eulx s'approche.

V

DES VISIONS DE PETRARQUE

DE TUSCAN EN FRANÇOYS

Un jour estant seulet à la fenestre,
 Vey tant de cas nouveaulz devant mes yeulx,
 Que d'en tant veoir lasché me convint estre.

Si m'apparut une bische à main dextre,
 Belle pour plaire au souverain des dieux.
 Chassée estoit de deux chiens envieux,
 Un blanc, un noir, qui par mortel effort
 La gente beste aux flans mordoient si fort,
 Qu'au dernier pas en bref temps l'ont menée
 Cheoir soubz un roc. Et là, la cruaulté
 De mort vainquit une grande beauté,
 Dont souspirer me fait sa destinée.

Puis en mer haulte un navire advisoye,
 Qui tout d'hebene et blanc yvoire estoit,
 A voiles d'or et à cordes de soye ;
 Doulx fut le vent, la mer paisible et coye,
 Le ciel par tout cler se manifestoit.
 La belle nef pour sa charge portoit
 Riches tresors ; mais tempeste subite,
 En troublant l'air, ceste mer tant irrite,
 Que la nef heurte un roc caché soubz l'onde.
 O grand' fortune : ô crevecueur trop gref,
 De veoir perir en un moment si bref

La grand' richesse à nulle autre seconde !

Après je vey sortir divins rameaulx
 D'un laurier jeune, en un nouveau boschage,
 Et me sembla veoir un des arbriseaulx
 De paradis, tant y avoit d'oyseaulx
 Diversement chantans à son umbrage.
 Ces grans delictz ravirent mon courage,
 Et ayant l'œil fiché sur ce laurier,
 Le ciel entour commence à varier
 Et à noircir, dont la fouldre grand'erre
 Vint arracher celuy plant bien heureux,
 Qui me faict estre à jamais langoureux,
 Car plus telle ombre on ne recouvre en terre.

Au mesme boys sourdoit d'un vif rocher
 Fontaine d'eau murmurant soefvement ;
 De ce lieu frais tant excellent et cher
 N'osoient pasteurs ne bouviers approcher,
 Mais mainte Muse et Nymphé seulement,
 Qui de leurs voix accordoient doucement
 Au son de l'eau. Là j'assis mon desir,
 Et lors que plus j'y prenois de plaisir,
 Je vey, hélas ! de terre ouvrir un gouffre
 Qui la fontaine et le lieu devora,
 Dont le mien cueur grand regret encor a ;
 Et y pensant, du seul penser je souffre.

Au boys je vey un seul phenix portant
 Aesles de pourpre, et le chef tout doré :
 Estrange estoit, dont pensay en l'instant
 Veoir quelque corps celeste, jusque à tant
 Qu'il vint à l'arbre en pieces demouré,
 Et au ruisseau que terre a devoré.
 Que diray plus ? Toute chose enfin passe :
 Quand ce phenix veit les rameaux en place,
 Le tronc rompu, l'eau seche d'autre part,
 Comme en desdaing, de son bec s'est feru,
 Et des humains sur l'heure disparu,
 Dont de pitié et d'amour mon cueur ard.

Enfin je vey une dame si belle,
 Qu'en y songeant tousjours je brusle et tremble
 Entre herbe et fleurs pensive marchoit elle,
 Humble de soy, mais contre amour rebelle,

Et blanche cotte avoit, comme il me semble,
 Faicte en tel art, que neige et or ensemble
 Sembloient meslez; mais en sus la ceinture
 Couverte estoit d'une grand' nue obscure,
 Et au tallon un serpenteau la blesse,
 Dont languissoit comme une fleur cuëillie;
 Puis assurée en liesse est saillie.
 Las! rien ne dure au monde que tristesse.

O chanson mienne, en tes conclusions
 Dy hardiment : Ces six grans visions
 A mon seigneur donnent un doux desir
 De briefvement soubz la terre gesir.

VI

SIX SONNETZ DE PETRARQUE SUR LA MORT
DE DAME LAURE

I

Voi ch'ascoltate in rime sparse il suono.....

Vous qui oyez en mes rithmes le son
 D'iceulx soupirs dont mon cueur nourrissoye
 Lors qu'en erreur ma jeunesse passoye,
 N'estant pas moy, mais bien d'autre façon;
 De vains travaux dont feis rithme et chanson,
 Trouver m'attens (mais qu'on les lise et voye)
 Non pitié seule, ains excuse en la voye
 Où l'on congnoist Amour, ce faulx garson.

Si voy je bien maintenant et entens
 Que long temps fuz au peuple pasetemps,
 Dont à part moy honte le cueur me ronge.

Ainsi le fruit de mon vain exercice
 C'est repentance, avec honte et notice
 Que ce qui plaist au monde n'est que songe.

II

O passi sparsi, o pensier' vaghi e pronti...

O pas espars, ô pensées soudaines,
 O aspre ardeur, ô memoire tenante!

O cueur debile, ô volonté puissante,
 O vous mes yeulx ; non plus yeulx, mais fontaines !
 O branche, honneur des vainqueurs capitaines,
 O seule enseigne aux poetes duysante,
 O douce erreur qui soubz vie caysante
 Me faict aller cherchant et montz et plaines !
 O beau visage où amour mect la bride
 Et l'esperon dont il me point et guide
 Comme il luy plaist, et deffense y est vaine !
 O gentilz cueurs et ames amoureuses,
 S'il en fut onc, et vous umbres paoureuses,
 Arrestez vous pour veoir quelle est ma peine !

III

Chi vuol veder quantunque può Natura...

Qui voudra veoir tout ce que peult nature,
 Contempler vienne une qui en tous lieux
 Est un soleil, un soleil à mes yeulx,
 Voyre aux ruraux qui de vertu n'ont cure.
 Et vienne tost, car mort prent (tant est dure)
 Premier les bons, laissant les vicieux ;
 Puis ceste cy s'en va du reng des dieux :
 Chose mortelle et belle bien peu dure.
 S'il vient à temps, verra toute beauté,
 Toute vertu, et meurs de royauté,
 Jointcz en un corps par merveilleux secret.
 Alors dira que muette est ma rithme
 Et que clarté trop grande me supprime ;
 Mais si trop tarde, aura tousjours regret.

IV

Lasciato hai, Morte, senza sole il mundo...

Mort, sans soleil tu as laissé le monde
 Froid et obscur, sans arc l'aveugle archer ;
 Graces, beautez, prestes à trebuscher ;
 Moy desolé en angoisse profonde.
 Bas et bannys sont honneur et faconde ;
 Seul fasché suis, seul n'ay que me fascher ;
 Car de vertu feis la plante arracher,

C'est la première; où prendrons la seconde?

Plaindre devroient l'air, la mer et la terre
Le genre humain, qui comme anneau sans pierre
Est demeuré, ou comme un pré sans fleurs.

Le monde l'eut sans la congnoistre à l'heure;
Je la congneuz, qui maintenant la pleure;
Si fait le ciel, qui s'orne de mes pleurs.

V

Gli angeli eletti e l'anime beate.

Le premier jour que trespassa la belle,
Les purs espritz, les anges precieux,
Saintes et saintz, citoyens des haultz cieulx,
Tout esbahys vindrent à l'entour d'elle.

Quelle clarté, quelle beauté nouvelle,
(Ce disoient ilz) apparoist à noz yeulx?
Nous n'avons veu du monde vicieux
Monter ça hault encor une ame telle.

Elle, contente avoir changé demeure,
Se parangonne aux anges d'heure à heure,
Puis coup à coup derriere soy regarde

Si je la suy : il semble qu'elle attend ;
Dont mon desir ailleurs qu'au ciel ne tend,
Car je l'oy bien crier que trop je tarde.

VI

Da più belli occhi e dal più chiaro viso?...

Des plus beaulx yeulx et du plus clair visage
Qui oncques fut, et des beaulx cheveux longs,
Qui faisoient l'or et le soleil moins blonds,
Du plus doux ris et du plus doux langage;

Des bras et mains qui eussent en servage,
Sans se bouger, mené les plus felons ;
De celle qui du chef jusqu'aux tallons
Sembloit divin plus qu'humain personnage,

Je prenois vie. Or d'elle se consolent
Le roy celeste, et ses courriers qui volent,
Me laissant nud, aveugle en ce bas estre,
Un seui confort attendant à mon dueil,

C'est que là hault elle, qui sçait mon vueil,
M'impetrera qu'avec elle puisse estre.

VII

EPITAPHE DE MA DAME LAURE

En petit lieu comprins vous povez veoir
Ce qui comprend beaucoup par renommée ;
Plume, labeur, la langue, le devoir
Furent vaincuz de l'amant par l'aymée.
O gentille ame, estant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant ?
Car la parolle est tousjours reprimée
Quand le subject surmonte le disant.

VIII

EPIGRAMME DE SALMONIUS

MYS DE LATIN EN FRANÇOIS

AU ROY

Ainsi qu'un jour au grand Palays tes yeulx
Veirent dressez les simulachres vieulx
Des Roys François (Roy d'entre eulx l'excellence),
Numbrer voulus tous par ordre et sequence
Ces tiens ayeulx, qui ont de main en main
Baillé le sceptre à Prince tant humain ;
Mais quand le lieu vuyde tu vins à veoir
Lequel s'attend le tien image avoir :
Voyez (dis tu) la place à moy promise
Quand ceste chair au tumbeau sera mise.

Or je demande, en tenant ce propos
Fuz tu esmeu de la peur d'Atropos ?
Non, car tu eus, maulgré Mort, assurance
Qu'entre les Dieux sera ta demeurence.

METAMORPHOSE D'OVIDE

MAROT AU ROY, TOUCHANT LA METAMORPHOSE

Long temps avant que vostre liberalité royale m'eust faict successeur de l'estat de mon pere, le mien plus affectionné (et non petit) desir avoit tousjours esté, Syre, de povoir faire œuvre en mon labeur poëtique qui tant vous agréast, que par là je peusse devenir (au fort) le moindre de vos domestiques. Et pour ce faire, mis en avant, comme pour mon Roy, tout ce que je peuz, et tant importunay les Muses, qu'elles en fin offrirent à ma plume inventions nouvelles et antiques, luy donnant le choix ou de tourner en nostre langue aucune chose de la latine, ou d'escrire œuvre nouvelle, par cy devant non jamais veue. Lors je consideray que à Prince de hault esprit haultes choses luy assierent, et tant ne me fîay en mes propres intentions, que pour vous trop basses ne les sentisse. Parquoy, les laissant reposer, jettay l'œil sur les livres latins, dont la gravité des sentences et le plaisir de la lecture (si peu que je y comprins) m'ont esprîs mes esprits, mené ma main et amusé ma Muse. Que dy je, amusée! mais incitée à renouveler, pour vous en faire offre, l'une des plus latines antiquitez, et des plus antiques latinitez. Entre lesquelles celle de la Metamorphose d'Ovide me sembla la plus belle, tant pour la grande douceur du stile, que pour le grand nombre de propos tombans de l'un en l'autre par lyaisons si artificielles, qu'il semble que tout ne soit qu'un. Et toutesfoys aisément (et peult estre point) ne se trouvera livre qui tant de diversitez de choses racompte. Parquoy, Syre, si la nature en la diversité se resjouyt, là ne se devra elle melancolier.

Pour ces raisons et autres maintes, deliberay mettre la main à la besongne, et de tout mon pouvoir suytre et contrefaire la veine du noble poëte Ovide, pour mieulx faire entendre et sçavoir à ceulx qui n'ont la langue latine, de quelle sorte il escrivoit, et quelle difference peult estre entre les anciens et les modernes. Oultre plus, tel lit en maint passage les noms d'Apollo, Daphné, Pyramus et Tisbée, qui a l'histoire aussi loing de l'esprit que les noms près de la bouche; ce qui pas ainsi ne iroit si en facile vulgaire estoit mise ceste belle Metamorphose, laquelle aux poëtes vulgaires et aux painctres seroit trèsproffitabile, et aussi decoration grande en nostre langue, veu mesmement que l'arrogance greque l'a bien voulu mettre en la sienne. Or est ainsi, que Metamorphose est une diction greque vulgairement signifiant transformation, et a voulu Ovide ainsi intituler son livre contenant quinze volumes, pource qu'en iceluy il transforme les uns en arbres, les autres en pierres, les autres en bestes, et les autres en autres formes. Et pour ceste mesme cause, je me suis pensé trop entreprendre de vouloir transmuer celuy qui les autres transmue: et après, jai contrepensé que double louenge peult venir de transmuer un transmueur, comme d'assaillir un assaillieur, de tromper un trompeur, et moquer un moqueur. Mais pour rendre l'œuvre presentable à si grande majesté, fauldroit premierement que vostre plus que humaine puissance transmuaast la Musé de Marot en celle de Maro. Toutesfoys, telle qu'elle est, soubz la confiance de vostre accoustumé bon recueil, elle a (par maniere d'essay) traduiet et paracheré de ces quinze livres le premier, dont au chasteau d'Amboyse vous en pleut ouyr quelque commencement. Si l'eschantillon vous plaist, par temps aurez la piece entiere; car la plume du petit ouvrier ne desire voler sinon là où le vent de vostre royale bouche laouldra poulsier. Et à tant me tairay, Ovide veult parler.

Intention
du Poëte.

Ardant desir d'escrire un hault ouvrage
M'a vivement incité le courage
A reciter maintes choses formées,
En autre corps tous nouveaulx transformées.
Dieux souverains qui tout faire sçavez,
Puis qu'en ce poinct changées les avez,
Donnez faveur à mon commencement,
Et deduysez mes propos doucement,
A commencer depuis le premier naistre
Du monde rond, jusque au temps de mon estre

Avant la mer, la terre et le grand œuvre
Du ciel trèshault qui toutes choses œuvre,
Il y avoit en tout ce monde enorme,
Tant seulement de Nature une forme,
Dicte Chaos, un monceau amassé,
Gros, grand et lourd, nullement compassé;
Bref, ce n'estoit qu'une pesanteur vile
Sans aucun art, une masse immobile,
Là ou gisoyent les semences encloses
Desquelles sont produictes toutes choses,
Qui lors estoient ensemble mal couplées,
Et l'une en l'autre en grand discord troublées.

Aucun soleil encores au bas monde
N'eslargissoit lumière claire et munde;
La lune aussi ne se renouvelloit,
Et ramener ses cornes ne souloit
Par chascun moys. La terre compassée
En l'air espars ne pendoit balancée
Soubz son droict poix. La grand'fille immortelle
De l'Océan, Amphitrite la belle,
N'estendoit pas ses bras marins encores
Aux longues fins de la terre, ainsi que ores;
Et quelque part où fut la terre, illec
Estoit le feu, l'air et la mer avec.

Ainsi pour lors estoit la terre instable,
L'air sans clarté, la mer non navigable;
Rien n'avoit forme, office ne puissance,

Ainçois faisoit l'un aux autres nuysance ;
 Car froid au chaud menoit guerre et discords,
 Sec à l'humide, et le tout en un corps,
 Avec le dur le mol se combatoit,
 Et le pesant au legier debatoit.

Mais Dieu, qui est la Nature excellente,
 Appaisa bien leur noise violente :
 Car terre adonc du ciel desempara,
 De terre aussi les eaux il separa,
 Et meit à part, pour mieulx faire leur paix,
 Le ciel tout pur d'avecques l'air espais ;
 Puis quand il eut demeslez et hors mys
 De l'orde masse iceulx quatre ennemys,
 Il va lier, en concorde paisible
 Chascun à part, en sa place duysible.

Le feu sans poix du ciel courbe et tout rond
 Fut à monter naturellement prompt,
 Et occupa le degré plus haultain.
 L'air le suyvit, qui n'en est pas loingtain.
 Ains du cler feu approche grandement
 D'agilité, de lieu semblablement.

En espesseur la terre les surpasse,
 Et emporta la matiere plus crasse
 Du lourd monceau, dont en bas s'avalla
 Par pesanteur ; puis la mer s'en alla
 Aux derniers lieux sa demourance querre,
 Environnant de tous costez la terre.

En tel' façon (quiconques ait esté
 Celuy des Dieux) quand il eut projectté
 Ce grand ouvrage, et en membres dressée
 La grosse masse en ce poinct despecée,
 Il arrondit et fait la terre, au moule,
 Forme et façon d'une bien grande boule,
 A celle fin qu'en son poix juste et droit
 Egale fust par un chascun endroit :
 Puis çà et là les grans mers expandit,
 Et par grandz ventz enflées les rendit,
 Leur commandant faire floter leur unde
 Tout à l'entour des fins de terre ronde,
 Parmy laquelle adjousta grans estangs,
 Lacz et marestz, et fontaines sortans ;

Chaos mué
 en quatre
 Elements.

Et puis de bors et rives tournoyantes
 Ceintures fait aux rivieres courantes,
 Qui d'une part en la terre se boyvent,
 Autres plusieurs en la mer se reçoivent,
 Et là, au lieu de rives et de bors,
 Ne battent plus que grans havres et ports.

Aux champs après commande de s'estendre,
 Et aux forestz rameaux et feuilles prendre ;
 Un chascun val en pendant fait baisser,
 Et contre hault les montaignes dresser.

La terre
 divisée en
 cinq zones.

Et tout ainsi que l'ouvrier advisé
 Feit le hault ciel par cercles divisé,
 Deux à la dextre, et sur senestre deux,
 Dont le cinquiesme est le plus ardent d'eulx
 Par tel' façon, et en semblable nombre,
 Il divisa terre pesante et sombre ;
 Et en cela le hault ciel ne l'excede,
 Car comme luy cinq regions possede,
 Dont la moyenne habiter on ne peult,
 Par le grand chault qui en elle se meult ;
 Puis elle en a deux couvertes de neige,
 Et au milieu de ces deux est le siege
 De deux encor, que Dieu, qui tout ouvroit,
 Amodera par chault meslé de froit.

Sur tout cela l'air il voulut renger :
 Lequel, d'autant comme il est plus leger
 Que terre et l'eau, d'autant est il pesant
 Plus que le feu tant subtil et luisant.
 En celuy air les nues et nuées
 Commanda estre ensemble situées,
 Et le tonnerre et tempestes soudaines,
 Espoventans les pensées humaines ;
 Semblablement avec la fouldre ardante
 Les ventz causans froidure morfondante.

A iceulx ventz Dieu n'a permis d'aller
 Confusement par la voye de l'air :
 Et nonobstant que chascun d'eulx exerce
 Ses soufflemens en region diverse,
 Encore à peine on peult (quand s'esvertuent)
 Y resister, qu'ilz ne rompent et ruent
 Le monde jus par bouffemens austeres,

Tant terrible est la discorde des freres.

Le vent Eurus tout premier s'envolla
Vers Orient, et occuper alla
Nabathe et Perse, et les monts qui s'eslevent
Soubz les rayons qui au matin se levent;
Zephyrus fut soubz Vesper resident,
Près des ruisseaux tiediz de l'Occident.

Les regions
des
quatre vents

Boreas froid envahyt la partie
Septentrionne, avecques la Scythie.

Et vers midy, qui est tout au contraire,
Auster moyteux jetta pluye ordinaire.

Sur tout cela que j'ay cy declairé,
Le grand Ouvrier meit le ciel etheré
Clair, pur, sans poix, et qui ne tient en rien
De l'espeuseur et brouas terrien.

A peine avoit tous ces œuvres haultains
Ainsi assis, en lieux seurs et certains,
Que tout autour du ciel, claires et nettes
Vont commencer à luyre les planettes,
Qui de tout temps pressées et tachées
Soubz celle masse avoient esté cachées.

Aussi affin que region aucune
Vuyde ne fust d'animaulx à chascune
Propres et duictz, les estoilles et signes,
Et des haultz Dieux les formes trèsinsignes
Tindrent le ciel. Les poissons netz et beaulx
Eurent en part (pour leur manoir) les eaux.
La terre après print les bestes sauvages,
Et l'air subtil oyseaulx de tous plumages.

L'origine
de l'homme.

La trop plus saincte et noble creature
Capable plus de hault sens par nature,
Et qui sur tout pouvoit avoir puissance,
Restoit encor. Or print l'homme naissance,
Où l'Ouvrier grand, de tous biens origine,
Le composa de semence divine,
Où terre adonc (qui estoit separée,
Tout freschement de la part etherée)
Retint en soy semence supernelle
Du ciel, qui print sa facture avec elle :
Laquelle après Prometheus mesla
En eau de fleuve, et puis formée l'a

Au propre image et semblable effigie
Des Dieux par qui toute chose est regie.

Et neantmoins que tout aultre animal
Jette tousjours son regard principal
Encontre bas, Dieu à l'homme a donné
La face haulte, et luy a ordonné
De regarder l'excellence des cieulx,
Et d'eslever aux estoilles ses yeulx.

La terre donc, nagueres desnuee
D'art et d'image, ainsi fut transmuee
Et se couvrit d'hommes d'elle venuz,
Qui luy estoient nouveaulx et incongnuz.

Des quatre
ages. De
l'age dorée.

L'age doré, sur tout resplendissant,
Fut le premier au monde fleurissant,
Auquel chascun, sans correcteur et loy,
De son bon gré gardoit justice et foy.
En peine et peur aucun ne souloit vivre;
Loix menaçans ne se gravoient en cuyvre
Fiché en murs; povres gens sans refuge
Ne redoubtoient la face de leur juge,
Mais en seurté se sçavoient accointer,
Sans qu'il fallust juge à les appointer.

L'arbre du pin, charpenté et fendu,
N'estoit encor des haultz monts descendu
Sur les grans eaux, pour flotter et nager,
Et en pays estrange voyager.

Hommes mortelz ne congnoissoient à l'heure
Fors seulement le lieu de leur demeure.
Fossez profonds et murs de grans efforts
N'environnoient encor villes et forts;
Trompes, clerons d'airain droit ou tortu,
L'armet, la lance et le glaive poinctu
N'estoient encor. Sans usage et alarmes
De chevaliers, de pietons et gendarmes,
Les gens alors seurement en tous cas
Accomplissoient leurs plaisirs delicats.

La terre aussi, non froissée et ferue,
Par homme aucun, du soc de la charrue,
Donnoit de soy tous biens à grand' planté,
Sans qu'on y eust ne semé ne planté;
Et les vivans, contens de la pasture

Produicte alors sans labour ne culture,
 Cueilloient le fruit des sauvages pommiers,
 Fraises aux monts, les cormes aux cormiers,
 Pareillement les meures qui sont jointes
 Contre buyssons pleins d'espineuses pointes,
 Avec le gland qui leur tomboit à gré
 Du large chesne à Jupiter sacré.

Printemps le verd regnoit incessamment,
 Et Zephyrus souspirant doucement
 Soefves rendoit, par tiedes alénées,
 Les belles fleurs sans semence bien nées :
 Terre partoit les fruitz tost et à point,
 Sans cultiver. Le champ, sans estre point
 Renouvelé, par tout devenoit blanc
 Par force espiz pleins de grain bel et franc,
 Prestz à cueillir; fleuves de laict couloient
 Fleuves de vin aussi couler souloient,
 Et le doux miel. dont lors chacun goustoit,
 Des arbres vertz tout jaulne degoutoit.

Puis quand Saturne, hors du beau regne mis,
 Fut au profond des tenebres transmis,
 Soubz Juppiter estoit l'humaine gent :
 Et en ce temps survint l'aage d'argent,
 Qui est plus bas que l'or trèssoverain,
 Aussi plus hault et riche que l'arain.

L'aage
d'argent

Ce Juppiter abaissa la vertu
 Du beau printemps, qui tousjours avoit eu
 Son cours entier, et soubz luy fut l'année
 En quatre parts reduicte et ordonnée :
 En froid yver et en esté qui tonne,
 En court printemps et variable automne.

Lors commença blanche et vive splendeur
 Reluyre en l'air espris de seche ardeur.
 D'autre costé survint la glace froide,
 Par vents d'yver pendue estraincte et roide.
 Lors on se print à masser soubz maisons :
 Maisons estoient caveres et cloisons,
 Arbres espés, fresche ramée à force,
 Et vertz osiers jointz avecques escorce.
 Lors de Cerès les bons grains secourables
 Soubz longs seillons de terres labourables

Sont enterrez, et furent beufz paissans,
 Pressez du joug, au labour mugissans.

L'aage
 d'arain.

Après cestuy troysiesme succeda
 L'aage d'arain, qui les deux exceda
 D'engin maulvais, et plus audacieux
 Aux armes fut, non pourtant vicieux.

L'aage
 de fer.

Le dernier est de fer dur et rouillé,
 Où tout soudain chascun vice brouillé
 Se vint fourrer, comme en l'aage total
 Comparé au plus meschant metal.

Honneste Honte et Verité certaine,
 Avecques Foy, prindrent fuyte loingtaine,
 Au lieu desquelz entrèrent Flaterie,
 Deception, Trahison, Menterie,
 Et Folle Amour, Desir et Violence
 D'aquerir gloire et mondaine opulence.

Telle Avarice adonc le plus souvent
 Pour practiquer mettoit voiles au vent,
 Lors mal congneu du nautonnier et maistre,
 Et mainte nef dont le boys souloit estre
 Planté debout sur montaignes cornues
 Nageoit, saultoit par vagues incongneues.

Mesmes la terre (avant aussi commune
 Que la clarté du soleil, air et lune)
 Fut divisée en bornes et partiz
 Par mesureurs fins, caultz et deceptifz.

Ne seulement humaines creatures
 Chercherent bledz et autres nourritures,
 Mais jusque au fond des entrailles allerent
 De terre basse, ou prindrent et fouillerent
 Les grans tresors et les richesses vaines
 Qu'elle cachoit en ses profondes veines,
 Comme metaulx et pierres de valeurs,
 Incitemens à tous maulx et malheurs.

Ja hors de terre estoit le fer nuysant,
 Avecques l'or, trop plus que fer cuysant ;
 Lors guerre sort, qui, par ces deux metaulx
 Faict des combatz inhumains et brutaulx,
 Et casse et rompt de main sanguinolente
 Armes cliquans soubz force violente.

On vit desjà de ce qu'on emble et oste :

Chez l'hostelier n'est point asseuré l'hoste,
 Ne le beaupere avecques le sien gendre ;
 Petite amour entre freres s'engendre ;
 Le mary s'offre à la mort de sa femme ;
 Femme au mary fait semblable diffame ;
 Par maltalent les marastres terribles
 Meslent souvent venins froidz et horribles ;
 Le filz, affin qu'en biens mondains prospere,
 Souhaite mort (avant ses jours) son pere.

Dame Pitié gist vaincue et oultrée,
 Justice aussi ; la noble vierge Astrée,
 Seule et derniere après tous Dieux sublimes,
 Terre laissa, taincte de sang et crimes.

Aussi affin que le ciel etheré
 Ne fust de soy plus que terre asseuré,
 Les fiers Geants (comme on dit) affecterent
 Regner aux cieulx, et contre mont dresserent,
 Pour y monter, mainte montaigne mise
 L'une sur l'autre. Adoncques par transmise
 Fouldre du ciel, l'omnipotent Facteur
 Du mont Olympe abbatit la haulteur,
 Et desbrisa en ruyne fort grosse
 Pelion, mont assis sur celluy d'Osse.

Quand par son poix ces corps faulx et cruelz
 Furent gisans desrompuz et tuez,
 La terre fut mouillée en façon telle,
 De moult de sang des Geants enfans d'elle,
 Que (comme on dit) trempée s'enyvra,
 Puis en ce sang tout chauld ame livra,
 Et pour garder enseigne de la race,
 En fait des corps portans humaine face :
 Mais ceste gent fut aspre et despiteuse,
 Blasmant les Dieux, de meurdres convoiteuse,
 Si qu'à la voir, bien l'eussiez devinée
 Du cruel sang des Geants estre née.

Cecy voyant des haultz cieulx, Juppiter
 Crie, gemit, se prend à despiter,
 Et sur le champ par luy fut allegué
 Un autre faict, non encor divulgué,
 Des banquetz pleins d'horreur espoventablo,
 Que Lycaon preparoit à sa table ;

Le sang des
 Geants
 transmué
 en hommes
 cruels.

Dont en son cueur ire va concevoir
 Telle qu'un roy comme luy peult avoir,
 Et son conseil appella haultement,
 Dont les mandez vindrent subitement.

Du cercle
 laicté.

Or d'icy bas là sus au lieu celeste
 Est une voye aux humains manifeste,
 Semblable à laict, dont laictée on l'appelle,
 Aisée à veoir, pour sa blancheur tant belle;
 Et par icelle est le chemin des Dieux,
 Pour droict aller au trosne radieux
 Du grand Tonnant, et sa maison royalle.
 En ce lieu blanc, des nobles Dieux la salle
 Fut frequentée alors par tout son estre,
 A huys ouverts, sur dextre et à senestre.

Les moindres Dieux en divers lieux s'assirent
 Et les puissans leurs riches sieges meirent
 Vers le hault bout : bref, telle est ceste place
 Que, si j'avois de tout dire l'audace,
 Je ne craindrois dire que c'est la mesme
 Qu'est du hault ciel le grand palays supresme.

Donc, quand les Dieux furent en ordre assis
 Aux sieges bas, faitz de marbres massifs,
 Juppiter mis au plus hault lieu de gloire,
 Et appuyé sur son sceptre d'yvoire,
 Comme indigné, par trois foys, voyre quatre,
 De son grand chef fait bransler et debatre
 L'horrible poil, duquel, par son pouvoir,
 Feit terre et mer et estoiles mouvoir;
 Puis tout despit devant tous il desbouche
 En tel' façon son indignée bouche :

Lycæon
 transformé
 en loup.

« Je ne fuz onc pour le regne mondain
 Plus triste en cueur, de l'orage soudain
 Auquel Geantz qui ont serpentins piedz
 Furent tous pretz, quand fusmes espiez,
 De tendre et mettre au ciel recreatif
 Chascun cent bras pour le rendre captif.

Car neantmoins que l'ennemy fust tant
 Cruel et fier, celle guerre pourtant
 Ne dependoit que d'une seule suyte,
 Et d'une ligne en fin par moy destruite;
 Mais maintenant en toute voye et trasse

Par où la mer le monde entier embrasse
 Perdre et tuer me fault pour son injure
 Le mortel genre : et qu'ainsi soit, j'en jure
 Des bas enfers les eaux noires et creuses
 Coulans soubz terre aux forestz tenebreuses ;
 Quoy que devant fault toute chose vraye
 Bien esprouver ; mais l'incurable playe
 Par glaive fault tousjours couper à haste,
 Que la part saine elle n'infecte et gaste.

J'ay en forestz et sur fleuves antiques
 Mes demidieux et mes Faunes rustiques ;
 Satyres gays, Nymphes nobles compaignes,
 Et mes Sylvains residens aux montaignes ;
 Lesquelz d'autant que ne les sentons dignes
 D'avoir encor des gloires celestines,
 Souffrons, au moins, que seurement et bien
 Ilz puissent vivre en terre, que du mien
 Leur ay donnée. O Dieux intercesseurs,
 Les pensez vous en bas estre assez seurs,
 Quand Lycaon, noté de felonnie,
 A conspiré mortelle vilenie
 Encontre moy, qui par puissance eterne
 La fouldre et vous ça hault tiens et gouverne? »

Lors tous ensemble en fremissant murmurent,
 Et Juppiter (d'ardant desir qu'ilz eurent)
 Vont suppliant qu'en leurs mains vueille mettre
 Cil qui osa telle chose commettre.

Ainsi au temps que la cruelle main
 D'aucuns voulut ternir le nom Rommain,
 Tendant au sang Cesarien espandre,
 Pour la terreur d'un tant subit esclandre
 Fut l'humain genre asprement estonné,
 Et tout le monde à horreur addonné.

Et la pitié des tiens, ô preux Auguste,
 Ne te fut pas moins agreable et juste
 Que ceste cy à Juppiter insigne,
 Lequel, après avoir par voix et signe
 Refrainct leur bruit, chacun d'eulx fait silence.

Le bruict cessé par la grave excellence
 Du hault regent, de rechef tout despit,
 D'un tel propos le silence rompit.

« Les peines a (ne vous chaille) souffertes;
 Mais quoy qu'il ayt receu telles dessertes,
 Si vous diray je en resolution
 Quel est le crime et la punition.

De ce dur temps l'infamie à merveilles
 Venoit souvent jusques à noz oreilles,
 Lequel rapport desirant estre faulx,
 Subit descens des cieulx luyans et haultz,
 Et circuy le terrestre dommaine,
 Estant vray Dieu dessoubz figure humaine.

Fort long seroit vous dire (ô Dieux sublimes)
 Combien par tout il fut trouvé de crimes :
 Car l'infamie et le bruiet plein d'opprobre
 Bien moindre fut que la verité propre.
 De Menalus traversay les passages,
 Craintz pour les trouz des grans bestes sauvages,
 Et les haultz pins du froid mont Lyceus,
 Et Cillené. Quand cela passé eus,
 Du roy d'Archade ès lieux me viens renger,
 Et en sa court dangereuse à loger
 Entre tout droict, au point que la serée
 Tire la nuict d'un peu de jour parée.
 Par signes lors monstray que j'estois Dieu
 Venu en terre, et le peuple du lieu
 A m'adorer ja commence et m'invoque;
 Mais Lycaon (d'entrée) raille et moque
 Leurs doulx priers, en disant : Par un gref
 Et cler peril, j'esprouveray de bref
 Si mortel est ce Dieu cy qu'on redoubte,
 Et n'en sera la verité en doute.

Puis quand serois la nuict en pesant somme,
 A me tuer s'appreste ce faulx homme
 De mort subite : icelle experience
 De verité luy plaist d'impatience.

Et non content est de si greffe coulpe,
 Mais d'un poingnard la gorge il ouvre et coupe
 A un qui là fut en ostage mis,
 De par les gens de Molosse transmis;
 Et l'une part des membres de ce corps
 Va faire cuyre ainsi à demy morts
 En eau bouillant, rendant l'autre partie

Sus ardent feu de gros charbon rostie,
 Lesquelz sur table ensemble mect et pose,
 Dont par grand feu, qui vengea telle chose,
 Sur le seigneur tombe la maculée
 Orde maison, digne d'estre bruslée.

Adonc s'enfuyt troublé de peur terrible :
 Et aussi tost qu'il sentit l'air paisible
 Des champs et boys, de hurler luy fut force.

Car pour neant à parler il s'efforce :
 Son museau prend la fureur du premier,
 Et du desir de meurdres coustumier
 Sur les aigneaulx or en use et jouyt,
 Et de veoir sang encores s'esjouyt.
 Ses vestemens poil de beste devindrent,
 Et ses deux bras façon de cuisses prindrent :
 Il fut faict loup, et la marque conforme
 Retient encore de sa premiere forme.
 Tel poil vieillard, et tel frayeur de vis
 Encores a; semblables yeulx tous vifz
 Ardent en luy. Bref, tel' figure porte
 De cruauté, comme en premiere sorte.

Or est tombé un manoir en ruine,
 Mais un manoir tout seul n'a esté digne
 D'estre pery : par tout où paroist terre
 Regne Erinnyes, ayant peché et guerre,
 Et si diriez que tous ilz ont juré
 De maintenir vice desmesuré.

Tous doncques soient par peine meritée
 Puniz acoup : c'est sentence arrestée. »

Alors de bouche aucuns des Dieux approuvent
 L'arrest donné par Juppiter, et mouvent
 Plus son courroux; les autres rien ne dirent,
 Mais (sans parler) par signe y consentirent
 Ce neantmoins, du genre humain la perte
 A tous ensemble est douleur trèsaperte,
 Et demander vont à Juppiter quelle
 Forme adviendra sur la terre, après qu'elle
 Sera privée ainsi d'hommes mortelz;
 Qui portera l'encens sur les autelz;
 Et si la terre aux bestes veult bailler,
 Pour la destruyre et du tout despouiller.

Dolug.

Alors deffend Juppiter et commande
 A un chascun qui tel' chose demande
 De n'avoir paour, disant qu'à ce besoing
 De toute chose il a la cure et soing,
 Et leur promet lignée non semblable
 Au premier peuple, en naissance admirable.

Soudain devoit, pour mettre humains en pouldre,
 Par toute terre espandre ardante foudre :
 Mais il craignit que du ciel la facture
 Par tant de feux ne conceust d'aventure
 Quelque grand' flamme, et que soudainement
 Bruslé ne fust tout le hault firmament.
 Puis luy souvint qu'il est predestiné,
 Qu'advenir doit un temps déterminé,
 Que mer, que terre et la maison prisee
 Du ciel luy sant, ardra toute embrasée,
 Et qu'on doit veoir le trèsgrand edifice
 Du monde rond en labour et supplice.

Lors on cacha les dardz de feu chargez,
 Des propres mains des Cyclopes forgez,
 Et d'une peine au feu toute contraire
 Luy plaist user : car soubz eaux veult deffaire
 Le mortel genre, et sur les terres toutes
 De tout le ciel jetter pluyes et gouttes.

Incontinent aux cavernes de Eole
 Enclost le vent Aquilon qui tost vole ;
 Semblablement en ses fosses estuye
 Tous ventz chassans la nue apportant pluye,
 Et seulement meit Notus hors d'icelles ;
 Lors Notus vole avec ses moytes esles ;
 Son vis terrible est couvert ceste foys
 D'obscurité noire comme la poix ;
 Par force d'eau sa barbe poyse toute ;
 De ses cheveulx tous chenuz eau degoute ;
 Dessus son front moyteurs coulent et filent
 Son sein par tout et ses plumes distilent.

Puis quand il eust çà et là nues maintes
 Pendant en l'air dedans sa main estrainctes,
 Gros bruyt se fait, esclers en terre abondent,
 Et du hault ciel pluyes espesses fondent.

Iris aussi, de Juno messagere,

Vestant couleurs de façon estrangere,
 Tire et conçoit grandes eaux et menues,
 En apportant nourrissement aux nues,
 Dont renversez sont les bledz à oultrance,
 Mortz sont et vains les vœux et l'esperance
 Des laboureurs, et fut perdu adonc
 Tout le labour de l'an, qui est si long.
 Encor pour vray l'yre ouverte et patente
 De Juppiter ne fut assez contente
 Des grandes eaux que de son ciel jecta,
 Mais Neptunus son frere s'appresta
 De promptement à son ayde envoyer
 Grand renfort d'eaux pour le monde noyer.
 Et à l'instant tous ses fleuves il mande,
 Lesquelz entrez dedans la maison grande
 De leur seigneur, en bref dire leur vient :
 « Pour le present user ne vous convient
 De long propos : voz forces descouvrez,
 Ainsi le fault, et voz maisons ouvrez :
 Puis en ostant voz obstacles et bondes
 Laschez la bride à voz eaux furibondes. »

Ce commandé, s'en revont à grans courses
 Tous les ruisseaulx. L'entrée de leurs sources
 Laschent à plein, et d'un cours effrené
 Tout à l'entour des grans mers ont tourné.

Neptune adonc de son sceptre massif
 Frappa la terre, et du coup excessif
 Elle trembla, si que du mouvement
 Elle feit voye aux eaux apertement.

Si vont courant tous fleuves espanduz
 Parmy les champs ouvertz et estenduz,
 En ravissant avec les fruitz les arbres,
 Bestes, humains, maisons, palais de marbres
 Sans espargner temples painctz et dorez,
 Ne leurs grans Dieux sacrez et adorez.

Et s'ainsi est qu'aucun logis debout
 Soit demouré en resistant du tout
 A si grand mal, toutesfoys l'eau plus haulte
 Cœuvre le fest, et par dessus luy saulte.
 Que diray plus? Grandes tours submergées
 Cachées sont soubz les eaux desgorçées :

Et n'y avoit tant soit peu d'apparence
 Qu'entre la mer et terre eust difference.
 Tout estoit mer, et la mer, qui tout baigne,
 N'a aucuns borts : l'un pour se saulver gaigne
 Quelque hault mont; l'autre tout destourbé
 Se sied dedans un navire courbé :
 Endroit au lieu il tire l'aviron
 Où labouroit n'aguères environ.

L'un sur les bledz conduit nefz et bateaulx,
 Ou sur le hault des villes et chasteaulx,
 Qui sont noyez : l'autre sur les grans ormes
 Prend à la main poissons de maintes formes.
 L'ancre de mer se fiche au pré tout verd :
 Fortune ainsi l'a voulu et souffert.
 Bateaulx courbez couvrent les beaulx vignobles;
 Gisans soubz l'eau, et plusieurs terres nobles,
 Et au lieu propre où chevres et moutons
 Broustoient n'aguères herbes, fleurs et boutons,
 Là maintenant balaines monstrueuses
 Posent leurs corps. Les Nymphes vertueuses,
 Règnans en mer, et belles Nereides
 S'estonnent fort de veoir soubz eaux liquides
 Forestz, maisons, villages et citez;
 Par les daulphins les boys sont habitez,
 Et en courant parmi ces haultz rameaulx,
 Heurtent maint tronc agité des grans eaux.

Entre brebis nagent loups ravissans;
 La mer soustient les roux lyons puissans;
 Tigres legers porte l'eau undoyante;
 De rien ne sert la force fouldroyante
 Au dur sanglier, ne les jambes agiles
 Au cerf ravy par les undes mobiles.

Et quand l'oyseau vagant a bien cherché
 Terres ou arbre où puisse estre branché,
 A la fin tombe en la mer amassée,
 Tant est du vol chascune esle lassée.

Ja de la mer la fureur à grans brasses
 Avoit couvert et mottes et terrasses;
 Vagues aussi qui de nouveau flotoient,
 Les haultz sommetz des montaignes batoient;
 Bref, la pluspart gist engloutie et morte

Dedans la mer. Ceux que la mer n'emporte,
 Le long jeusner de tel' façon les mine,
 Qu'à la parfin tombent mortz de famine.

Or separez sont les champs trèsantiques
 Aoniens d'avecques les Attiques,
 De par Phocis, terre grasse, j'entens
 Quand terre estoit; mais en iceluy temps
 La plus grand' part n'estoit que mer comblée,
 En'un grand champ d'eau subit assemblée.

En ce pays Parnassus, le hault mont
 Tendant au ciel, se dresse contre mont
 A double crouppe, et les nues surpasse
 De sa haulteur. Sur ceste haulte place,
 Pource que mer couvroit le demourant,
 Deucalion aborda tout courant
 En une nef, qui grande n'estoit mye,
 Avec Pyrrha, sa compaigne et amye.
 Les Dieux du mont et Nymphes Corycides
 Là adoroient, prians à leurs subsidies
 Themys, disant les choses advenir,
 Qui lors souloit des oracles tenir
 Le temple saint : oncques ne fut vivant
 Meilleur que luy, ne de plus ensuyvant
 Vraye equité, et n'eust onc au monde ame
 Plus honorant les Dieux, que icelle dame.

Quand Juppiter veit par l'eau continue
 Que terre estoit un estang devenue,
 Et ne rester de tant de milliers d'hommes
 Maintenant qu'un sur la terre où nous sommes,
 Et ne rester de tant de femmes que une;
 Voyant aussi que sans malice aucune
 Tous deux estoient, et tous deux amateurs
 De son saint nom et vrays adorateurs :
 Cela voyant, les nues qui tant pleurent
 Rompt et separe. Et quand les pluyes furent
 Par Aquilon chassées en maintz lieux,
 Aux cieulx la terre, à la terre les cieulx
 Il va monstrier : aussi l'ire et tempeste
 De la marine illec plus ne s'arreste.

Puis Neptunus, sur la mer president,
 Et mettant jus son grand sceptre et trident,

Les eaux appaise, et huche sans chommer
 Le verd Triton flottant dessus la mer,
 Le dos couvert de pourpre faict exprès
 Sans artifice, et lui commande après
 Souffler dedans la resonnant buccine,
 Et rappeler, après avoir faict signe,
 Fleuves et flotz. Lors Triton prend et charge
 Sa trompe creuse entortillée en large,
 Et qui du bas vers le hault croist ainsi
 Qu'un tourbillon; laquelle trompe aussi,
 Après qu'elle a prins air tout au millieu
 De la grand' mer, chacun rivage et lieu
 Gisant soubz l'un et soubz l'autre soleil
 Elle remplit de son bruict non pareil :
 Laquelle aussi, quand elle fut joignante
 Contre la bouche à Triton degoutante,
 Pour la moyteur de sa barbe chargée,
 Et qu'en soufflant la retraite enchargée
 Elle eust sonné, par tout fut entendue,
 Des eaux de terre et de mer estendue,
 Tant que les eaux, qui l'ouyrent corner,
 Contraignent lors toutes s'en retourner.
 Desjà la mer prend borts et rives neufves;
 Chacun canal se remplit de ses fleuves;
 Fleuves on voit baisser et departir,
 Et hors de l'eau les montaignes sortir;
 Terre s'esleve, et les cieulx, qui paroissent,
 Croissent aussi comme les eaux décroissent.

Longs jours après, boys et forestz mouillées
 Manifestoient leurs testes despouillées
 De fucille et fruict, au lieu de quoy retindrent
 Les gras lymons, qui aux branches se prindrent
 Restably fut tout pays despourveu,
 Lequel estant par Deucalion veu
 Large et ouvert, et que terrestre voye
 Mise en desert faisoit silence coye,
 La larme à l'œil adonc il souspira,
 Parlant ainsi à sa femme Pyrrha,

« O chere espouse, ô ma sœur honorée,
 O femme seule au monde demourée,
 Que commun sang, puis parenté germaine,

Puis mariage ont joincte a moy prochaine,
 Et à present joincte à moy de rechef
 Par ce peril et dangereux meschef
 De toute terre et pays evident
 De l'Orient et de tout l'Occident ;
 Nous deux seuletz sommes tourbe du monde ;
 Le residu possede mer profonde,
 Et n'est encor la fiance et durée
 De nostre vie assez bien assurée ;
 Et d'autre part, les nues qu'icy hantent
 Nostre pensée asprement espoventent.

Si par fortune eschappée sans moy
 Fusses des eaux, quel courage or en toy
 Fust demeuré? O chetive et dolente,
 Comme eusses tu tel' craincte violente
 Seule souffert? Qui te fust consoleur,
 Pour supporter maintenant ta douleur?
 Certes, croy moy, si l'eau t'avoit ravie
 Je te suyvrois, et l'eau auroit ma vie.
 Que pleust aux Dieux qu'un si grand pouvoir j'eusse
 Que par les arts de mon pere je peusse
 Renouveler toute gent consommée,
 Et mettre esprit dedans terre formée.

Le genre humain reste en nous deux et pource
 Doit en nous deux prendre fin ou ressource,
 Et des humains demourons la semblance :
 Telle a esté des haultz Dieux l'ordonnance. »

Après ces motz, après pleur et crier,
 Bon leur sembla devotement prier
 Themis celeste, et soubz divins miracles
 Chercher secours en ses sacrez oracles.
 Lors n'ont tardé : tous deux s'en vont aux undes
 De Cephysus, non bien cleres et mundes
 Encor du tout, mais bien ja retirées
 Au droict vaisseau duquel s'estoient tirées ;
 Et quand jecté eurent de l'eau benye
 Sur leurs habitz en grand' cerimonie
 Et sur leurs chefz, ilz prindrent leur adresse
 Droict vers le temple à la sacre Deesse,
 Dont les sommetz et voutes se gastoient
 De layde mousse, et les autels estoient

Sans sacrifice, et les lampes estainctes.

Puis quand du temple ont les marches attainctes :

Un chascun d'eulx s'encline contre terre,
 Et tout crainctif baise la froide pierre,
 Disant ainsi : « Si en tristes saisons
 Les Dieux vaincuz par justes oraisons
 Sont amolliz, et si courroux et ire
 Fleschist en eulx, hélas ! vuëilles nous dire,
 Dame Themys, par quel art ou sçavoir
 Reparable est la perte que peulx veoir
 De nostre genre, et aux choses noyées
 Tes aydes soient par douceur octroyées. »

Adonc s'esmeut ce divin simulacre,
 Et leur respond : « Partez du temple sacre,
 Couvrez vos chefz en deuotions saintes,
 Et desliez vos robes qui sont ceinctes ;
 Après, jettez souvent par sus le dos
 De vostre antique et grand' mere les os. »

Lors esbahiz demeurent longuement ;
 Et puis Pyrrha, parlant premierement,
 Rompt la silence, et d'obeir refuse
 Aux motz et dictz dont celle Deesse use,
 En la priant (avec crainctive face)
 Deuotement qu'en ce pardon luy face,
 Et d'offenser crainct de sa mère l'ame,
 Jettant ses os, et de luy faire blasme.

Tandis entre eulx reuolvent et remirent
 Les motz obscurs de l'oracle que ouyrent
 Soubz couverture ambigüe donné,
 Deucalion (comme moins estonné)
 Rasseure après et doucement console
 La femme simple avec telle parolle :
 « Croy moy, Pyrrha, que les Dieux pour nous veillent :
 Ilz sont tous bons, et jamais ne conseillent
 Rien de mauuais, et si trop fort je n'erre,
 Nostre grand' mere antique, c'est la terre.
 Ses ossements (selon le mien recors)
 Les pierres sont, qu'elle a dedans son corps.
 Et commandé nous est de les lancer
 Derrière nous. » Combien qu'en bon penser
 Pyrrha fut mue à cause de l'augure,

Que son mary bien expose et figure,
 Ce nonobstant son espoir est douteux,
 Et moult encor se deffient tous deux
 De cest oracle. En après vont disant :
 « Mais que nuyra l'esprouve ce faisant ? »
 Sur ce s'en vont du temple où se humilient,
 Couvrent leurs chefz, et leurs robes deslient,
 Et derrière eulx (à toutes adventures),
 Comme on leur dit jettent les pierres dures.

Les pierres lors vindrent à delaisser
 Leur deureté, et rudesse abaisser,
 A s'amollir, et en amollissant
 Figure humaine en elles fut yssant.
 Mais qui croira que ce soit verité,
 Si pour tesmoing n'en est l'antiquité ?

Bien tost après que croissance leur vint,
 Et que nature en icelles devint
 Plus douce et tendre, aucune forme d'homme
 On y peult veoir, non pas entiere, comme
 Celle de nous, mais ainsi que esbauchée
 D'un marbre dur, non assez bien touchée,
 Et ressembloient du tout à ces images
 Mal rabotez, et rudes en ouvrages.

Ce neantmoins, des pierres la partie
 Qui fut terreuse, ou molle, ou amoytie
 D'aucun humeur, elle fut transformée
 En chair et sang d'homme ou femme formée.
 Ce qui est dur, et point ne flechissoit,
 En ossement tout se convertissoit :
 Ce qui estoit veine de pierre, à l'heure
 Fut veine d'homme, et soubz son nom demeure.
 Si qu'en bref temps les pierres amassées,
 Qui par les mains de l'homme sont lancées,
 Des hommes ont (par le pouvoir des Dieux)
 Prins la figure en corps, en face et yeulx ;
 Aussi du ject de la femme esgarée
 La femme fut refaict et réparée.
 Et de là vient que sommes (comme appert)
 Un genre dur, aux gros labeurs expert,
 Et bien donnons entiere congnoissance
 D'où nous sortons, et de quelle naissance.

Pierres
 converties en
 hommes et
 femmes.

La terre
transformée
en diverses
figures
d'animalx.

Quand l'humeur vieille alors des eaulx laissée
Fut par l'ardeur du cler soleil pressée
D'eschauffoyson, et que paludz et fanges
Furent enfléz soubz ces chaleurs estranges,
Terre engendra tous autres animalx,
De son vueil propre en formes inegaulx,
Pareillement les semences des choses
Concevans fruict, nourries et encloses
En terre grasse à produire propice,
Comme au gyron de leur mere et nourrice,
Vindrent à croistre, et demourance y tindrent
Si longuement qu'aucune forme prindrent.

Qu'il soit ainsi, quand l'eau du Nil, qui court
Par sept tuyaulx, a delaissé tout court
Les champs moillez, et chascun sien ruisseau
Rendu dedans son antique vaisseau ;
Après aussi que le lymon tout frais
Est eschauffé du soleil et ses rais,
Les paysans plusieurs animalx trouvent.
Faictz et créez de mottes où se couvent ;
Et en peult on en elles veoir assez
Qui seulement ne sont que commencez,
Pour le bref temps de leur tout nouveau nai-tre.
Semblablement d'autres y voit on estre
Tous imparfaictz, qui à demy sont nez,
D'espaule, teste, ou jambes tronçonnez,
Et du corps mesme imparfaict l'une part
Bien souvent vit, l'autre est terre sans art.

Certes après que humeur de froid esprise,
Et chaleur aspre ont attrempance prise,
Produisans sont, et conçoivent et portent,
Et de ces deux toutes les choses sortent.

Et quoy que feu à l'eau contraire soit,
Humide chault toutes choses conçoit,
Et par ainsi concorde discordante
A geniture est apte et concordante.

Donques après que la terre mouillée,
Et du nouveau deluge fort souillée,
Vint à sentir de rechef le grand chault
De l'air prochain et du soleil trèshault,
Elle meit hors cent mille especes siennes,

Et d'une part les formes anciennes
 Restitua, jadis mortes des eaux,
 De l'autre part fait monstres tous nouveaulx.
 O grand Phytton, monstre horrible et infect,
 Terre voudroit (certes) ne t'avoir fait ;
 Mais toutesfoys elle (dont se repent)
 T'engendra lors, ô incongneu serpent ;
 Au peuple neuf aussi craincte donnois,
 Tant large lieu de montaigne tenois.

La mort
 du serpent
 Phytton,
 dont vindren
 les jeux
 nommés
 Phyties.

Or Apollo, tenant pour faire alarms
 L'arc et la flesche, et qui de telles armes
 Par cy devant n'usoit jamais que contre
 Chevres fuyans, ou daims à sa rencontre,
 Ce gros serpent rua mort estendu,
 Par coups noirciz du venin espandu,
 Soubz tant de traictz tirez à tel' secousse,
 Que toute vuyde en fut quasi sa trousse.

Et puis affin que vieil Temps advenir
 Ne sceust du fait la memoire ternir,
 Il establit sacrez jeux et esbats
 Solennisez par triumphans combats,
 Phyties dictz du nom du grand Phytton,
 Serpent vaincu ; pour cela les fait on.

En celuy prix quiconque jeune enfant
 A lucte, a course, ou au char triumphant
 Estoit vainqueur, par honneur singulier
 Prenoit chapeau de fueilles de meslier,
 Car le laurier encores ne regnoit :
 Et en ce temps Phebus environnoit
 Sa blonde teste à long poil bien séante
 De chascun arbre et fueille verdoyante.

L'amour premiere au cueur de Phebus née,
 Ce fut Daphné, fille au fleuve Penée,
 Laquelle amour d'aucun cas d'aventure,
 Ne luy survint, mais de l'ire et pointure
 De Cupido. Phebus, tout glorieux
 D'avoir vaincu le serpent furieux,
 Veit Cupido, qui de corde nerveuse
 Bendoit son arc de corne sumptueuse :
 Si luy a dit : « Dy moy pourquoy tu portes,
 Enfant lascif, ces riches armes fortes ?

Daphné
 transformée
 en laurier.

Sagettes
 de Cupido.

Ce noble port qui sur ton col s'assiet
 Mieulx en escharpe à mes espaules siet,
 Qui bien en sçay donner playes certaines
 Aux ennemys, aux bestes inhumaines;
 Qui puis un peu par sagettes sans nombre
 Ay rué jus le serpent plein d'encombre,
 Phyton l'enflé, dont la mortelle pance
 Fouloit de terre incredible distance.

Tiens toy content d'esmouvoir en clamours,
 Par ton brandon, ne sçay quelles amours,
 Et desormais n'approprie à toy mesmes
 Ainsi à tort noz louenges supresmes. »

Lors luy respond de Venus le filz cher :
 « Fiche ton arc ce qu'il pourra ficher,
 O Dieu Phebus, le mien te fichera :
 Ainsi ton bruit du mien est et sera
 Moindre d'autant que bestes en tout lieu
 Plus foibles sont et plus basses qu'un Dieu. »

Ainsi disoit, et quand en ces volées
 Eust trenché l'air des aesles esbiaalées,
 Il se planta prompt et leger dessus
 L'obscur sommet du hault mont Parnassus,
 Et de sa trousse où met ses dardz pervers
 Tira deux traictz d'ouvrages tous divers :
 L'un chasse amour, et l'autre l'amour crée;
 Tout doré est celluy qui la procréé,
 Et à ferrure agüe, clere et coincte :
 Cil qui la chasse est rebouché de poincte,
 Et a du plomb tout confict en amer
 Soubz l'empennon. Cupido, dieu d'aymer,
 Ficha ce traict, qui est de mercy vuyde,
 Contre Daphné, la nymphe Peneyde,
 Et du doré les os il traversa
 Du blond Phebus, et au cueur le blessa.

Subitement l'un ayme, et l'autre non,
 Ains va fuyant d'amoureuse le nom,
 Et jusque aux trous des boys chasser venoit;
 Bref, la despouille aux bestes que prenoit,
 C'estoit sa grand' joye quotidienne,
 En imitant la pucelle Dyane,
 Et d'un bandeau ses cheveux mal en ordre

Serroit au chef, sans les lyer ne tordre.

Plusieurs l'ont quise, à l'espouser tendans,
 Mais tousjours fait refus aux demandans,
 Sans vouloir homme; et, du plaisir exempte,
 Va par les boys qui n'ont chemin ne sente,
 Et ne luy chault sçavoir que c'est de nopces,
 Ne aussi d'un tas d'amoureuses negoces.

Son pere aussi luy a dit maintesfoys :

« Ma chere fille, un gendre tu me doys, »
 Et luy a dict cent foys, blasmant ses vœux :
 « Tu me dois, fille, enfans et beaulx nepveux. »

Elle, abhorrant mariage aussi fort
 Qui si ce fust un crime vil et ord,
 Entremesloit parmi sa face blonde
 Une rougeur honteuse et vereconde :

Puis en flatant son pere desolé,
 Et le tenant doucement accolé :
 « Mon trèscher pere, hélas ! (ce disoit elle),
 Fais moy ce bien, que j'use d'éternelle
 Virginité. Juppiter immortel
 Feit bien jadis à Diane un don tel. »

Lors (ô Daphné) vray est qu'à ta demande
 Ton pere entend : mais ceste beauté grande
 A ton vouloir ne donne aucun adveu,
 Et ta forme est repugnante à ton vœu.

Phebus, qui tant la veit bien composée,
 L'ayme, tousjours la souhaite espousée ;
 Ce qu'il souhaite espere, quoy que soit,
 Mais son oracle à la fin le deçoit ;
 Et tout ainsi que le chaulme sec ard
 Quand on a mis les espiz à l'escart,
 Comme buyssons ardent par nuyct obscure
 D'aucuns brandons, qu'un passant d'aventure
 En s'esclerant a approchez trop près
 D'iceulx buyssons, ou les y laisse après
 Qu'il veoit le jour, ainsi Phebus en flamme
 S'en va reduict, et d'amour qui l'enflamme
 Par tout son cuer se brusle et se destruiet,
 Et en espoir nourrist amour sans fruit.

Au long du col de Daphné veoit pendus
 Ses blondz cheveux, meslez et espendus.

« O dieux, dit il, si pignée elle estoit,
Que pourroit ce estre? » En après s'arrestoit
A contempler ses estincellans yeulx,
Qui ressembloient deux estoilles des cieulx.

Sa bouche veoit petite par compas,
Dont le seul veoir ne le satisfait pas;
Prise ses mains aussi blanches que lys,
Prise ses doigts, prise ses bras polys,
Semblablement ses espauls charnues,
Plus qu'à demy descouvertes et nues.

S'il y a rien caché dessoubz l'habit,
Meilleur le pense : elle court plus subit
Que vent leger, et ne prend pied la belle
Aux dictz de cil qui en ce poinct l'appelle

Phébus
à Daphné.

« Je te pry, Nymphé, arreste un peu tes pas :
Comme ennemy après toy ne cours pas :
Nymphé, demeure. Ainsi la brebiette
S'enfuyt du loup, et la bische foiblette
Du fort lyon ; ainsi les colombelles
Vont fuyant l'aigle avec fremissans aesles :
Ainsi chascun de ses hayneux prend fuyte,
Mais vraye amour est cause de ma suyte.

O que je crains que tombes et qu'espines
Poignent tes piedz et tes jambes, non dignes
D'avoir blessure ! ô pour moy grand malheur,
Si j'estois cause en rien de ta douleur !

Là où tu vas sont lieux fascheux et bestes ;
Je te supply (non pas que tu t'arrestes
Du tout sur pied), mais cours plus lentement,
Je te suivray aussi plus doucement.

Enquiers, au moins, à qui tu plais, amyé :
D'une montaigne habitant ne suis mye,
Ne pastoureau ; point ne garde et fais paistre
Troupeaux icy, comme un vilain champestre.
Tu ne sçais point, sotté, tu ne sçais point
Qui est celuy que tu fuys en ce poinct ;
Pource me fuys. La puissante isle Clare,
Delphe, Tenede. et aussi de Patare
Le grand palais me sert et obtempere ;
Juppiter est mon geniteur et pere ;
Tout ce qui est, sera et a esté

Aux hommes est par moy manifesté.

Par moy encor maint beau vers poétique
 Accorde au son des cordes de musique,
 Et ma sagette est pour vray bien certaine;
 Mais une autre est trop plus seure et soudaine,
 Laquelle a faict playe en mon triste cueur,
 Dont n'avoit onc Amour esté vainqueur.

Medecine est de mon invention,
 Et si suis dit par toute nation
 Dieu de secours, et la grande puissance
 Des herbes est soubz mon obeissance.
 O moy chetif, ô moy trop miserable,
 De ce qu'Amour n'est par herbes curable,
 Et que les arts qui un chacun conservent
 A leur seigneur ne prouffitent ne servent! »

Alors Daphné craintive se retire
 Loing de Phebus, qui vouloit encor dire
 Maints autres motz, et laissa sur ces faitcz
 Avecques luy ses propos imparfaitcz.
 Lors en fuyant moult gente se monstroït :
 Le vent par coups ses membres descouvroit
 Et voleter faisoit ses vestemens,
 Qui resistoient contre les soufflemens ;
 Puis l'air subtil repoulsoit en arriere
 Ses beaulx cheveulx espanduz par derriere,
 Dont sa fuyte a sa beauté augmentée ;
 Mais le dieu plein de jeunesse tentée
 Plus endurer ne peult à ce besoing
 Perdre et jetter son beau parler au loing,
 Ains, comme amour l'admonnesté et poursuyt,
 D'un pas leger les traces d'elle suyt.
 Et tout ainsi que le levrier azile,
 Quand il a veu le lievre moins habile,
 En un champ vague, et qu'au pied l'un conclud
 Gagner sa proye et l'autre son salut,
 Le chien leger de près le semble joindre,
 Et pense bien ja le tenir et poindre ;
 Puis de ses dentz (ouvrant sa gueulle gloute)
 Rase ses piedz ; lors le lievre est en doubte
 S'il est point prins : ceste morsure eschappe,
 Et de la dent qui coup sur coup le happe

Il se desmesle, et fuyt tout estonné.
 Ainsi est il de Phebus et Daphné :
 Espoir le rend fert leger à la suyte,
 Craincte la rend fort legere à la fuyte :
 Mais le suyvant, qui des esles d'amours
 Est soulagé, va de plus soudain cours,
 Sans point donner de repos ne d'arrest
 A la fuyante, et si prochain il est
 De ses talons, que ja de son alaine
 Ses beaulx cheveux tous espars il alaine.

Quand de Daphné la force fut estaincte,
 Pasle devint : lors vaincue et attaincte
 Par le travail d'une si longue course,
 Va regarder de Peneus la source,
 Disant : « Mon pere, ayde à mon cueur tant las
 Si puissance est en voz fleuves et lacs. »
 Puis dit : « O terre, or me perds et efface,
 En transmuant ma figure et ma face,
 Par qui trop plais, ou la transgloutis vive,
 Elle qui est de mon ennuy motive. »

Ceste priere ainsi finie à peine,
 Grand pasmoyson luy surprend membre et veinc:
 De son cueur fut la subtile toilette
 Tournée en tendre escorce verdelette ;
 En fueilles lors croissent ses cheveux beaulx.
 Et ses deux bras en branches et rameaulx.
 Le pied qui fut tant prompt avec la plante,
 En tige morne et racine se plante.
 D'un arbre entier son chef la haulteur a,
 Et sa verdeur (sans plus) lui demeura,
 Parquoy Phebus l'arbre ayma dèsadonc ;
 Et quant eust mis sa dextre sur le tronc
 Encor sentoit le cueur de la pucelle
 Se demener souz l'escorce nouvelle.
 En embrassant aussi ses ramcaulx vertz
 Comme eust bien fait ses membres descouvertz,
 Il baise l'arbre, et tout ce nonobstant
 A ses baisers l'arbre va resistant.

Auquel Phebus a dict : « Puis que impossible
 Est que tu sois mon espouse sensible,
 Certainement mon arbre approprié

Seras du tout, et à moy dedié.
 O vert laurier, tousjours t'aura ma harpe,
 Ma claire teste et ma trousse en escharpe,
 Et si seras des capitaines gloire
 Tous resjouys, quand triumphe et victoire
 Chanteront hault les claires voix et trompes,
 Et qu'on verra les grâns et longues pompes
 Au Capitole, aux consacrez posteaux,
 Seras debout devant les grans portaulx,
 Féale garde, et au loz de ton regne
 Entrelassé seras autour du chesne :
 Et tout ainsi que mon beau chef doré
 Est tousjours jeune et de poil decoré,
 Vueilles aussi porter en chascun aage
 Perpetuel honneur de vert feuillage. »
 Ces motz finiz, le laurier se y consent
 En ses rameaulx qui sont faitz de recent,
 Et si sembloit bransler en sorte honneste
 Sa sommité, comme on bransle la teste.

En Thessalie une haulte forest
 Par tout enclost un val, qui encor est
 Nommé Tempé, tempéré, fleurissant,
 Parmi lequel Peneus, fleuve yssant
 Du fons du pied de Pindus, grand' montaigne,
 D'eaux escumans le pays tourne et baigne.
 D'un roide cours les nues embrumées
 Va conduisant, qui petites fumées
 Semblent jetter, et va si roidement
 Contre les rocz, que du redondement
 Les boys arrousse, et de son bruyt, qui sonne,
 Les lieux plus loing que ses voisins estonne.

Là la maison, là le siege l'on treuve
 Et lieu secret de Peneus, grand fleuve :
 Là comme roy resident en ses terres,
 En sa caverne estant faicte de pierres,
 Gardoit justice aux undes là courantes,
 Pareillement aux Nymphes demourantes
 En celles eaulx. Premier sont là venuz
 Tous les prochains fleuves à luy tenuz,
 Non bien sachans si chere luy feront,
 Ou pour sa fille ilz le consoleront,

Que perdue a. Sperche y vint à propos,
 Portant peupliers, Eniphe sans repos,
 Le doulx Amphryse et le vicil Apidain,
 Avec Eas; d'autres fleuves soudain
 Y sont venuz, qui de quelque costé
 Où soient portez d'impetuosité,
 En la mer font leurs undes retourner
 Quand lassez sont de courir et tourner.

Le fleuve Inache, à par soy tout fasché,
 Seul est absent, et au profond caché
 De son grand creux, l'eau par larmes augmente,
 Et tout chetif sa fille Yo lamente
 Comme perdue : il ne sçait si en vie
 Elle est au monde, ou aux enfers ravie ;
 Mais pour autant que point ne l'aperçoit
 En aucun lieu, cuide qu'elle ne soit
 En aucun lieu, et crainct en ses esprits
 Que pirement encores luy soit pris.

Or quelquefois Juppiter eternal
 La veit venir du fleuve paternel ;
 Si luy a dict : « O vierge bien formée ;
 De Juppiter trèsdigne d'estre aymée,
 Et qui dois faire un jour par grand delict
 Je ne sçay qui bien heureux en ton licit,
 Ce temps pendant que le soleil très-hault
 Est au milieu du monde ardent et chault,
 Vien à l'umbrage en ce boys de grand' monstre ;
 Ou en cestuy : » et tous deux les luy monstre ;
 « Et si tu crains entrer seulette aux creuses
 Fosses et trouz des bestes dangereuses,
 Croy qu'à seurté iras doresnavant
 Soubz les secretz des forestz, moy devant,
 Qui suis un Dieu, non point des moindres Dieux
 Mais qui en main le grand sceptre des cieulx
 Tiens et possède, et qui darde et envoie
 La fouldre esparsée en mainte place et voye ;
 Ne me fuy point. » Or fuyoit elle fort ;
 Et ja de Lerne avoit, par son effort,
 Oultrepasé les pastiz et les plains,
 Et les beaulx champs Lycées, d'arbres pleins,
 Quand Juppiter couvrit terre estendue

D'obscurité parmy l'air expandue,
Retint la fuyte à Yo, jeune d'age,
Et par ardeur ravit son pucelage.

Ce temps pendant, Juno des courtz haultaines
Regarde en bas, au milieu des grans plaines :
Si s'esbahit dont les nues subites
Soubz le jour cler avoient aux bas limites
Faict et formé la face de la nuit.
Et bien jugea que d'aucun fleuve induict
A grans moyteurs ne sont faictes ces nues,
Ne de l'humeur de terre en l'air venues.

Puis çà et là regarde d'œil marry
Où estre peult Juppiter son mary,
Comme sachant les emblées secretes
Du sien espoux, tant de foyes en cachetes
D'elle surpris, et après que apperceu
Ne l'a au ciel : « Ou mon cueur est deceu
(Dit elle alors), ou je suis offensée. »

Puis du hault ciel soudainement baissée
Se plante en terre, et commande aux nuées
Loing s'en aller, d'obscurté desnueés :
Mais Juppiter, qui bon temps se donnoit,
Prevoioyt bien que sa femme venoit,
Et ja avoit d'Yo, fille de Inache,
Mué la forme en une blanche vache,
Belle de corps comme Yo fut en vis.

Yo en vache.

Adonc Juno (quoy que ce fut envis)
En estima la forme et le poil beau,
Et si s'enquiert à qui, de quel troupeau
Et d'où elle est, comme non congnoissant
La verité. Juppiter, dieu puissant,
Dit en mentant qu'elle est née de terre,
A celle fin que l'on cesse d'enquerre
S'il l'a poinct faicte ; et lors Juno la grande
Icelle vache en pur don luy demande.

Que pourra il or faire ou devenir ?
C'est cruauté ses amours forbannir :
Ne luy donnant, la faict souspeçonner ;
Honte en après l'incite à lui donner ;
Puis amour est à l'en divertir prompte,
Et en effect amour eust vaincu honte ;

Mais si la vache (un don qui peu montoit)
Eust refusée à celle qui estoit.
Sa femme et sœur, sembler eust peu adonque
Visiblement que vache ne fut oncques.

Quand Juno eut en don son ennemye,
Du premier coup elle ne laissa mye
Toute sa paour, et craignit grandement
Que Juppiter luy prinst furtivement
Jusques à tant qu'ès mains d'Argus l'eust mise
Filz d'Aristo, pour en garde estre prise.

Or tout le chef avoit cestuy Argus
Environné de cent yeulx bien agus,
Qui deux à deux à leur tour sommeillans,
Prenoient repos : tous les autres veillans
Gardoient Yo, et en faisant bon guet
Demouroient tous arrestez en aguet ;
En quelque lieu où fut Yo la belle,
Incessamment regardoit devers elle ;
Devant ses yeulx Yo toujours il voit,
Quoy que sa face ailleurs tournée avoit.

Quand le jour luyt, il seuffre qu'elle paisse ;
Quand le soleil est soubz la terre espaisse,
L'enferme et clost, et du rude chevestre
Lye son col, qui n'a merité d'estre
Ainsi traicté. De fueille d'arbre dure
Et d'herbe amere elle prend sa pasture :
Puis la povrette en lieu de molle couche
Toute la nuict dessus la terre couche,
N'ayant tousjours de la paille qu'à peine,
Et boyt de l'eau de boubier toute pleine.

Quand elle aussi, qui si fort se douloit,
Devers Argus ses bras tendre vouloit,
S'humiliant, las ! la doulcette et tendre
N'a aucuns bras qu'à Argus puisse tendre,
Et s'efforçant lamenter, de sa gorge
Un cry de vache et mugissant desgorge,
Tant que du son en craincte se bouta,
Et de sa voix propre s'espoventa.
Après s'en vint aux rives de son pere
Le fleuve Inache, où en soulas prospere
Souloit jouer souvent avec pucelles,

Et quant en l'eau veit ses cornes nouvelles,
 Eut grande peur, et de la craincte extrême
 S'effarouchoit et se fuyoit soymesme.
 Ignorans sont les Nayades encore,
 Voyre Inachus le fleuve mesme ignore
 Qui elle soit : mais pour les rendre seurs,
 Suyvoit son pere, et si suyvoit ses sœurs :
 Estre touchée assez elle souffroit,
 Et à iceux (tous esbahys) s'offroit.

Le bon vieillard Inachus à jonchées
 Luy presenta des herbes arrachées :
 Soudain ses mains elle luy vint lecher,
 Baisant la paulme à son pere trèscher,
 Et retenir onc ses larmes ne sceut,
 Et se orendroit de parler la grace cust,
 Elle eust requis secours et ayde aucune,
 Et recité son nom et sa fortune.

En lieu de motz la lettre qu'imprima
 Son pied en terre, adoncques exprima
 Parfaictement et mit en descouvrance
 Du corps mué la triste demonstrance.

« O moy chetif, cria lors esperdu
 Son pere Inache, et aux cornes pendu,
 Aussi au col de la vache luyante
 En son poil blanc, et en dueil gemissante,
 « O moy chetif (dit il par plusieurs foyz),
 N'est ce pas toy, ma fille, que je voys
 Cherchant partout ? Or est chose esprouvée
 Qu'en te trouvant je ne t'ay point trouvée,
 Et mes douleurs plus que devant son grandes.
 Las ! tu te tays, et aux miennes demandes
 Tu ne rens point responses reciproques,
 Tant seulement aigres souspirs evoques
 Du cueur profond, et ce que faire peulx,
 A mon parler mugis comme les beufz.

Las ! je, povret, ignorant tout ce mal,
 Te preparois cierge et licet nuptial ;
 D'un gendre fut l'esper premier de moy,
 Et le second de veoir enfans de toy,
 Or d'un troupeau mary te fault avoir,
 Et d'un troupeau lignée recevoir,

Et n'est possible à moy que finir face
 Tant de douleurs par mort qui tout efface,
 Ains estre Dieu ce m'est nuisante chose,
 Et de la mort la porte qui m'est close
 Prolonge et faict le mien regret durable
 En aage et temps eternal perdurable. »

Comme Inachus disoit son desconfort,
 Argus se iève, et, en le poulant fort,
 Mene par force en pasturages maintz
 La povre fille arrachée des mains
 De son cher pere, et puis occupe et gaigno
 Legerement le hault d'une montaigne
 Assez loingtaine, où se sied et acule,
 Et là séant en toutes partz specule.

Lors Juppiter, roy de tous les celestes,
 Plus endurer ne peult tant de molestes
 A celle Yo, du bon Phorone extraicte.
 Si appella son filz que une parfaicte
 Clere Pleiade eust en enfantement :
 Mercure eust nom : luy feit commandement
 D'occire Argus. Si ne demoura gueres
 Mercure à prendre aux piedz esles legeres,
 En main puissante aussi la verge preste
 D'endormir gens, et son chapeau en teste.

Tantost après que celuy dieu Mercure
 Eust disposé tout cela par grand'cure,
 Du hault manoir de son pere saulta
 Jusques en terre, où son chapeau osta ;
 Semblablement des esles se denue,
 Et seulement sa verge a retenue.
 D'icelle verge (en s'en allant) convoye
 Brebis en troupe, à travers champs sans voye,
 Comme un pasteur chantant de chalumeaulx
 Faictz et constructz de pailles ou roseaulx.

Argus, vacher de Juno, tout espris
 Du son de l'art nouvellement appris,
 Luy dit ainsi : « Quiconques sois, approche :
 Tu pourras bien te seoir sur ceste roche
 Avecques moy. En autre lieu du monde
 L'herbe n'est point (pour certain) plus feconde
 Pour le bestail ; tu veois aussi l'umbrage

Bon aux pasteurs en cestuy pasturage. »

Mercure adonc s'assit auprès d'Argus,
Tint et passa en propos et argus
Le jour coulant, parlant de plusieurs poinctz ;
Et en chantant de ses chalumeaulx jointz
L'un avec l'autre, à surmonter il tasche
Les yeulx d'Argus gardans Yo la vache ;
Et toutesfoys Argus vaincre s'efforce
Le doulx sommeil amolissant sa force.
Voyre, et combien que jusques au demy
De tous ses yeulx se trovast endormy,
Ce nonobstant veille de l'autre part ;
S'enquiert aussi pourquoy et par quel art
Trouvée fut la fluste dont chantoit,
Car puis un peu inventée elle estoit.

Lors dit Mercure : « Aux montz gelez d'Arcade,
En Nonacris, sur toute Hamadriade
Une Nayade y eut trèsrenommée :
Syringue estoit par les Nymphes nommée.

Non une foys, mais par diverses tires,
Avoit moqué grand nombre de Satyres
Qui la suyvoient, et tous les Dieux avecques
Du boys umbreux et champ fertile d'illecques.

En venerie et virginal' noblesse
Elle ensuyvoit Diana, la deesse
De l'isle Ortige, et accoustrée et ceincte
A la façon de ceste noble sainte,
Maintz eust deceu, et pour Diane aussi
Prendre on l'eust peu, ne fust que ceste cy
Avoit un arc de corne decoré,
Et ceste là en avoit un doré :
Encore ainsi maintes gens decevoit.

Or le dieu Pan un jour venir la veoit
Du mont Lycée, et ayant sur sa teste
Chappeau de pin, luy fait ceste requeste :

« O noble Nymphé, obtempere au plaisir
D'un Dieu qui a grand vouloir et desir
De t'espouser. » Bref, mainte autre aventure
Restoit encor à dire par Mercure :
C'est asçavoir (tel priere ennuyante
Mise à despris) la nymphe estre fuyante

Par boys espez, tant que de grand randon
 Vint jusque au bort du sablonneux Ladon,
 Fleuve arresté, et comment à la suyte,
 Lorsque les eaux empescherent sa fuyte,
 Ses claires sœurs pria illecques près
 De la muer : aussi comment après
 Que Pan cuyda Syringue par luy prise,
 Au lieu du corps de la Nymphe requise
 Tint en ses mains des cannes et roseaux
 Croissans autour des paludz et des eaux :
 Comment aussi, quand dedans anhela,
 Le vent esmeu dedans ses cannes là
 Y fait un son delicat en voix faincte,
 Semblable à cil d'un cueur qui faict sa plaincte ;
 Et comment Pan, surpris de son predict,
 Et du doulx art tout nouveau, luy a dict :
 « Cestuy parler et chant en qui te deulx
 Sera commun tousjours entre nous deux. »
 Aussi comment pour eternal renom
 Dès lors retint et donna le droict nom
 De la pucelle à ses flustes rurales,
 Jointes de cire, en grandeur inegales.

Ainsi pour vray que Mercure devoit
 Dire telz mots, les yeulx d'Argus il veoit
 Tous succomber, et sa lumiere forte
 De grand sommeil enveloppée et morte.

Soudain sa voix refraignit et cessa,
 Et puis d'Argus le dormir renforça,
 Adoucissant de la verge charmée
 Les yeulx foiblez de sa teste assommée.

Lors tout subit d'un glaive renversé,
 Baissant le chef, en dormant l'a blessé
 Au propre endroict auquel est jointe et proche
 La teste au col : puis du hault de la roche
 Le jecte à val, et le mont hault et droict
 Souille du sang. Ainsi es orendroit
 Gisant par terre, ô Argus, qui vivois,
 Et la clarté qu'en cent yeulx tu avois
 Est or estaincte, et la seule obscurté
 De mort surprend cent yeulx et leur clarté.

Adonc Juno prend ces yeulx, et les fiche

Syringue
 en roseau.

Mort
 d'Argus.

Dessus la plume au paon, son oyseau riche,
Et luy emplit toute la queue d'yeulx,
Clers et luyans comme estoilles des cieulx.

Les yeulx
d'Argus
mys à la queue
du Paou.

Soudain Juno en ire ardante brusle,
Et du courroux le temps ne dissimule ;
Car Erinnys, la deesse de rage,
Mit au devant des yeulx et du courage
D'icelle Yo, et cacha l'insensée
Maint aiguillon secret en sa pensée,
Espoventant par rage furibonde
La povre Yo fuyant' par tout le monde.
O fleuve Nil, en grand labeur et plaindre
Tu luy restois le dernier à atteindre,
Auquel pourtant à la fin elle arrive,
Et en posant tout au bout de la rive
Ses deux genoulx, se veautra en la place,
Et en levant sa telle quelle face
Vers le hault ciel, renversant en arriere
Son col de vache, en piteuse priere,
En larmes d'œil et en gemissemens,
Et en plainctifz et gros mugissemens,
Elle sembloit à Juppiter crier,
Et de ses maulx fin final' luy prier.

Lors Juppiter de ses deux bras embrasse
Sa femme au col, la priant que de grace
Vueille de Yo finalement finir
La grande peine : « Et quant à l'advenir,
De moy, dit-il, toute craincte demects,
Car ceste cy ne te sera jamais
Cause de dueil ; et aux stygieux fleuves
Commande ouyr cestuy serment pour preuves. »

Quand Juno eust appaisé sa poincture,
Yo reprint sa premiere stature,
Et faicte fut ce que devant estoit :
Du corps s'enfuyt le poil qu'elle vestoit ;
Lors luy descroist des cornes la grandeur,
Moindre devient de ses yeulx la rondeur.
Gueule et museau plus petis luy deviennent,
Espaules, bras, et les mains luy reviennent ;
L'ongle de vache en nouveaulx piedz et mains
Fut devisée en cinq ongles humains.

Yo retourne
en forme
humaine.

Bref, rien n'y eut de la vache sur elle,
 Fors seulement la blancheur naturelle,
 Et tout debout fut la Nymphé plantée
 Du cheminer de deux piedz contentée,
 N'osant parler, que de la gorge n'ysse
 Mugissement comme d'une jénisse,
 Et avec craincte essayoit à redire
 Ce qu'autresfoys elle avoit bien sceu dire.

Or maintenant en deesse honorée,
 Elle est du peuple en Egypte adorée,
 Parquoy en elle Epaphus on pourpense
 Estre engendré de la noble semence
 De Juppiter, et bref, en lieux certains
 Cestuy Epaphe a ses temples haultains.
 Faicts à l'honneur de son pere et de luy.

Or en ce temps vray est qu'à icelluy
 Estoit esgal de cueur, d'aage et puissance
 Un qui avoit du Soleil prins naissance,
 Dict Phaëton, qui jadis devisant
 De ses grans faictz, et honneur non faisant
 A Epaphus, en gloire se mectoit
 Dont le Soleil son propre pere estoit.

Ce qu'Epaphus ne peut pas bonnement
 Lors endurer, et luy dit pleinement :
 « O povre sot, tu mectz foy et credit
 A tout cela que ta mere te dit,
 Et te tiens fier, et louenges retiens
 D'un pere fainct, qui pour vray ne t'est riens. »

Lors Phaëton rougit d'ouyr ce dire,
 Et refraignit de vergogne son ire ;
 Puis s'encourut à Clymene sa mere,
 Luy apporter l'injure tant amere,
 Et si luy dit : « Chere mere, au surplus,
 Cela dequoy tu te dois douloir plus,
 C'est que rien n'ay repliqué sur l'injure ;
 Car, quant à moy, je suis de ma nature
 Doulx et courtois, et l'autre insupportant
 Et outrageux : mais j'ay honte pourtant
 Dont tel opprobre on m'a peu imputer,
 Et que sur champ ne l'ay sceu confuter.
 Donc si créé suis de ligne celeste,

Debat
 de Phaëton et
 Epaphus.

Monstre à present le signe manifeste
 D'un genre tel, tant digne et precieux,
 En maintenant que je suis des haultz cieulx. »

Ces motz finiz, ses deux bras avança,
 Et de sa mere au col les enlassa,
 La suppliant par son chef tant chery,
 Et par celluy de Merops son mary,
 Et en l'honneur des nopces de ses sœurs,
 De luy donner signes certains et seurs
 De son vray pere. En effect, à grand' peine
 Sçait on lequel a plus esmeu Clymene,
 Ou le prier par son filz proposé,
 Ou le despit du reproche imposé.

Les bras au ciel lors tendit et leva,
 Et regardant le Soleil elle va
 Dire ces motz : « Par la lumiere sainte,
 De luy sans raiz environnez et ceincte,
 Qui nous veoit bien, et qui entend noz voix,
 Je jure, filz, que ce Soleil que vois,
 Et qui le monde illumine et tempere,
 T'a engendré, et que c'est ton vray pere.
 Si menterie en mes propos je mets,
 Je me consens qu'il face que jamais.
 Je ne le voye, et que ceste lumiere
 Soit maintenant à mes yeulx la derniere.

Or tu n'as pas grand affaire à congnoistre
 La demourance à ton pere, et son estre,
 Car la maison dont il se leve et part
 Est fort voysine à nostre terre et part.
 Si aller là tu desires et quiers,
 Pars de ceste heure, et à luy t'en enquiers. »

Quand Phaëton de sa mere eust ouy
 Un tel propos, soudain fut resjouy,
 Tressault de joye, et se promet soymesme
 Les plus haultz dons des regions supresmes.

Bref, son pays d'Ethiope il traverse,
 Et les Indoys gisant soubz la diverse
 Chaleur du ciel, et promptement de là
 En la maison de son clair pere alla.

LIVRE SECOND DE LA METAMORPHOSE D'OVIDE

Description
du palais
de Phebus.

Le grand palais où Phebus habitoit
Hault eslevé sur columnes estoit,
Tout luisant d'or et d'escarboucles fines,
Qui du clair feu en splendeur sont affines ;
De blanc yvoire estoit la couverture ;
Le grand portail fut à double ouverture,
De fin argent espendant mille raiz ;
Moult sumptueux estoit et de grans fraiz ;
Mais la façon les estoffes surpasse,
Car Mulciber, des fevres l'oultre passe,
Y entailla de la mer la claire unde,
Qui tournoyoit la terre ferme et ronde,
Et y grava des terres le grand tour,
Avec le ciel qui se courbe à l'entour.

En ceste mer les Dieux marins veoit on,
C'est asçavoir, le resonnant Triton,
Puis Protheus, qui se transforme ainsi
Comme il luy plaist, et Egeon aussi,
Lequel estrainct parmy les undes pleines
De ses grans bras les gros dos des baleines ;
Doris aussi, et ses filles ensemble,
Dont l'une part en la mer nouer semble ;
L'autre, seant' en quelque isle ou rocher,
Ses vertz cheveux semble faire secher ;
L'autre au vif semble estre sur un poisson.
Visages n'ont toutes d'une façon,
Non pas aussi trop differens à veoir,
Mais comme il fault entre sœurs les avoir.
La terre, après, qui là estoit empraincte,
Hommes portoit, fleuves et ville mainte,
Bestes, forestz : Nymphes illec cherchans
Leur demourance, et autres Dieux des champs.
Puis là dessus estoit fort bien gravée
Du ciel luisant la figure eslevée,

Et y avoit dessus la porte dextre
Six signes clairs, et six à la senestre.

En la maison que j'ay cy racomptée
Yint Phaëton par une grand' montée,
Et de prinsault devant les yeulx se boute
Du pere sien, dont il estoit en doubte :
Si se tint loing, car de plus près estant
N'eust peu souffrir clarté qui luysoit tant.

Le clair Phebus à la barbe dorée,
Robbe portant de pourpre colorée,
Seoit en trosne à sa haulteur duysant,
Garny de mainte esmeraude luyant.

Autour de luy sont en ce beau sejour
L'An et les Moys, les Siecles et le Jour.
Les Heures là tiennent aussi leurs places,
Toutes de reng par egales espaces.
Là est debout Printemps le nouveau né.
Qui d'un chapeau de fleurs est couronné ;
Là est sur piedz l'Esté, nud sans chemise,
D'espiz de bled la couronne au chef mise ;
Automne aussi, qui les membres tachez
Avoit par tout de raisins escachez,
Avec Yver, qui tremble et qui frissonne,
Et dont le poil tout chenu herissonne.
Au milieu d'eulx Phebus son siege avoit ;
Lors de ses yeulx, dont toute chose voit,
Veit ce jeune homme estonné à merveilles
De veoir là hault choses si compareilles ;
Si luy a dit à chef de temps ainsi :

« Que cherches tu en ce palais icy,
O Phaëton, enfant tresrecevable
De moy ton pere, et non desavouable ?
Que cherche tu ? — O lumiere pudique,
Ce respond il, Phebus, mon pere unique,
S'il est ainsi que tu vueilles que j'use
De ce nom là, sans ce que j'en abuse,
Et s'il est vray que ma mere, qui faict
Tant de sermens, ne couvre son meffaict
Soubz couleur faulse, en te monstrant vray pere,
Fais moy un don par lequel il appere
Que je suis tien, et hors de ma pensée

Phaëton.

Soit, je te pry, ceste doubte chassée. •

Ces motz finiz, Phebus, qui l'escouta,
 Ses clairs rayons estincellans osta
 D'entour du chef, et luy commande après
 De s'approcher hardiment de plus près;
 Puis l'accolla, disant : « En verité,
 Mon cher enfant, tu n'as point meritè
 Que te renonce, et Clymene a produit
 Vray, naturel et legitime fruit
 S'il en fut onc : or sans autres tesmoings,
 A celle fin que tu en doubtes moins,
 Demande un don tel que tu le voudras :
 Tien toy certain que de moy ne fauldras
 A l'obtenir. O grand serment des Dieux :
 Paluds d'enfer, incongneuz à mes yeulx,
 Soyez presens à ce que j'ay promis. »

A peine avait à fin son propos mis,
 Que Phaëton, d'une ardeur jeune et grande,
 Le chariot de son pere demande,
 Avec la charge et le gouvernement
 De ses chevaux, pour un jour seulement.
 Dont tout à coup Phebus se repentit
 D'avoir juré, et du grief qu'il sentit
 Son chef luysant secoua plusieurs foys,
 Disant : « Mon filz, ma parole et ma voix
 Trop de leger s'accorda à la tienne.
 Que pleust aux Dieux que la promesse mienne
 Retinse encor : je confesse ce point,
 Que ce seul don ne t'accorderois point.

Or est besoing de ton propos changer,
 Car ton desir est plein de grand danger;
 O Phaëton, ton sens peu raisonnable
 Quiert un hault don, voyre mal convenable
 A ceste force encor' si peu virile,
 Et à cest aage encor si puerile.
 Tu es mortel et subject à trespas :
 Ce que tu quiers mortel certes n'est pas,
 Ainçoys te dy qu'il y a plus d'affaire
 Qu'il n'est permis aux Dieux d'en pouvoir faire.
 Bref, tu ne sçais que tu vas affectant;
 Les autres Dieux auront du pouvoir tant

Qu'il leur plaira : mais celuy seul je suis
Qui le flambant chariot mener puis.

Le roy du ciel, dont la main merveilleuse
Jecte où luy plaist la fouldre perilleuse,
Ne s'y pourroit luy mesme habilater,
Et qu'est il rien plus grand que Juppiter ?

Si difficile est la voye premiere,
Que mes chevaulx ont peine coustumiere
A la monter, partans au point du jour,
Combien qu'ilz soient tous frais et de sejour.

Le hault chemin est du ciel au milieu,
D'où bien souvent moy mesmes, qui suis Dieu
Tremble et fremy de frayeur et d'esmoy,
Voyant la terre et la mer dessoubz moy.

L'autre chemin dernier est en descente.
Et a besoing de conduite decente.
Aussi Thetys. qui en mer me reçoit,
Toujours s'effraye alors qu'elle apperçoit
Que je descens, et entre en paour subite
Que je ne tombe et ne me precipite.

Et d'autre part, du hault ciel la rondeur
Incessamment tourne de tel' roydeur
Qu'avecques soy les estoilles il tire,
Et d'un grand branle impetueux les vire ;
Mais j'y resiste, et la force qui dompte
Les autres tous, jamais ne me surmonte ;
Ains en allant du ciel tout au contraire
On voit du bas au plus haut me retraire.

Prends donc le cas que le chariot myen
Je t'ay donné ; entreprendras tu bien
Tirer devers les deux poles, en sorte
Que la roydeur du hault ciel ne t'emporte ?

Tu crois (peult estre) en tes discours debiles,
Que là hault sont forestz, temples et villes :
Je t'averty (affin que ne tresbuches)
Qu'aller il fault par dangers et embusches,
Et que passer te fault devant les formes
Des animaulx horribles et difformes.
Donques, affin que tu tiennes la voye
Si seurement que rien ne te desvoye
Passer auprès des cornes conviendra

Du fier Taureau, qui contre toy viendra ;
 Du Sagittaire ayant l'arc en la main,
 Et du Lyon cruel et inhumain ;
 Puis le chemin du Scorpion suyvras,
 Qui d'un grand tour courbe ses villains bras ;
 Celluy du Cancre aussi finablement,
 Qui les deux bras courbe tout autrement.

Et n'est en toy povoir par nulz travailx
 Du premier coup regir mes fiers chevaulx :
 Fiers pour le feu qui ard en leurs poictrines,
 Et qui leur sort par bouches et narines.
 Certes, depuis que leurs aigres courages
 Sont eschaufez, tant sont folz et volages,
 Qu'à bien grand' peine ilz souffrent pour leur guide
 Ma propre main, et tirent à la bride.

Donques, affin que d'un don mortifere
 Je ne t'estrene, hélas ! mon filz, differe :
 Prends garde à toy, et refrains ton desir
 Ce temps pendant que tu as le loysir.
 Tu veulx, affin d'avoir la congnoissance
 Comme tu as de mon sang pris naissance,
 Qu'un gage seur en tes mains s'abandonne :
 Las ! en craignant gage seur je te donne,
 Et ceste peur que celer je ne puis
 Tesmoingne assez que ton pere je suis.
 Jecte un petit sur ma face tes yeulx,
 Et voy mon tainct : que pleust ores aux Dieux
 Que jusque au cueur me peusses veoir aussi
 Et là dedans comprendre mon soucy.

Au demeurant, veoyz tout ce qui abonde
 En cestuy riche et universel monde,
 Et de si grans et tant d'autres richesses
 Dont terre et mer et ciel font leurs largesses
 Demande m'en ce que bon tu verras ;
 D'estre esconduit au danger ne cherras :
 Fors qu'en cecy je ne te diray non,
 Qui n'est que peine (à bien dire son nom)
 Non point honneur. O mon enfant trèscher,
 Peine pour don tu viens icy chercher.
 Qui te fait tant estre à mon col pendu ?
 Oste tes bras, flateur mal entendu .

Tu obtiendras (et t'en tiens assuré,
 Puis que les eaux d'enfer j'en ay juré)
 Ce que voudras, tant soit la chose grande ;
 Mais sois au moins plus sage en ta demande. »

Ainsi Phebus son filz admonnestoit,
 Qui à ses dictz fort repugnant estoit,
 Opiniastre en son premier propos,
 Et le beau char convoyte sans repos.
 Donc quand son pere avec peine indicible
 Eust differé tant qu'il luy fut possible,
 Il le mena au lieu hault où rengé
 Estoit ce char, par Vulcanus forgé :
 D'or fut l'aisseul ; d'or luysoient tout autour
 Les deux lymons ; d'or estoit le hault tour
 De chasque roue, et l'ordre bel et gent
 De chascun ray fut estoffé d'argent.
 Sur les coliers sont belles chrysolithes
 Mises par ordre, avec gemmes esclites,
 Desquelles fut grande lumiere issant,
 Pour le soleil contre resplendissant.
 Et ce pendant que l'œil et hault courage
 De Phaëton contemploit cest ouvrage,
 Aurore vint ouvrir les portes closes
 De l'orient, toutes plaines de roses.
 Si vont fuyant les estoilles par routes,
 Que Lucifer devant soy chasse toutes
 A grans troupeaux ; et après tout le reste
 Sort le dernier de la maison celeste.

Lors, aussi tost que Phebus apperçoit
 Que terre et monde à rougir commençoit,
 Et qu'il eust veu toutes pasles et mornes
 Esvanouyr du croissant les deux cornes,
 Il va soudain les Heures appeller,
 Et les chevaux leur commande atteler,
 Ce qu'elles font : et les chevaux superbes,
 Fort bien repeuz d'ambrosiennes herbes,
 Hors de l'estable ont tirez et guidez,
 Et de leurs frains bien resonans bridez.

Le pere adonc d'un unguent précieux
 Oingnit le blanc visage gracieux
 De son cher filz, et de tendre et sensible

Contre l'ardeur le rendit deffensible ;
 Si luy a mis les raiz autour du chef,
 Et les mectant redoubla de rechef
 Mille souspirs, qui son prochain martyre
 Pronostiquoient, et sur ce luy va dire :
 « Au moins, mon filz, à l'advis que ton pere
 Te veult donner, si tu peulx, obtempere :
 Les fiers chevaulx piquer donne toy garde,
 Ains par la resne à force les retarde.
 De leur gré vont, voyre si roide et fort,
 Qu'à les tenir fault merveilleux effort ;
 Et ne fault pas que d'aller t'aventures
 Directement le long des cinq arctures :
 Le vray chemin qu'à tenir je t'encharge
 Va de travers en curvature large,
 Et seulement jusque à l'extremité,
 De trois cerceaux son but est lymité,
 Du pole austral tant qu'il peult s'esloingnant,
 Aussi de l'Ourse, à l'Aquillon joingnant.
 D'aller par là, non par ailleurs, t'advoue :
 Tu verras bien les traces de la roue.
 Et pour donner eschauffoison egale
 A terre et ciel, ne monte ne devalle :
 Car si ton char en l'air hault monter laisses,
 Le ciel ardras : si aussi tu l'abaisses,
 Par mesme feu la terre destruyras.
 Tiens le moyen, à seurté tu yras.
 Aussi, affin que la roue qui tourne
 Du costé droict ne te meine et destourne
 Au Serpent tors, et qu'au signe de l'Arc
 La gauche roue aussi point ne t'esgare,
 Tien l'entredeux, ne fais destorse aucune ;
 Le demourant le laisse à la Fortunc,
 Laquelle puisse à ton secours veiller.
 Et mieulx que toy te vueille conseiller.
 Or ce pendant que t'ay propos tenu,
 L'humide nuict parataindre est venu
 L'extremité de l'Hesperide mer ;
 Honnestement ne pouvons plus chommer :
 On me demande, et Aurore avancée
 Reluyt desja, toute obscurté chassée.

Prends ceste resne, il est temps de partir,
 Ou si tu veois que puisses divertir
 Ta fantasie, use pour ton grand bien
 De mon conseil, non du chariot mien.
 Oultre, tandis qu'as d'y penser le terme,
 Et que tu es encores en lieu ferme,
 Sans que mal duit tu sois encor jecté
 Dessus le char follement convoité,
 Concede moy clarté en terre esclandre
 Laquelle veoir tu puisses sans esclandre. »

Lors Phaëton, de corps jeune et habile,
 Saulta dedans le chariot mobile,
 Sur piedz se plante, et grand plaisir prenoit
 A manier la resne qu'il tenoit,
 Puis mercia son pere plein d'ennuy.
 Contre et maulgré la volenté de luy
 Ainsi s'en va le jeune Phaëton.

Phaëton
 monté
 au chariot.

Lors Pyrois, Eous et Æthon,
 Phlegon aussi, chevaux du Soleil clair,
 En hennissant de feu remplirent l'air,
 Et du ciel clos les barres grans et lées
 Heurtent des piedz, lesquelles reculées
 Furent soudain par Thetys, qui encore
 De son nepveu les fortunes ignore.
 Donc quand le ciel ainsi par elle ouvert
 Se fut monstré bien large et descouvert,
 Les fiers chevaux deslogeans galoperent
 Parmy les airs, et les nues coupperent,
 Oultrepassans, tant fut prompt leur depart,
 Le vent yssu d'icelle mesme part.
 Mais trop à l'aise et peu chargez se treuvent,
 Ne, qui pis est, bien congnoistre ne peuvent
 Qui les conduit, et pas ne leur pesoit
 Le joug ainsi que paravant faisoit,
 Ains comme danse en la mer le navire
 Sans juste poix, et sur l'eau tourne et vire,
 Puis çà, puis là, instable et sans arrest,
 Pour ce que vague et par trop leger est;
 Ainsi, n'ayant l'accoustumée charge,
 Ce chariot par le ciel hault et large
 Saulte et ressaulte, et l'air le poulse et guide

Les quatre
 chevaux
 du Soleil.

Encontremont, comme une chose vuide.
 Ce que sentant les chevaux attelés,
 Hors du chemin battu s'en sont allez,
 Et d'un grand cueur leurs frains vindrent à mordre
 Sans plus courir selon le premier ordre.
 Dont Phaëton se print à estonner,
 Ne sçait la bride à quelle main tourner,
 Ne sçait la voye, et quand il la sçauroit,
 Sur les chevaux nulle puissance auroit.

Les sept trions tous gelez de froidure
 Furent surpris de chaleur aspre et dure,
 Et se baigner pour neant ont tendu
 En l'Océan, qui leur est deffendu.
 La grand' serpente au pole arctique empraincte,
 Morne de froid, et à nul donnant craincte,
 Sentit ardeur, et du chauld irritée,
 Conceut en soy fureur inusitée.
 On dit aussi par tout (ô Bootes)
 Que moult troublé alors enfuy t'es,
 Quoy que courir ne pouvois ne voulusses,
 Et qu'empesché à ta charrette fusses.

Dont aussi tost que du hault des ciers ciculx
 Le miserable en bas jecta les yeulx,
 La terre veit en rondeur bien formée
 Totalelement dessoubz luy abysinée.
 Si devint pasle, et de peur promptement
 Aux deux genoulx luy vint un tremblement ;
 Et par si claire et grand' resplendissance
 Obscurité print en ses yeulx naissance.

Ja voudroit il qu'en ces lieux supernelz
 N'eust onc mené les chevaux paternelz ;
 Ja se repent dont sa race a congneue,
 Et plus, d'avoir sa requeste obtenue,
 Ja souhaittant de Merops estre né.
 Le malheureux est ainsi pourmené
 Que le navire agité des oraiges,
 Auquel le maistre a lasché les cordaiges,
 L'abandonnant du tout à la mercy
 Des oraisons, des veuz, des Dieux aussi.

Que fera il ? Il a laissé derriere
 Beaucoup de ciel, et si en veoit arriere

Plus devant soy : il mesure, il compasse
 En son cerveau et l'une et l'autre espace :
 Aucunesfois vers l'occident se tourne,
 Aucunesfoys son œil jette et sejourne
 Sur l'orient ; mais il est fort à craindre
 Que jamais plus ne les puisse retraindre ;
 Car rien ne fait de ce que faire tasche,
 Tant y est neuf : la bride point ne lasche ;
 La tenir court ne luy sert d'un seul point,
 Et des chevaulx les noms ne congnoist point ;
 Puis, tout tremblant, veoit les merveilles sacres
 Qui sont là sus, et les grans simulacres
 Des monstres fiers qui en diverses parts
 Par tout le ciel sont semez et espars.

Là est un lieu où parmy ceste tourbe
 Le Scorpion sa queue et ses bras courbe
 En forme d'arc, et jusques aux manoirs
 De ses voisins estend ses membres noirs.

Quand l'enfant veit la beste monstrueuse,
 De noir venin toute moyte et sueuse,
 Le menassant à luy de près se joindre,
 Et de sa queue aiguillonnant le poindre,
 Povre de sens, tellement s'estonna,
 Que de frayeur la bride abandonna.
 Quand sur le dos les chevaulx la sentirent,
 En s'escartant parmy les airs bondirent,
 Et librement d'allées et venues
 Vont galopant regions incongnues.
 Là où leurs cours impetueux les porte,
 Là sans compas chascun d'eux se transporte.
 Jusques au ciel des estoilles ilz vont ;
 Le charyot traient et rouller font
 A travers lieux où n'a chemin ne sente :
 Plustost vont hault, plustost vont en descente,
 Et de droict fil viennent fondre grand' erre
 Jusques à l'air plus prochain de la terre,
 Si qu'esbabie est la Lune en sa sphere
 De veoir courir les chevaulx de son frere
 Dessoubz les siens ; et les nues esparses
 Parmy les airs fument à demy arses ;
 Mesmes la Terre, au plus bas lieu assise,

De flambes est (comme le reste) esprise :
 Toute se fend pour l'humeur qui tarit,
 L'herbe se fene, arbre et fueille perit ;
 Le champ du blé à son dommage baille
 Au feu ardant foison de seiche paille.
 Cela n'est rien : les grans villes et fortes,
 Murs et remparts bruslent, jusques aux portes.
 Et pour neant du feu les gens se gardent :
 En cendre vont ; boys et montaignes ardent ;
 Timolus en ard, le mont Athos s'enflambe,
 Taurus se brusle, Oete est tout en flambe ;
 Si fut Ida pour lors seiche et sans eaux,
 Qui paravant triumphoit en ruisseaux :
 Et Helicon, des neuf Muses aymé,
 Aussi Æmus, non encore surnommé
 Cægrien ; grand flamme fait Ætna,
 Car pour un feu à ce coup deux en a ,
 Cynthus, Eryx, Parnassus à deux testes ;
 Cytheron, propre à celebrer les festes ;
 Mimas, Othrys et Dindyma s'allument ;
 De Rhodopé les neiges se consomment ;
 En feu s'en va Mycalé et Caucase ;
 Maulgré son froid la Scythie s'embrase ;
 Le grand mont d'Osse avec Pindus brusla
 Voyre Olympus, plus grand que ces deux là,
 Si feirent bien les grans Alpes cornues,
 Et Apennin, lequel soustient les nues.

Lors Phaëton va adviser le monde
 Qui flamboyoit de feu tout à la ronde,
 Si que du chauld grand'angoisse portoit,
 Et, anhelant, de sa bouche sortoit
 Comme d'un four vapeur de chaleur pleine.
 Son char s'enflambe : intolerable peine
 Luy ont en l'air les bluettes donné,
 Et, de fumée espesse environné,
 Ne sçait où va, ne où il est, et l'emmenent
 Les promptz chevaulx ou leurs plaisirs les menent.

Pourquoy les
 Æthiopes
 sont noirs

On tient qu'alors les Æthiopes prindent
 Tainct si haslé, que Mores ilz devindrent,
 Et que du chault qui l'humeur estancha,
 Comme on la veoit la Libye secha.

Nymphes adonc, pleurans eschevelées,
 Foisioient le dueil des sources escoulées ;
 La Beotie avec une soif grande
 Cherche Dircé ; Argos par tout demande
 Amymoné, sa fontaine liquide ;
 Ephiré quiert la source Pirenide ;
 Les fleuves grans, grans de rives et fons,
 Ne furent pas en leurs canaux profons
 Bien asseurez, mais trop plus qu'esbahys.
 Au fil de l'eau a fumé Tanays,
 Aussi a faict Peneus l'ancien,
 Et Caycus, fleuve Teuthracien,
 Et Ismenos, riviere non dormante,
 Et de Phocis le beau fleuve Erymanthe,
 Et Xantus clair, qui devoit ardre encor,
 Et Lycormas, qui est aussi blond qu'or,
 Et Meander, qui va s'esbanoyant
 Dedans son eau çà et là tournoyant ;
 Eurotas brusle, et Melas de Mygdone,
 Et Euphrates, arrousant Babylone.
 Thermodoon, Phasis, Ganges, Ister,
 A ceste ardeur ne peurent resister.
 Orontes ard ; d'Alpheus les eaux vives
 Et Sperchius ardent jusques aux rives,
 Et le fin or qui en Tagus se treuve,
 Fondu du feu, couloit comme le fleuve.
 Les cygnes blancz qui de leur melodie
 Solennisioient les fleuves de Lydie
 Ardoient, avec nombre infini d'oyseaux,
 Dedans Caystre, au beau milieu des eaux.

Le Nil fuyt, effrayé du meschef,
 Au bout du monde, et retira son chef
 Si bien que point n'apparoist aujourd'huy
 Encor voit on sept entrées de luy,
 De qui les eaux s'en sont toutes allées ;
 Maintenant sont sept pouldreuses vallées.
 Pareil malheur a les undes taries
 D'Hebre et Strymon, aux terres Ismaries,
 Et des plus beaulx qu'en Occident congnois,
 Du Pau, du Rhin, du Rhosne Lyonnois,
 Aussi du Tibre, à qui estoit promis

Qu'à luy seroit tout le monde soumis.

La terre fend, et parmy les fendaces
 La grand' lueur jusqu'aux regions basses
 A penetré, et si clair y raya,
 Que Proserpine et Pluton s'effraya.
 La mer se serre, et ce qu'on disoit mer
 De sable sec un champ se peult nommer.

Les montz terreux soubz l'eau profonde estans
 Sont descouverts, et, se manifestans,
 Le nombre accru ont des Cyclades isles.
 Aux fons s'en vont les poissons moult debiles
 Nobles daulphins pour la chaleur n'osoient
 Saillir en l'air, comme devant faisoient,
 Maint beuf de mer, et mainte grand' baleine
 Au fons de l'eau gisent mors sur l'arcine;
 Doris, Nerée et leurs filles, fachées,
 Mesmes se sont (ainsi qu'on dit) cachées
 Dessoubz l'eau tiede, et le grand Neptunus
 Tout renfrongné osa ses bras tous nuds
 Trois foys hors l'eau mectre et advanturer :
 Trois foys ne sceut l'air ardent endurer.

Finablement Terre, dame très-saincte,
 Des eaux de mer environnée et ceincte,
 Et des ruisseaux que l'infortune amere
 Feit retirer au ventre de leur mere,
 Va mettre hors parmy une crevace
 Jusques au col sa liberale face,
 La main au front, et d'un grand tremblement
 Esbranlant tout universellement,
 Plus bas un peu s'assit et s'avalla
 Que de coustume, et puis ainsi parla :

Oraison
 de la Terre.

« Si tout cecy (supreme Deité)
 A gré te vient, et je l'ay merité,
 A quel propos cesse à present ta fouldre?
 Puis que finir me convient, et resouldre
 Par feu cruel, vien moy du tien ferir :
 Regret n'auray de telle main perir.
 A peine puis dire un mot (et sans doubté
 La grand' vapeur quasi l'estouffoit toute);
 Regarde moy, et entens à mes veux;
 Grillez et ars sont desja mes cheveux;

Flambe et fumée aussi mes yeulx affollent,
 Et sur mon chef les estincelles volent.
 Est ce l'honneur, le fruit, le benefice
 Que tu me rens de mon fertile office,
 Et pour l'ennuy, la froissure et l'ahan
 Que j'ay de herce et de soc, d'an à an?
 O Dieu des Dieux, me traictes tu ainsi
 Pour mon loyer d'administrer icy
 L'herbe aux troupeaux, les fruitz meurs et recens
 Au genre humain, et à vous de l'encens?
 Or prens encor que merité je l'aye :
 Qu'ont faict les eaux pour souffrir ceste playe?
 Qu'a desservy ton bon frere Neptune?
 Pourquoi la mer (qui luy est par Fortune
 Escheue en lot) va elle en descroissant,
 De jour en jour loing du ciel s'abaissant?
 Las! si l'amour de moy et de ton cher
 Frere germain ton cueur ne vient toucher,
 Vueilles au moins, par pitié, prendre garde
 A ton clair ciel; ô Dieu puissant, regarde :
 Bas et hault fume et l'un et l'autre pole;
 Si tant soit peu la flambe les viole,
 Voz beaulx manoirs ruyneront, hélas!
 Ne vois tu point comment ahane Athlas?
 A peine peult soustenir sur l'eschine
 Du ciel trèshault l'enflambée machine.
 Si mer, si terre et ciel s'en vont perduz,
 Au vieil Chaos retournons confonduz.
 Retire donc du feu si peu de chose
 Qui reste encor, et le tout mieulx dispose. »

A tant se teut la Terre douloureuse,
 Car endurer la vapeur chaleureuse
 Plus ne pouvoit, ne parler nullement,
 Parquoy son chef retira promptement
 Tout dedans soy, aux fosses soubzterraines
 Qui des enfers estoient les plus prochaines.

Lors Juppiter misericordieux,
 Après avoir bien faict entendre aux Dieux,
 Mesme à celuy qui le char a donné,
 Que sans secours tout s'en va ruyné,
 Droict au plus hault de la tour se retire

D'où d'icy bas les nues il attire.
 Et de laquelle, en tel endroit qu'il veult
 Lance la fouldre et le tonnerre esn eut.
 Mais pour celle heure il n'eust pas s'eu où qu'erre
 Nues qu'il peust attirer de la terre,
 N'aucunes eaux que du ciel feist pleuvoir :
 Parquoy tonna. et de tout son pouvoir
 Darda la fouldre avecques le bras dextre
 Sur le nouveau charretier mal adextre,
 Luy osta l'ame et le char embrasé,
 Et par le feu a le feu appaisé.

Les fortz chevaulx, qui de peur trebuscherent,
 Culebutans tous ensemble. arracherent
 Leurs colz des jous; les harnois ont laissez
 Sur le chemin, rompuz et despezcez.
 Loing d'un costé gist le mort tombé seul;
 De l'autre gist hors des lymons l'aysseul;
 Roues et raiz et pieces esclatées,
 Du chariot au loing sont escartées,
 Et Phaëton, à qui les aspres feux
 Faisoient flamber les beaulx crespes cheveulx,
 Cheut renversé, Fortune ainsi le traicte,
 Et parmy l'air fut porté longue traicte,
 Comme par foyz des serains et clairs cieulx
 Chet une estoille, ou cheoir semble à noz yeulx.

Chente
de Phaëton.

A la fin s'est sa cheute rencontrée
 Loing de sa terre, en contraire contrée,
 Où le receut le Pau, fleuve fameux,
 Et luy lava son visage fumeux.

Les Nymphes lors Nayades d'Italie
 En tumbeau faict de pierre bien polie
 Le corps fumant poserent à l'envers,
 Et au dessus feirent graver ces vers :

*Cy dessoubz gist Phaëton, conducteur
 Du chariot de son clair geniteur;
 Son dict que mal sceut conduyre sa prise,
 Si tomba il ayant faict haulte emprise.*

Le pere, alors, miserable et fasché,
 Son larmoyant visage avoit caché,
 Voyre, et tient l'on (si croire ainsi le fault)
 Que de soleil au monde y eut deffault

Un jour entier : la flambe seulement
 Du survenu cruel embrasement
 Donna clarté en terre longue pose,
 Et ce malheur servit de quelque chose.

Clymene, après avoir dit par grand' ire
 D'un tel malheur ce qu'il en falloit dire,
 Hors de son sens, en habit dessiré,
 Par tout le monde a couru et viré,
 Cherchant par tout premier le corps sans ame
 Et puis les os. Enfin la bonne dame
 Trouva les os soubz dur tumbeau serrez,
 Et sur rivage estrangier enterrez;
 Lors sur le lieu, quasi pasmée, tombe,
 Et ayant leu le nom dessus la tombe,
 Le marbre froid de larmes a couvert,
 Et l'eschauffa de son sein decouvert.

Ses sœurs aussi, les Heliades belles,
 Non moins pleurant, feirent des larmes d'elles
 Dons à la Mort inutiles et vains,
 Et se frappans l'estomach de leurs mains
 Ont appelé par jours et par nuictz maintes
 Leur frere cher Phaëton, qui leurs plainctes
 Ne peult ouyr; puis, de douleur touchées,
 Se sont dessus le sepulchre couchées.

Là quatre moys ce dueil plein d'amertume
 Avoient mené à leur mode et coustume
 (Car ja la mode estoit faicte d'usage);
 Des sœurs adonc celle qui eust plus d'aage,
 Se voulant seoir dessus la terre froide,
 Crie et se plainct que des piedz devient roide,
 Vers qui taschant la seconde venir,
 Ses plantes sent racines devenir.

La tierce, ainsi que ses cheveux taschoit
 Rompre des mains, des fueilles arrachoit;
 L'une se plainct dont ses cuisses chernues
 En tronc de bois tout court sont retenues;
 L'autre se plainct de quoy ses bras tant beaux
 A veue d'œil deviennent longs rameaux;
 Et cependant qu'elles sont en ces peines
 L'escorce vert leur croist au tour des aynes,
 Des aynes monte au ventre bellement,

Clymene

Les sœurs
 de Phaëton
 muées
 en arbres.

Au sein, aux bras et aux mains, tellement
 Que plus n'appert, sinon leur bouche belle
 Qui au secours encor la mere appelle ;
 Mais que fera la mere martyrée,
 Sinon courir là où elle est tirée,
 D'amour d'enfans, puis deçà, puis delà,
 En les baisant, si l'aisement elle a ?
 Ce n'est pas tout : elle a tasché adonc
 A retirer les corps hors de leur tronc,
 Et pour ce faire, avecques ses mains blanches
 De tous costez rompoit les jeunes branches,
 Dont il saillit dessus l'escorce verte
 Gouttes de sang, comme de playe ouverte.
 Chascune adonc qui sent ce mal, s'escrye :
 « Laissez cela, ma mere, je vous prie,
 Laissez cela, et voz mains retirez,
 Car nostre corps en l'arbre deschirez.
 Adieu disons. » Lors l'escorce et le bois
 Couvrit leur bouche et empescha la voix.

L'ambre
 provenu des
 larmes des
 filles du
 Soleil.

De ces nouveaulx arbres encor degoutte
 Journallement de larmes mainte goutte,
 Larmes de gomme en ambre durcissant,
 Lequel le Pau, fleuve clair et puissant,
 Souvent envoye aux dames d'Italie,
 Pour le porter sur leur gorge polie.

Là fut present Cygnus, filz de Sthenel,
 Parent sans plus du costé maternel
 A Phaëton, toutesfoys son plus proche
 En zele vray d'amytié sans reproche.
 Luy donc ayant son regne abandonné
 (Car de Ligure estoit roy couronné),
 Avoit remply de grans clameurs plaintives
 D'Eridanus les verdoyantes rives
 Et la forest qui d'arbres et ramées
 Accreue estoit par les sœurs transformées.
 Mesmes le fleuve en avoit retenty,
 Quand le dolent sa voix d'homme a senty
 Attenuer, et son chesnu pelage
 Se transmuier en semblable pennage :
 Son col veit loing de l'estomach s'estendre,
 Ses doigts rougir et l'un l'autre se prendre,

Cygnus
changé en
oyseau.

Puis eust un esle à chascun costé jointe,
Et faicte fut sa bouche un bec sans poincte.
Enfin Cygnus entierement devint
Un oyseau blanc, auquel depuis n'advint
D'avoir au ciel n'a Juppiter fiance,
Comme n'ayant pas mis en oubliance
Le feu à tort sur Phaëton jecté,
Parquoy depuis a son refuge esté
Parmy estangs et grans lacs spacieux,
Et luy fut lors le feu tant odieux
Qu'il s'est depuis tousjours voulu retraire
En l'eau, qui est au feu toute contraire.

Tandis Phebus terny, de dueil attainct,
Et aussi fort decheu de son beau tainct
Que quand il souffre esclipse bien extremes,
La clarté hait, hait le jour et soymesme;
Pleure, et pleurant tant se despite et deult,
Que plus au monde esclairer il ne veult :
« Ma destinée a (ce dit il) assez
Eu de travaulx par les siecles passez,
Et me repens du labour que j'ay pris,
Labour sans fin, sans honneur et sans prix.
Qui vouldra voyse à cest heure conduire
Le chariot qui le monde faict luyre;
Et si aucun des Dieux ne le peult faire,
Vienne luy mesme entreprendre l'affaire :
Au moins, tandis que mes resnes tiendra,
De faire outrage il ne luy souviendra,
Et chommeront ses fouldres trop severes,
Dont si bien sçait priver d'enfant les peres.
Lors sçaura il, ayant experience
De mes chevaulx trop pleins d'impatience,
Que cestuy là qui regir ne les sceut
N'avoit gaigné que la mort en receut. »

Comme Phebus se plainct de ses molestes,
Circuy l'ont les autres Dieu celestes,
Le supplians d'affection profonde
De ne laisser en tenebres le monde.
Juppiter mesme à luy bien fort s'excuse
Du feu jecté, et de prieres use.
Finablement, d'une royalle audace

A la priere adjousta la menace.

Sur ce, Phebus ses grans chevaulx r'assemble
Dont le plus seur de peur encores tremble,
Les bat, les frappe, en cholere les broche,
Et le trespas de son filz leur reproche.

Le tout puissant adonc de toutes pars
A tournoyé du ciel les haults rempars,
Pour visiter avecques providence
Si le feu a rien mis en decadence :
Puis quand il veit que de chacun quartier
Tout estoit seur, ferme et en son entier,
Du ciel s'en vint aussi bas que nous sommes,
Pour veoir la terre et le labour des hommes ;
Mais par sus tout il meit son estudie
A reparer son pays d'Arcadie,
Et restabli les fleuves et ruisseaux
Qui n'osoient faire encor couler leurs eaux ;
Herbes et fleurs à la terre rendit,
Fueilles et fructz sur les arbres pendit,
Et les forestz gastées de l'ardeur
Feit revestir de nouvelle verdure.

Jupiter
amoureux
de Calisto.

Tant il alla et tant il en revint,
Qu'ardemment amoureux il devint
De Calisto, vierge qui de Nonacre
Native estoit : ceste pucelle sacre
Pas ne faisoit ouvrages delicats.
Parer son chef aussi n'estoit son cas,
Ains le tenoit d'un blanc fronteau serré,
Et se ceignoit d'un gros tyssu ferré.
Aucunesfoys un dard elle tenoit,
Aucunesfoys un arc elle prenoit,
Car elle estoit de Diane compaigne,
Et n'y eut fille en toute la montaigne
De Menalon d'elle plus fort aymée ;
Mais grand' faveur passe comme fumée.

Ja le soleil haultement eslevé
Son mychemin avoit plus qu'achevé
Quand elle entra dans un bois dont nul aage
N'avoit faict cheoir ne branche ne feuillage ;
Là sur un lieu feutré d'herbe et de mousse
Va despouiller de l'espaule sa trousse ;

Puis son bel arc bien tendu destendit,
 Et dessus l'herbe à terre s'estendit
 Tout de son long, de reposer contraincte,
 Faisant chevet de sa trousse bien paincte.
 Quand Juppiter, qui de loing la regarde,
 La vit seulette et sans aucune garde,
 « Ja (ce dit il) ne sçaura mon espouse
 Ce coup d'emblée, et n'en sera jalouse ;
 Ou s'ell' le sçait, elle aura beau s'en plaindre.
 Sont les courroux des dames tant à craindre ? »
 En ce disant il va prendre subit
 De Dyana le visaige et l'habit,
 Puis s'approcha de la vierge, en disant :
 « Ma chere sœur, que fais tu cy gisant,
 Et en quel boys as tu cherché ta prise ? »
 Lors se leva la vierge bien aprise,
 Et luy respond : « De cœur je te salue,
 Deesse chaste, et de plus grand' value
 Que Juppiter ; j'en dy ce qu'il m'en semble,
 Me deust il or ouyr et veoir ensemble. »
 Et luy de rire avecques joye extreme,
 D'ainsi se veoir preferé à soy mesme. •
 Puis la baisa, non assez chastement,
 Ne comme font vierges communement.

Et comme estoit de luy racompter presté
 Dedans quel boys avoit esté en queste,
 Il l'empescha, l'embrassant ferme et fort :
 Si se declaire usant de grand effort ;
 Elle de luy mect peine à se deffaire,
 Autant pour vray que femme sçauroit faire ;
 Que pleust aux Dieux, Juno, que veoir la peusses !
 Vers elle usé de plus grand' douceur eusses ;
 Moults se debat : mais où pourroit on prendre
 Fille qui peust d'un tel Dieu se deffendre ?

Au ciel après victorieux il monte,
 Et Calisto, pleine d'ennuy et honte,
 Faisant en l'air sa complaincte et querelle,
 En haine print la forest maquerelle,
 D'où s'en allant, tant eust le cœur saisi
 Et perturbé, qu'elle oubliâ quasi
 Ses dards, sa trousse et son arc destendu,

Jup'iter
 transformé en
 Diane.

Qui là estoit contre un arbre pendu.

Sur ce voicy (avec sa chaste bande)
Venir Diane aval la forest grande
De Menalon, bien fiere en son couraige
D'avoir occis mainte beste saulvaige;
Si apperceut la Nympe et l'appela :
Elle l'oyant soudain se reculla,
Et de prinsault qu'eut Diane advisé,
Craignit que fust Juppiter desguisé;
Mais quand ses yeulx en se retournant veirent
Les Nymphes sœurs qui leur dame suyvirent,
Elle congneut que ce n'estoient cautelles,
Parquoy s'en vint droict en la troupe d'elles.

O combien est malaisé qu'on ne face
Congnoistre aux gens son crime par la face !
Les yeulx en hault à grand' peine elle dresse,
Ne n'osoit plus costoyer sa maistresse
Ne cheminer en son reng la premiere,
Comme elle estoit paravant costumiere,
Ains ne dit mot, et rougissant tesmoingne
Qu'en son honneur elle a receu vergoingne;
Voyre, et ne fust que Diane est pucelle,
Juger eust peu de la coulpe d'icelle
En cent façons, et dit on que ses sœurs
Congneurent bien du faict des signes seurs.

Le temps coulla, et la lune cornue
Jusqu'à neuf foys estoit ja revenue,
Quand il advint qu'au retour de la chasse,
Diane estant du chault pesante et lasse,
Entra dedans une forest ramée,
D'arbres espez à l'entour bien fermée,
Où murmurant un clair ruisseau couloit,
Duquel le sable au fons de l'eau rouloit.

Après qu'elle eut de sa divine bouche
Loué le lieu, l'eau du pied elle touche,
Puis dit ainsi : « Loing de nous pour le moins
Sont à present regardeurs et tesmoings :
Je suis d'advis, mes filles cher tenues,
Qu'en ce beau lieu nous baignons toutes nuës. »

A ce mot là rougit la povre fille :
Toute la troupe adonc se deshabelle,

Hors Calisto, qui triste et pensive est :
 Voyant cela, chascune la devest,
 Et dès que fut mise jus sa vesture,
 Avec le corps parut sa forfaiture,
 Dont plus avant en trouble et peur elle entre;
 Et comme veult des mains cacher son ventre :
 « Va (dit Diane) ailleurs ton corps mouiller,
 Et le sacré ruisseau ne vien souiller, »
 Luy commandant, puis qu'elle estoit enceincte,
 De s'en aller hors de la bande sainte.

Juno, deesse arrogante et austere
 De longue main sçavoit tout ce mystere :
 Elle attendit l'heure propre et le poinct
 Pour s'en venger grefvement et appoinct.
 Or de tarder n'avoit plus cause aucune;
 Et ce qui plus augmentoit sa rancune.
 Son ennemye avoit ja faict l'enfant,
 Nommé Arcas, en beauté triumpnant,
 Devers lequel Juno plaine de rage
 Tourna ses yeulx et son cruel courage,
 Disant ainsi : « Adultere villaine,
 Encor falloit qu'eusses la pance plaine,
 Et que le tort que de toy j'ay receu
 Fust par ton fruict manifesté et sceu,
 Et que par là fust aussi tesmoigné
 Le deshonneur qu'a mon mary gaigné.
 Mais impunie or ne te laisseray,
 Car pour jamais ta forme effaceray,
 Qui trop te plaist, et qui trop fut prisée
 De mon mary, garse mal advisée. »

Ces motz finiz, de main cruelle et forte
 La prend au poil, et par terre la porte
 Le front premier; elle, la suppliant,
 Luy tend les bras, bien fort s'humiliant.
 Ses bras adonc, ainsi qu'ilz s'avancerent,
 Un gros poil noir à vestir commencerent;
 Ses mains, ses doigts, à se courber se prindrent,
 Et peu à peu crochuz ongles devindrent,
 Servans de piedz pour marcher en tous lieux;
 Sa bouche aussi, que le plus grand des Dieux
 Baisa jadis, changea sa belle forme

Arcas.

Calisto
transformée
en ourse.

En gueulle grand', rechinée et difforme.
 Aussi, affin que par humble prier
 Elle ne peust les couraiges pleyer,
 Osté luy fut le pouvoir de bien dire;
 Une voix raucque, une voix pleine d'ire
 Et de terreur, luy sortoit seulement
 Hors du gosier espoventablement;
 Mais nonobstant que du tout devint ourse,
 Son premier sens ne perdit elle pource,
 Ains tesmoingnant ses douleurs et tourmens
 Par continuz aigres gemissemens,
 Elle a levé, comme font les humains,
 Devers le ciel ses telles quelles mains,
 Et quand ne peult son Juppiter absent
 Nommer ingrat, ingrat elle le sent.

Las! quantesfois en la prarye sienne
 Et par devant sa demeure ancienne
 Se pourmena sans repos ny arrest,
 N'osant coucher seullette en la forest!
 Las! quantesfois par rochers et par bois
 Les chiens courans l'ont tenue aux abbois!
 Las! quantesfois elle, qui fut chasseuse,
 Devant chasseurs fuit toute paoureuse!
 Souvent, voyant mainte beste champestre,
 S'alloit cacher, ne se souvenant estre
 Ce qu'elle estoit, si qu'en mont ne rocher
 L'ourse n'osoit des ourses approcher;
 Et, voyant loups, de paour se desespere,
 Combien qu'entre eulx fust Lycaon son pere.

A chef de temps survint son filz Arcas,
 Né de quinze ans, ignorant tout ce cas,
 Qui en allant les bestes pourchasser,
 Et eslisant propre boys pour chasser,
 Dès que ses retz et filetz eut tenduz
 Aux environs du boys d'Erymanthus,
 Par grand hazard sus à sa mere il court,
 Qui, le voyant, sur pieds s'arresta court,
 Comme si elle eust congnoissance bonne
 De son enfant. Arcas adonc s'estonne,
 Et recula, de craincte espovanté,
 Voyant l'œil d'elle en luy tousjours planté;

Et non sachant que sa mere fust telle,
 Il ne voulut plus près s'approcher d'elle.
 Lors de son dard freschement esmoulu
 Par l'estomac enferrer l'a voulu ;
 Mais Juppiter, souveraine deffence,
 Retint le coup, empeschant cette offense :
 Puis par le vent en l'air hault emportez
 En un moment il les a transportez
 Jusques au ciel, où il en fait deux signies
 Clairs et luysans en mansions voisines.

Arcas,
 filz de Calisto,
 mué
 en ostoille.

Juno s'enfla, dès que devant ses yeux
 Veit resplendir son adversaire aux cieulx,
 D'où descendant, en mer s'en est venue
 Devers Thetis, la deesse chenue,
 Et l'Ocean, tous deux pour leurs vieilleses
 Moulit reverez des Dieux et des Deesses.
 Si ont prié Juno qu'elle leur dist
 Pourquoi venoit, laquelle respondit :
 « Vous demandez pourquoy si diligente
 Je viens ça bas, qui du ciel suis regente :
 Sçavoir vous fais qu'une autre maintenant
 Est au clair ciel en lieu de moy regnant.
 Et mentir veulx, si dès que sera nuict
 Vous ne voyez (qui trop au cueur me nuit)
 Deux astres neufz, qui d'amour favorable
 Ont eu naguere au ciel place honorable,
 Droict au cerceau dont la rondeur accolle
 En petit tour des cieulx le dernier pole.

O Dieux marins, est cela pour penser
 Qu'on ne voudra Juno plus offenser ?
 Est ce par là qu'on craindra ma puissance,
 Qui fais prouffit quand je porte nuysance ?
 O combien grande et habile je suis !
 O que j'ay bien monstré ce que je puis !
 D'estre plus femme ay gardé la traistresse,
 Et maintenant elle est faicte Deesse ;
 Ainsi puniz sont ceulx qui me font faulte ;
 Voilà comment est ma puissance haulte ;
 Je suis d'advis que femme il la reface,
 Et que de beste il luy oste la face,
 Ainsi qu'il fait à Yo mugissant.

A quoy tient il qu'en me forbannissant
 Il ne l'espouse, et qu'il ne delibere
 De recevoir Lycaon pour beaupere ?

O puissans Dieux, si la greffe poincture
 Et le mespris de vostre nourriture
 Vous touche au cueur, commander vous prions
 A vostre mer que les Septentrions
 N'y entrent point, et les Astres chassez
 Qui par mal faire au ciel sont avancez,
 A celle fin que l'orde concubine
 Point ne se baigne en l'eau pure marine. »

Juno trèsbien sa demande impetra
 Des Dieux de mer, puis dedans l'air entra,
 En chariot ayant lymons dorez,
 Tiré par paons bien painctz et colorez,
 Aussi bien painctz des yeux d'Argus tué
 Comme en noir fut ton pennage mué,
 Corbeau jaseur, qui avois de coustume
 Par cy devant de porter blanche plume.
 Certes, l'oyseau par moy ores chanté
 Estoit jadis si blanc et argenté,
 Qu'egal estoit aux colombelles coyés,
 Et de blancheur ne devoit rien aux oyes
 Qui preserver devoient le Capitole,
 N'au cygne avec, qui loing des eaux ne vole.
 Mais tant luy fait sa langue de dommage,
 Qu'ores, pour blanc, il porte noir plumage.

Coronis
 transformée
 en corneille.

Jadis n'y eut fille en toute Aemonie
 Qui fust de grace et beauté mieulx garnye
 Que Coronis, la nymphe Larissée,
 Que Phebus eut sur toutes en pensée,
 Elle estant vierge, ou elle ayant forfait;
 Mais le corbeau s'apperceut de son fait,
 Et ne sceut on jamais le divertir
 D'aller Phebus son maistre en advertir;
 En y allant, la corneille esvolée
 (Pour sçavoir tout) après luy est volée,
 Et aussi tost que la cause entendit
 De son chemin, rondement luy a dict :
 « Tu vas trèsmal, croy moy si tu es saige,
 Sans mespriser de mon bec le presaigne :

Escoute un peu ce que je fuz un tems,
 Voy ce que suis, et le pourquoy entens ;
 Tu trouveras que ma fidelité
 M'a fait nuysance en disant verité.

Pallas un jour, par son sens et pratique,
 En corbillon tyssu d'ozier attique
 Avoit l'enfant Erichthone enfermé,
 Lequel sans mere avoit esté formé ;
 Et deffendant que point on n'y regarde,
 Elle bailla ce corbillon en garde
 Entre les mains de trois pucelles nées
 Du roy Cecrops, sans ce qu'acertenées
 Pallas les eut de l'estrange merveille
 Qui enfermée estoit en la corbeille.
 Je, qui estois de fueilles bien cachée,
 Du haut d'un orme où je m'estois branchée
 Les espyois : les deux, Herse et Pandrose,
 Gardoient trèsbien ceste corbeille close ;
 Mais Agloros, l'une de ces trois gardes,
 En appelant les deux autres couardes,
 La defferma si bien que l'enfant veirent
 Demy serpent : la faulte qu'elles feirent
 Je rapportay à la sage Pallas,
 Qui m'en rendit si dur loyer, hélas !
 Que pour jamais par tout suis appellée
 De Minerva la garde reculée ;
 Et par avoir esté mal taciturne,
 Va devant moy la cheveche nocturne.
 Certes, ma peine et ma punition
 Doibt estre exemple et admonition
 A tous oyseaux de quelconque plumaige
 De ne chercher par leur langue dommaige.
 Tu me diras qu'en mon premier degré
 Jamais Pallas ne me print de son gré,
 Ne sans l'avoir de ce bien fort requise ;
 Quand tu l'auras elle mesmes enquise,
 Point ne voudra (quoi que irritée l'aye)
 Nier, ce croy je, une chose si vraye.
 Car sçavoir dois que jadis je fuz née
 Dedans Phocis, du noble Coronée,
 Qui me nourrit en triumpant arroy ;

Agloros.

Chascun le sçait, j'estois fille de roy,
 Et maintz seigneurs (je le dis sans ventance)
 Riches et grans cherchoient mon accointance.
 Las! ma beauté me causa dueil amer :
 Car comme un jour sur le bort de la mer
 Je m'en allois pas à pas pourmenant,
 Comme je fais encores maintenant,
 Le Dieu des eaux me veit et m'escria,
 Et plein d'ardeur de l'aymer me pria;
 Puis quand son temps et sa douce requeste
 Perdre sentit, la force meit en queste :
 Me suyt, je fuy, j'abandonne la rive,
 Et en fuyant je voy qu'en vain j'estrivre,
 Dont j'appelay et Dieux et humains : somme,
 Ma voix ne vint en nulle oreille d'homme;
 Pallas, sans plus, en souvenance m'eut
 (Pour une vierge une vierge s'esmeut),
 Et me donna secours que j'attendoye;
 Les bras au ciel en pleurant je tendoye;
 Mes bras soudain je vins à mescongnoistre,
 Et aperceu plumes noires y croistre;
 Mes vestemens despouiller je presume
 Mais je trovay que c'estoit desja plume,
 Dont la racine en la peau je cachois;
 Frapper des mains l'estomac nud taschois,
 Mais il estoit ja certes advenu
 Que plus n'avois ne mains n'estomac nu;
 J'allois courant, et mes piedz ne fouloient
 Plus le sablon, ainsi comme ilz souloient,
 Ains soubzlevée estois à fleur de terre.
 Puis hault en l'air je m'envolay grand' erre,
 Et de Minerve, en qui prudence abonde,
 Faicte je fuz servante chaste et munde.
 Mais quel prouffit m'en vient ne quel service,
 Quand Nyctymene estant pour son gref vice
 Faicte cheveche, a eu tant de bon heur
 Qu'elle succede à mon premier honneur?
 Ne sçais tu point le propos qu'on demeine
 Par tout Lesbos de ceste Nyctimene,
 Fille lascive, ayant par gref delict
 Contaminé de son pere le lict?

Nyctimene
 muée
 en chouette.

Vray est qu'elle a d'oyseau receu la forme,
 Mais du remors de son forfait enorme
 Craint qu'on la voye, et la lumiere fuit,
 Cachant sa honte à l'ombre de la nuit;
 Ou s'on la voit, tous les autres l'agassent,
 Et hors de l'air de tous costez la chassent. »

Lors le corbeau se moquant respondit :
 « A toy sans plus puisse nuyre ton dit !
 Quand est à moy, ces presages menteurs
 J'ay à mespris, et tous leurs inventeurs. »
 Puis acheva son chemin commencé,
 Et à Phebus compter s'est avancé
 Que Coronis a veue en acte sale,
 Couchée avec un beau filz de Thessale.

Dès que Phebus entendit que s'amy
 Estoit tombée en si lourde infamie,
 Du chef tomba sa couronne laurée,
 Luy cheut aussi la beauté colorée
 De son clair vis, et l'archet de sa lyre.
 Lors à la chaude, enflé d'une telle ire,
 Enfonsa l'arc d'une force robuste,
 Et de sa fleche inevitable et juste
 Tout atravers à la poictrine pointe
 Qui tant de foyz à la sienne fut joincte.
 Sentant le coup, la dolente gemit,
 Le fer tranchant hors de la playe mit,
 Dont en maintz lieux sa chair blanche et polie
 De rouge sang fut trempée et salie,
 Disant: « Amy, bien me pouvois deffaire,
 Mais tu débvois l'enfant me laisser faire :
 Or nous convient puis qu'il plaist à Fortune,
 Presentement trepasser deux en une. »
 Sur ce poinct l'ame avec le sang rendit,
 Et la froideur par le corps s'expandit.

Las ! de si dure aigre punition
 Bœut l'amant tarde contrition ;
 Grand mal se veult dont le rapport ouyt,
 Et dont si fort son ire l'esblouyt,
 Mauldit l'oyseau qui l'a contrainct sçavoir
 Ce qui luy faict tant de tristesse avoir ;
 Sa trousse hayt, et son arc et sa main,

Coronis
 transpercée
 par Apollo.

Avec le traict qui trop fut inhumain.
 S'amyé eschauffé, et nettoyant sa playe,
 Par un secours trop tard venu s'essaye
 A surmonter la mort dure et perverse,
 Et l'art en vain de medecine exerce.
 Ce que voyant, et le feu alumer
 Pour le corps ardre, et la cendre inhumer,
 Point ne pleura (car il n'affiert aux Dieux
 Mouiller leur face avecques larmes d'yeulx)
 Mais un soupir tira de cueur profond,
 Non autrement ne moins grand que les fon
 Ceulx qui les beufz avec un maillet tuent,
 Lors que le coup pour les assommer ruent.
 Après (pourtant) que sa jadis aymée
 D'ingrate odeur Phebus eust embaumée,
 Que plaincte l'eut et embrassée avecques,
 Et mis à fin l'injuste droict d'obseques,
 Pas ne souffrit sa divine clemence
 Au mesme feu veoir perir sa semence,
 Ainçoys l'enfant prochain de mort amere
 Tira du feu, et du ventre à sa mere,
 Puis le porta luy mesme en son gyron
 Dedans la fosse au centaure Chiron.

Le corbeau
 devenu noir.

Et le corbeau, qui pour avoir vray dit
 Penseoit avoir recompense et credit,
 Il condemna, d'une colere grande,
 Des blancz oyseaulx n'estre plus de la bande.

Ce temps pendant Chiron s'esjoyussoit
 Dont d'un tel Dieu l'enfant il nourrissoit :
 L'aise qu'il a de peine le descharge,
 Voyant honneur joint avecques sa charge;
 Sur ce voicy venir eschevellée
 Sa propre fille, Ocyroe appellée,
 Dont une nymphe accoucha (comme on treuve
 Dessus le bort de l'impetueux fleuve
 De Caicus ; elle ne fut contente
 D'avoir apris et mis en son entente
 Du père sien l'art de medeciner,
 Ains tout son cueur meit à vaticiner,
 Dont quand fureur de deviner l'eut prise,
 Et qu'eschauffée elle fut, et esprise

Ocyroe
 divineresse.

De cest esprit qui bouilloit dedans elle,
 L'enfant petit regarda d'un grand zele :
 Disant : « Enfant en qui vertu abonde,
 Croissance prens pour l'heur de tout le monde :
 Les corps mortelz, grans, moyens et menuz
 A toy seront plusieurs foys bien tenuz ;
 Puissance auras par ta science ardue
 Rendre la vie à qui l'aura perdue ;
 Et dès qu'auras une foys l'osé faire,
 Les Dieux du ciel, despitz d'un tel affaire,
 Feront que plus faire ne le pourras,
 Et par le feu de ton ayeul mourras,
 Et que d'un Dieu un corps mort seras fait,
 Puis d'un corps mort un puissant Dieu parfaict,
 Renouvellant encore un coup ta vie
 Après que mort l'aura de toy ravie.

Et toy, Chiron, mon pere que j'honore,
 Qui n'es subject à mort qui tout devore,
 Ains par la loy de divin parentage
 Faict et créé pour durer en tout aage,
 De trespasser te prendra le desir,
 Lors que viendra la douleur te saisir
 Que sentiras par la cruelle attaincte
 D'une sagette au sang de l'Idre taincte ;
 Et d'immortel par les Dieux tu seras
 Rendu mortel, et si trespaseras. »

Voulant encor prophetiser et dire
 Quelque autre cas, un soupir elle tire
 Du fons du cueur, et sentant peine et dueil,
 Dessus sa face expandit larmes d'œil,
 Disant : « Helas ! les choses devinées
 Font avancer trop tost mes destinées :
 Je sens en moy la parole faillir ;
 Plus de mon corps ne peult ma voix saillir.
 Maudit soit l'art (tant peu vault et merite)
 Qui contre moy l'ire des Dieux irrite.
 Las ! beaucoup mieulx m'eust vullu abstenir
 De tant sçavoir des choses advenir.
 Ja m'est advis que de fille la face
 En moy se perd, et peu à peu s'efface :
 Ja de desir, ja d'appetit suis pleine

Ocyroe
 en jument.

D'herbe manger, et courir en la plaine ;
 Ne scay quel Dieu en jument me transforme ;
 Prendre m'en voys de mon pere la forme.
 Mais pourquoy dois je estre toute jument ?
 Demy cheval mon pere est seulement. »

Ainsi parlant, la Nymphé jeune et tendre
 Sur le dernier ne pavoit bien s'entendre,
 Car de sa bouche est son parler sorty
 Confusement, tost après amorty :
 Ny ne sembla de jument sa voix faicte,
 Ains de jument quelque voix contrefaicte.
 Puis peu à peu hennit de grand courage,
 Et ses deux bras marchoient dedans l'herbage ;
 Chascun des doigts l'un à l'autre s'assemble,
 Ses ongles platz tous cinq liez ensemble
 Feirent un ongle espais et endurcy ;
 Luy creut le col, luy creut la bouche aussi.
 De son habit la plus longue partie
 Fut par derriere en queue convertie,
 Et ses cheveux volans de toutes pars
 Devindrent crins (comme devant) espars
 Dessus le col ; et la face et la voix
 Elle mua toutes deux à la foys ;
 Bref, tous ces cas monstrueux la tournerent
 Si bien, que nom de jument luy donnerent.

Pleurs infiniz son cher pere expandit,
 Et pour neant ton secours attendit,
 O cler Phebus : mais rompre l'ordonnance
 De Juppiter n'estoit en ta puissance ;
 Et quand en toy eust la puissance esté,
 Tu estois lors bien ailleurs arresté ;
 Car par les champs Messcniens à l'heure
 Et en Elys tu faisois ta demeure :
 C'estoit au temps que l'habit de berger
 Et la houlette il te convint charger,
 Et que portois à la mode rurale
 De sept roseaulx la fluste pastorale.
 Or ce pendant qu'en tes amours pensois,
 Ou bien tandis que flustois ou dansois,
 On dit qu'alors tes vaches mal gardées
 S'estoient aux champs Pyliens escartées,

Phebus
 habillé en
 berger.

Et que Mercure illec les appercoit,
 Qui en un boys trèsbien cacher les sceut ;
 Ce larrecin faict de grand artifice
 D'homme vivant ne vint en la notice,
 Fors d'un villain congneu en ce champ là,
 Par son droit nom Battus on l'appela,
 Qui garde estoit de l'herbeuse vallée
 Et du haras du riche roi Nelée.
 Mercure eut peur de ce villain, parquoy
 Il le tira doucement à recoy,
 Et luy a dit : « Amy, quel que tu sois,
 Si d'aventure icy tu apperçois
 Quelcun cherchant ses beufz esvanouys,
 Dy luy que veuz tu ne les as n'ouys :
 Et pour loyer du tour que m'auras faict,
 Pren ceste vache, » et la bailla de faict.
 L'autre la print, et luy dit l'ayant prise :
 « Va hardiment, poursuy ton entreprise :
 Le larrecin duquel tu t'es meslé,
 Sera plus tost compté et revelé
 Par ceste pierre, » et luy en monstra une.
 Mercure encor n'y eust fiance aucune,
 Parquoy il feit de s'en aller semblant,
 Et puis revint en rien ne ressemblant
 De voix ne corps à sa premiere forme.
 Lors au villain, appuyé contre un orme,
 Va dire ainsi : « Bon homme, si tu peux,
 Enseigne moy où sont allez mes beufz
 Que l'on m'a pris ; ce larrecin ne cache :
 Je te donray un beuf et une vache. »

Quand le villain qui promet de se taire
 Ouyt parler de doubler son salaire :
 « Je les ay veuz (dit-il) qui se jettoient
 Dessoubz ces montz. » Et de faict y estolent.
 Adonc se print à soubzrire Mercure,
 Puis luy a dict : « Double villain parjure,
 Me trahis tu, m'accuses tu à moy ? »
 Et transmua son estomac sans foy
 En un caillou nommé Touche, ou Indice,
 Qui d'accuser faict encore l'office ;
 Et au caillou, qui pourtant n'en peult maïs,

Battus
 converty en
 Touche.

Demourée est l'infamie à jamais.

De là s'en va ses esles esbranlant
 De Juppiter le messenger volant ;
 Et, hault en l'air, d'Athenes il contemple
 La belle assiette, et la ville et le temple,
 Et les jardins de prouffit et soulas,
 Terre, pour vray, agreable à Pallas.
 Advint ce jour que les vierges honnestes
 Au temple hault porterent sur leurs testes
 De Minerva les sacrifices saintcz,
 En beaulx penniers de fleurs couverts et ceincts.
 A leur retour Mercure les voyant
 Ne vola droict, mais ainsi tournoyant
 Que le milan qui les pouletz regarde,
 Quant il crainct ceulx qui en font bonne garde
 Il tourne, il roue, et n'ose s'esloingner,
 Bien s'attendant quelque proye empoingner ;
 Mercure ainsi d'Athenes sur les tours
 Faisoit en l'air maintz circuitz et tours,
 Et bassement sans s'esloigner voloit
 Pour mieulx choisir la proye qu'il vouloit.

D'autant qu'Aurore est reluysante et claire
 Par sus toute autre estoille qui esclaire,
 Et que Phebé l'est par dessus Aurore,
 La belle Hersé d'autant et plus encore
 Oultrepassoit ses compaignes pucelles,
 Si qu'elle estoit l'honneur et fleur d'icelles.
 Mercure en l'air de la veoir s'esmerveille,
 Et s'embrasoit en la sorte pareille
 Que le caillou qu'avec la fonde on tire,
 Qui tant plus va plus de chaleur attire,
 Et sont au cueur de Mercure advenues
 Flambes ardantz dessoubz les froides nues.

Ainsi espris, son premier chemin laisse,
 Descend de l'air, en la terre s'abaisse,
 Sans que sa forme il change ne desguise,
 Tant se fyoit en sa beauté exquise,
 Voyre à bon droit ; toutesfoys par grand cure
 Aydoit encor à sa beauté Mercure :
 Pigna son chef, sa cappe il accoustra,
 Si que par tout rien qu'or ne se monstra,

Et sur l'espaule à dextre l'a troussée,
 Affin qu'on veist en main son caducée,
 Qui gens endort, et qu'à ses plantes belles
 Reluyre on veist ses beaulx patins à esles.

En la maison où demouroit Hersé,
 Sur le derriere estoit son lict dressé,
 Entre celluy de Pandrose à la dextre,
 Et cestuy là d'Aglauros à senestre :
 Ceste Aglauros nota de prime face
 Venir Mercure, et eust bien ceste audace
 De s'enquerir du nom d'un si grand Dieu,
 Et qui l'a meü de venir en ce lieu ;
 Lors respondit Mercure en ceste sorte :
 «Celuy je suis qui les nouvelles porte
 Du pere mien, et celuy est mon pere
 A qui la terre et le ciel obtempere :
 Ne desguiser te veulx pourquoy je vien,
 Pourveu sans plus qu'à ta sœur, pour son bien,
 Vueilles en bref te monstrier sœur fidelle,
 Et estre tante aux enfans qu'auray d'elle ;
 Sçais tu que c'est ? d'Hersé suis amoureux.
 Las ! favorise à l'amant douloureux. »

Lors Aglauros vient à le regarder
 Du mesmes œil qui ne se sceut garder
 De veoir naguere en trop grand hardiesse
 Le clos secret de Pallas la deesse ;
 Puis pour loyer du plaisir qu'il demande
 Luy demanda de l'or quantité grande,
 Et quant et quant de desloger le somme
 Jusques à tant qu'il apporte la somme.

Pallas, qui veit tous ces actes pervers,
 Contre Aglauros jecta l'œil de travers,
 Et du profond de son cueur courroucé
 Si puissamment un souspir a poulsé,
 Que bransler feit l'estomac en avant,
 Et son escu qu'elle avoit au devant.
 Si luy souvint du corbillon couvert
 Qu'Aglaure avoit de main prophane ouvert,
 Lors qu'elle veit par desobeissance
 L'enfant lequel sans mere print naissance ;
 Veoit en après qu'au celeste annonceur

Elle est ingrate, et ingrate à sa sœur,
 Et que de l'or dont requeste elle fit
 L'avare avoit desja faict son prouffit.
 Que feit Pallas ? Pour punir telle vie,
 Delibera de parler à Envie,
 Et s'en alla tout droict en son manoir,
 Plastré de sang melencolicque et noir.
 Son manoir est caché en un bas centre
 Où le soleil ne le vent jamais n'entre,
 Triste en tout temps, en tout temps froit et sombre,
 Tousjours sans feu, tousjours plein d'obscure ombre.

Description
 d'Envie.

Quand la Deesse au faict des armes craincte
 De l'orde vieille eust la maison attaincte,
 Devant l'entrée arresta court ses pas,
 Car d'y entrer à elle ce n'est pas,
 Et du fin bout du long bois qu'elle porte
 De grand' vigueur donna contre la porte ;
 La porte s'ouvre : Envie elle apperçoit,
 Qui, accroupie à terre, se paissoit
 De gros serpens, viperes et couleuvres,
 Nourrissemens de ses iniques œuvres.
 L'appercevant destourna son bel œil ;
 L'autre se leve avec paresse et dueil,
 Et ses serpens demy mengez laissa :
 Puis lentement vers Pallas s'addressa,
 Et la voyant armée, belle et blonde,
 De grand despit au visage luy gronde.

Sa face est blesme, et a le corps ethicque,
 La rouille aux denz, aux yeulx la veue oblique ;
 Toute de fiel est sa poictrine verte ;
 De noir venin est sa langue couverte ;
 Jamais ne rit si elle ne rencontre
 Devant ses yeulx meschef ou malencontre ;
 Tant a de soing qui la picque et resvoille,
 Que point ne dort, ains son œil tousjours ve'ille
 Pour veoir s'il vient honneur ou bien à l'homme,
 Et le voyant se deseche et consomme,
 Si qu'offensant ensemble est offensée,
 Et son tourment se donne l'insensée ;
 Pallas pourtant, quoy que ne l'aymast point,
 Luy a parlé brevement en ce point :

« De ton noir sang empoisonne et enchante
Du roi Cecrops ceste fille meschante
Qu'on nomme Aglaure ; or va si onc allas,
Ainsi le fault. » A tant se teut Pallas,
Et repoulsant de sa picque la terre,
Print à fuyr et deslogea grand' erre ;
Et s'enfuyant, Envie rechignée
D'un mauvais œil de travers l'a guignée,
Entre ses dents murmurante et despite
De la valeur qui en Pallas habite.
Puis print en main son baston plein de neuz,
Entortillé d'un lien espineux,
Et d'une nue obscure bien couverte ;
Par où passoit, renversoit l'herbe verte,
Les champz fleuriz çà et là desechoit,
Et des pavotz les testes arrachoit ;
Villes, maisons et peuples la villaine
Contaminoit de sa puante alaine.
Finablement de Minerve va veoir
La grand' cité triumpante en sçavoir,
D'entendemens et richesses puissante,
Pleine d'esbatz, et en paix florissante :
Ce que voyant Envie l'execrable,
Quasy pleura, n'y trouvant rien pleurable.
Mais quand d'Aglaure en la chambre se veit
Ains que bouger sa commission fait,
Et de sa main taincte de vieille rouille,
Premierement la poitrine luy souille,
Puis luy emplit l'entour du cuer d'espines,
Et luy soufla jusques aux intestines
Son noir venin, qui aux os s'estendit,
Et au milieu du poulmon s'expandit :
Et puis affin que la cause recente
De sa douleur loing d'elle ne s'absente,
Devant ses yeulx luy met sa sœur germaine,
Devant ses yeulx à tous coups luy amaine
Pourtraicte au vif de Mercure l'image,
Et de tous deux l'excellent mariage,
Faisant bien grande une chascune chose,
Dont Aglauros souffroit douleur enclose
En cuer marry, si que, triste de jour,

Triste de nuict, gémissoit sans sejour,
 Fondant sur piedz d'ennuy et maltalent,
 Comme la glace au soleil foible et lent ;
 Et de l'honneur de la bien heureuse Herse
 Ne plus ne moins ardoit la seur perverse
 Qu'herbes de champs qui au feu mises fument
 Et peu à peu sans flamber se consument.
 Par plusieurs foyz fut souhaitant la mort,
 Pour ne veoir plus le bien qui tant la mord
 Par plusieurs foyz à son pere plain d'ire
 Voulut en mal le cas compter et dire ;
 Enfin, voyant Mercurius venir,
 S'en va assise à la porte tenir
 Pour le chasser : il l'aborde, il la flate,
 Il la supplie : « Oste toy, dit l'ingrate,
 Car de ce lieu jamais ne bougeray,
 Jusques à tant que t'en deslogeray.
 — Eh bien, dit il, suyvant ton ordonnance,
 Content je suis de ceste convenance. »

Aglauros
 en pierre.

Mercure adonc de sa verge charmée
 Ouvrit la porte à gros verroux fermée,
 Et elle assise, en se cuydant lever
 Sentit son corps si pesamment grever,
 Qu'oncques ne sceut mouvoir une jointure ;
 Sur piedz se mectre essaya d'aventure,
 Mais ses genoux se prindrent à roidir,
 Et peu à peu ses ongles à froidir.
 Consequemment, perdant son sang, les veines
 Luy devoient bien fort pasles et vaines :
 Et comme on veoit que le chancre incurable
 Gaigne pays sur un corps miserable,
 Et tant s'espond qu'aux parties gastées
 Sont bien souvent les saines adjoustées,
 Ainsi froideur et mortifere glace
 Print peu à peu en sa poitrine place,
 Luy estoupant les conduictz de la vie
 Et le respir sans lequel on desvie ;
 Ny ne se meit en effort de parler,
 Et ores quand s'en fust voulu mesler,
 Sa voix n'avoit passage n'ouverture :
 Son col, sa bouche, estoient ja pierre dure.

Finablement, assise, morte et roide,
 Ce fut de marbre une statue froide ;
 Non marbre blanc : son cueur d'Envie attainct
 De sang infect tout son corps avait tainct.

Après qu'elle eust receu punition
 De sa parolle et male intention,
 Mercurius d'Athenes se partit,
 Et vers le ciel son chemin convertit.
 Au ciel venu, son pere à part le huche,
 Et sans vouloir luy descouvrir l'embusche
 De ses amours, luy dit, pour abreger :
 « Mon trèscher filz et feal messenger,
 Descens là bas : va t'en, et point ne tarde,
 Droict au pays qui à gauche regarde
 Le ciel, où luyt de ta mère le signe,
 C'est en Sidon, cité noble et insigne,
 Et le troupeau royal que tu veois paistre
 Là loing dessus la montaigne champestre,
 Fais le venir sans bruyt et sans chommer
 Là bas au long des rives de la mer.

Ces mots finiz, soudain du hault herbage
 Les beufz chassez allerent au rivage,
 Là où du roy la fille trèscherie
 Jouoit avec les filles de Tyrie.

Europa, fil
 de Agenor,
 aimée
 de Jupiter.

Majesté grande et amour mál conviennent,
 Et en un siege ensemble ne se tiennent.
 Parquoy, laissant son sceptre glorieux
 Ce pere et roy des hommes et des dieux,
 Qui main armée a des trois feuz ensemble,
 Qui d'un clin d'œil fait que le monde tremble,
 La forme print d'un toreau mugissant,
 Et chemina sur l'herbe verdissant
 Avec les beufz. Bel estoit le possible :
 La couleur fut de blancheur indicible ;
 Neige sembloit, d'aucun pied non foulée,
 Ne par Auster pluvieux escoulée ;
 De muscles a un gros col evident,
 Sur l'estomac est sa gorge pendant ;
 Cornes avoit certainement petites,
 Mais à les veoir un chascun les eust dictes
 Faictes de main à bien ouvrer idoine,

Et transluysoient plus que pur cassidoine.
 Le front n'avoit ridé ne redoubtable,
 Ne tant soit peu la veue espoventable ;
 Rien, sinon paix, en la face n'avoit.

La fille au roy, qui de bon cueur le veoit
 S'esbahit fort de ce qu'il est si beau,
 Et qu'il ne faict guerre à nul du troupeau ;
 Mais quoy qu'il eust de la douceur beaucoup,
 D'en approcher craingnit du premier coup :
 En fin s'approche, et fleurs et herbe franche
 Luy apporta près de sa gueule blanche,
 Dont eut l'amant un merveilleux plaisir ;
 Et attendant son esperé desir,
 Baise la main de la vierge modeste,
 Et peu s'en fault qu'il ne prenne le reste.
 Ores se joue à elle expressement,
 Pour l'asseurer peu à peu doucement ;
 Ores il saulte au milieu des prez vers,
 Ores se veaultre en l'areine à l'envers.
 Puis quand il veoit qu'elle n'est plus farouchè,
 A elle vient : elle sans peur le touche,
 Et de sa main virginale luy orne
 De fresches fleurs et l'une et l'autre corne.
 Enfin elle a tel' hardiesse prise,
 Que sur le dos du toreau s'est assise,
 Sans sçavoir, las ! à qui elle se frotte.
 Lors pas à pas droict à la mer qui flotte
 Il la porta, et dès qu'il y arrive,
 A mis ses piedz dedans l'eau de la rive.
 De là, soudain, plus oultre se transporte,
 Et son butin parmy la mer emporte.
 La peur la prend, et regarde estonnée
 Desja de loin la rive abandonnée.
 De la main dextre une des cornes tient,
 De l'autre main sur le dos se soustient,
 Et ses habitz de soye et fine toile
 Bransloient en l'air, et au vent feirent voile.

Europa ravio
 et forcée
 par Juppiter.

HISTOIRE DE LEANDER ET HERO

MAROT AUX LECTEURS

(1541)

A peine estoit la presente histoire hors de mes mains (lecteurs debonnaires) que je ne scay quel avare libraire de Paris, qui la guettoit au passage, la treuva et l'emporta tout ainsi qu'un loup affamé emporte une brebiz, puis me la va imprimer en biferie du Palais, c'est asçavoir en belle apparence de papier et de lettre, mais les vers si corrompuz et le sens si desciré, que vous eussiez dict que c'estoit la dicte brebiz eschappée d'entre les dents du loup : et qui pis est, ceulx de Poictiers, trompez sur l'exemple des autres, m'en ont faict autant. Quand je vey le fruict de mes labeurs ainsy accoustré, je vous laisse à penser de quel cueur je donnay au diable monsieur le babouin de parisien, car à la verité il sembloit qu'il eust autant pris de peine à gaster mon livre que moy à le bien traduire. Ce que voyant, en passant par la noble ville de Lyon, je priay maistre Sebastien Gripphius, excellent homme en l'art de l'imprimerie, d'y vouloir mettre la main, ce qu'il a faict, et le vous a imprimé bien correct, et sur la copie de l'auteur, lequel vous prie (pour vostre contentement et le sien) si avez envie d'en lire, de vous arrester à ceulx cy. Dieu tout puissant soit tousjours vostre garde. De Lyon, ce 20^e jour d'octobre 1541.

HYSTOIRE DE LEANDER ET HERO

Muse, dy moi le flambeau qu'on fait luyre
Pour les amours secretes mieulx conduire ;
Dy moy l'amant qui, nouant en la mer,
Alloit de nuict les nopces consommer,
Et le nocturne embrassement receu
Qui d'Aurora ne fut onc apperceu
Ne descouvert. Declaire moy au reste
Les murs d'Abyde, et la grand tour de Seste,
Là où Hero par amour tant osa,
Que Leander de nuict elle espousa.

J'oy Leander desja nouer, ce semble,
Et flamboyer le flambeau tout ensemble :
Flambeau luysant annonçant la nouvelle
De seure amour, et qui d'Hero la belle
Toute la nuict la feste decora,
Quand le doulx fruit des nopces savoura :
Flambeau d'amour, le signal mis exprès,
Que Juppiter devoit planter auprès
Des astres clers, pour le hault benefice
D'avoir si bien de nuict fait son office,
Et le nommer l'estoille bien heureuse,
Favorisant toute. espouse amoureuse ;
Car il servit Amour en ses negoces,
Et si sauva cestuy là qui aux nopces
Alla et vint par les undes souvent,
Ains que le fort et trop malheureux vent
Se fust esmeu. Vien donc, ma Muse, affin
De me chanter le tout jusqu'à la fin,
Qui telle fut, que par un dur esclandre
Elle estaingnit le flambeau et Leandre.

Seste jadis fut ville frequentée ;
Vis à vis d'elle Abyde estoit plantée,
Et entre deux flotoit l'eau de la mer.
En ces deux lieux Cupido, dieu d'aymer,
Tira de l'arc une mesme sagette,

Rendant d'un coup à ses flammes subjecte
 Une pucelle et un adolescent
 Nommé Leandre, agreable entre cent,
 Et l'autre Hero, pucelle desja meure.
 Elle faisoit en Seste sa demeure,
 Luy en Abyde, et furent en leurs ans
 Des deux citez les deux astres luyans,
 Pareilz entre eulx. Je te supply, lecteur,
 Quand par la mer seras navigateur,
 Fais moy ce bien (si passes là autour)
 De t'enquerir d'une certaine tour
 Là où Hero (un temps fut) demouroit,
 Et des creneaulx à Leandre esclairoit.
 De demander mesmement te souvienn
 La mer bruyant d'Abyde l'ancienne,
 Qui en son bruyt plainct encores bien fort
 De Leander et l'amour et la mort.

Mais dont advint que Leander, estant
 En la cité Abydaine habitant,
 Fut amoureux d'Hero, jeune pucelle,
 Jusques à vaincre enfin le cueur d'icelle ?

Hero, jadis, pleine de bonne grace,
 Née de riche et de gentille race,
 Estoit nonnain à Venus dediée,
 Et se tenoit, vierge et non mariée,
 En une tour dessus la mer assise,
 Où ses parens, bien jeune, l'avoient mise.
 C'estoit, de vray, une Venus seconde,
 Mais si honteuse et chaste, que le monde
 Luy desplaisoit, et tant s'en absentia,
 Qu'onc l'assemblée aux femmes ne hanta.
 Et davantage, aux lieux jamais n'alloit
 Où la jeunesse amoureuse balloit,
 Ny aux festins, ny à nopces aucunes,
 En evitant des femmes les rancunes ;
 Car pour raison des beautez gracieuses
 Les femmes sont vouluntiers envieuses.
 Mais humblement elle faisoit sans cesse
 Veuz et offrande à Venus la deesse.
 Souvent aussi alloit sacrifier
 A Cupido, pour le pacifier,

Non moins craignant sa trouse trop amere
 Que le brandon de sa celeste mere ;
 Mais pour cela ne sceut finablement
 Les traictz à feu eviter nullement.

Or estoient ja les moys et jours venus
 Que Sestiens celebroident de Venus
 La grande feste, et du bel Adonis.
 Là vindrent lors les peuples infinis
 Qui habitoient les petites et grandes
 Isles d'autour ; tous y vindrent par bandes.
 Du fons de Cypre à la cerimonie
 Vindrent les uns, les autres d'Hemonie.
 Femme du monde en toute Cytherée
 N'est en faubourg ne cité demourée ;
 N'y eut danseur ny autre demourant
 Dessus Lyban, le mont bien odorant,
 Ne Phrygien (tant aymast le sejour)
 Qui ne courust veoir la feste ce jour,
 Tous ceulx d'Abyde, aux Sestiens voisine,
 Tous jouvenceaux qu'Amour tient en saisine,
 Y sont venuz : car volontiers ilz vont
 Là où l'on dit que les festes se font,
 Plus pour y veoir des dames les beautez
 Que pour offrir leurs dons sur les autels.
 Dedans le temple où se faisoit la feste
 Hero marchoit en gravité honneste,
 Rendant par tout de sa face amyable
 Une splendeur à tous yeulx agreable.
 Telle blancheur au visage elle avoit
 Que Cynthia, quand lever on la voit ;
 Car sur le hault des joues paroissoient
 Deux cercles ronds, qui un peu rougissoient
 Comme le fons d'une rose nayfve,
 Meslé de blanche et rouge couleur vive.
 Vous eussiez dict ce corps tant bien formé
 Sembler un champ de roses tout semé,
 Car par dessus sa blancheur non pareille
 La vierge estoit de membres si vermeille,
 Qu'en cheminant ses habitz blancz et longs
 Monstroient par foyz deux roses aux tallons.

D'elle au surplus surtoient bien apparentes

Graces sans nombre, et toutes differentes.
 Vray est qu'en tout trois Graces nous sont painctes
 Des anciens : mais ce ne sont que fainctes,
 Veu que d'Hero un chacun œil friant
 Multiplioit cent graces en riant,
 Si que Venus (si trop ne me deçoy)
 Avoit trouvé nonnain digne de soy.
 Ainsi passant de beauté toutes celles
 Qu'on estimoit en son temps les plus belles,
 L'humble novice à Venus bien decente
 Apparoissoit une Venus recente ;
 Dont il advint, quand ainsi se monstra,
 Qu'aux tendres cueurs des jouvenceaulx entra,
 Et n'en fut un qui n'eust en son courage
 Desir d'avoir Hero par mariage.
 Chacun l'admire et chacun la contemple,
 Si qu'en allant çà et là par le temple,
 L'œil et le cueur de tous ceulx qui la veirent
 Où qu'elle allast) tout le jour la suyvirent.

Et un jeune homme entre autres estoit là,
 Qui en ce point tout esbahy parla :
 « J'ay plusieurs foys veu Sparte la cité,
 Lacedemone ay par tout visité,
 Là où on oyt, par maniere d'esbat,
 Sur les beautez chacun jour maint debat ;
 Mais telle fille encores n'ay je veue,
 Qui soit de grace et beauté si pourveue.
 Peult estre aussi que Venus en ces places
 A faict venir quelc'une des trois Graces.
 Certes, lassé de regarder je suis,
 Mais de la veoir saouler je ne me puis.
 Content serois d'estre en terre bouté
 Après avoir au lict d'Hero monté ;
 Et dieu du ciel estre ne vouldrois mye,
 L'ayant chez moy pour espouse et amyc.
 Helas ! Venus, si c'est chose odieuse
 Que de toucher à ta religieuse,
 A tout le moins avecques moy assemble
 Par mariage une qui luy ressemble. »

Ainsi disoient maintz gracieux et doulx
 Jeunes amans. Mais un autre sur tous,

Taisant son mal, hors du sens se jectoit
 Pour la beauté qui en la vierge estoit.
 O Leander, qui tant souffris, si est ce
 Qu'après avoir veu là demy deesse
 Tu ne voulois soubz l'aguillon d'aymer
 Couvertement ta vie consommer,
 Ainçois, estant à l'improviste attainct
 Des traicts chargez d'un feu qui ne s'estainct,
 Tu n'eusses eu de vivre patience
 Sans de la belle avoir experience.

Aux raiz des yeulx creut le brandon plus fort
 D'amour cruel, dont par le grand effort
 Impetueux de la flambe invincible
 Brusloit sans fin le povre cueur paisible.

Aussi beauté excellente bien née
 En femme honneste et non contaminée,
 Aux hommes est plus aigüe et perçante
 Que traict volant tiré de main puissante :
 L'œil est la voye, et quand frappé se sent,
 La playe coule, et droict au cueur descend.
 Si devint lors l'amant dont je vous comp'te
 Ravy, tremblant, tout honteux et sans honte ;
 Du cueur trembla : honte le tenoit pris.
 Ravy estoit en beauté de tel prix ;
 Finablement, amour l'a tant dompté,
 Que de honteux le rendit eshonté.

Par amour donc de soymesmes cherchant
 A n'avoir honte, il s'en alloit marchant
 Tout pas à pas, et print l'audace après
 De costoyer la vierge d'assez près ;
 Puis de travers tourne de bonne grace
 Ses yeulx tous pleins d'amoureuse fallace,
 Et l'induisant par signes sans mot dire
 A desirer la chose qu'il desire.

Incontinent qu'elle se veit aymée,
 Bien ayse fut, se sentant estimée,
 Et plusieurs foyz tout bellement baissa
 Sa belle face, et puis la redressa,
 Guignant de l'œil Leander doucement,
 Qui en son cueur fut ayse grandement
 De ce qu'Hero son amour entendit

Et l'entendant point ne se deffendit.
 Donques tandis que son heure opportune
 Il espyoit pour suivre sa fortune,
 Le clair soleil vers Occident tiroit,
 Et peu à peu sa clarté retiroit,
 Si que Vesper on veit de l'autre part,
 Qui ja du jour tesmoignoit le depart,
 Parquoy, voyant le jouvenceau Leandre
 De toutes parts les tenebres s'espandre,
 Plus hardiment d'elle s'approcher ose,
 Et luy serra les doigts plus blancs que rose,
 En soupirant ; et elle sans mot dire
 Comme en courroux sa main blanche retire.
 Dès qu'il sentit aux gestes la pensée
 D'Hero en branle, et demy eslançée,
 De la tirer print très bien l'aventure
 Par l'un des plis de sa riche vesture,
 La destournant, et la menant adonc .
 A l'un des boutz du temple grand et long :
 Et elle alloit après luy pas à pas
 Tout lentement, comme ne voulant pas ;
 Puis de propos femenins l'a tencé,
 Disant ainsi : « Estes vous insensé,
 Mon gentilhomme ? Entreprennez vous bien
 D'ainsi tirer une fille de bien ?
 Croyez qu'icy fort mal vous adressez :
 Allez ailleurs, et ma robe laissez,
 Que n'esprouviez, à vostre grand dommage,
 L'ire et fureur de mon grand parentage.
 Prier d'amour est chose deffendue
 Nonnain qui s'est vierge à Venus rendue,
 Et n'est loysible inventer achoison
 D'aller au lict de fille de maison. »
 Telle parolle aux filles convenable
 Tenoit Hero à l'amant bien aymable.
 Et quand Leandre eut de la vierge ouy
 Le doux courroux, il fut tout resjouy,
 Sentant en elle (à cette occasion)
 Les signes vrays de persuasion :
 Car lors que femme à un amant conteste,
 Son contester signe d'amour atteste.

Doncques, après qu'il eut de grand' ardeur
 Baisé son col blanc et de bonne odeur,
 Desir d'amour qui l'aguillonne et poinct
 Le feit parler à sa dame en ce poinct :
 « Chere Venus, après Venus la gente,
 Noble Pallas, après Pallas prudente,
 Je parle ainsi, car trop grandement erre
 Qui t'accompare aux femmes de la terre,
 Veu que tu es, à bien te visiter,
 Toute semblable aux filles Juppiter ;
 Bienheureux est celluy qui te planta,
 Et pleine d'heur celle qui t'enfanta.
 Si te supply, enten à mes clamours,
 Et pren pitié des contrainctes d'amours.
 Tu te dis fille à Venus consacrée :
 Fais donc cela qui à Venus agrée ;
 Vien, vien, m'amy, et d'une amour egale
 Entrons tous deux en sa loy conjugale ;
 Ce n'est pas chose aux vierges bien propice,
 D'administrer à Venus sacrifice :
 Venus ne prend aux pucelles plaisir ;
 Ses vraiz statutz (si tu as le desir
 De les sçavoir) et ses mysteres dignes
 Ce sont anneaulx, nopces, lictz et courtines.
 Puis qu'aymes donc Venus doulce et traictable,
 Ayme la loy d'amour tant delectable,
 Et me reçoÿ, en laissant tous ces vœux,
 Pour humble serf, ou mary, si tu veulx :
 Serf que pour toy Cupido a vené,
 A coups de traict poursuivy et mené,
 Usant, hélas ! en moy de tel effort
 Que feit Mercure en Hercules le fort,
 Quand l. mena soubz sa verre dorée
 Servir la nymphe en Lydie honorée.
 Las ! quant à moi, Venus au beau corsage
 M'a rendu tien, non Mercure le sage.
 O noble vierge, il ne faut qu'on te die
 D'Athalanta, la belle d'Arcadie :
 Tu sçais comment en amour soulager
 Ne vouloit pas le beau Meleager,
 Pour demourer tousjours vierge obstinée ;

Mais au moyen de Venus indignée
 Elle devint de luy plus amoureuse
 Qu'au paravant ne luy fut rigoureuse.
 Pourtant, m'amy, -aux choses que j'ay dictes
 Te fault renger, que Venus tu n'irrites.»

Ainsi l'amant persuadoit de bouche
 La belle Hero, encor toute farouche,
 Si que les motz tant doux qu'ouys elle a
 Feirent son cueur vaciller çà et là.

La vierge adonc, muette devenue,
 Sa veue en terre a longuement tenue,
 Cachant sa face, en laquelle luy monte
 Ce sang vermeil tesmoingnage de honte,
 Plus cheminant pensive se monstroït,
 Et sans besoing bien souvent accoustroït
 Ses vestemens, tous signes en partie
 D'une pucelle à aymer convertie;
 Et silence est la promesse accordée
 Dé toute fille ainsi persuadée.

Or sentoït ja ceste cy les secousses
 Et aiguillons des amours aigresdoulces,
 Pource qu'en cueur si noble et de hault prix
 Facilement le doux feu s'estoït pris;
 Puis esbahie estoït d'autre costé
 Du doux Leandre et de sa grand' beauté.

Donc, ce pendant qu'en la terre ses yeulx
 Elle eust fîchez, Leander, curieux
 Et plein d'amour, de veoir n'estoït lassé
 Son tendre col, qu'elle tenoït baissé,
 Lequel pourtant finalement leva,
 Puis, rougissant, ainsi dire elle va:

« Je ne croy pas, Seigneur, que le pouvoir
 Tu n'eusses bien d'une roche esmouvoir
 Par tes devis. Qui t'a faict si sçavant
 A mettre motz deceptifs en avant,
 O povre moy! et qui t'a incité
 De venir veoir mon pays et cité?
 Si est ce en vain que m'as propos tenu;
 Car, veu que errant tu es et incongnu,
 Et qu'en toy n'a seuretê de fiance,
 Comment peulx tu avoir mon alliance?

Nous ne povons (pour bien te l'exposer
 Publicquement tous deux nous espouser,
 Pource que j'ay mes parens au contraire ;
 Et quand voudrois par deça te retraire
 En te faingnant personne fugitive,
 Tu ne pourrois cacher l'amour furtive,
 Car en tout temps les langues sont amyés
 De faulx rapportz et toutes infamyés ;
 Et ce que faire en secret on pretend,
 En plein marché Malebouche l'entend.
 Ce neantmoins, je te pry que je sache
 D'où tu es né, et ton nom ne me cache ;
 Si quiers le mien, ne te diray de non :
 Sçache de vray qu'Hero est mon droict nom,
 Et ma maison une tour haulte et droicte,
 Là où j'habite, en menant vie estroicte,
 Sans entretien de personne vivante,
 Fors seulement d'une simple servante.

Ceste grand' tour devant Seste a son estre
 Sur creux rivage, auquel de ma fenestre
 Me sont les flots de la mer apparens ;
 Tel fut l'advis de mes rudes parens.
 Autres voysins autour de moy ne hantent,
 Ne jeunes gens point n'y dansent ne chantent.
 Mais sans cesser, et de jour et de nuict,
 La mer venteuse à l'oreille me bruit. »

Adonc Hero, honteuse de rechef,
 Vers son manteau baissa un peu le chef,
 Et en couvrit sa face illustre et claire,
 Pensant en soy : « Hero, que veulx tu faire ? »
 De l'autre part, Leander, d'une extreme
 Desir qu'il a, consulte avec soy mesme
 Comme il pourra devenir si heureux
 De parvenir au combat amoureux.

Certes, Amour, variable en conseil,
 Fait playe aux cueurs, puis baille l'appareil
 Et luy, par qui sommes tous surmontez,
 Conseille ceulx qu'il a priz et domptez :
 Ainsi fait il, ainsi donna secours
 A Leander, qui après tous discours
 Triste, et faisant d'un vray amant l'office,

Va dire un mot plein de grand artifice :

« Vierge (dit il), tant peu craintif seray
 Que l'aspre mer pour toy je passeray,
 Fust ce un endroit d'innavigable gouffre,
 Voyre fust l'eau bouillante en feu et souffre ;
 Je ne crains point la mer desesperée,
 S'il faut aller en ta chambre parée,
 Et si n'auray frayeur en escoutant
 L'horrible bruit de la grand' mer flottant.
 Ains tous les soirs, mouillé, sans paour ne honte
 Nageray nud en la mer Hellesponte :
 Car il y a distance assez petite
 De la cité Abydaine où j'habite
 Jusques chez toy ; fais moy sans plus ce tour
 De me monstrier sur le hault de ta tour
 Quelque lanterne ou brandon flamboyant
 Devers la nuict, afin qu'en le voyant
 Je sois d'amour le navire sans voile,
 Ayant sur mer ton flambeau pour estoille ;
 Aussi affin qu'en le voyant, ne voye
 De Bootes l'occidentale voye,
 Ny Orion cruel et pluvieux,
 Ne le train sec du chariot des cieulx,
 Qui de venir me pourroit bien garder
 A ce doulx port où je veulx aborder.

Mais par sus tout (helas ! ma chere dame)
 Si tu ne veulx qu'acoup je perde l'ame,
 Pren garde aux ventz ; vueilles avoir le soing
 Que, trop esmeuz, n'estaingnent au besoing
 Le clair flambeau conducteur de ma vie.
 Si au surplus de sçavoir as envie,
 Quel est nom, Leander je m'appelle, *
 Mary d'Hero, la gracieuse belle. »

Ainsi tous deux ordonnoient le decret
 Du mariage, entre eulx clos et secret,
 Et de garder tout l'ordre taciturne
 Servant au faict de l'amytié nocturne,
 Dont le flambeau seroit seul tesmoingnage,
 En promectant tout d'un mesme courage,
 Elle, de faire esclairer le brandon ;
 Luy, de se mectre en l'eau à l'abandon.

Puis, confirmans la nuit des espousailles
 Par un baiser donné en fiançailles,
 Force leur fut (à regret et envis)
 Se separer et rompre leurs devis.
 Si s'en alla Hero en sa tour haulte,
 Et Leander (affin que par sa faulte
 Ne s'esgarast de nuit en son retour)
 Merquoit de l'œil le chemin de la tour
 Et naviguoit vers Abyde tendant.

Pensez en vous quantesfoys ce pendant
 Ont désiré tous deux l'heure propice
 D'entrer au lict d'amoureux exercice.

Or avoit ja la nuit d'eulx attendue
 Sa robe noire en l'air toute estendue,
 Et les humains rendit par tout dormans,
 Fors Leander, le plus beau des amans,
 Qui sus le bord de la mer pour nager
 Attend pied coy le luisant messenger
 De ses amours, et guette de ce pas
 Le luminaire et feu de son trespas,
 Lequel luy doibt de loing monstrier par signes
 Le droict chemin des nopces clandestines.

Si tost qu'Hero veit que la nuit ombreuse
 Noircie estoit d'obscurté tenebreuse,
 Songneusement comme elle avoit promis
 A le flambeau en evidence mis,
 Qui ne fut pas plus subit allumé
 Que Leander ne fust tout enflammé
 Du feu d'amour, si que son cueur ravy
 Et le flambeau s'allumoient à l'envy :
 Bien est il vray qu'oyant les sons horribles
 Que font en mer ces grands undes terribles
 Il eut en soy frayeur de prime face ;
 Mais, peu à peu prenant cueur et audace,
 Pour s'asseurer parloit tout seul ainsi :

« Amour est dur, la mer cruelle aussi :
 Un bien y a : ce n'est qu'eau en la mer,
 Et dedans moy ce n'est que feu d'aymer.
 Sus donc, mon cueur : prens le feu de ta part,
 Et ne crains l'eau qui en la mer s'espart ;
 A ce coup fault qu'en amour me secondes.

Jequoy crains tu les vagues et les undes ?
) cueur d'amant, n'as tu point congnoissance
 Que Venus print des undes sa naissance,
 Et qu'elle a force et domination
 Dessus la mer, et sur l'afflection
 Qui nous conduict ? » Mis à fin ce propos,
 Il despouilla ses membres bien dispos,
 Et des deux mains ses habitz desliez
 Autour du col a serrez et liez ;
 Puis, s'esloignant du bort un peu en ça,
 D'un sault de course en la mer se lança,
 Tirant tousjours vers la chere lanterne,
 Et tellement en la mer se gouverne,
 Que luy tout seul navigant vers sa dame
 Estoit sa nef, son passeur et sa rame.

Hero, tandis, qui des creneaulx esclaire,
 De son manteau couvroit la lampe claire
 Quand s'eslevoit quelque nuysible vent,
 Et la garda d'estaindre bien souvent,
 Jusques à tant que Leander passé
 Au port de Seste arriva tout lassé,
 Et que la vierge en sa tour haulte et forte
 Le fait monter ; mais sachez qu'à la porte
 Elle embrassa, d'amour et d'aise pleine,
 Son cher espoux quasi tout hors d'haleine,
 Ayant encor ses blancz cheveulx mouillez,
 Tous degoutans, et d'escume souillez.
 Lors le mena dedans son cabinet,
 Et quand son corps eust essuyé bien net,
 D'huile rosat bien odorant l'oingnit,
 Et de la mer la senteur estaingnit.

En un liet hault adonques il se couche.
 Et elle auprès, qui sa vermeille bouche
 Ouvrit, ainsi parlant à son espoux,
 Auquel encor bien fort battoit le poulx :

« Amy, tu as beaucoup de travail pris,
 Plus qu'autre espoux n'en a onc entrepris ;
 Assez te dois contenter pour un coup
 De l'eau sallée et de l'odeur maulvaise
 De la marine : or te metz à ton aise,
 Et en mon sein (cher amy qui tant vaulx)

Ensevely tes labeurs et travaux. »
 Leandre adonc la ceinture impollue
 Qu'elle portoit soudain luy a tollue
 D'autour du corps, et entrèrent tous nuds
 Aux saintes loix de la douce Venus.

Helas! c'estoient des nopces, mais sans danses
 C'estoit un lict, mais lict sans accordances
 D'hymnes chantez : nul poëte on n'y veit
 Qui da sacré mariage escrivist;
 Cierge beneit aucun n'y fut posé
 Pour illustrer le lict de l'espousé;
 Là menestriers ne sonnerent aulbades;
 Là balladins ne jecterent gambades;
 Chantz nuptiaux point n'y furent chantez
 Par les amys et les deux parentez,
 Ainçoys à l'heure à coucher disposée
 Silence fait le lict de l'espousée,
 Et l'ornement et principale cure
 De ceste feste estoit la nuict obscure,
 Si qu'Aurora, qui le monde embellit,
 Ne veit jamais couché dedans ce lict
 Le marié : car sans jour et sans guyde
 Tous les matins repassoit vers Abyde,
 Insatiable et plein d'ardant desir
 De retourner au nocturne plaisir.

Quant à Hero, pour si seurement faire
 Que ses parens ne congneussent l'affaire,
 Tousjours d'habit de nonnain se vestoit,
 Et de jour vierge et de nuict femme estoit.

O quantesfoys le beau jour evident
 Ont souhaitté descendre en Occident!

Ainsi leur grande amytié conduysaient
 Et en plaisir secret se deduysoient;
 Mais peu vescu ont en ceste maniere,
 Et peu jouy de l'amour marinier;
 Car dès que vint le bruyneux yver,
 Voycy les vents tous esmeuz arriver,
 Qui esbranloient les fondemens profonds
 De l'eau debile, et battoient jusqu'au fons,
 Faisans mouvoir d'orage horriblement
 Toute la mer çà et là, tellement

Que les nochers, fuyans les eaux irées,
Avoient aux portz leurs voiles retirées.

Mais le fort vent ne l'yver ne l'orage
N'espoventa jamais ton fort courage,
O Leander ! ains la lampe allumée
Dessus la tour à l'heure accoustumée
Te donna cueur d'entrer en la marine
Par ce dur temps, la faulse et la maligne.

Helas ! Hero, de bon sens despourveue,
Devoit l'yver se passer de la veue
De son amy, sans plus faire reluyre
Le brandon prest à ses plaisirs destruire ;
Mais Destinée à son malheur la meine,
Si faict Amour : car de son plaisir pleine
Meit sur la tour le flambeau sans propos,
Non plus flambeau d'Amour, mais d'Atropos.

Or estoit nuict : quand les vents vehemens,
Par merueilleux et divers soufflemens
Poulsans l'un l'autre, en mer se remuerent,
Et peslemesle en fureur se ruerent .
Sur le rivage, à celle mauvaise heure
Le povre amant, que faulx espoir asseure
D'aller encor aux ordinaires nopces,
Estoit porté des bruyantes et grosses
Vagues de mer. Ja les undes ensemble
S'entrebatoient ; l'eau sallée s'assemble
Tout en un mont ; les flotz sont jusqu'aux cieulx ;
La terre esmeue est des ventz en tous lieux
Par leur combat ; car Boreas se vire
Contre Notus, Eurus contre Zephyre,
Si que l'orage en mer bruyante espars
Inevitable estoit de toutes pars.

Leandre alors, qui maulx intolerables
Avoit souffert des undes implacables,
Prioit Venus de luy estre opportune,
Prioit Thetis, se vouoit à Neptune,
Et n'oublia de diro à Boreas :
« O Aquilon, qui tant labouré as
Au faict d'amour pour la pucelle Attique,
Entens à moy. » Mais nul dieu aquatique
A son prier n'a l'oreille inclinée,

Et n'a l'Amour veu vaincre destinée;
 Car, tout rompu de ceste impetueuse,
 Emotion de la mer fluctueuse,
 Aux jambes eust les puissances debiles,
 Ses bras mouvans devindrent immobiles,
 Et en sa gorge entroit avec l'escume
 Grand' quantité d'eau pleine d'amertume.
 Finablement, le vent par sa rudesse
 Estaindre vint la lanterne traistresse,
 Avec la vie et l'ardante amytié
 De Leander, digne de grand' pitié.

Tandis Hero avoit ses beaulx yeulx vers
 Tousjours au guet, vigilans et ouvers,
 Et lors sur piedz pleurant, pensant, resvant,
 La miserable, en sa face levant,
 Va veoir du jour la claire estoile Aurore,
 Et ne veoit point son chier espoux encôre.
 Parquoy, estant ja estainct le flambeau,
 Deçà, delà, jecta son œil tant beau
 Sur le grand doz de la mer, pour sçavoir
 Si son amy navigant pourra veoir :
 Mais, las ! si tost qu'elle eust jecté sa veue
 Encontrebas, la povre despourveue
 Va veoir au pied de la tour, desiré
 Contre les rocs, son amy désiré,
 Dont par fureur rompit son vestement
 Autour du sein, puis tout subitement
 Jectant un cry de personne insensée,
 Du hault en bas de la tour s'est lancée.
 Ainsi Hero mourut le cueur marry
 D'avoir veu mort Leander son mary :
 Et après mort, qui amans desassemble,
 Se sont encor tous deux trouvez ensemble.

DEUX COLLOQUES D'ERASME

COLLOQUE D'ERASME

TRADUIT DE LATIN EN FRANÇOIS PAR CLEMENT MAROT

INTITULÉ

ABBATIS ET ERUDITÆ

AUX LECTEURS

*Qui le sçavoir d'Erasmus voudra veoir,
Et de Marot la rythme ensemble avoir,
Lise cestuy colloque tant bien faict,
Car c'est d'Erasmus et de Marot le faict.*

AU LECTEUR

*Entends (lecteur) que ce colloque,
Qui est d'un abbé ignorant
Duquel une femme se mocque,
Religion ne met à neant :
Mais, l'abus un peu descouvrant,
Des gens sçavants l'honneur ne touche :
Ainsi l'entends en le lisant.
Qui sera morveux, si se mouche.*

COLLOQUE

DE L'ABBÉ ET DE LA FEMME SÇAVANTE

Interlocuteurs : l'ABBÉ et YSABEAU

L'ABBÉ

Quel mesnage, dame Isabeau,
Voy je ceans?

YSABEAU

N'est il pas beau?

L'ABBÉ

Je ne sçay quel beau, mais vraiment
Il ne sied pas fort proprement
A fille ne femme.

YSABEAU

Pourquoy?

L'ABBÉ

Pour ce qu'en ce lieu de requoy
Tout est plein de livres.

YSABEAU

Tant mieulx :

Et dea! vous qui estes si vieux,
Abbé nourry en seigneurie,
Veistes vous jamais librairie
Chés les grands dames?

L'ABBÉ

Si ay, si,
Tout en beau françois : mais ceux cy
Ce sont livres latins et grecz.

YSABEAU

J'entens bien, ilz vous sont aigretz :
Mais dictes moy en conscience
N'apprend on sagesse ou science
Qu'en livres françoys seulement?

L'ABBÉ

Cela n'appartient nullement
Qu'à princesses de hault affaire,

Quand elles ne sçavent que faire
Pour recréer un peu leurs ames.

YSABEAU

Et n'appartient il qu'aux grandz dames
De sçavoir et de vivre à l'aise?

L'ABBÉ

Or escoutons, ne vous desplaise;
C'est mal accouplé, ce me semble,
Vivre à l'aise et sçavoir ensemble;
Aux femmes n'appartient sçavoir,
Et est aux princesses d'avoir
Leur plaisir, et à l'aise vivre.

YSABEAU

Il fault que l'assault je vous livre :
Dictes moy, n'appartient il point
A chascun de venir au poinct
De bien vivre?

L'ABBÉ

Je croy qu'ouy.

YSABEAU

Et venez çà, povre esblouy;
Doy je dire aveugle? Qui est ce
Qui peult vivre en aise et liesse
Sans vivre bien?

L'ABBÉ

Mais je demande
Qui peult vivre en liesse grande
En vivant bien?

YSABEAU

Par ainsi donques,
Vous approuvez tous ceux quiconques
Vivent d'une vie mauvaise,
Pourveu qu'ilz vivent à leur aise :
Ne faictes pas?

L'ABBÉ

Je cuyde, moy,
Que ceux qui vivent sans esmoy
Et à plaisir vivent trèsbien.

YSABEAU

Mais ce tant grand plaisir, ou bien
Vient il des choses de dehors,
Ou de l'esprit?

L'ABBÉ

Il ne vient fors
De ce que je sens et saveure,
Ou que je voy.

YSABEAU

Je vous assure
Que ne vous estes destourbé,
Et estes un subtil abbé,
Mais un très-lourdault philosophe :
Repondez moy, de quel estophe
Est le grand aise? A vostre advis
Où le prenez vous?

L'ABBÉ

En convis,
A boire et dormir tant qu'on peult,
A faire tout ce que l'on veult,
En argent, honneur, tout cela.

YSABEAU

Et si Dieu en ces choses là
D'aventure avoit mis science
Et ce beau don de sapience,
En vivriez vous moins plaisamment?

L'ABBÉ

Qu'appellez vous premierement
Sapience, à fin qu'on le sçache?

YSABEAU

Chose dont vous ne tenez tache,
C'est à sçavoir, congnoistre en somme
Que la felicité de l'homme
Ne gist fors qu'aux biens de l'esprit,
Et que tout le bien qui perit,
Comme argent, honneur, noble race,
Ne le rend (sauve vostre grace)
Plus heureux, ne meilleur aussi.

L'ABBÉ

C'est le moindre de mon soucy
Que ceste sapience.

YSABEAU

Voire :

Or ça, pourriez vous jamais croire
Que je sens plus d'aise et grand heur
A lire quelque bon aütheur
Moral, naturel ou divin,
Que vous à boire de bon vin,
Ou jouer quand on a disné?
Que vous en semble, *Domine*?
Ne vis je pas en grands esbas?

L'ABBÉ

Quant à moy, je n'y en voy pas,
Sans mentir.

YSABEAU

Je ne m'enquiers point
Qui vous delecte ou qui vous point,
Mais de ce qui doit delecter.

L'ABBÉ

Je ne voudrois point alecter
Mes moynes dispos et delivres
Ordinairement en ces livres :
C'est bien livré.

YSABEAU

Et mon mary,
Tant s'en fault qu'il en soit marry,
Qu'il m'en aime mille foys miculx :
Pourquoy en voz religieux
Les livres doncques n'approuvez?

L'ABBÉ

Je les en ay tousjours trouvéz
Moins obeissans la moitié,
Et si hardiz que c'est pitié
A me respondre : ilz me repliquent
D'un tas de decrets qu'ilz expliquent,
De Saint Pierre et Saint Mathieu
Et de Saint Paul.

YSABEAU

Ho! de par Dieu,
 Vous leur commandez donc de lire
 Choses qui peuvent contredire
 A Saint Pierre et Saint Paul l'apostre?

L'ABBÉ

Par mon ame, sauve la vostre,
 Je ne sçay quell' doctrine ilz ont,
 Mais je hay les moines qui sont
 Repliquans, et voudrois n'avoir
 Moine qui eust plus de sçavoir
 Que j'en ay.

YSABEAU

Pour y obvier,
 Il ne fault rien qu'estudier
 Si bien que soyez fort sçavant.

L'ABBÉ

Ja n'ay loisir mettre en avant
 Toutes ces choses.

YSABEAU

La raison?

L'ABBÉ

Pour autant qu'en nulle saison
 N'y puis vacquer.

YSABEAU

Quoy, nostre maistre,
 Ne pouvez vous vacquer a estre
 Prudent et sage?

L'ABBÉ

Ma foy non.

YSABEAU

Vous n'en aurez donc point le nom.
 Etqui vous garde d'y entendre?

L'ABBÉ

Tout plein de soing qu'il me fault prendre
 Pour ma maison; faire la court:
 Mon service, qui n'est pas court;
 Chevaux, chiens, oiseaux, choses telles.

YSABEAU

Ces choses là vous semblent elles
Meilleures que devenir sage?

L'ABBÉ

Que voulez vous? c'est un usage
Que nous avons.

YSABEAU

Je vous demande,
Si vous aviez vertu si grande
De muer les corps et les testes
De vous et voz moines en bestes,
Les feriez vous pas estre veaux,
Et vous cheval?

L'ABBÉ

Quels motz nouveaux!
Non vrayement.

YSABEAU

Si seroit ce bien
Pour garder qu'ilz ne fussent rien
Plus que vous, en faisant ainsi.

L'ABBÉ

Je n'aurois pas trop grand soucy
Quelz animaux fussent les moynes,
Ne les curez, ne les chanoines,
Pourveu qu'homme je fusse.

YSABEAU

Somme,
Vous pensez donc celuy estre homme
Qui n'est sage et n'y veult pourvoir?

L'ABBÉ

Je suis, si le voulez sçavoir,
Pour moy, assez sage et heureux.

YSABEAU

Sy sont bien les pourceaux pour eux
En leur qualité.

L'ABBÉ

Par mon ame,
Vous estes une estrange dame,
Et me semblez une sophiste.

YSABEAU

Par ma foy, Monsieur le Buliste,
 Ce que me semblez ne diray :
 Mais bien je vous demanderay
 Pourquoi mes livres faschent tant
 A vostre veue.

L'ABBÉ

Pour autant
 Que la quenaille et le fuseau
 Sont armes de femmes.

YSABEAU

Tout beau !
 La femme ne doit elle point
 Gouverner sa maison à point,
 Instruire ses enfans ?

L'ABBÉ

Si fait.

YSABEAU

Et pensez vous qu'un tel effect
 Se puisse mener sans prudence ?

L'ABBÉ

Nenny vraiment, comme je pense.

YSABEAU

A fin qu'adverty en soyez,
 Les livres que vous me voyez
 Me font telle chose cognoistre.

L'ABBÉ

On voit tous les jours en mon cloistre
 Soixante et quatre moines vivre :
 Toutesfoys au diable le livre
 Qu'en leur chambre encor on a veu !

YSABEAU

A ce conte, c'est bien proueu,
 A voz moines de bonne sorte.

L'ABBÉ

Quant des livres, je vous supporte,
 Mais non latiner.

YSABEAU

Voicy rage :

Pourquoy!

L'ABBÉ

Pourceque tel langage
Aux femmes n'est pas bien seant.

YSABEAU

Ne respondez point pour neant :
Raison?

L'ABBÉ

A tout bien regarder,
Cela sert bien peu à garder
Leur chasteté.

YSABEAU

Doncques les songes,
Les fables et sottes mensonges
Des romans ont propriété
De garder nostre chasteté?
N'ont pas?

L'ABBÉ

Ce n'est pas tout.

YSABEAU

Là donc,
Dictes hardiment tout du long
Sans rien obmettre.

L'ABBÉ

Toutes femmes
Qui craignent tomber en diffames
En si grand danger ne seront
Des prestres, quand point ne sçauront
Parler latin.

YSABEAU

En bonne foy,
Le moindre danger que j'y voy
C'est cestuy là : car du latin
Vous travaillez soir et matin
A rien n'en sçavoir, Dieu mercy.

L'ABBÉ

La commune l'estime ainsi
Que je le vous ay recité,

Parce qu'il n'est pas usité
 Ne commun qu'une femme ou fille
 Sçache tant, ne qu'elle babille
 Latin, ne gros ny elegant.

YSABEAU

Pourquoy m'allez vous allegant
 La commune, qui est le pire
 Auteur que vous me sçauriez dire
 Pour faire bien? Et d'avantage,
 Pourquoy m'alleguez vous l'usage
 Et la coustume qui s'oppose
 Tousjours à faire bonne chose?
 Aux bonnes choses conviendrait
 S'accoustumer : lors adviendrait
 Qu'on verroit la chose en usance
 Qui estoit hors d'accoustumance ;
 Ce qui estoit amer à tous
 Seroit d'un chascun trouvé doux ;
 Ce qui semble laid si longtems
 Seroit fort beau.

L'ABBÉ

Je vous entends.

YSABEAU

Par vostre foy, je vous demande :
 Sied il mal à une Allemande
 Sçavoir françoys!

L'ABBÉ

Non.

YSABEAU

Raison quelle?

L'ABBÉ

Et que sçay je, moy! A fin qu'elle
 Parle aux François, ou leur responde :
 Dy je pas bien?

YSABEAU

Le mieulx du monde :

Pourquoy donc me venez reprendre
 Si le latin je veux aprendre,
 Pour parler avec tant d'auteurs

Sages, sçavans, consolateurs,
Tant bien disans, tant bien vueillans,
Et en tout si biens conseillans
Ceux qui les lisent ?

L'ABBÉ

Je vous jure

Que de ces livres la lecture
Diminue merveilleusement
A la femme l'entendement;
Avec ce qu'elles n'en ont gueres,
Et qu'elles sont un peu legeres
Du cerveau.

YSABEAU

De dire combien

Vous en avez, je n'en sçay rien;
Si peu que j'en ay, toutesfoys,
J'aymerois mieulx cent mille foys
L'user en quelque bonne estude
Qu'en une grande multitude
D'oraisons sans cueur barbotées,
Ou en jambons ou en tostées,
Toutes nuictz après qu'estes yvres.

L'ABBÉ

La frequentation des livres
Pour vray engendre frenaisie.

YSABEAU

Voicy estrange fantasie :
Les propos de tous ces beuveurs
Que vous avez, buffons, baveurs,
Vous font ilz frenatique ?

L'ABBÉ

Moy!

Mais bien me mettent hors d'esmoy
Et d'ennuy, c'est bien le contraire.

YSABEAU

Comment donc se pourroit il faire
Que si honnestes deviseurs
Que mes livres tant beaulx diseurs
Me feissent nuyance ?

L'ABBÉ

On le dict.

YSABEAU

Ce qu'on en voit y contredict.
 Combien des vostres voit on plus
 A qui le jeu des detz ou flus,
 Le long veiller, les beuveries,
 Ont engendré des resveries
 Et des fureurs?

L'ABBÉ

Ma foy, Madame,
 Si ne vouldrois je point de femme
 Qui de sçavoir eust le degré.

YSABEAU

Et je me sçay un trèsbon gré
 D'avoir un homme pour espoux
 Qui est tout different à vous;
 Car la science qu'ay apprise
 Faict que davantage il me prise,
 Et que je l'ayme beaucoup mieux.

L'ABBÉ

Quand j'y pense, je deviens vieux.

YSABEAU

A quoy?

L'ABBÉ

A la peine qu'on prend
 Quand les sciences on apprend,
 Puis fault mourir.

YSABEAU

Hé! grosse teste
 Aimeriez vous mieux mourir beste,
 Si demain vous passiez le pas,
 Que de mourir sçavant?

L'ABBÉ

Non pas :

Pourveu que je n'eusse jamais
 Peine d'apprendre.

YSABEAU

Voire mais,

Sans peine au monde nul ne peult
 Atteindre à rien de ce qu'il veult ;
 Encor tout ce qui est acquis,
 Tant soit il à grand' peine quis,
 En mourant il faut qu'on le lasche ;
 Pourquoi donc est ce qu'il vous fasche
 De prendre quelque peu de peine
 Pour chose tant noble et certaine,
 Et dont le fruit à l'autre vie
 Nous accompagne ?

L'ABBÉ

J'ay envie
 De dire qu'en commun langage
 Nous disons une femme sage
 Folle deux foys.

YSABÉAU

Certainement

Cela se dict communement
 Par les folz : mais quoy, nostre maistre ?
 La bien sage ne le peult estre ;
 Et celle qui faict son arrest
 D'estre bien sage, et point ne l'est,
 Est folle deux foys.

L'ABBÉ

Mais d'où vient
 Qu'aux femmes aussi mal advient
 Science, qu'un bast à un beuf ?

YSABÉAU.

Entendez-vous un bast tout neuf ?
 Croyez, *Domine Abbate*,
 Qu'au beuf sied mieux d'estre basté,
 Qu'à un asne de porter mitre.
 Que tient on en vostre chapitre
 De la Vierge mere ?

L'ABBÉ

J'en tien,
 Quant à moy, ce qu'un bon chrestien
 Doibt tenir.

YSABÉAU

Elle ne lisoit

Donc jamais livre ?

L'ABBÉ

Si faisoit ;

Mais sans doute elle ne leut oncques
En ces livres cy.

YSABEAU

En quoy doncques ?

Je ne l'ay encor appris d'ame.

L'ABBÉ

En ses Heures de Nostredame
Devotement.

YSABEAU

Voycy bon homme !

Et à quel usage ?

L'ABBÉ

De Romme,

Comme je croy.

YSABEAU

Paule et Eustoche,
Femmes ayant Dieu et leur proche,
Ne furent elles pas expertes
En la sainte Escripiture ?

L'ABBÉ

Certes.

Aujourd'hui nous n'en voyons point,
Au moins bien peu.

YSABEAU

Tout en ce poinct,

C'estoit jadis chose bien rare.
Que de veoir un abbé ignare :
Aujourd'huy il est si commun,
Que cent mille aussi bien comme un
Se trouveront ; jadis les princes,
Rois, Cesars et chefs de provinces
N'estoyent moins exquis en sçavoir
Qu'en armes, puissance et avoir ;
Et n'est encores ceste chose
Si rare comme l'on propose.
Aux Itales et en Espagne,
Aujourd'huy voyre en Allemaigne,

Force femmes se trouveront
 Qui aux plus clers disputeront;
 En Angleterre sont encore
 Les filles du chancelier More;
 En France tenons pour Minerve
 La sœur du roy, que Dieu conserve;
 Et aux lettres fort on y prise
 Les nobles filles de Soubize;
 Et si garde à vous ne prenez,
 Il adviendra qu'à vostre nez
 Aux escoles presideront,
 En pleine eglise prescheront,
 Et auront voz mitres et crosses.

L'ABBÉ

Dieu nous gard de pertes si grosses
 Toutesfois.

YSABEAU

Que Dieu vous en garde ?

C'est à vous à y prendre garde :
 Car si tenez tousjours ces voyes,
 A prescher se mettront les oyes,
 Plus tost qu'elles vous souffrent estre
 Pasteurs sans voz brebis repaistre.
 Vous voyez quel est le danger
 La farce du monde changer :
 Son personnage quitter fault
 Au beau milieu de l'eschafault,
 Ou que de faict ou de parolle
 Chascun sache jouer son rolle;
 Le temps vient, l'affaire est pressé.

L'ABBÉ

Quel grand diable m'a adressé
 A ceste femme? En bonne foy,
 Si jamais chez nous je vous voy,
 Plus gracieux nous vous serons.

YSABEAU

Et comme quoy ?

L'ABBÉ

Nous danserons,
 Banqueterons, irons chasser,

Pour vous faire le temps passer,
Et si jamais vous veistes rire,
Nous rirons bien.

YSABEAU

Vrayment, beau Sire,
J'ay prou de quoy rire en ce lieu,
Sans aller là

L'ABBÉ

Adieu.

YSABEAU

Adieu.

FIN DU PREMIER COLLOQUE

COLLOQUE D'ERASME

TRADUIT DE LATIN EN FRANÇOIS PAR CLEMENT MAROT

INTITULÉ

VIRGO Μισογάμος.

AU LECTEUR FRANÇOIS

*Amy lecteur, sois adverty,
 Qu'au latin n'a rien d'avantage
 Que ce qui est icy verty
 Par Marot en nostre langage.*

COLLOQUE DE LA VIERGE MEPRISANT MARIAGE

CLEMENT

Bien aise suis de veoir la fin
 Du souper (Catherine), à fin
 D'aller se pourmener ensemble :
 Car, veu la saison, il me semble
 Qu'il n'est chose plus delectable.

CATHERINE

Je vieillissois aussi à table,
 Et si m'ennuyois d'estre assise.

CLEMENT

Qu'il faict beau temps, quand je m'advise!
 Voyez, voyez tout à la ronde
 Comment le monde rit au monde ;
 Aussi est il en sa jeunesse.

CATHERINE

Vous dictes vray.

CLEMENT

Et pourquoy est ce
 Que vostre printemps ça et là
 Ne rit aussi ?

CATHERINE

Pourquoy cela ?

CLÉMENT

Pource que n'estes pas bien gaye
A mon gré.

CATHERINE

Paroist il que j'aye
Autre visage que le mien
Accoustumé ?

CLEMENT

Voulez vous bien,
Sans que vostre œil soit esblouy,
Que je vous monstre à vous ?

CATHERINE

Ouy.

CLEMENT

Voyez vous bien là ceste rose,
Qui s'est toute retraicte et close
Vers le soir ?

CATHERINE

Je la voy. Et puis ?
Vous voulez dire que je suis
Ainsi decheue ?

CLEMENT

Toute telle.

CATHERINE

La comparaison est plus belle
Que propre.

CLEMENT

Si ne m'en croyez,
Mirez vous bien, et vous voyez
En ce ruisseau : mais dictes moy
Pourquoy avec si grand esmoy
Durant le souper souspiriez.

CATHERINE

Il ne fault que vous enqueriez
De chose qui aucunement
Ne vous touche.

CLEMENT

Mais grandement ;
Car, quand vous estes en soucy,

Je suis tout fasché : qu'est cecy ?
 Vous souspirez encor, Madame ;
 Comme il vient du profond de l'ame
 Ce souspir là !

CATHERINE

Sans point mentir,
 J'ay qui au cueur se fait sentir :
 Mais le dire n'est pas bien seur.

CLEMENT

A moy qui vous tiens pour ma sœur ?
 Non, non, Catherine, m'amie,
 N'ayez ne craincte ne demye ;
 Dictes moy tout sans rien obmettre :
 Car à seurté vous pouvez mettre
 Vostre secret en ces oreilles,
 Tant il soit grand.

CATHERINE

Voicy merveilles.
 Peult estre, quand vous le sçavez,
 Aucune puissance n'aurez
 De m'y servir.

CLEMENT

On vous orra.
 Et qui par effect ne pourra
 Vous secourir, peult estre, au fort,
 Qu'on vous servira de confort
 Ou de conseil.

CATHERINE

J'ay la pepie.

CLEMENT

D'où vient cecy ? suis je une espie,
 Ou ne m'aymez vous point autant
 Que vous souliez ?

CATHERINE

Je vous hay tant,
 Que j'ay moins cher mon propre frere ;
 Et toutesfoys mon cueur differe
 D'en dire rien.

CLEMENT

Vous estes fine.

Venez ça : si je le devine,
Le confesserez vous adonc ?
Vous reculez ? Promettez donc,
Ou j'importuneray sans fin.

CATHERINE

C'est vous mesmes qui estes fin.
Or sus, puisque promettre fault.

CLEMENT

Tout premier rien ne vous deffault,
Que je voy, en felicité.

CATHERINE

Pleust à Dieu que la verité
Vous en dissiez.

CLEMENT

Quant à vostre age,
Vous estes en la fleur ; et gage
Que le plus de voz ans ne monte
Qu'à dix et sept.

CATHERINE

Non.

CLEMENT

A ce compte,
Je croy que la peur de vieillesse
Ne vous met pas en grand' tristesse.

CATHERINE

Nenny.

CLEMENT

On voit de tous costez
En vous cent parfaictes beaultez,
Grands dons de Dieu.

CATHERINE

Je vous asïe
Que ne me plains ny glorifie
De beauté quelle qu'elle soit.

CLEMENT

Après, assez on aperçoit
Que n'avez maladie aucune,
Sinon qu'il y en eust quelqu'une
Qu'on ne voit point.

CATHERINE

La Dieu mercy

Je n'ay rien eu jusques icy
De mal caché.

CLEMENT

Quant au renom,
Il n'est point mal.

CATHERINE

Je croy que non.

CLEMENT

Puis vous avez, je suis records,
Un esprit digne de ce corps,
Voire tel, sur ma conscience,
Que pour moy en toute science
Je le voudrois.

CATHERINE

S'il y en a,
Il vient de Dieu qui le donna,
Et en loue sa bonté haulte.

CLEMENT

Au reste, vous n'avez point faulte
De ceste bonne grace exquise
Laquelle est tousjours tant requise
En la beauté.

CATHERINE

Je vous assure
Que je voudrois bien estre seure
D'avoir bonnes meurs.

CLEMENT

Au surplus,
Il n'est rien qui abaisse plus
Beaucoup de cueurs que povre race,
Mais Dieu vous a faict ceste grace
D'estre yssue de bons parens,
Bien naiz, riches et apparens,
Et qui vous aiment.

CATHERINE

Je n'en doubte.

CLEMENT

Que diray plus? Voyez qu'en toute
 Ceste ville je ne vois point
 Fille qui me vient mieulx à poinct,
 Ne que pour moy si tost j'esleusse,
 S'il plaisoit à Dieu que je l'eusse
 Pour ma femme.

CATHERINE

Aussi pour espoux
 Je n'en voudrois autre que vous,
 Si c'estoit à moi à choisir,
 Et que j'eusse quelque desir
 De mariage.

CLEMENT

Il fault bien dire
 Que le regret qui vous martyre
 Soit un grand cas.

CATHERINE

Pour abreger,
 Il n'est pas du tout si leger
 Comme l'on diroit bien.

CLEMENT

Or sus,
 Si je vous metz le doigt dessus,
 Ne vous en fâcherez vous ja?

CATHERINE

Je vous l'ay accordé desja;
 Besongnez.

CLEMENT

Sans mentir, je sçay,
 Et de faict j'en ay faict l'essay,
 Combien le mal d'amour tourmente;
 C'est vostre douleur vehemente;
 Confessez, vous l'avez promis.

CATHERINE

Je confesse qu'amour a mis
 En mon cueur l'ennuy que je porte:
 Mais non pas amour de la sorte
 Que celle que vous entendez.

CLEMENT

Si plus grand clerc ne me rendez,
Garde n'ay que plus en devine.
Quelle amour est ce ?

CATHERINE

Amour divine.

CLEMENT

Brief, quand dix ans je penserois,
Plus deviner je ne sçaurois :
Mais vostre bouche le dira,
Ou ceste main ne partira
Jamais de la mienne.

CATHERINE

Quel homme !

Vous me pressez aussi fort comme
S'il vous touchoit.

CLEMENT

Or quelque chose

Qui soit en vostre cueur enclose,
Mettez le hardiment icy.

CATHERINE

Puisque vous m'efforcez ainsi,
Je la diray : quasy de l'age
D'enfance me vint en courage
Une affection si trèsgrande.

CLEMENT

Et de quoy ?

CATHERINE

D'estre de la bande
Des vierges sacrées.

CLEMENT

Comment !

D'estre moinesse ?

CATHERINE

Justement.

CLEMENT

Hem ! c'est prendre bran pour farine.

CATHERINE

Que dictes vous?

CLEMENT

Rien, Catherine;
Je toussois. Dictes à loysir.

CATHERINE

Mes parens à ce mien desir
N'ont jamais faict que resister.

CLEMENT

Et vous?

CATHERINE

Et moy de persister,
Et de prieres et de larmes
Leur donnois souvent force allarmes
Pour les gaigner.

CLEMENT

Et eulx que feirent?

CATHERINE

Finablement, après qu'ilz veirent
Que je ne cessois de prier,
De requerir, pleurer, crier,
Ilz s'amollirent, promettans
Dès que j'aurois dix et sept ans
De faire à mon intention,
Pourveu que ma devotion
Continuast; or suis je au terme,
Et mon vouloir est tousjours ferme;
Toutesfoys, parens et amis,
Contre tout ce que m'ont promis,
Me refusent cela que tant
Jour et nuict me va contristant.
Je vous ay dict ma maladie :
Si pouvez, faictes que je die
Que j'ay trouvé un medecin.

CLEMENT

Vierge plus blonde qu'un bassin,
Tout premier conseiller vous veux
Que voz affections et vœux
Vous moderez; et si contente

L'on ne vous faict de vostre attente,
 D'en prendre ennuy ne vous jouez,
 Mais vouez ce que vous povez
 Pour le plus seur.

CATHERINE

Morte je suis
 Si je n'ay ce que je poursuis,
 Voire bientost.

CLEMENT

Mais voirement
 D'où prinstes vous premierement
 Ce mortel desir ?

CATHERINE

Une fois
 Que guere d'age je n'avois,
 En un convent on nous mena
 De nonnains : on nous pourmena,
 On nous montra là toutes choses.
 Ces nonnains fresches comme roses
 Me plaisoyent et me sembloient anges.
 Tout reluisoit jusques aux franges
 En leur eglise : leurs préaux
 Et jardins estoient si trèsbeaulx,
 Quand tout est dit, en tous les lieux
 Où je voulois tourner les yeux,
 Tout me rioit : sur ce venoyent
 Mille propos que nous tenoyent
 Ces nonnains en leur doulx langagz.
 J'en trouvay là deux de mon age,
 Et avec qui je m'esbatois
 Du temps que petite j'estois.
 De ce temps là, sans point mentir,
 Commença mon cueur à sentir
 Le desir d'une telle vie.

CLEMENT

De rien condamner n'ay envie :
 Si est ce qu'à toutes personnes
 Toutes choses ne sont pas bonnes ;
 Et veu la gentille nature
 Laquelle en vous je conjecture,

Tant par les meurs que par la face,
 Il me semble, sauf vostre grace,
 Que devriez prendre pour espoux
 Quelque beau filz, pareil à vous :
 Et instituer bien et beau
 Chez vous un convent tout nouveau,
 Dont vous serez la mere abbesse,
 Et luy l'abbé.

CATHERINE

Quoy ! que je laisse
 Le propos de virginité ?
 Plustost mourir.

CLEMENT

En verité,
 Virginité grand'chose vault,
 Pourveu qu'elle soit comme il fault ;
 Mais pour cela n'est ja mestier
 Qu'entriez en cloistre ne monstier
 D'où ne puissiez sortir après.
 Vous pouvez vivre vierge auprès
 De pere et mere.

CATHERINE

Il est ainsi ;
 Mais non trop seurement aussi.

CLEMENT

Dictes vous ? Mais le plus souvent
 Plus à seurté qu'en un convent ;
 Parmi ces diables de porceaux
 De moynes remplis de morceaux,
 Il fault que tant de moy tenez
 Qu'ilz ne sont chatrez ne sanez,
 Et tous nuds ressemblent un homme.
 Tout par tout peres on les nomme,
 Et, de fait, plusieurs fois advient
 Que ce nom trèsbien leur convient.
 Les vierges de cueur pur et monde
 Au temps passé en lieu du monde
 Plus honnestement ne vivoient
 Qu'avec leurs parens, et n'avoient
 Que l'evesque pour leur beau pere.

Mais nommez moy le monastere,
 Je vous pry, que vous voulez prendre
 Pour en servitude vous rendre
 A jamais.

CATHERINE
 Celluy de Tempert.

CLEMENT
 N'est ce pas celluy qui appert
 Sur la montaigne, par delà
 Le boys de vostre pere?

CATHERINE
 Là.

CLEMENT
 Je cognois toute la mesnie
 De léans : quelle compagnie!
 Elle merite bien, pensez,
 Que pour elle vous delaissez
 Vos parens si bons et honnestes.
 Quant au prieur, sur toutes bestes
 Je la vous plevy la plus sottte :
 Il y a six ans qu'il radotte
 D'aage et d'ivrongnerie extreme,
 Et a deux compagnons de mesme,
 Frere Jehan et frere Gervais ;
 Frere Jehan n'est pas trop mauvais,
 Mais au reste il n'y a rien d'homme
 Fors seulement la barbe ; somme,
 Il n'a ne sçavoir ne cerveau ;
 Et frere Gervais est si beau,
 De contenance si badine,
 Que sans le froc sacré et digne
 Qui couvre tout, il troteroit
 Parmy la ville, et porteroit
 Ce beau chaperon à oreilles
 Et les deux sonnettes pareilles
 Publiquement.

CATHERINE
 Ils sont tant doux!

CLEMENT
 Si les congnois je mieux que vous.

Mais ilz sont (j'entends bien le cas)
Vers voz parens vos advocats
Pour vous faire estre leur novice.

CATHERINE

Frere Jehan m'y faict du service
Et est mon grand solliciteur,
Je le sçay bien.

CLEMENT

Quel serviteur!

Or prenons qu'ilz soyent maintenant
Doctes, et bons à l'advenant
Pour ceste affaire : dès demain,
En moins que de tourner la main,
Soiz et mauvais se trouveront,
Et telz que baillez vous seront
Vous les fault recevoir et prendre
Pour tout jamais.

CATHERINE

Il fault entendre
Que souvent on faict des banquetz
Chez nous, où on tient des caquetz
Qui m'offensent et scandalisent :
Car tousjours les propos que disent
Ces mariez par vanité
Ne sentent pas virginité;
Et parfoys, dont fâchée suis,
Le baiser refuser ne puis
Honnestement.

CLEMENT

Qui fuir veult
Tout ce qui offenser le peult,
Quand et quand se face inhumer.
L'oreille doibt s'accoustumer
A ouyr toutes choses dire,
Prendre le bon, laisser le pire
Pour le meilleur; et, d'autre part,
Je croy que vous avez à part
Vostre chambre chés vostre pere.

CATHERINE

Ouy dea.

CLEMENT

Si on delibere

De faire quelque gros banquet,
 Tandis qu'ilz tiendront leur caquet
 Tenez vous en vostre chambrette,
 Et en devotion secrette
 Avecques Dieu là devisez,
 Psalmodiez, priez, lisez,
 Louez sa bonté eternelle.
 Ainsi la maison paternelle
 Ne vous fera brin de souilleure,
 Mais bien vous la rendrez meilleure
 Et plus nette, ma bonne sœur.

CATHERINE

Si est il toutesfoys plus seur
 Parmy les vierges se trouver.

CLEMENT

Je ne veulx certes reprouver
 La compaignie chaste et honneste;
 Mais gardez bien qu'en vostre teste
 Vous n'ayez une impression
 De faulse imagination :
 Quand un temps y aurez esté,
 Et bien veu d'un chacun costé,
 Peult estre que toutes les choses
 Entre les murailles encloses,
 Et lesquelles voz yeux y veirent,
 Ne vous riront comme elles feirent.
 Toutes celles qui voiles ont,
 Et m'en croyez, vierges ne sont.

CATHERINE

Voilà bons motz.

CLEMENT

Bons et notables

Sont les motz qui sont veritables;
 Sinon qu'à maintes du Chapitre
 Soit permis de prendre le tiltre
 De Marie mere pucelle,
 A celle fin qu'on les appelle
 Vierges après l'enfanteiment.

CATHERINE

Vous parleriez bien autrement
Si vous vouliez.

CLEMENT

Propos final :
Souvent tout n'est pas virginal
Parmy ces vierges.

CATHERINE

Non, beau sire !
Et pourquoy ?

CLEMENT

Je le vous voys dire :
Pource que parmy ces pucelles
Se trouvent grand nombre de celles
Qui de meurs ressemblent Sapho
Plus que d'entendement.

CATHERINE

Ho, ho !
Quel jargon ! je ne l'entends point.

CLEMENT

Aussi l'ay je dit tout à point
A fin que ne fut entendu.

CATHERINE

Or voylà, mon cueur est rendu
A ce desir : il fault bien dire
Que l'esprit qui à ce me tire
Vient de Dieu, puisqu'il continue
Depuis tant d'ans que m'a tenue,
Et ne faict que croistre et m'attraire
De jour en jour.

CLEMENT

Mais au contraire,
Cet esprit là suspect me semble,
Veux que tous voz parens ensemble
Fuyent à ce que desirez.
Ilz eussent esté inspirez,
Si vostre desir fust de Dieu.
Mais la plaisance de ce lieu
Que vous vistes petite fille.

Des nonnains la douce babille,
 Leur habit saint, le chant d'icelles,
 Leurs ceremonies tant belles,
 Voylà l'esprit qui attira
 Vostre cueur, et qui l'inspira,
 Avec les caphardes parolles
 De ces moynes à testes folles
 Qui vous chevalent pour leur bien
 Et pour dringuer; ilz savent bien
 Que vostre pere est homme large :
 A souper l'auront, à la charge
 Qu'il portera du vin assez
 Pour dix buveurs maistres passez,
 Ou bien chez luy en iront boire.
 Parquoy, si vous m'en voulez croire,
 Rien contre le gré ne ferez
 De pere et mere, et penserez
 Que Dieu veult que souz leur puissance
 Demouriez en obeissance.
 Songez y bien.

CATHERINE

En tel affaire,
 C'est chose sainte de ne faire
 Compte de ses parens.

CLEMENT

Sans faincte,
 Pour Jesuchrist c'est chose sainte
 N'obéir à pere ne mere.
 Au contraire, c'est chose amere
 Les mespriser en autre endroit :
 Car un filz chrestien qui voudroit
 De male faim laisser mourir
 (J'entens si le peult secourir)
 Son pere idolastre ou ethnicque,
 Il seroit un vray filz inique.
 Mais si vous n'avez le baptesme,
 Et la mere ou le pere mesmè
 Vous veulent garder de le prendre,
 Lors à eulx ne devez entendre ;
 Ou s'ilz vous vouloient mettre en teste

De faire chose deshonneste,
 Alors pourriez en verité
 Contemner leur autorité.
 Mais qu'a besoing tout ce mystere
 De convent ne de monastere ?
 Vous avez en toute saison
 Jesus Christ en vostre maison.
 D'avantage, ainsi que je trouve,
 Nature dict, et Dieu approuve,
 Sainct Paul remonstre fort et ferme,
 Et la loy humaine conferme,
 Qu'enfans obeir sont tenuz
 Aux peres dont ilz sont venuz.
 Voulez vous de dessoubz les mains
 De voz parens doux et humains
 Vous retirer, et faire change
 D'un vray pere à un pere estrange,
 Et la propre mere tant chere
 Permuter à une estrangere ?
 Ou pour mieulx dire, voulez vous
 Pour des parens benings et doux
 Des maistres et maistresses rudes,
 Et acheter les servitudes,
 Vous qui meritez qu'on vous serve,
 Fille de maison, non point serve ?
 Certes, charité chrestienne
 Rompt toute coustume ancienne
 D'esclaves et serfz qu'on avoit,
 Fors que les marques on en voit
 Encor' en quelque region.
 Mais soubz nom de religion,
 Ce monde fol en son cerveau
 A trouvé un genre nouveau
 De servitude : on n'y permet
 Sinon ce que la reigle y met.
 Quelque bien qu'on vous donne et baille,
 C'est au prouffict de la canaille ;
 Trois pas allez vous pourmener,
 Soudain vous feront retourner,
 Comme si la fuite aviez prise
 Pour avoir vostre mere occise.

Et afin qu'on congnoisse mieulx
 La servitude desdictz lieulx,
 Il faut qu'elle soit despouillée,
 La robe des parens baillée ;
 Et à la mode qu'on traictoit
 Jadis les serfz qu'on achetoit,
 Ilz changent, qui est grand mespris,
 Le nom qu'au baptesme on a pris,
 De sorte que pour Pierre ou Blaise,
 Fault avoir nom Jehan ou Nicaise.
 Jacques aura, dès qu'il fut né,
 A Jesus Christ son nom donné ;
 Et quand Cordelier se rendra,
 Le nom de François il prendra.
 Souldard qui laisse la livrée
 Que son seigneur luy a livrée
 Semble renoncer à son maistre,
 Et saint homme nous pensons estre
 Celuy qui une robe vest
 Laquelle Jesus Christ, qui est
 Seigneur de tout, point ne luy donne ;
 Et s'il despouille et abandonne
 L'habit que d'ailleurs il a pris,
 Il en sera plus fort repris
 Que s'il laissoit par griefve offense
 La blanche robe d'innocence
 Qu'il eust de Jesus Christ son roy.

CATHERINE

Certes on dict, et je le croy,
 Que c'est chose de grand merite
 Si quelqu'un sa liberté quitte
 Et en tel servage se boute
 De son gré.

CLEMENT

Cela vient sans doute
 De Pharisaique doctrine :
 Saint Paul au rebours endoctrine
 Que qui est franc s'y doit tenir,
 Sans point vouloir serf devenir,
 Mais plustost qu'on se delibere
 De devenir franc et libere.

Et ce qui rend plus malheureuse
 Ceste servitude fascheuse,
 Il vous fault servir plusieurs maistres,
 Souvent grosses bestes champestres,
 Bien souvent trop longtems tenuz,
 Aucunesfois nouveaulx venuz.
 Or ça, est il loy ny usance
 Qui vous mette hors la puissance
 Et hore des droictz de pere et mere ?

CATHERINE

Nenny.

CLEMENT

Et venez ça, commere :
 Povez vous donc outre leur gré
 Vendre ou acheter champ ou pré
 Qui soit de leur bien ?

CATHERINE

Rien quelconques

CLÉMENT

Qui vous baille ceste loy doncques
 De vous livrer en main estrange,
 Veu que pere et mere à ce change
 Ne veulent consentir à rien ?
 N'estes vous pas leur propre bien
 Et leur chere possession ?

CATHERINE

La foy et la devotion
 Font cesser toute loy humaine.

CLEMENT

Le faict de la loy se demaine
 Ailleurs, et principalement
 Au baptesme : icy seulement
 N'est question que de changer
 D'accoustremens, et se renger
 Par une extraordinaire envie
 A ne sçay quel genre de vie,
 Qui n'est bon ne mauvais de soy.
 Je suis marry quand j'apperçoy
 Combien avec la liberté

Vous perdrez de commodité.
 Maintenant il vous est licite
 Dedans vostre chambre petite
 Rire à part vous, estudier,
 Faire oraison, psalmodier
 Quand et autant qu'il vous plaira;
 Et dès qu'il vous y fâchera,
 Vous povez ouyr les cantiques
 Et hymnes ecclesiastiques,
 Au service divin aller,
 De Dieu en chaire ouyr parler,
 Ou bien si quelque fille ou dame
 Qui soit bonne de corps ou d'ame
 Vous trouvez, ou homme sçavant,
 Ilz vous pourront mettre en avant
 Cent bons propos, desquelz à l'heure
 Vous pourrez devenir meilleure,
 Et pourrez eslire ou chercher
 Homme qui sçache bien prescher
 Jesus Christ sans capharderie.
 Si une fois en moynerie
 Vous entrez, perdre vous convient
 Ces choses là, desquelles vient
 Un grand prouffit quant à la foy.

CATHERINE

Mais tandis, à ce que je voy,
 Je ne seray point nonnain.

CLEMENT

Non.

Et si serez, puisque ce nom
 Vous plaist si fort, et audience.
 Elles s'enflent d'obedience :
 Et vous, n'avez vous pas cest heur
 D'obeir à vostre pasteur
 Et aux parens, comme est escript
 En la reïgle de Jesus Christ ?
 Quant à povreté qu'elles vouent,
 Et dont tant s'estiment et louent,
 Ne l'avez vous, quand tous voz biens
 Vos parens les ont, et vous riens ?
 Toutesfois les vierges vouées

Jadis estoient surtout louées
 Des doctes et des saintes gens
 De subvenir aux indigens
 Selon la fortune et l'affaire,
 Ce qu'elles n'eussent pas sceu faire
 Si leur bien eussent rejecté.
 Au reste, quant à chasteté,
 La vostre n'empirera point
 A vostre maison ; par ce poinct,
 Vous voilà nonnain, autant vault.
 Dites moy que c'est que s'en fault ?
 Un certain voile, une chemise
 Qui dessus la robbe soit mise,
 En lieu que dessoubz on la porte,
 Et des mines de mainte sorte,
 Qui de soy ne font valoir mieulx
 La personne devant les yeulx
 De Dieu, qui nostre cueur regarde.

CATHERINE

Vous me comptez, quand j'y prens garde,
 Choses estranges et nouvelles.

CLEMENT

Je dy choses vrayes et belles,
 Et de raison.

CATHERINE

Certes, si est ce
 Qu'au cueur jamais n'auray liesse,
 Si sans espoir on m'interdict
 Religion.

CLEMENT

Voilà bien dict :
 Promistes vous pas au baptesme
 Religion ?

CATHERINE

Si feis.

CLEMENT

Et mesme
 Tous ceulx qui soubz Jesus Christ vivent,
 Et ses commandemens ensuyvent,

Ne sont ilz point religieux ?

CATHERINE

Si sont.

CLEMENT

Je suis fort envieux
De sçavoir donc comment s'appelle
Ceste religion nouvelle,
Qui rend ainsi de nul effect
Ce que loy de nature a faict,
Ce qu'enseigne la loy antique,
Et ce qu'apprend l'évangélique,
Et l'apostolique conferme.
Ce decret là, tant soit il ferme,
De Dieu n'est faict ne approuvé,
Mais par les moines controuvé.
A ce propos plusieurs se trouvent
Qui les mariages approuvent
Des jeunes gens, lesquelz s'attachent
Sans que pere et mere le sçachent.
Voyre malgré eulx plusieurs fois;
Raison humaine toutesfois,
Ne les loix les plus anciennes,
Ne Moyse dedans les siennes.
Ne l'Évangile, ne canon
Ne tient cela.

CATHERINE

Je croy que non.
Pour ce donc voulez proposer
Que je ne sçaurois espouser
Jesus Christ, s'il ne vient à plaire
A mes parens ?

CLEMENT

Je vous declaire
Que desja espousé l'avez,
Quand tous par luy fusmes lavez
Au baptesme. Et qui est l'espouse
Qui deux fois un mary espouse ?
Il n'est question seulement
Que du lieu, de l'habillement,
Des ceremonies ensemble.

Pour cela ne fault, ce me semble,
 Pere et mere ainsi mespriser.
 Et puis, il fault bien adviser
 Qu'en voulant encor entreprendre
 De Jesus Christ pour mary prendre,
 A d'autre ne vous mariez.

CATHERINE

A les escouter, vous diriez
 Qu'on ne peult plus saintement faire
 Que ne tenir à cest affaire
 Conte de parens ne tuteurs.

CLEMENT

Priez doncques ces beaux docteurs
 Qu'aux saintz escripts ilz vous en treuvent
 Quelque passage : et s'ilz ne peuvent,
 Commandez leur de boire un voirre
 De bon vin de Beaune ou d'Auxerre ;
 Ilz pourront bien faire cela.
 Quand ses parens on laisse là,
 Infideles, pour Jesus suyvre,
 Cela, c'est son salut poursuyvre ;
 Mais ses parens chrestiens quitter
 Pour en moynerie habiter
 (Qui est souvent, et j'en responds
 Pour les mauvais laisser les bons),
 Quelle devotion peult ce estre ?
 Encores ceux que le bon maistre
 Jesus Christ avoit convertiz
 A la foy, du temps des Gentilz,
 Estoiend tenus par tous moyens
 Servir à leur pere et parens
 Autant comme il se pouvoit faire
 Sans la loy chrestienne forfaire.

CATHERINE

Vous tenez doncques pour mauvais
 Cest ordre de vivre ?

CLEMENT

Non fais ;
 Mais tout ainsi qu'aux enserrées
 Et qui du tout s'y sont fourrées,

Je ne voudrois persuader
 D'en sortir hors ne d'evader ;
 Ainsi, sans scrupule ny doute,
 Puis conseiller à fille toute,
 Mesmes de gentille nature,
 De n'entrer point à l'aventure
 En lieu d'où ne puisse sortir ;
 De ce vous puis bien advertir,
 Veux mesmes que le plus souvent
 Virginité en un convent
 Plus tost qu'ailleurs est en danger,
 Et que sans vostre habit changer
 Povez faire autant d'œuvres bonnes
 Au logis, comme font les nonnes
 En leur convent.

CATHERINE

Voz argumens
 Sont infiniz et vehemens ;
 Toutesfois de ce mien desir
 Ne se peult mon cueur dessaisir,
 Et j'en suis là.

CLEMENT

Eh bien, m'amie,
 Si attirer je ne puis mye
 Vostre volonté à la mienne,
 A tout le moins qu'il vous souviene
 Des propos tenuz en ce lieu.
 Ce temps pendant je prie à Dieu
 Que l'affection desiruse
 Que vous avez soit plus heureuse
 Que mon conseil n'a pas esté
 De n'avoir sceu estre accepté.

FIN DU SECOND COLLOQUE

ORAISONS

I.

ORAISON DEVANT LE CRUCIFIX

(1530)

Las! je ne puis ne parler ne crier,
Doux Jesuchrist : plaise toi deslier
L'estroict lien de ma langue perie,
Comme jadis feis au vieil Zacharie.
La quantité de mes vieux pechez bouche
Mortellement ma pecheresse bouche;
Puis l'ennemy des humains, en pechant,
Est de ma voix les conduictz empeschant,
Si que ne puis poulser dehors le crime
Qui en mon cueur par ma faulte s'imprime.

Quand le loup veult (sans le sceu du berger,
Ravir l'aigneau, et fuir sans danger,
De peur du cry le gosier il luy coupe :
Ainsi, quand suis au remors de ma coulpe,
Le faulx Satan fait mon parler refraindre,
Affin qu'à toy je ne puisse me plaindre,
Affin, mon Dieu, qu'à mes maulx et perilz
N'invoque toy ne tes saintz Esperitz,
Et que ma langue, à mal dire apprestée,
Laquelle m'as pour confesser prestée,
Taise du tout mon meffaict inhumain,
Disant tousjours : Attendez jusque à demain.
Ainsi sans cesse à mal va incitant,
Par nouveaulz artz, mon cueur peu resistant.

O mon Sauveur, trop ma veue est troublée
Et de te veoir j'ay pitié redoublée,
Rememorant celle benignité
Qui te fait prendre habit d'humanité,

Voyant aussi de mon temps la grand' perte,
 Ma conscience a sa puissance ouverte,
 Pour stimuler et poindre ma pensée
 De ce que j'ay ta haultesse offensée,
 Et dont par trop en paresse te sers,
 Mal recordant que t'amour ne dessers,
 Trop mal piteulx quand voy souffrir mon proche,
 Et à gemir plus dur que fer ne roche.

Donc, ô seul Dieu, qui tous noz biens accrois,
 Descends, hélas! de ceste haulte croix,
 Jusques au bas de ce très-sacré temple,
 A celle fin que mieulx je te contemple.

Pas n'est si longue icelle voye comme
 Quand descendis du ciel pour te faire homme;
 Si te supply de me prester la grace
 Que tes genoulx d'affection j'embrasse,
 Et que je sois de baiser advoué
 Ce divin pied, qui sur l'autre est cloué,

En plus hault lieu te toucher ne m'encline,
 Car du plus bas je me sens trop indigne :
 Mais si par foy suis digne que me voyes
 Et qu'à mon cas par ta bonté pourvoies,
 Sans me chasser comme non legitime,
 De si hault bien trop heureux je m'estime :
 Et s'ainsi est que pour soy arrouser
 De larmes d'œil on te puisse appaiser,
 Je veulx qu'en pleurs tout fondant on me treuve.
 Soit le mien chef dès maintenant un fleuve;
 Soient mes deux bras ruisseaux où eau s'espāde,
 Et ma poitrine une mer haulte et grande;
 Mes jambes soient torrent qui coure roide,
 Et mes deux yeulx deux fontaines d'eau froide,
 Pour mieulx laver la coulpe de moymesmes.
 Et si de pleurs et de sanglotz extremes
 Cure tu n'as, desirant qu'on te serve
 A genoulz secs, dès or je me reserve,
 Je suis tout prest (pour plus brefve response)
 D'estre plus sec que de la pierre ponce,
 Et d'autre part, si humbles oraisons
 Tu aymes mieulx, las! par vives raisons,
 Fais que ma voix soit plus repercussive

Que celle là d'Echo, qui semble, vive,
 Respondre aux gens et aux bestes farouches,
 Et que mon corps soit tout fendu en bouches,
 Pour mieulx à plein et en plus de manieres
 Te rendre grace et chanter mes prieres.

Bref, moyen n'est qui appaiser te face
 Que je ne cherche affin d'avoir ta grace ;
 Mais tant y a que si le mien tourment
 Au gré de toy n'est assez vehement,
 Certes, mon Dieu, tout ce qu'il te plaira
 Je souffriray, comme cil qui sera
 Le tien subject ; car rien ne veulx souffrir
 Que comme tien, qui viens à toy m'offrir,
 Et à qui seul est mon ame subjecte.

Mon prier donc ennuyeux ne rejcte,
 Puis que jadis une femme ennuyante
 Ne rejectas, qui tant fut suppliante,
 Et en ses dictz si fort t'importuna,
 Qu'a son desir ta bonté ramena,
 Pour luy oster de ses pechez le nombre
 Qui tant faisoient à sa vie d'encombre.

L'estroicte loy que tu as prononcée
 Espoventer pourroit bien ma pensée ;
 Mais je prens cueur en ta douceur immense,
 A qui ta loy donne lieu par clemence ;
 Et quoy que j'aye envers toy tant meffaict
 Que si aucun m'en avoit autant faict
 Je ne croy pas que pardon luy en feisse,
 De toy, pourtant, j'attens salut propice,
 Bien congnoissant que ta benignité
 Trop plus grande est que mon iniquité.

Tu sçavois bien que pecher je devoye :
 M'as tu donc faict pour d'enfer tenir voye ?
 Non, mais affin qu'on congneust au remede
 Que ta pitié toute rigueur excède.

Veulx tu souffrir qu'en ma pensée agüe
 De droict et loix encontre toy argüe ?

Qui d'aucun mal donne l'occasion,
 Luy mesmes faict mal et abusion.
 Ce nonobstant, tu as créé les femmes,
 Et nous deffens d'amours suyvre les flammes

Si l'on ne prend marital sacrement
 Avec l'amour d'une tant seulement :
 Certes, plus doux tu es aux bestes toutes,
 Quand soubz telz loix ne les contrains et boutes.

Pourquoy as tu produict pour vieil et jeune
 Tant de grans biens, puisque tu veulx qu'on jeusne?
 Et dequoy sert pain et vin et fruictage,
 Si tu ne veulx qu'on en use en tout aage,
 Veux que tu fais terre fertile et grasse?
 Certainement, tel' grace n'est point grace,
 Ne celuy don n'est don d'aucune chose,
 Mais plus tost dam (si ce mot dire j'ose),
 Et ressemblons, parmy les biens du monde,
 A Tantalus, qui meurt de soif en l'onde.
 Et d'autre part, si aucun est venuste,
 Prudent et beau, gorgias et robuste
 Plus que nul autre, est ce pas bien raison,
 Qu'il en soit fier, puisqu'il a l'achoisson?

Tu nous as fait les nuictz longues et grandes,
 Et toutesfoys à veiller nous commandes.
 Tu ne veulx pas que negligence on hante,
 Et si as fait mainte chose attrayante
 Le cueur des gens à oysive paresse.
 Las! qu'ay je dict? Quelle fureur me presse?
 Pers je le sens? Helas! mon Dieu, reffrain
 Par ta bonté de ma bouche le frain :
 Le desvoyé vueilles remettre en voye,
 Et mon injure au loing de moi envoie;
 Car tant sont vains mes argumentz obliques,
 Qu'il ne leur fault responses ne repliques.

Tu veulx que aucuns en povreté mendient,
 Mais c'est affin qu'en s'excusant ne dient
 Que la richesse à mal les a induictz;
 Et à plusieurs les grans tresors produictz
 A celle fin que de dire n'ayent garde
 Que povreté de bien faire les garde.

Tel est ton droict, voyre et si croy que pour co
 Tu feis Judas gouverneur de ta bourse :
 Et au regard du faulx riche inhumain,
 Les biens livras en son ingrante main
 A celle fin qu'il n'eust faulte de rien

Quand il voudroit user de mal ou bien.

Mais (ô Jesus) Roy doux et amyable,
 Dieu très-clement et juge pitoyable,
 Fais qu'en mes ans ta haultesse me donne
 Pour te servir saine pensée et bonne;
 Ne faire rien qu'à ton honneur et gloire,
 Tes mandemens ouyr, garder et croire,
 Avec souspirs, regretz et repentence
 De t'avoir faict par tant de foys offense.

Puis quand la vie à mort donnera lieu,
 Las! tire moy, mon redempteur et Dieu,
 Là hault, où joye indicible sentit
 Celuy larron qui tard se repentit,
 Pour et affin qu'en laissant tout moleste,
 Je sois remply de liesse celeste,
 Et que t'amour, dedans mon cueur encréée,
 Qui m'a créé, près de toy me recrée.

II

L'ORAISON DE NOSTRE SEIGNEUR JESUCHRIST

Pere de nous, qui es là hault ès cieulx,
 Sanctifié soit ton nom precieux;
 Advienne tost ton saint regne parfait;
 Ton vueil en terre ainsi qu'au ciel soit faict;
 A ce jourd'huy sois nous tant debonnaire,
 De nous donner nostre pain ordinaire;
 Pardonne nous les maulx vers toy commis,
 Comme faisons à tous nos ennemis,
 Et ne permetz en ce bas territoire
 Tentation sur nous avoir victoire;
 Mais du maling cauteleux et subtil
 Delivre nous, ô Pere. Ainsi soit il.

III

LA SALÛTATION ANGELIQUE

Benoïste soit celle incarnation
 Du hault des cieulx icy bas annoncée
 Pour noz salutz, en salutation
 Qui fut ainsi par l'ange prononcée:

Resjoy toy, vierge Marie,
 Pleine de grace abondamment,

Le Seigneur qui tout seigneurie
Est avec toy divinement.

Benoïste, certes, tu es entre
Celles dessoubz le firmament,
Car le fruict qui est en ton ventre
Est benoït éternellement.

IV

LES ARTICLES DE LA FOY

Je croy en Dieu le pere tout puissant,
Qui crea terre et ciel resplendissant,
Et en son Filz unique Jesuchrist,
Nostre Seigneur, conçu du Saint Esprit,
Et de Marie entiere Vierge né,
Dessoubz Pilate à tort passionné,
Crucifié, mort, en croix estendu,
Au tumbeau mis, aux enfers descendu,
Et qui de mort reprint vie au tiers jour,
Monta lassus au celeste sejour,
Là où il sied à la dextre du pere,
Pere éternel qui tout peult et tempere :
Et doibt encor de là venir icy
Juger les morts, et les vivants aussi.

Au Saint Esprit ma ferme foy est mise ;
Je croy la sainte et catholique Eglise
Estre des saintz et des fideles une
Vraye union, entre eulx en tout commune ;
De noz pechez pleine remission,
Et de la chair la resurrection ;
Finablement, croy la vie éternelle.
Telle est ma foy, et veulx mourir en elle.

V

GRACES POUR UN ENFANT

Vers alexandrins.

Nous te remercions, nostre Pere celeste,
Du repas qu'avons pris, aussi de tout le reste,
Soit des biens, soit des maulx, Messieurs, bon prou vous face ;
Priez Dieu qu'il me doint de bien croistre la grace,
A la gloire de luy, au prouffit de mon proche,
Tant que sus mes parens il n'en tombe reproche.

VI

LES COMMANDEMENS DE DIEU

Exode, C. 20.

Leve le cueur, ouvre l'oreille,
 Peuple endurcy, pour escouter
 De ton Dieu la voix nompareille,
 Et ses commandementz gouster.

Je suis, dit il, ton Dieu celeste,
 Qui t'ay retiré hors d'esmoy
 Et de servitude moleste :
 Tu n'auras autre Dieu que moy.

Tailler ne te feras image
 De quelque chose que ce soit :
 Si honneur luy fais et hommage,
 Ton Dieu jalousie en reçoit.

En vain son nom tant venerable
 Ne jureras, car c'est mespris,
 Et Dieu ne tiendra inculpable
 Qui en vain son nom aura pris.

Six jours travaille, et au septiesme
 Sois du repos observateur,
 Toy et les tiens; car ce jour mesme
 Se reposa le Createur.

Honneur à pere et mere porte,
 A fin de tes jours allonger
 Sur la terre qui tout apporte,
 Là où Dieu t'a voulu loger.

D'estre meurdrier ne te hazarde,
 Metz toute paillardise au loing;
 Ne sois larron, donne t'en garde,
 Ne sois menteur ne faulx tesmoing.

De convoiter point ne t'advienne
 La maison et femme d'aultruy,
 Son servant, ne la beste sienne,
 N'aucune chose estant à luy.

O Dieu, ton parler d'efficace
 Sonne plus clair que fin alloy :
 En noz cueurs imprime la grace
 De t'obeir selon ta loy.

VII

PRIERE DEVANT LE REPAS

O souverain pasteur et maistre,
 Regarde ce troupeau petit,
 Et de tes biens souffre le paistre,
 Sans desordonné appetit,
 Nourrissant petit à petit
 A ce jourd'huy ta creature
 Par celuy qui pour nous vestit
 Un corps subject à nourriture.

VIII

AUTRE

Nostre bon pere tout puissant,
 Qui gouvernes ta creature,
 Ouvre ta main nous benissant,
 Pour sobrement prendre pasture;
 Donne nous par ton escripture
 Que noz espritz soyent nourriz,
 Et les biens donnez par ta cure
 Aussi de toy soyent beniz.

IX

PRIERE APRÈS LE REPAS

Pere eternel, qui nous ordonnes
 N'avoir soucy du lendemain,
 Des biens que pour ce jour nous donnes
 Te mercions de cueur humain.
 Or puis qu'il t'a pleu de ta main
 Donner au corps manger et boire,
 Plaise toy du celeste pain
 Paistre noz ames, à ta gloire.
 Amen.

X

ADAM ET EVE

Clercz et lays, nobles et gentilz,
 Sont de nous deux filles et filz,
 Et n'y a point de difference,

Sinon povreté ou chevance.
 S'il y a mal, il vient de nostre part;
 S'il y a bien, il vient d'ond le bien part.

XI

PETITS DEVIS CHRESTIENS

Christ est il mort? Ouy certainement.
 Qui l'a tué? Parfaicte charité.
 L'occasion? Pour aymer ardemment.
 Quoy? Nous, pecheurs, qui l'avons irrité.
 De quoy sert il? Il nous a merité
 Son paradis, que sans luy nullement
 Nous eussions eu, mais par austerité,
 Jeusner, veiller, honte, croix et tourmen
 Le povre Adam damné trèsjustement
 Il a sauvé, et sa posterité,
 Luy acquerant le haultain firmament,
 Dont par peché estoit desherité.
 Et qui croira en ceste verité
 Par foy passant sens et entendement,
 Aymant d'un cueur remply de purité,
 En grand' clarté congnoistra vivement
 Que par Dieu seul il a son saulvement,
 Sans que jamais en rien l'ait merité.

PSEAUMES DE DAVID

CLEMENT MAROT AU ROY TRÈSCHRESTIEN
FRANÇOYS PREMIER DE CE NOM
SUR LA TRADUCTION DES PSEAUMES DE DAVID

(1539)

Ja n'est besoing, Roy qui n'as ton pareil,
Me soucier ne demander conseil
A qui je doÿ dedier cest ouvrage.
Car oultre encor qu'en toy gist mon courage,
Tant est cest œuvre et royal et chrestien,
Que de soy mesme il se dit estre tien,
Qui as par droict de trèschrestien le nom,
Et qui es Roy, non de moindre renom
Que cestuy là qui, meu du saint Esprit,
A le dicter et le chanter se prit.

Certainement, la grande conference
De ta haulteur avec sa preference
Me monstre au doigt qu'à toy le dedier,
C'est à son point la chose approprier;
Car il fut roy de prudence vestu,
Et tu es roy tout orné de vertu;
Dieu le donna aux peuples Hebraïques :
Dieu te devoit, ce pense je, aux Galliques.
Il estoit roy des siens fort honoré :
Tu es des tiens, peu s'en fault, adoré;
Fort bien porta ses fortunes adverses :
Fort constamment les tiennes tu renverses;
Sçavoir voulut toutes sciences bonnes,
Et qui est celle à quoy tu ne t'adonnes ?
En Dieu remit et soy et son affaire :
Tu as trèsbien le semblable sceu faire;
Il eust en fin la paix par luy requise :
Tant quise l'as, qu'en fin tu l'as acquise;

Que diray plus? vous estes les deux roys
 Qui au milieu des martiaux desroys
 Avez acquis nom d'immortalité,
 Et qui durant paix et tranquillité
 L'avez acquis par sciences infuses,
 Daignans tous deux tant honorer les Muses
 Que d'employer la mesme forte dextre,
 Sceptre portant et aux armes adextre,
 A faire escriptz qui si grande force ont
 Qu'en rien subjectz à la mort ilz ne sont.

O donques, Roy, prens l'œuvre de David,
 Œuvre plus tost de Dieu qui le ravit,
 D'autant que Dieu son Apollo estoit,
 Qui luy en train et sa harpe mettoit.
 Le saint Esprit estoit sa Calliope;
 Son Parnassus, montaigne à double croupe,
 Fut le sommet du hault ciel cristalin;
 Finalement, son ruisseau cabalin
 De Grace fut la fontaine profonde,
 Où à grans traictz il beut de la claire unde,
 Dont il devint poëte en un moment
 Le plus profond dessoubz le firmament,
 Car le subject qui la plume en la main
 Prendre luy fait est bien autre qu'humain.

Icy n'est pas l'aventure d'Enée,
 Ne d'Achilles la vie demenée;
 Fables n'y sont plaisantes mensongeres,
 Ne de mondains les amours trop legeres;
 Ce n'est pas cy le poëte escrivant
 Au gré du corps à l'esprit estrivant;
 Ses vers divins, ses chansons mesurées,
 Plaisent, sans plus, aux ames bienheurees,
 Pource que là trouvent leur doulx amant
 Plus ferme et clair que nul vray diamant,
 Et que ses faicts, sa bonté et son prix
 Y sont au long recitez et compris.

Icy sont donc les louenges escrites
 Du Roy des Roys, du Dieu des exercites;
 Icy David, le grand prophete Hebrieu,
 Nous chante et dit quel est ce puissant Dieu
 Qui de berger en grand roy l'erigea,

Et sa houlette en sceptre luy changea.
 Vous y orrez de Dieu la pure loy
 Plus clair sonner qu'argent de fin alloy,
 Et y verrez quelz maulx et biens adviennent
 A tous ceulx là qui la rompent et tiennent.

Icy sa voix sur les reprouvez tonne,
 Et aux esleuz toute assurance donne,
 Estant aux uns aussi doulx et traictable
 Qu'aux autres est terrible et redoubtable.
 Icy oyt on l'esprit de Dieu, qui crie
 Dedans David, alors que David prie,
 Et faict de luy ne plus ne moins que faict
 De sa musette un bon joueur parfaict.
 Christ y verrez par David figuré,
 Et ce qu'il a pour noz maulx enduré,
 Voyre mieulx painct, mille ans ains sa venue,
 Qu'après la chose escripte et advenue
 Ne le paindroient, qui est cas bien estrange,
 Le tien Janet, ne le grand Miquel l'Ange.

Qui bien y lit, à congnoistre il apprend
 Soy et celuy qui tout veoit et comprend,
 Et y orra sur la harpe chanter
 Que d'estre rien rien ne se peult vanter,
 Et qu'il est tout en ses faictz. Quant au reste,
 Fort admirable icy se manifeste,
 Soit par l'effect des grands signes monstrez
 Aux siens estans par Pharaon outrez,
 Soit par le grand et merueilleux chef d'œuvre
 Au ciel vousté, qui toutes choses œuvre,
 Ou par le cours que faict l'obscurc nuit,
 Et le clair jour, qui par compas la suit;
 Soit par la terre en l'air espars pendue,
 Ou par la mer autour d'elle espandue,
 Ou par le tout, qui aux deux prend naissance,
 Surquoy il veult qu'ayons toute puissance,
 Nous apprenant à le glorifier,
 Et de quel cueur nous fault en luy fier.

O gentilz cueurs et ames amoureuses,
 S'il en fut onc, quand serez langoureuses
 D'infirmié, prison, peché, soucy,
 Perte ou opprobre, arrestez vous icy :

Espèce n'est de tribulation
 Qui n'ait icy sa consolation :
 C'est un jardin plein d'herbes et racines
 Où de tous maulx se trouvent medocines.

Quant est de l'art aux Muses reservé,
 Homere grec ne l'a mieulx observé :
 Descriptions y sont propres et belles ;
 D'affection, il n'en est point de telles,
 Et trouveras, Sire, que sa couronne,
 Ne celle là qui ton chef environne,
 N'est mieulx ne plus de gemmes entournée
 Que son œuvre est de figures ornée ;
 Tu trouveras le sens en estre tel,
 Qu'il rend là hault son David immortel,
 Et immortel ça bas son livre, pource
 Que l'Eternel en est premiere source,
 Et volentiers toutes choses retiennent
 Le naturel du lieu dont elles viennent.

Pas ne fault donc qu'auprès de luy Horace
 Se mette en jeu, s'il ne veult perdre grace ;
 Car par sus luy vole nostre poëte
 Comme feroit l'aigle sur l'alouette,
 Soit à escrire en beaux lyriques vers,
 Soit à toucher la lyre en sons divers.

N'a il souvent au doux son de sa lyre
 Bien appaisé de Dieu courroucé l'ire ?
 N'en a il pas souvent de ces bas lieux
 Les escoutans ravy jusques aux cieulx,
 Et fait cesser de Saül la manie
 Pendant le temps que duroit l'armonie ?

Si Orpheus jadis l'eust entendue,
 La sienne il eust à quelque arbre pendue ;
 Si Arion l'eust ouy resonner,
 Plus de la sienne il n'eust voulu sonner ;
 Et si Phebus un coup l'eust escoutée,
 La sienne il eust en cent pieces boutée,
 Au moins laissé le sonner pour l'ouyr,
 A fin d'apprendre et de se resjouyr
 En luy quittant son laurier de bon cueur,
 Comme en escriptz et en armes vainqueur.

Or sont en l'air perduz les plaisans sons

De ceste lyre, et non pas ses chansons,
 Dieu a voulu jusque icy qu'en son temple
 Par ces beaulx vers on le serve et contemple;
 Bien est il vray, comme encores se voit,
 Que la rigueur du long temps les avoit
 Renduz obscurs et durs d'intelligence;

Mais tout ainsi qu'avecques diligence
 Sont esclairez, par bons espritz rusez,
 Les escripteaux des vieulx fragmentz usez,
 Ainsi, ô Roy, par les divins espritz
 Qui ont soubz toy hebreu langage appris
 Nous sont jettez les Pseaumes en lumiere,
 Clairs, et au sens de la forme premiere.
 Dont après eulx, si peu que faire sçay,
 T'en ay traduit, par maniere d'essay,
 Trente, sans plus, en ton noble langage,
 Te suppliant les recevoir pour gage
 Du residu, qui ja t'est consacré
 Si les veoir tous il te venoit à gré.

AU ROY ENCORES

Puisque voulez que je poursuive, ô Sire,
 L'œuvre royal du Psaultier commencé,
 Et que tout cueur aymant Dieu le desire,
 D'y besongner me tiens pour dispensé.

S'en sente donc qui voudra offensé,
 Car ceulx à qui un tel bien ne peult plaire
 Doivent penser, si ja ne l'ont pensé,
 Qu'en vous plaisant me plaist de leur desplaire.

AUX DAMES DE FRANCE
TOUCHANT LESDICTS PSEAUMES

Quand viendra le siecle doré
 Qu'on verra Dieu seul adoré,
 Loué, chanté, comme il l'ordonne,
 Sans qu'ailleurs sa gloire l'on donne?
 Quand n'auront plus ne cours ne lieu
 Les chansons de ce petit Dieu
 A qui les pametres font des esles?
 O vous, damés et damoyselles,

Que Dieu fait pour estre son temple,
 Et faictes soubz mauvais exemple
 Retentir et chambres et salles
 De chansons mondaines ou salles,
 Je veulx icy vous presenter
 Dequoy sans offense chanter;
 Et sçachant que point ne vous plaisent
 Chansons qui de l'amour se taisent,
 Celles qu'icy presenter j'ose
 Ne parlent, certes, d'autre chose.
 Ce n'est qu'amour : Amour luy mesme
 Par sa sapience supresme,
 Les composa, et l'homme vain
 N'en a esté que l'escrivain.

Amour duquel parlant je voys
 A faict en vous langage et voix
 Pour chanter ces haultes louenges,
 Non point celles des dieux estranges,
 Qui n'ont ne pouvoir ny aveu
 De faire en vous un seul cheveu.

L'Amour dont je veulx que chantez
 Ne rendra voz cueurs tourmentez
 Ainsi que l'autre; mais, sans doubte,
 Il vous remplira l'ame toute
 De ce plaisir solacieux
 Que sentent les anges aux cieulx;
 Car son esprit vous fera grace
 De venir prendre en voz cueurs place,
 Et les convertir et muer,
 Faisant voz levres remuer,
 Et voz doigtz sur les espinettes,
 Pour dire saintes chansonnettes.

O bienheureux qui veoir pourra
 Fleurir le temps que l'on orra
 Le laboureur à sa charrue,
 Le charretier parmy la rue,
 Et l'artisan en sa boutique,
 Avecques un pseame ou cantique
 En son labeur se soulager!
 Heureux qui orra le berger
 Et la bergere au boys estans,

Faire que rochers et estangs
Après eulx chantent la haulteur
Du saint nom de leur Créateur!
Souffrirez vous qu'à joye telle
Plus tost que vous Dieu les appelle?
Commencez, dames, commencez,
Le siecle doré avancez,
En chantant d'un cueur debonnaire
Dedans ce saint cancionnaire,
A fin que du monde s'envole
Ce Dieu inconstant d'Amour fole,
Place faisant à l'amyable
Vray Dieu d'Amour non variable.

PSEAUME IX

Chantez en exultation
Au Dieu qui habite en Syon.

DISTICHUM

Desinite Hebræam jam Galli discere linguam :
Discunt Hebræi Gallica verba loqui.

QUARANTE-NEUF PSEAUMES DE DAVID

TRADUCTZ EN RITHME FRANÇOYSE, SELON LA VERITÉ HEBRAIQUE

I

PSEAUME I

Beatus vir qui non abnt.

Ce pseaume chante que ceulx sont bien heureux qui, rejectans les mœurs et les conseils des mauvais, s'addonnent à congnoistre et mettre à effect la loy de Dieu, et malheureux ceulx qui font au contraire.

Qui au conseil des malings n'a esté;
Qui n'est au trac des pecheurs arresté;
Qui des mocqueurs au banc place n'a prise,
Mais nuict et jour la loy contemple et prise
De l'Eternel, et en est desireux,
Certainement cestuy là est heureux.

Et si sera semblable à l'arbrisseau
Planté au long d'un clair courant ruisseau,
Et qui son fruit en sa saison apporte,
Duquel aussi la fucille ne chet morte,
Si qu'un tel homme et tout ce qu'il fera
Tousjours heureux et prospere sera.

Pas les pervers n'auront telles vertus,
Ainçois seront semblables aux festus
Et à la pouldre au gré du vent chassée.

Parquoy sera leur cause renversée
En jugement, et tous ces reprouvez
Au reng des bons ne seront point trouvez;
Car l'Eternel les justes congnoist bien,
Et est soygneux et d'eulx et de leur bien;
Pourtant auront felicité qui dure.

Et pour autant qu'il n'a ne soing ne cure
Des mal vivans, le chemin qu'ilz tiendront,
Eulx et leurs faictz en ruyne viendront.

11

PSEAUME 11

Quare fremuerunt gentes.

Le y veoit on comment David et son royaume sont vraye figure et
indubitable prophetie de Jesus Christ et de son regne.

Pourquoy font bruyt et s'assemblent les gens?
Quelle folie à murmurer les meine?
Pourquoy sont tant les peuples diligens
A mettre sus une entreprise vaine?

Bandez se sont les grans roys de la terre,
Et les primatz ont bien tant presumé
De conspirer et vouloir faire guerre
Tous contre Dieu et son Roy bien 'aymé.

Disans entre eulx : Desrompons et brisons
Tous les lyens dont lyer nous pretendent;
Au loing de nous jectons et mesprisons
Le joug lequel mettre sur nous s'attendent.

Mais cestuy là qui les haultz cieulz habite
Ne s'en fera que rire de là hault.
Le Tout puissant de leur façon despite
Se moquera, car d'eulx il ne luy chault.

Lors, s'il luy plaist, parler à eulx viendra
En son courroux, plus qu'autre espoventable,
Et tous ensemble estonnez les rendra,
En sa fureur terrible et redoutable.

Roy, dira il, d'où vient ceste entreprise?
De mon vray Roy j'ay faict election,
Je l'ay sacré, sa couronne il a prise
Sur mon tréssainct et hault mont de Sion.

Et je, qui suis le Roy qui luy ay pleu,
Racompteray sa sentence donnée :
C'est qu'il m'a dict : Tu es mon filz esleu ;
Engendré t'ay ceste heureuse journée.

Demande moy, et pour ton heritage
Subjectz à toy tous peuples je rendray,
Et ton empire aura cest avantage
Que jusqu'aux bordz du monde l'estendray.

Verge de fer en ta main porteras
Pour les dompter et les tenir en serre,

Et s'il te plaist menu les briseras
 Aussi aisé comme un vaisseau de terre.
 Maintenant donc, ô vous, et Roys et Princes,
 Plus entenduz et sages devenez.
 Juges aussi des terres et provinces,
 Instruction à ceste heure prenez.
 Du Seigneur Dieu serviteurs rendez vous,
 Craingnez son ire, et luy vueillez complaire,
 Et d'estre à luy vous resjouissez tous,
 Ayans tousjours craincte de luy desplaire.
 Faictes hommage au Filz qu'il vous envoie,
 Que courroucé ne soit amerement,
 Affin aussi que de vie et de voye
 Ne perissez trop malheureusement.
 Car tout à coup son courroux rigoureux,
 S'embrasera, qu'on ne s'en donra garde.
 O combien lors ceulx là seront heureux,
 Qui se seront mis en sa sauvegarde!

III

PSEAUME III

Domine, quàm multiplicati sunt.

David, assailly d'une grosse armée, s'estonne du commencement,
 puis prend une si grande fiance en Dieu, qu'après l'avoir imploré
 il s'assure de la victoire.

O Seigneur, que de gens
 A nuyre diligens
 Qui me troublent et grevent!
 Mon Dieu, que d'ennemys
 Qui aux champs se sont mis
 Et contre moy s'eslevent!

Certes, plusieurs j'en voy
 Qui vont disant de moy :
 « Sa force est abolie :
 Plus ne trouve en son Dieu
 Secours en aucun lieu. »
 Mais c'est à eulx folie.

Car tu es mon trèsseur
 Bouclier et deffenseur,
 Et ma gloire esprouvée :
 C'est toy, à bref parler,

Qui fais que puis aller
Hault la teste levée.

J'ay crié de ma voix
Au Seigneur maintesfois,
Luy faisant ma complaincte,
Et ne m'a repoulsé,
Mais tousjours exaulcé,
De sa montaigne sainte.

Dont coucher m'en iray,
En seurté dormiray,
Sans craincte de mesgarde;
Puis me reveilleray,
Et sans peur veilleray,
Ayant Dieu pour ma garde.

Cent mil' hommes de front
Craindre ne me feront,
Encor qu'ilz l'entreprinsent,
Et que, pour m'estonner,
Clore et environner
De tous costez me vinsent.

Vien donc, declaire toy
Pour moy, mon Dieu, mon roy,
Qui de buffes renverses
Mes ennemys mordentz,
Et qui leur rompz les dentz
En leurs bouches perverses.

C'est de toy, Dieu trèshault.
De qui attendre fault
Vray secours et deffense;
Car sur ton peuple estends
Tousjours, en lieu et temps,
Ta grand' beneficence.

IV

PSEAUME IV

Cum invocarem, exaudivit me.

En la conspiration d'Absalon, il invoque Dieu, reprend les prirces d'Israël conspirans contre luy, les appelle à repentence, et conclud qu'il se trouve bien de se fier en Dieu.

Quand je t'invoque, hélas ! escoute,
O Dieu, de ma cause et raison :

Mon cueur serré au large **boute,**
 De ta pitié ne me reboute,
 Mais exaulce mon oraison.

Jusques à quand, gens inhumaines,
 Ma gloire abbatre tascherez ?
 Jusques à quand emprises vaines
 Sans fruit, et d'abusion pleines
 Aymerez vous et cherchez ?

Sçachez, puisqu'il le convient dire,
 Que Dieu pour son roy gracieux
 Entre tous m'a voulu eslire ;
 Et si à luy crie et souspire,
 Il m'entendra de ses haultz cieulx.

Tremblez doncques de telle chose,
 Sans plus contre son vueil pecher ;
 Pensez en vous ce que propose
 Dessus vos lictz en chambre close,
 Et cessez de plus me fascher.

Puis offrez juste sacrifice
 De cueur contrit bien humblement,
 Pour repentance d'un tel vice,
 Mettant au Seigneur Dieu propice
 Voz fiances entierement.

Plusieurs gens disent : Qui sera ce
 Qui nous fera veoir force biens ?
 O Seigneur, par ta sainte grace,
 Vueilles la clarté de ta face
 Eslever sur moy et les miens.

Car plus de joye m'est donnée
 Par ce moyen (ô Dieu trèshault)
 Que n'ont ceulx qui ont grand' année
 De froment, et bonne vinée,
 D'huiles, et tout ce qu'il leur fault.

Si qu'en paix et en seurté bonne
 Coucheray et reposeray ;
 Car, Seigneur, ta bonté l'ordonne,
 Et elle seule espoir me donne,
 Que seur et seul regnant seray.

V

PSEAUME V

Verba mea auribus percipe.

David en exil ayant beaucoup souffert, et s'attendant souffrir davantage par les flatteurs qui estoient autour de Saül, dresse sa priere à Dieu, puis se console quand il pense que le Seigneur a toujours les mauvais en haine, et qu'il favorise les bons.

Aux parolles que je veulx dire
 Plaise toy l'oreille prester,
 Et à congnoistre t'arrester
 Pourquoi mon cueur pense et sospire,
 Souverain Sire.

Entens à la voix trèsardante
 De ma clameur, mon Dieu, mon Roy,
 Veu que tant seulement à toy
 Ma supplication presente
 J'offre et presente.

Matin devant que jour il face
 S'il te plaist, tu m'exauceras;
 Car bien matin prié seras
 De moy, levant au ciel la face,
 Attendant grace.

Tu es le vray Dieu, qui meschance
 N'aymes point, ne malignité,
 Et avec qui, en verité,
 Malfaiteurs n'auront accointance
 Ne demourance.

Jamais le fol et temeraire
 N'ose apparoir devant tes yeulx,
 Car tousjours te sont odieux
 Ceulx qui prennent plaisir à faire
 Maulvais affaire.

Ta fureur perd et exterminie
 Finablement tous les menteurs;
 Quant aux meurtriers et decepteurs,
 Celuy qui terre et ciel domine
 Les abomine.

Mais moy, en la grand' bonté mainte,
 Laquelle m'as faict savourer.

Iray encores t'adorer
 En ton temple, en ta maison sainte,
 Dessoubz ta craincte.

Mon Dieu, guide moy et convoye
 Par ta bonté, que ne soys mis
 Soubz la main de mes ennemis,
 Et dresse devant moy ta voye,
 Que ne fourvoye.

Leur bouche rien de vray n'ameine ;
 Leur cueur est fainct, faulx et couvert ;
 Leur gosier un sepulchre ouvert ;
 De flaterie faulse et vaine
 Leur langue est pleine.

O Dieu, monstre leur qu'ilz mesprennent :
 Ce qu'ilz pensent faire deffais ;
 Chasse les pour leurs grans meffaicts ;
 Car c'est contre toy qu'ilz se prennent,
 Tant entreprennent.

Et que tous ceulx se resjouyssent
 Qui en toy ont espoir et foy :
 Joye auront sans fin dessoubz toy
 Avec ceulx qui ton nom cherissent
 Et te benissent.

Car de bien faire tu es large
 A l'homme juste, ô vray Sauveur,
 Et les couvres de ta faveur
 Tout ainsi comme d'une targe
 Espesse et large.

VI

PSEAUME VI

Domine, ne in furore tuo arguas me.

David malade à l'extresmité a horreur de la mort; desire, avan que de mourir, glorifier encore le nom de Dieu; puis tout à coup se resjouyt de sa convalescence et de la honte de ceulx qu s'attendoient a sa mort.

Ne vueilles pas, ô Sire,
 Me reprendre en ton ire,
 Moy qui t'ay irrité,

N'en ta fureur terrible
 Me punir de l'horrible
 Tourment qu'ay merité.

Ains, Seigneur, viens estendre
 Sur moy ta pitié tendre,
 Car malade me sens.
 Santé doncques me donne,
 Car mon grand mal estonne
 Tous mes os et mes sens.

Et mon esprit se trouble,
 Grandement, et au double,
 En extrême soucy.
 O Seigneur plein de grace,
 Jusques à quand sera ce
 Que me lairras ainsi ?

Helas ! Sire, retourne :
 D'entour de moy destourne
 Ce merveilleux esmoy ;
 Certes, grande est ma faulte,
 Mais, par ta bonté haulte,
 De mourir garde moy.

Car en la mort cruelle
 Il n'est de toy nouvelle,
 Memoire ne renom ;
 Qui penses tu qui die,
 Qui loue et psalmodie
 En la fosse ton nom ?

Toute nuict tant travaille,
 Que lict, chalit et paille
 En pleurs je fais noyer ;
 Et en eau goute à goute
 S'en va ma couche toute,
 Par si fort larmoyer.

Mon œil, pleurant sans cesse
 De despit et destresse,
 En un grand trouble est mis ;
 Il est envieilly d'ire
 De veoir entour moy rire
 Mes plus grans ennemis.

Sus, sus, arriere, iniques,
 Deslogez, tyranniques,

De moy tous à la foy,
 Car le Dieu debonnaire
 De ma plaincte ordinaire
 A bien ouy la voix.

Le Seigneur en arriere
 N'a point mis ma priere :
 Exaulcé m'a des cieulx ;
 Receu a ma demande,
 Et ce que luy demande
 Accordé m'a, et mieulx.

Doncques, honteux deviennent,
 Et pour vaincuz se tiennent
 Mes adversaires tous :
 Que chascun d'eulx s'eslongne
 Subit, en grand vergongne,
 Puis que Dieu m'est si doulx.

VII

PSEAUME VII

Domine Deus meus, in te speravi.

Il prie d'estre preservé de la grande persecution de Saül, mect en avant son innocence, requiert le royaume à luy promis, et confusion à ses adversaires. Finablement il chante qu'ilz periront de leurs propres glaives, et en loue Dieu.

Mon Dieu, j'ay en toy esperance,
 Donne moy donc sauve assurance
 De tant d'ennemys inhumains,
 Et fais que ne tombe en leurs mains,
 Affin que leur chef ne me grippe,
 Et ne me desrompe et dissipe,
 Ainsi qu'un lyon devorant,
 Sans que nul me soit secourant.

Mon Dieu sur qui je me repose,
 Si j'ay commis ce qu'il propose,
 Si de luy faire ay projecté
 De ma main tour de lascheté ;

Si mal pour mal j'ay voulu faire
 A cest ingrat ; mais au contraire,
 Si faict ne luy ay tour d'amy,
 Quoy qu'à tort me soit ennemy,
 Je veulx qu'il me poursuyve en guerre,

Qu'il m'attingne et rue par terre,
Soit de ma vie ruyneur,
Et mette à neant mon honneur.

Leve toy donc, leve toy, Sire,
Sur mes ennemys, en ton ire ;
Veille pour moy, que je sois mis
Au droict lequel tu m'as promis.

A grans troupeaux le peuple vienno
Au tour de la majesté tienne :
Sois pour la cause de nous deux
Hault eslevé au milieu d'eulx.

Là des peuples Dieu sera juge,
Et alors, mon Dieu, mon refuge,
Juge moy en mon equité,
Et selon mon int grité.

La malice aux malins consomme,
Et soutien le droict et juste homme,
Toy, juste Dieu, qui jusqu'au fons
Sondes les cueurs mauvais et bons.

C'est Dieu qui est mon assurance.
Et mon pavois : j'ay esperance
En luy, qui garde et fait vainqueur
Un chascun qui est droict de cueur.

Dieu est le juge veritable
De celuy qui est equitable
Et de celuy semblablement
Qui l'irrite journellement :

Si celuy qui tasche à me nuyre
Ne se veult changer et reduire,
Dieu viendra son glaive aguiser
Et bander son arc pour viser.

Desja le grand Dieu des alarmes
Luy prepare mortelles armes :
Il fait dards propres et servans
A poursuyvre mes poursuyvans ;

Et l'autre engendre chose vaino,
Ne conçoit que travail et peine
Pour enfanter (quoy qu'il en soit)
Le rebours de ce qu'il pensoit.

A caver une grande fosse
Il met sollicitude grosse :

Mais en la fosse qu'il fera,
Luy mesmes il tresbuchera.

Le mal qu'il me forge et appreste
Retournera dessus sa teste :
Bref, je voy le mal qu'il commet
Luy descendre sur le sommet.

Dont louenge au Seigneur je donne,
Pour sa justice droicte et bonne :
Et tant que terre hanteray,
Le nom du Trèshault chanteray.

VIII

PSEAUME VIII

Domine, dominus noster, quàm admirabile.

Avec grande admiration David celebre ici la merveilleuse puissance du Createur de toutes choses, et la grande bonté dont il a daigné user envers l'homme, l'ayant fait tel qu'il est.

O nostre Dieu et Seigneur amiable,
Combien ton nom est grand et admirable
Par tout ce val terrestre spacieux
Qui ta puissance esleve sur les cieulx!

En tout se voit ta grand' vertu parfaicte,
Jusqu'à la bouche aux enfans qu'on alaicte,
Et rendz par là confuz et abbatu
Ton ennemy qui nie ta vertu.

Mais quand je voy et contemple en courage
Tes cieulx, qui sont de tes doigts hault ouvrage,
Estoilles, lune, et signes differentz
Que tu as faitz et assis en leurs rengz,

Adonc je dy apart moy (ainsi comme
Tous esbaly) : Et qu'est-ce que de l'homme,
D'avoir daigné de luy te souvenir,
Et de vouloir en ton soing le tenir ?

Tu l'as fait tel que plus il ne luy reste
Fors estre Dieu, car tu l'as, quant au reste,
Abondamment de gloire environné,
Remply de biens et d'honneur couronné.

Regner le fais sur les œuvres tant belles
De tes deux mains, comme seigneur d'icelles.
Tu as, de vray, sans quelque exception
Mis soubz ses piedz tout en subjection.

Brebis et beufz, et leurs peaulx et leurs laines,
 Tous les troupeaulx des haultz monts et des plaines,
 En general toutes bestes cherchans
 A pasturer par les bois et les champs ;
 Oyseaulx de l'air, qui volent et qui chantent,
 Poissons de mer, ceulx qui nagent et hantent
 Par les sentiers de mer grans et petis,
 Tu les as tous à l'homme assubjectiz.
 O nostre Dieu et Seigneur amyable,
 Comme à bon droict est grand et admirable
 L'excellent bruit de ton nom precieux.
 Par tout ce val terrestre spacieux!

IX

PSEAUME IX

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo.

C'est un chant triumpfal. par lequel David rend graces à Dieu de certaine bataille qu'il gagna, en laquelle mourut son principal ennemy (aucuns estiment que ce fut Goliath). Après, il magnifie la justice de Dieu qui venge les siens en temps et lieu.

De tout mon cueur t'exalteray
 Seigneur, et si racomptteray
 Toutes tes œuvres nompareilles,
 Qui sont dignes de grans merveilles.

En toy je me veulx resjouyr,
 D'autre soulas ne veulx jouyr ;
 O Trèshault, je veulx en cantique
 Celebrer ton nom authentique.

Pource que par ta grand' vertu
 Mon ennemy s'en fuyt batu,
 Desconfit de corps et courage,
 Au seul regard de ton visage.

Car tu m'as esté si humain
 Que tu as pris ma cause en main,
 Et t'es assis, pour mon refuge,
 En chaire comme juste juge.

Tu as deffaict mes ennemis,
 Le meschant en ruyne mis ;
 Pour tout jamais leur renommée,
 Tu as estaincte et consumée.

Or ça, ennemy cault et fin,

As tu mis ton emprinse à fin ?

As tu rasé noz citez belles ?

Leur nom est il mort avec elles ?

Non, non ; le Dieu qui est là hault,

En regne qui jamais ne fault,

Son throsne a dressé tout propice

Pour faire raison et justice.

Là jugera il justement

La terre ronde entierement,

Pesant les causes en droicture

De toute humaine creature.

Et Dieu la retraicte sera

Du povre qu'on pourchassera,

Voyre sa retraicte opportune

Au plus dur temps de sa fortune.

Dont ceulx qui ton nom congnoistront

Leur asseurance en toy mectront ;

Car, Seigneur, qui à toy s'addonne,

Ta bonté point ne l'abandonne.

Chantez en exultation

Au Dieu qui habite en Sion ;

Noncez à gens de toutes guises

Ses œuvres grandes et exquises.

Car du sang des justes s'enquiert,

Luy en souvient et le requiert ;

Jamais la clameur il n'oublie

De l'affligé qui le supplie.

Seigneur Dieu, ce disois je en moy,

Voy, par pitié, que j'ay d'esmoy

Par mes ennemis remplys d'ire,

Et du pas de mort me retire.

Affin qu'au milieu de l'enclos

De Sion j'annonce ton los,

En demenant resjouyssance,

D'estre rescoux par ta puissance.

Incontinent les malheureux

Sont cheuz au piege faict par eulx ;

Leur pied mesme s'est venu prendre

Au filé qu'ilz ont osé tendre.

Ainsi est congneu l'Immortel,

D'avoir faict un jugement tel,

Que l'inique a senty l'oultrage,
Et le mal de son propre ouvrage.

Croyez que tousjours les meschans
S'en iront à bas trebuschans,
Et toutes ces gens insensées
Qui n'ont point Dieu en leurs pensées.

Mais l'homme povre, humilié,
Ne sera jamais oublié.
Jamais de l'humble estant en peine
L'esperance ne sera vaine.

Vien, Seigneur, monstre ton effort,
Que l'homme ne soit le plus fort;
Ton pouvoir les gens venir face
En jugement devant ta face.

Seigneur Dieu, qui immortel es,
Tressaillir de craincte fais les;
Donne leur à congnoistre comme
Nully d'entre eulx n'est rien fors qu'homme.

X

PSEAUME X

Domine, ut quid recessisti longè ?

Ce pseaume est une priere contre les pervers, nuysans et malicieux hommes, qui par dol et par force oppressent les bons et les plus foibles : et y sont descriptz l'orgueil, et les moyens dont envers eulx usent les maulvais.

D'ont vient cela, Seigneur, je te supply,
Que loing de nous te tiens les yeulx couvers ?
Te caches tu pour nous mettre en oubly
Mesmes au temps qui est dur et divers ?

Par leur orgueil sont ardantz les pervers
A tourmenter l'humble qui peu se prise :
Fais que sur eulx tombe leur entreprise.

Car le maling se vante et se fait seur
Qu'en ses desirs n'aura aucun default,
Ne prisant rien que l'avare amasseur,
Et mesprisant l'Éternel de là hault.

Tant il est fier que de Dieu ne lui chault,
Mais tout cela qu'il pense en sa memoire,
C'est : Dieu n'est point, et si ne le veult croire.

Tout ce qu'il faict tend à mal sans cesser;
De sa pensée est loing ton jugement;
Tant est enlé, qu'il cuyde renverser
Ses ennemys à soufler seulement.

En son cueur dit : D'esbranler nullement
Garde je n'ay : car je scay qu'en nul aage -
Ne peult tomber sur moy aucun dommage.

D'un parler fainct plein de deception
Le faux parjure est toujours embouché;
Dessoubz sa langue, avec oppression,
Desir de nuyre est toujours embusché.

Semble au brigand qui, sur les champs caché,
L'innocent tue en caverne secrette,
Et qui de l'œil povres passans aguette.

Aussi l'inique use du tour secret
Du lyon cault en sa tasnier, hélas !
Pour attraper l'homme simple et povret,
Et l'engloutir quand l'a pris en ses laqs.

Il faict le doulx, le marmiteux, le las;
Mais soubz cela, par sa force perverse,
Grand' quantité de povres gens renverse.

Et dit encor en son cueur vitieux
Que Dieu ne veult la souvenance avoir
De tout cela, et qu'il couvre ses yeulx
A celle fin de jamais n'en rien veoir.

Leve toy donc, Seigneur, pour y pourveoir :
Haulse la main dessus, je te supplie,
Et ceulx qui sont persecutez n'oublie.

Pourquoy irrite et contemne en ses faictz
L'homme meschant le Dieu doulx et humain?
En son cueur dit qu'enqueste tu n'en fais ;
Mais tu veois bien son meffaict inhumain.

Et voyant tout, prends les causes en main :
Voyla pourquoy s'appuye le debile
Sur toy, qui es le support du pupille.

Brise la force et le bras plein d'excès
Du malfaicteur inique et reprové :
Fais de ses maulx l'enqueste et le procès,
Plus n'en sera par toy un seul trouvé.

Lors à jamais Roy de tous approuvé
 Regnera Dieu, quand en sa terre sainte
 Sera la race aux iniques estaincte.

O Seigneur donc, s'il te plaist tu orras
 Mon povre peuple en ceste aspre saison :
 Et bon courage et espoir luy donras
 Prestant l'oreille à son humble oraison,
 Qui est de faire aux plus petis raison,
 Droict aux foulez, si que l'homme de terre
 Ne vienne plus leur faire paour ne guerre.

XI

PSEAUME XI

In Domino confido.

Il se complaint de ceux qui le chassoient de toute la terre d'Israel.
 Puis chante sa confiance en Dieu, et le jugement d'iceluy sur les
 bons et sur les mauvais.

Veu que du tout en Dieu mon cueur s'appuye,
 Je m'esbahy comment de vostre mont
 Plus tost qu'oyseau dictes que je m'enfuye.

Vray est que l'arc les malings tendu m'ont,
 Et sur la corde ont assis leurs sagettes,
 Pour contre ceulx qui de cueur justes sont
 Les descocher, jusques en leurs cachettes.

Mais on verra bien tost à neant mise
 L'intention de telz malicieux,
 Quel' faulte aussi a le juste commise.

Sçachez que Dieu a son palais aux cieulx;
 Dessus son throsne est l'eternel monarque;
 Là hault assis, il veoit tout de ses yeulx,
 Et son regard les humains note et marque.

Tout il espreuve et le juste il approuve :
 Mais son cueur hayt qui ayme extorsion,
 Et l'homme en qui violence se trouve.

Plouvoir fera feu de punition
 Sur les malings, soulfre chauld, flamme ardante,
 Vent fouldroyant : voylà la portion
 De leur bruvage, et leur paye evidente.

Car il est juste, et pource ayme justice :
 Tournant tousjours, par douce affection,
 Vers l'homme droict son œil doux et propice.

XII

PSEAUME XII

Salvum me fac, Domine.

Il parle contre les flatteurs de la court de Saül, qui par flatteries, dissimulations et arrogances, estoient molestes à chascun, et prie Dieu y donner ordre.

Donne cours, Seigneur, il en est heure,
Car d'hommes droicts sommes tous desnuez :
Entre les filz des hommes ne demeure
Un qui ait foy, tant sont diminuez.

Certes chascun vanité, menteries,
A son prochain dict ordinairement ;
Aux levres n'a l'homme que flatteries,
Et disant l'un, son cueur pense autrement.

Dieu vueille donc ces levres blandissantes
Tout à travers pour jamais inciser,
Pareillement ces langues arrogantes
Qui bravement ne font que deviser ;

Qui mesmement entre eulx ce propos tiennent :
Nous serons granz par nos langues sur tous :
A nous de droict noz levres appartiennent,
Flattons, mentons : qui est maistre sur nous ?

Pour l'affligé, pour les petis qui crient,
Dit le Seigneur, ores me leveray :
Loing les mettray des langues qui varient
Et de leurs laz chascun d'eulx saulveray.

Certes de Dieu la parolle se treuve
Parolle nette, et trèspure est sa voix :
Ce n'est qu'argent affiné à l'espreuve,
Argent au feu espuré par sept foys.

Toy donc, Seigneur, ta promesse et tes hommes
Garde et maintien par ta gratuité,
Et de ces gens dont tant molestez sommes
Delivre nous à perpetuité.

Car les malings à grans troupes chement ;
Deçà, delà, tout est plein d'inhumains,
Lors que d'iceulx les plus meschans dominant,
Et qu'eslevez sont entre les humains.

XIII

PSEAUME XIII

Usquequo, Domine, oblivisceris.

Après plusieurs batailles perdues il se complainct de ce que Dieu tarde tant à le secourir : puis le prie luy donner la joye de victoire obtenue.

Jusques à quand as établey
Seigneur, de me mettre en oubly?
Est ce à jamais? Par combien d'aage
Destourneras tu ton visage
De moy, las! d'angoisse remply?

Jusques à quand sera mon cueur
Veillant, conseillant, pratiqueur,
Et plein de soucy ordinaire?
Jusques à quand mon adversaire
Sera il dessus moy vainqueur?

Regarde moy, mon Dieu puissant,
Respons à mon cueur gemissant,
Et mes yeulx troublez illumine,
Que mortel dormir ne domine
Dessus moy quasy perissant.

Que celluy qui guerre me faict
Ne die point : Je l'ay deffaict;
Et que tous ceulx qui tant me troublent
Le plaisir qu'ils ont ne redoublent,
Par me veoir trebuscher de faict.

En toy gist tout l'esperoir de moy :
Par ton secours fait que l'esmoy
De mon cueur en plaisir se change;
Lors à Dieu chanteray louenge,
Car de chanter j'auray dequoy.

XIV

PSEAUME XIV

Dixit insipiens in corde suo.

Il dit que tout est plein d'infidoles et ethniques : décrit leur ententement corrompu : souhaite et predict leur ruine, et la delivrance du peuple de Dieu, par eulx devoré.

Le fol maling en son cueur dit et croit
Que Dieu n'est point, et corrompt et renverse

Ses mœurs, sa vie, horribles faictz exerce :
 Pas un tout seul ne faict rien bon ne droict,
 Ny ne voudroit.

Dieu du hault ciel a regardé icy
 Sur les humains, avecques diligence,
 S'il en verroit quelqu'un d'intelligence
 Qui d'invocquer la divine mercy
 Fust en soucy.

Mais, tout bien veu, a trouvé que chacun
 A fourvoyé, tenans chemins damnables;
 Ensemble tous sont faictz abominables.
 Et n'est celluy qui face bien aucun,
 Non jusqu'à un.

N'ont ilz nul sens, tous ces pernicious,
 Qui font tout mal, et jamais ne se changent?
 Qui comme pain mon povre peuple mangent,
 Et d'invocquer ne sont point soucieux
 Le Dieu des cieulx ?

Certainement tous esbahiz seront,
 Que sur le champ ilz trembleront de craincte :
 Car l'Eternel, par sa faveur tressaincte,
 Tiendra pour ceulx qui droitz se trouveront
 Et l'aymeront.

Ha, malheureux, vous vous estudiez
 A vous moquer de l'intention bonne
 Que l'Immortel au povre affligé donne,
 Pource qu'ilz sont sur luy tous appuyez,
 Et en riez.

O qui, et quand de Sion sortira,
 Pour Israel secours en sa souffrance?
 Quand Dieu mettra son peuple à delivrance
 De joye adonc Israel jouyra,
 Jacob rira.

XV

PSEAUME XV

Domine, quis habitabit.

Ce pseume chante de quelles mœurs doivent estre ornez les vrays
citoyens des cieulx.

Qui est ce qui conversera
O Seigneur, en ton tabernacle,
Et qui est celluy qui sera
Si heureux que par grace aura
Sur ton saint mont seur habitacle?

Ce sera celuy droictement
Qui va rondement en besongne,
Qui ne faict rien que justement,
Et dont la bouche apertement
Verité en son cueur tesmoingne;
Qui par sa langue point ne faict
Rapport qui los d'autruy efface;
Qui à son prochain ne meffaict;
Qui aussi ne souffre de faict
Qu'opprobre à son voysin on face.

Ce sera l'homme contemnant
Les vitieux, aussi qui prise
Ceux qui craignent le Dieu regnant;
Ce sera l'homme bien tenant
(Fust ce à son dam) la foy promise.

Qui à usure n'entendra,
Et qui si bien justice exerce,
Que le droict d'autruy ne vendra:
Qui charier ainsi voudra,
Craindre ne fault que jamais verse.

XVI

PSEAUME XVIII

Diligam te, Domine.

Hymne très excellent, lequel David chanta au Seigneur Dieu après
qu'il l'eut rendu paisible et victorieux sur Saül, et sur tous ses
autres ennemis, prophetisant de Jesus Christ en la conclusion du
pseume.

Je t'aymeray en toute obeissance
Tant que vivray, ô mon Dieu, ma puissance :

Dieu c'est mon roc, mon rempart hault et seur,
C'est ma rançon, c'est mon fort deffenseur.

En luy seul gist ma fiance parfaicte,
C'est mon pavois, mes armes, ma retraicte ;
Quant je l'exalte et prie en ferme foy,
Soudain rescoux des ennemis me voy.

Dangers de mort un jour m'environnerent,
Et grans torrentz de malings m'estonnerent ;
J'estois bien près du sepulchre venu
Et des filez de la mort parvenu :

Ainsi pressé soudain j'invocque et prie
Le Toutpuissant, hault à mon Dieu je crie :
Mon cry au ciel jusqu'à luy penetra,
Si que ma voix en son oreille entra.

Incontinent tremblerent les campagnes ;
Les fondementz des plus haultes montaignes,
Tous esbranlez, s'esmeurent grandement,
Car il estoit courroucé ardamment.

En ses naseaux luy monta la fumée ;
Feu aspre yssoit de sa bouche allumée ;
Si enflambé en son courage estoit,
Qu'ardentz charbons de toutes pars jectoit ;

Baissa le ciel, de descendre print cure,
Ayant soubz piedz une brouée obscure ;
Monté estoit sur un esprit mouvent,
Voloit guindé sur les esles du vent,
Et se cachoit dedans les noires nues
Pour tabernacle autour de luy tendues ;
Enfin rendit par sa grande clarté
Ce gros amas de nues escarté.
Gresle jectant et charbons vifz en terre,
Au ciel menoit l'Éternel grand tonnerre :
L'Altitonant sa voix grosse hors meit,
Et gresle et feu sur la terre transmeit,
Lança ses dards, rompit toutes leurs bandes,
Doubla l'esclair, leur donna frayeurs grandes.
A ta menace, et du fort vent pulsé
Par toy, Seigneur, en ce point courroucé,
Furent canaulx desnuez de leur unde,
Et descouvertz les fondemens du monde.

Sa main d'enhault icy bas me tendit,

Et hors des eaux sain et sauf me rendit.
 Me recourut des puissans et haulsaires
 (Et plus que moy renforcez) adversaires ;
 A mes dangers il preveut et prevint ;
 Quand il fut temps, secours de Dieu me vint,
 Me meit au large, et si fit entreprise
 De me garder, car il me favorise.

Or m'a rendu selon mon equité,
 Et de mes mains selon la purité.
 Car du Seigneur j'avois suivy la voye,
 Ne révolté mon cueur de luy n'avoie.
 Ains tousjours eu devant l'œil tous ses dictz,
 Sans rejeter un seul de ses edictz,
 Si qu'envers luy entier en tout affaire
 Me suis monstré, me gardant de mal faire.
 Or m'a rendu selon mon equité,
 Et de mes mains selon la pureté.

Certes, Seigneur, qui sçais telles mes œuvres.
 Au bon trèsbon, pur au pur te descœuvres,
 Tu es entier à qui entier sera,
 Et deffailant à qui failly aura.

Les humbles vivre en ta garde tu laisses,
 Et les sourcilz des braves tu rabaisses :
 Aussi, mon Dieu, ma lanterne alumas,
 Et éclairé en tenebres tu m'as :
 Par toy donnay à travers la bataille ;
 Mon Dieu devant, je saultay la muraille.
 C'est l'Eternel qui entier est trouvé,
 Son parler est comme au feu espruvé ;
 C'est un bouclier de forte resistance,
 Pour tous ceulx là qui ont en luy fiance.

Mais qui est Dieu sinon le supernel ?
 Ou qui est fort si ce n'est l'Eternel ?
 De hardiesse et force il m'environne,
 Et seure voye à mes emprises donne ;
 Mes piedz à ceulx de chevroulz faict egaulx,
 Pour monter lieux difficiles et haultz ;
 Ma main par luy aux armes est aprise,
 Si que du bras un arc d'acier je brise.

De ton secours l'escu m'as apporté,
 Et m'a ta dextre au besoing supporté

Ta grand' bonté, où mon espoir mettoie,
 M'a faict plus grand encor que je n'estoie :
 Preparer vins mon chemin soubz mes pas,
 Dont mes talons glissans ne furent pas.
 Car ennemis sceu poursuyvre et ataindre,
 Et ne revins sans du tout les estaindre ;
 Durer n'ont peu, tant bien les ay secoux,
 Ains à mes piedz trebuscherent de coups ;

Circuy m'as de belliqueuse force,
 Ployant soubz moy qui m'envahir s'efforce ;
 Tu me monstras le dos des ennemis,
 Et mes hayneux j'ay en ruyne mis ;
 Ilz ont crié, n'ont eu secours quelconques,
 Mesmes à Dieu, et ne les ouyt oncques ;
 Comme la pouldre au vent les ay renduz
 Et comme fange en la place estenduz.

Delivré m'as du mutin populaire,
 Et t'a pleu chef des nations me faire ;
 Voyre le peuple, à moy peuple incongnu,
 Soubz mon renom obeir m'est venu ;
 Mains estrangers par servile contraincte
 M'ont faict honneur d'obeissance faincte :
 Maintz estrangers redoubtans mes effortz,
 Espoventez, ont tremblé en leurs fortz.

Vive mon Dieu, à mon sauveur soit gloire,
 Exalté soit le Dieu de ma victoire,
 Qui m'a donné pouvoir de me venger,
 Et qui soubz moy les peuples faict renger,
 Me garentit qu'ennemys ne me grevent,
 M'esleve hault sur tous ceulx qui s'eslevent
 Encontre moy, me delivrant à plein
 De l'homme ayant le cueur d'oultrage plein.

Pourtant, mon Dieu, parmy les gens estrangez
 Te beniray en chantant tes louanges.
 Ce Dieu, je dy, qui magnifiquement
 Saulva son roy, et qui uniquement
 David son oinct traicte en grande clemence,
 Traictant de mesme à jamais sa semence.

XVII

PSEAUME XIX

Cœli enarrant gloriam Dei.

Il montre par le merveilleux ouvrage des cieulx combien Dieu est puissant : loue et exalte la loy divine, et en fin prie le Seigneur qu'il le preserve de peché, afin de luy estre agréable.

Les cieux en chascun lieu
La puissance de Dieu
Racomptent aux humains;
Ce grand entour espars
Nonce de toutes pars
L'ouvrage de ses mains.

 Jour après jour coulant
Du Seigneur va parlant
Par longue experience;
La nuit suyvant la nuit
Nous presche et nous instruit
De sa grand' sapience.

 Et n'y a nation,
Langue, prolation,
Tant soit d'estranges lieux,
Qui n'oye bien le son,
La manière et façon
Du langage des cieulx.

 Leur tour par tout s'estend,
Et leur propos s'entend,
Jusques au bout du monde;
Dieu en eulx a posé
Palais bien composé
Au soleil clair et munde;

 Dont il sort ainsi beau
Comme un espoux nouveau
De son paré pourpris;
Semble un grand prince à veoir,
S'esgayant pour avoir
D'une course le prix.

 D'un bout des cieulx il part,
Et attainct l'autre part
En un jour, tant est vite:
Oultre plus, n'y a rien
En ce val terrien

Qui sa chaleur evite.
 La trèsentièrè loy
 De Dieu, souverain roy,
 Vient l'ame restaurant.
 Son tesmoingnage seur
 Sapience en douceur
 Monstre à l'humble ignorant.

D'iceluy roy des roys
 Les mandemens sont droicts
 Et joye au cueur assignent ;
 Les commandemens saints
 De Dieu sont purs et sains
 Et les yeulx illuminent.

L'obeissance à luy
 Est un très saint appuy
 A perpetuité ;
 Dieu ne fait jugement
 Qui veritablement
 Ne soit plein d'equité.

Ces choses sont encor
 Plus desirables qu'or,
 Fust ce fin or de touche :
 Et en un cueur sans fiel
 Sont plus douces que miei
 Ne pain de miel en bouche.

Qui servir te vouldra,
 Par ces pointz apprendra
 A ne se fourvoyer,
 Et en les observant
 En aura le servant
 Grand et riche loyer.

Mais où se trouvera
 Qui ses faultes sçaura
 Nombrer, penser ne dire ?
 Las ! de tant de pechez
 Qui me sont tous cachez,
 Purge moy, trèscher Sire.

Aussi de grans forfaitz
 Temerairement faitz
 Soit ton serf relasché,
 Qu'ilz ne regnent en moi ;

Si seray hors d'esmoy
 Et net de grand peché.
 Ma bouche prononcer
 Ne mon cueur rien penser
 Ne puisse, qui ne plaise
 A toy, mon deffendeur,
 Saulveur et amendeur
 De ma vie mauvaise.

XVIII

PSEAUME XXII

Deus, Deus meus, respice in me; quare me dereliquisti?

Prophetie de Jesus Christ, en laquelle David chante d'entrée sa basse et honteuse dejection : puis l'exaltation et l'estendue de son royaume jusques aux fins de la terre, et la perpetuelle durée d'icelluy.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as tu laissé
 Loing de secours, d'ennuy tant oppressé,
 Et loing du cry que je t'ay adressé
 En ma complaincte?

De jour, mon Dieu, je t'invocque sans faincte,
 Et toutesfoys ne respond ta voix sainte;
 De nuict aussi, et n'ay dequoy estaincte
 Soit ma clameur.

Helas! tu es le saint et la tremeur,
 Et d'Israel le resident bonheur,
 Là où t'a pleu que ton loz et honneur
 On chante et prise.

Noz peres ont leur fiance en toy mise,
 Leur confiance ilz ont sur toy assise,
 Et tu les as de captifz en franchise
 Tousjours boutez.

A toy crians, d'ennuy furent ostez;
 Esperé ont en tes saintes bontez,
 Et ont receu sans être reboutez
 Ta grace prompte.

Mais moy je suis un ver qui rien ne monte,
 Et non plus homme, ains des hommes la honte

Et plus ne sers que de fable et de compte
 Au peuple bas.

Chascun qui veoit comme ainsi tu m'abas
 De moy se mocque et y prend ses esbas ;
 Me font la moue, et puis hault et puis bas
 Hochent la teste.

Puis vont disans : Il s'appuye et s'arreste
 Du tout sur Dieu, et lui faict sa requeste :
 Donc qu'il le sauve, et que secours luy presie,
 S'il l'ayme tant.

Si m'as tu mis hors du ventre pourtant,
 Causes d'espoir tu me fuz apportant
 Dès que j'estois les mammelles tetant
 De ma nourrice.

Et, qui plus est, sortant de la matrice
 Me recueillit ta sainte ma main tutrice,
 Et te monstras estre mon Dieu propice
 Dès que fuz né.

Ne te tiens donc de moy si destourné,
 Car le peril m'a de près adjourné,
 Et n'est aucun par qui me soit donné
 Secours ne grace.

Maint gros toreau m'environne et menace :
 Les gros toreaux de Basan, terre grasse,
 Pour m'assiéger m'ont suivi à la trace
 En me pressant.

Et tout ainsi qu'un lyon ravissant,
 Après la proye en fureur rugissant,
 Ilz ont ouvert dessus moy languissant
 Leur gueule gloute.

Las ! ma vertu comme eau s'escoule toute,
 N'ay os qui n'ait la jointure dissoulte,
 Et comme cire en moy fond goutte à goutte
 Mon cuer fasché.

D'humeur je suis comme tuile asseché ;
 Mon palais est à ma langue attaché :

Tu m'as faict prest d'estre au tumbau couché,
Reduyt en cendre.

Car circuy m'ont les chiens pour me prendre;
La faulse troupe est venue m'offendre;
Venue elle est me transpercer, et fendre
Mes piedz et mains.

Compter je puis mes os du plus au moins,
Ce que voyans les cruelz inhumains,
Tous resjouiz me jectent regardz maints,
Avec risée.

Ja ma despouille entre eulx ont divisée
Entre eulx desja ma robe déposée
Ilz ont au sort hazardeux exposée
A qui l'aura.

Seigneur, ta main donc ne s'eslongnera,
Ains par pitié secours me donnera,
Et, s'il te plaist, elle se hastera,
Mon Dieu, ma force.

Sauve de glaive et de mortelle estorce
Mon ame, hélas! que de perdre on s'efforce;
Delivre la, que du chien ne soit morse,
Chien enragé.

Du leonin gosier encouragé
Delivre moy; respons à l'affligé
Qui est par grans licornes assiegé
Des cornes d'elles.

Si compteray à mes freres fideles
Ton nom trèshault; tes vertus immortelles
Diray parmy les assemblées belles,
Parlant ainsi :

Vous, craingnans Dieu, confessez le sans si;
Filz de Jacob, exaltez sa mercy;
Crains le tousjours, toy d'Israel aussi
La race entiere :

Car debouté n'a l'humble en sa priere
Ne destourné de luy sa face arriere :

S'il a crié, sa bonté singulière
L'a exaulcé.

Ainsi ton loz par moy sera haulsé
En grande troupe, et mon vœu ja dressé
Rendray devant le bon peuple amassé,
Qui te crainct, Sire.

Là mengeront les povres à suffire,
Benira Dieu qui Dieu crainct et desire.
O vous ceulx là, sans fin, je le puis dire,
Voz cueurs vivront.

Cela pensant tous se convertiront
Les boutz du monde, et à Dieu serviront :
Bref, toutes gens leurs genoulx flechiront
En ta presence.

Car ilz scauront qu'à la divine essence
Seule appartient regne et magnificence;
Donc sur les gens seras par excellence
Roy conquerant.

Gras et repeuz te viendront adorant :
Voire le maigre à la fosse courant,
Et dont la vie est hors de restaurant,
Te donra gloire.

Puis leurs enfans à te servir et croire
S'enclineront, et en tout territoire,
De filz en filz il sera faict memoire
Du Toutpuissant.

Tousjours viendra quele'un d'entre eulx yssant,
Lequel au peuple à l'advenir nayssant
Ira partout ta bonté annonçant,
Sur moy notoire.

XIX

PSEAUME XXIII

Dominus regit me, et nihil.

Il chante les biens et la félicité qu'il a, et d'une merveilleuse fiance
se promet que Dieu, duquel ce bien luy vient, le traitera tous-
jours de mesmes.

Mon Dieu me paist soubz sa puissance haulte,
N'est mon berger, de rien je n'auray faulte.

En tect bien seur, joingnant les beaulx herbages,
 Coucher me fait, me mene aux clairs rivages,
 Traicte ma vie en douceur trèshumaine,
 Et pour son nom par droictz sentiers me meine
 Si seurement, que quand au val viendroye
 D'ombre de mort, rien de mal ne craindroye,
 Car avec moy tu es à chascune heure,
 Puis ta houlette et conduite m'asseur.
 Tu enrichis de vivres necessaires
 Ma table, aux yeulx de tous mes adversaires.
 Tu oings mon chef d'huiles et senteurs bonnes
 Et jusqu'aux bordz pleine tasse me donnes.
 Voyre, et feras que ceste faveur tienne,
 Tant que vivray compaignie me tienne,
 Si que tousjours de faire ay esperance
 En la maison du Seigneur demourance.

XX

PSAUME XXIV

Domini est terra et plenitudo.

David feit ce pseume pour dire quand on ameneroit l'arche où habitoit la divinité dedans le temple que Salomon devoit faire.

La terre au Seigneur appartient,
 Tout ce qu'en sa rondeur contient,
 Et ceulx qui habitent en elle;
 Sur mer fondemens luy donna,
 L'enrichit et l'environna
 De mainte rivière trèsbelle.

Mais sa montaigne est un saint lieu;
 Qui viendra donc au mont de Dieu,
 Qui est ce qui là tiendra place?
 L'homme de mains et cueur lavé,
 En vanitez non eslevé,
 Et qui n'a juré en fallace.

L'homme tel, Dieu le benira :
 Dieu son sauveur le munira
 De misericorde et clemence.
 Telle est la generation
 Cherchant, cherchant d'affection
 Du Dieu de Jacob la presence.

Haulsez vos testes, grans portaulx,
Huys eternalz, tenez vous haultz,
Si entrera le Roy de gloire.

Qui est ce Roy tant glorieux ?
C'est le fort Dieu victorieux,
Le plus fort qu'en guerre on peult croire.

Haulsez vos testes, grans portaulx,
Huys eternalz, tenez vous haultz,
Si entrera le Roy de gloire.

Qui est ce Roy tant glorieux ?
Le Dieu d'armes victorieux,
C'est luy qui est le Roy de gloire.

XXI

PSEAUME XXV

Ad te, Domine, levavi animam meam.

Icy l'homme pressé de ses pechez et de la malice de ses ennemis
prie le Seigneur Dieu pour soy, et generalement pour tout le
peuple.

A toy, mon Dieu, mon cueur monte,
En toy mon espoir ay mis :
Fais que je ne tombe à honte
Au gré de mes ennemys.

Honte n'auront voyrement
Ceulx qui dessus toy s'appuient,
Mais bien ceulx qui durement
Et sans cause les ennuyent.

Le chemin que tu nous dresses
Fais moy cognoistre, Seigneur ;
De tes sentes et addresses
Vueilles moy estre enseigneur.

Achemine moy au cours
De ta verité patente,
Comme Dieu de mon secours
Où j'ay chascun jour attente.

De tes bontez te recorde ;
Metz en memoire et estends
Ceste grand' misericorde
Dont usé as de tout temps.

Oublie la mauvestié

De l'orde jeunesse mienne ;
 De moy selon ta pitié
 Par ta bonté te souviene.

Dieu est bon et veritable,
 L'a esté et le sera,
 Parquoy en voye equitable
 Les pecheurs radressera.

Les humbles fera venir
 A vie juste et decente ;
 Aux humbles fera tenir
 L'Eternel sa droicte sente.

Bonté, seurté, souvenance,
 Ce sont de Dieu les sentiers
 A ceulx qui sa convenance
 Gardent bien et voulentiers.

Helas ! Seigneur tout parfaict,
 Pour l'amour de ton nom mesme
 Pardonne moy mon forfait,
 Car c'est un forfait extremesme.

Quel homme c'est, à vray dire,
 Qui en Dieu son desir a,
 Du chemin qu'il doit eslire
 L'Eternel l'advertira :

A repos parmy ses biens
 Vivra son cueur en grand' aage,
 Puis auront les enfants siens
 La terre pour heritage.

Dieu faict son secret paroistre
 A ceulx qui l'ont en honneur,
 Et leur monstre et faict cognoistre
 De son contract la teneur.

Quant a moy, yeulx et espritz
 En tout temps à Dieu je tourne,
 Car mes piedz, quand ils sont pris,
 Du filé tire et destourne.

Jecte donc sur moy ta veue,
 Prens de moy compassion ;
 Personne suis despourveue,
 Seule et en affliction.

Ja mon cueur sans empirer
 Et augmenter ses destresses :

Las! vueille moy retirer
 De ces miennes grans oppresses :
 Tourne à mon tourment ta face,
 Voy ma peine et mon souci,
 Et tous mes pechez efface,
 Qui sont cause de cecy.
 Voy mes ennemis qui sont
 Non seulement grosse bande,
 Mais qui sur moy, certes, ont
 Hayne furieuse et grande.
 Preserve de leur embusche
 Ma vie et delivre moy,
 Qu'à honte je ne trebusche,
 Puisque j'ay espoir en toy.
 Que ma simple integrité
 (Comme à l'un des tiens) me serve
 Et de toute adversité
 Israël tire et conserve.

XXII

PSEAUME XXXII

Beati quorum remissa sunt iniquitates.

David, puny par maladie pour son peché, chante que heureux sont ceulx qui par leur coulpes ne tombent point en l'inconvenient où il est; confesse son peché; Dieu luy pardonne; enliorte les mauvais à bien vivre, et les bons à se resjouyr.

O bien heureux celuy dont les commises
 Transgressions sont par grace remises,
 Duquel aussi les iniques pechez
 Devant son Dieu sont couverts et cachez!

O combien plein de bonheur je repute
 L'homme à qui Dieu son peché point n'impute,
 Et en l'esprit duquel n'habite point
 D'hypocrisie et de fraude un seul point!

Durant mon mal, soit que vinse à me taire,
 Las de crier, soit que me prinse à braire
 Et à gemir tout le jour sans cesser,
 Mes os n'ont faict que fondre et s'abaisser.

Car jour et nuict ta main dure ay sentie,
 Par mon peché sur moy appesantie,
 Si que l'humeur de moy ainsi traicté

Sembloit du tout sécheresse d'esté.

Mais mon peché je t'ay déclaré, Sire;
Caché ne l'ay, et n'ay sceu si tost dire :
Il fault à Dieu confesser mon meffaict,
Que ta bonté vray pardon ne m'ayt faict.

Pour ceste cause, à heure propre et bonne
Te requerra toute sainte personne :
Et quand de maulx un déluge courroit,
D'icelle donc approcher ne pourroit.

C'est toy qui es mon fort et ma retraite;
C'est toy qui fais qu'ennuy mal ne me traicte;
C'est toy par qui à tous coups m'est livré
Dequoy chanter, par me veoir delivré.

Viença chascun, je te veulx faire entendre
Et te monstrier la voye où tu dois tendre,
En ayant l'œil droict dessus toy planté,
Pour t'adresser, comme experimenté.

Ne sois semblable à cheval ny à mulle,
Qui n'ont en-eulx intelligence nulle.
Pour les garder de mordre tu refrains
Leurs dents et gueule avecques mors et freins.

L'homme endurcy sera dompté de mesmes,
Par maulx sans nombre et par douleurs extremes;
Mais qui en Dieu mettra tout son appuy
Par grand' douceur sera traicté de luy.

Or ayez donc de plaisir jouyssance,
Et tous en Dieu prenez resjouyssance,
Justes humains : menez joye orendroit
Chascun de vous qui avez le cueur droict.

XXIII

PSEAUME XXXII

Exultate justi in Domino, rectos.

C'est un bel hymne, auquel le prophete invite d'entrée a celebrier le
Toutpuissant, puis chante que tout est plein de sa bonté, recite
ses merveilles, admoneste les princes de ne se fier en leurs forces
et que Dieu assiste à ceulx qui le reverent; puis invoque sa bonté.

Resveillez vous, chascun fidèle,
Menez en Dieu joye orendroit
Louenge est trèsseante et belle
En la bouche de l'homme droict.

Sur la douce harpe
 Pendue en escharpe
 Le Seigneur louez;
 De luz, d'espinettes,
 Saintes chansonnettes
 A son nom jouez.

Chantez de luy par melodie,
 Nouveau vers, nouvelle chanson,
 Et que bien on la psalmodie
 A haulte voix et plaisant son.
 Car ce que Dieu mande,
 Qu'il dit et commande,
 Est juste et parfait;
 Tout ce qu'il propose,
 Qu'il faict et dispose,
 A fiance est faict.

Il ayme d'amour souveraine
 Que droict regne et justice ait lieu;
 Quand tout est dict, la terre est pleine
 De la grande bonté de Dieu.
 Dieu par sa parole
 Forma chacun pole
 Et ciel precieux;
 Du vent de sa bouche
 Feit ce qui attouche,
 Et orne les cieulx.

Il a les grans eaux amassées
 En la mer comme en un vaisseau,
 Aux abysmes les a mussées
 Comme un tresor en un monceau.
 Que la terre toute
 Ce grand Dieu redoubte,
 Qui fait tout de rien;
 Qu'il n'y ayt personne
 Qui ne s'en estonne
 Au val terrien.

Car toute chose qu'il a dicte
 A esté faicte promptement :
 L'obeissance aussi subite

A esté que le mandement.
 Le conseil, l'emprise
 Des gens il debrise
 Et met à l'envers;
 Vaines et cassées
 Il rend les pensées
 Des peuples divers.

Mais la divine providence
 Son conseil sçait perpetuer;
 Ce que son cueur une foys pense
 Dure à jamais sans se muer.
 O gent bienheuree
 Qui toute assuree,
 Pour son Dieu le tient!
 Heureux le lignage
 Que Dieu en partage
 Choisit et retient!

Le Seigneur eternal regarde
 Icy bas du plus hault des cieulx;
 Dessus les humains il prend garde
 Et les veoit tous devant ses yeulx.
 De son throne stable,
 Paisible, equitable,
 Ses clairs yeulx aussi
 Jusqu'au fons visitent
 Tous ceulx qui habitent
 En ce monde icy.

Car luy seul, sans autruy puissance,
 Forma leurs cueurs telz qu'ilz les ont :
 C'est luy seul qui a cognoissance.
 Quelles toutes leurs œuvres sont.
 Nombre de gendarmes
 En assaulx n'allarmes
 Ne saulvent le Roy;
 Bras ny hallebarde
 L'homme fort ne garde
 De mortel desroy.

Celuy se trompe qui cuyde estre
 Sauvé par cheval bon et fort :

Ce n'est point par sa force adextre
Que l'homme eschape un dur effort.

Mais l'œil de Dieu veille
Sur ceulx, à merveille,
Qui de volonté
Crainctifz le reverent,
Qui aussi esperent
En sa grand' bonté,

Affin que leur vie il delivre
Quand la mort les menacera,
Et qu'il leur donne de quoy vivre
Au temps que famine sera.

Que doncques nostre ame
L'Eternel reclame,
S'attendant à luy :
Il est nostre adresse,
Nostre forteresse,
Pavoys et appuy.

Et par luy grand' resjouyssance
Dedans nos cueurs tousjours aurons,
Pourveu qu'en la haulte puissance
De son nom saint nous esperons.

Or ta bonté grande
Dessus nous s'espande,
Nostre Dieu et Roy,
Tout ainsi qu'entente,
Espoir et attente
Nous avons en toy.

XXIV

PSEAUME XXXVI

Dixit injustus, ut delinquat in semetipso.

Il s'esmerveille de la grande bonté de Dieu, laquelle est si espandue par tout, que mesmes les mauvais s'en sentent; puis chante que les esleuz la sentent singulierement sur tous, comme par benediction, et prie Dieu la continuer plus longuement à ceulx qui le congnoissent, et le garder de la violence des mauvais, desquelz il predict aussi la ruyne.

Du maling les faitz vicieux
Me disent que devant ses yeulx

N'a point de Dieu la craincte :
 Car tant se plaist en son erreur,
 Que l'avoir en hayne et horreur
 C'est bien force et contraincte.

Son parler est nuyant et fin;
 Doctrine va fuyant, affin
 De jamais bien ne faire ;
 Songe en son lict meschanceté ;
 Au chemin tors est arresté ;
 A nul mal n'est contraire.

O Seigneur, ta benignité
 Touche aux cieulx, et ta verité
 Dresse aux nues la teste.
 Tes jugemens semblent haults monts :
 Un abysme tes actes bons ;
 Tu gardes homme et beste.

O que tes graces nobles sont
 Aux hommes qui confiance ont
 En l'ombre de tes esles !
 De tes biens saoules leurs desirs,
 Et au fleuve de tes plaisirs
 Pour boire les appelle.

Car source de vie en toy gist.
 Et ta clarté nous eslargist
 Ce qu'avons de lumiere.
 Continue, ô Dieu tout puissant,
 A tout cueur droict te cognoissant
 Ta bonté costumiere.

Que le pied de l'homme inhumain
 De moy n'approche, et que sa main
 Ne m'esbranle ne greve.
 C'est fait, les iniques cherront,
 Et, repulsez, trebuscheront,
 Sans qu'un d'eulx se releve.

XXV

PSEAUME XXXVII

Noli æmulari in malignantibus.

A fin que les bons ne s'esbahyssent de veoir prosperer les mauvais, David chante que toutes choses viendront à souhait à ceulx qui ayment et craignent Dieu, et que ceulx qui n'en font compte (combien qu'ilz semblent florir pour quelque temps) seront enfin esracinez.

Ne sois fasché si durant ceste vie
Souvent tu veois prosperer les meschans,
Et des malings aux biens ne porte envie,
Car, en ruyne à la fin tresbuchans,
Seront fauchez comme foin en peu d'heure,
Et secheront comme l'herbe des champs.

En Dieu te fie, à bien faire labeure :
La terre auras pour habitation,
Et jouyras de rente vraye et seure ;
En Dieu sera ta delectation,
Et des souhaitz que ton cueur voudra faire
Te donnera pleine fruition.

Remectz en Dieu et toy et ton affaire,
En luy te fie, et il accomplira
Ce que tu veulx accomplir et parfaire :
Ta preudhommie en veue il produira
Comme le jour, si que ta vie bonne
Comme un midy par tout resplendira.

Laisse Dieu faire, atten le, et ne te donne
Soucy aucun, regret ne desplaisir
Du prosperant qui à fraude s'addonne.
Si deuil en as, vueilles t'en dessaisir,
Et de te joindre à eulx n'aye courage
Pour faire mal et suyvre leur desir :

Car il cherra sur les malings orage,
Mais ceulx qui Dieu attendront constamment
Possederont la terre en heritage.
Le faux fauldra si tost et tellement,
Que quand sa place iras chercher et querre,
N'y trouveras la trace seulement.

Mais les benings heriteront la terre,
Et y auront, sans moleste d'autruy,

Tout le plaisir que l'homme sçauroit querre.
 Il est certain que tout mal et ennuy
 L'homme pervers au bien vivant machine,
 Et par fureur grince les dentz sur luy.

Mais cependant la majesté divine
 Rit du meschant, car de ses yeulx ouvers
 Veoit bien venir le jour de sa ruyne.
 Tirer leur glaive on verra les pervers
 Et bander l'arc pour l'humble et povre battre
 Et pour les bons ruer morts à l'envers.

Mais leur couteau sera pour les combattre,
 Et percera leur cueur, tant soit il cault;
 Verront leur arc aussi rompre et abattre.
 Certes, le peu de l'homme juste vault
 Mille foys mieulx que la riche abondance
 D'un mal vivant, tant soit eslevé hault.

Car du meschant le bras et la puissance
 Seront rompuz; mais le Dieu supernel
 Sera des bons tousjours la soustenance.
 Il veoit et sçait, par un soing paternel,
 Les jours de ceulx qui ont vie innocente,
 Et d'iceulx est l'heritage eternel.

Point ne seront frustrez de leur attente
 Au mauvais temps, et si seront soulez
 Aux plus longs jours de famine dolente;
 Mais les malings periront desolez,
 Et, n'aymans Dieu, s'en iront en fumée,
 Ou deviendront comme gresse escoulez.

Leur main sera d'emprunter affamée,
 Sans pouvoir rendre, et les justes auront
 Dequoy monstrier charité enflammée,
 Car les benitz de Dieu possederont
 Finablement terre pleine de gresse,
 Et les mauldictz en povreté cherront.

Dieu tous les pas du vertueux adresse,
 Et au chemin qu'il veult suyvre et tenir
 Donne faveur, et l'unist et le dresse.
 Si de tomber ne se peult contenir,
 D'estre froissé ne luy fault avoir craincte,
 Car Dieu viendra la main luy soustenir.

J'ay esté jeune, et vieillesse ay attaincte

Et n'ay point veu le juste abandonner,
 Ne ses enfans mandier par contraincte,
 Ains chascun jour ne faire que donner,
 Prester, nourrir, et si voit on sa race
 Accroistre en heur, et en bien foisonner.

Fuy donc le mal, suy le bien à la trace,
 Et de durer à perpetuité
 Le Seigneur Dieu te donnera la grace,
 Car il ne perd, tant il ayme equité,
 Nul de ses bons : ilz ont garde eternelle;
 Mais il destruiet les filz d'iniquité.

Les bien vivans en joye solennelle
 Possederont la terre qui produit
 Et à jamais habiteront en elle.
 Du bien vivant la bouche rien n'instruiet
 Que sapience, et sa langue n'expose
 Rien qui ne soit trèsjuste et plein de fruiet.

Car en son cueur la loy de Dieu reposé,
 Parquoy son pied ne sera point glissant,
 Quelque chemin que tirer il propose.
 Il est bien vray que l'inique puissant
 Le juste espie, et pour à mort le mettre
 Par tout le quiert comme un loup ravissant.

Mais en sa main Dieu ne vouldra permettre
 Qu'il soit soumis de le veoir condamner
 Quant à justice il se viendra submettre.
 Dieu donc attens, vueille en luy cheminer :
 Hault te mettra sus la terre feconde,
 Et les malings verras exterminer.

J'ay veu l'inique enflé et crainct au monde,
 Qui, s'estendant grand et hault, verdissoit
 Comme un laurier qui en rameaux abonde :
 Puis, repassant par où il florissoit,
 N'y estoit plus, et le cherchay à force,
 Mais ne le sceu trouver en lieu qui soit.

Garde de nuyre, à veoir lé droict t'efforce,
 Car l'homme tel, en fin, pour son loyer
 Aura repos, loing d'ennuy et divorce.
 Mais tous fauldront les promptz à fourvoyer,
 Et des nuyans tout le dernier salaire
 Sera que Dieu les viendra fouldroyer.

Que diray plus? Dieu est le salulaire
 Des bien vivans : c'est celuy qui sera
 Tousjours leur force au temps dur et contraire.
 Les secourant, il les delivrera ;
 Les delivrant, garde il en voudra faire,
 L'ource qu'en luy chascun d'eulx espoir a.

XXVI

PSEAUME XXXVIII

Domine, ne in furore tuo arguas me.

David ayant la peste, ou quelque autre ulcere en la cuisse, se plainct fort à Dieu de la vehemence de son mal, du deffault de ses amy^e de la cruaulté de ses ennemys, et implore l'ayde de Dieu.

Las! en ta fureur aigüe
 Ne m'argüe
 De mon fait, Dieu toutpuissant :
 Ton ardeur un peu retire,
 N'en ton ire
 Ne me puniz languissant.
 Car tes flesches descochées
 Sont fichées
 Bien fort en moy, sans mentir,
 Et as voulu, dont j'endure
 Ta main dure
 Dessus moy appesantir.
 Je n'ay sur moy chair ne veine
 Qui soit saine,
 Par l'ire en quoy je t'ay mis.
 Mes os n'ont de repos ferme,
 Jour ne terme,
 Par les maulx que j'ay commis.
 Car les peines de mes faultes
 Sont si haultes
 Qu'elles surmontent mon chef;
 Ce m'est un faix importable
 Qui m'accable,
 Tant croist sur moy ce meschef.
 Mes cicatrices puantes
 Sont fluantes

De sang de corruption ;

Las ! par ma folle sottie

M'est sortie

Toute ceste infection.

Tant me fait mon mal la guerre,

Que vers terre

Suis courbé totalement :

Avec triste et noire mine

Je chemine

Tout en pleurs journallement.

Car mes cuisses et mes aines

Sont ja pleines

Du mal dont suis tourmenté,

Tellement qu'en ma chair toute

N'y a goutte

D'apparence de santé.

Je qui souloye estre habile,

Suis debile,

Cassé de corps, pieds et mains,

Si que de la douleur forte

Qu'au cueur porte

Je jecte cris inhumains.

Or tout ce que je desire,

Trèscher Sire,

Tu le vois clair et ouvert :

Le soupir de ma pensée

Transpercée

Ne t'est caché ne couvert.

Le cueur me bat à oultrance.

Ma puissance

M'a delaissé tout perclus,

Et de mes yeulx, la lumière

Coustumiere,

Voyre mes yeulx, je n'ai plus.

Les plus grans amys que j'aye

De ma playe

Sont vis à vis sans grand soing,

Et, hormis toutes reproches,

Mes plus proches
 La regardent de bien loing.
 Ceulx qui à ma mort s'attendent
 Leurs laz tendent ;
 D'autres, voulans me grever,
 Mille maulx de moy recensent ;
 Et ne pensent
 Que fraudes pour m'achever.
 Et je, comme n'oyant goutte
 Les escoute ;
 Leur cueur ont beau descouvrir :
 Je suis là comme une souche,
 Sans ma bouche
 Non plus qu'un muet ouvrir.
 Je suis devenu, en somme,
 Comme un homme
 Du tout sourd et qui n'oit point,
 Et qui n'a, quand on le pique,
 De replique
 Dedans sa bouche un seul point.
 Mais avecques esperance
 L'assurance
 De ton bon secours j'attends,
 Et ainsi, mon Dieu, mon pere.
 Que j'espere,
 Tu me respondras à temps.
 Je le dy, et si t'en prie,
 Qu'on ne rie
 De mon malheureux esmoy ;
 Car dès qu'un peu mon pied glisse,
 Leur malice
 S'esjouyt du mal de moy.
 Vien donc, car je suis en voye
 Qu'on me voye
 Clocher trop honteusement ;
 Pource que la grand' destresse
 Qui m'opresse
 Me poursuyt incessamment.

Las ! à part moy avec honte
 Je racompte
 Mon trop inique forfait :
 Je resve, je me tourmente,
 Je lamente,
 Pour le peché que j'ay faict.
 Et tandis mes adversaires
 Et contraires
 Sont vifz et fortifiez ;
 Ceux qui m'ont sans cause aucuno
 En rancune
 Sont creux et multipliez.
 Tous encontre moy se bendent,
 Et me rendent
 Pour le bien l'iniquité,
 Et de leur haine la source.
 Ce fut pource
 Que je suyvoye equité.
 Seigneur Dieu, ne m'abandonne,
 Moy, personne
 Dechassée d'un chascun ;
 Loing de moy la grace tienne
 Ne se tienne :
 D'ailleurs n'ay espoir aucun.
 Vien et approche toy donques,
 Vien si onques
 De tes enfans te chalut ;
 De me secourir te haste :
 Je me gaste,
 Seigneur, Dieu de mon salut.

XXVII

PSEAUME XLIII

Judica me, Deus.

Il prie estre delivré de ceulx qui avoient conjuré avec Absalon, à fin qu'il puisse à bon escient publier les louenges de Dieu en la sainte congregation.

Revenge moy, pren la querelle
 De moy, Seigneur, par ta mercy,

Contre la gent faulse et cruelle;
De l'homme rempli de cautelle
Et en sa malice endurcy
Delivre moy aussi.

Las ! mon Dieu, tu es ma puissance :
Pourquoy t'enfuys me reboutant ?
Pourquoy permectz qu'en desplaisance
Je chemine, soubz la nuyssance
De mon adversaire qui tant
Me va persecutant ?

A ce coup ta lumière luyse,
Et ta foy veritable tien.
Chascune d'elles me conduyse
En ton saint mont, et m'introduyse
Jusques au tabernacle tien
Avec humble maintien.

Là dedans prendray hardiesse
D'aller de Dieu jusqu'à l'autel,
Au Dieu de ma joye et liesse,
Et sur la harpe chanteresse
Confesseray qu'il n'est Dieu tel
Que toy, Dieu immortel.

Mon cueur, pourquoy t'esbahis ores ?
Pourquoy te debatz dedans moy ?
Attens le Dieu que tu adores,
Car graces luy rendray encores,
Dont il m'aura mis hors d'es moy
Comme mon Dieu et Roi.

XXVIII

PSEAUME XLV

Eructavit cor meum verbum bonum.

C'est le chant nuptial de Jesus Christ et de son Eglise, soubz la figure de Salomon et de sa principale femme, fille de Pharaon.

Propos exquis fault que de mon cueur sorte,
Car du Roy veulx dire chanson de sorte
Qu'à ceste foy ma langue mieulx dira
Qu'un scribe prompt de plume n'escrira.

Le mieulx formé tu es d'humaine race,
 En ton parler gist merveilleuse grace,
 Parquoy Dieu faict que toute nation
 Sans fin te loue en benediction.

O le plus fort que rencontrer on puisse,
 Accoustre et ceintz sur ta robuste cuisse
 Ton glaive aigu qui est la resplendeur
 Et l'ornement de royale grandeur.

Entre en ton char, triumphe à la bonne heure
 En grand honneur, puisqu'avec toy demeure
 Verité, foy, justice et cueur humain :
 Vecir te fera de grans choses ta main.

Tes dardz luyans et tes sassettes belles
 Poingnantes sont : les cueurs à toy rebelles
 Seront au vif d'icelles transpercez,
 Et dessoubz toy les peuples renversez.

O divin Roy, ton throne venerable
 C'est un hault throne à jamais perdurable ;
 Le sceptre aussi de ton regne puissant
 C'est d'equité le sceptre florissant.

Iniquité tu hays, aymant justice ;
 Pour ces raisons, Dieu, ton Seigneur propice,
 Sur tes consors t'ayant le plus à gré,
 D'huy le de joye odorant t'a sacré.

De tes habitz les plys ne sentent qu'ambre
 Et musc et myrrhe, en allant de ta chambre
 Hors ton palais d'yvoire hault et fier,
 Là où chascun te vient gratifier.

Avec toy sont filles de roy bien nées,
 De tes presens moult precieux ornées,
 Et la nouvelle espouse à ton costé,
 Qui d'or d'Ophir couronne sa beaulté :

Escoute, fille en beauté noppareille,
 Entens à moy et me preste l'oreille :
 Il te convient ton peuple familier
 Et la maison de ton pere oublier.

Car nostre Roy, nostre souverain Sire,
 Moult ardemment ta grand' beaulté desire :
 D'orenavant ton seigneur il sera,
 Et de toy humble obeissance aura.

Peuples de Tyr, peuples pleins de richesses,

D'honneur et dons te feront grans largesses;
 Ce ne sera de la fille du Roy,
 Soubz manteau d'or, sinon tout noble arroy.

D'habitz brodez richement attournée,
 Elle sera devers le Roy menée,
 Avec le train des vierges, la suyvens,
 Et de ses plus prochaines, la servans :
 Pleines de joye, et d'ennuy exemptées,
 Au Roy seront ensemble presentées :
 Elles et toy en triumphe et bonheur
 L'irez trouver en son palais d'honneur.

Ne plains donc point de laisser mere et pere,
 Car en lieu d'eulx mariage prospere
 Te produira beaulx et nobles enfans,
 Que tu feras par tout roys triumpfans.

Quant est de moy, à ton nom et ta gloire
 Feray escriptz d'eternelle memoire,
 Et par lesquelz les gens à l'advenir
 Sans fin voudront te chanter et benir.

XXIX

PSEAUME XLVI

Deus noster refugium et virtus.

Les bons chantent icy quelle fiance et seureté ilz ont en tous perilz,
 ayant Dieu pour leur garde.

Dès qu'adversité nous offense,
 Dieu nous est appuy et deffense;
 Au besoing l'avons esprouvé,
 Et grans secours en luy trouvé;
 Dont plus n'aurons craincte ne doubte,
 Et deust trembler la terre toute,
 Et les montaignes abysmer
 Au milieu de la haulte mer :

Voyre deussent les eaux profondes
 Bruyre, escumer, enfler leurs undes,
 Et par leur superbe pouvoir
 Rochers et montaignes mouvoir.

Au temps de tourmente si fiere,
 Les ruisseaux de nostre riviere
 Resjouyront la grand' cité,
 Lieu très-sainct de la Deité,

Il est certain qu'au milieu d'elle
 Dieu faict sa demeure eternelle :
 Rien esbranler ne la pourra,
 Car Dieu prompt secours lui donra.

Troupes de gens sur nous coururent ;
 Meuz contre nos royaumes furent ;
 Du bruyt des voix tout l'air fendoit,
 Et soubz eulx la terre fendoit.

Mais pour nous, en ces durs alarmes
 A esté le Seigneur Dieu des armes,
 Le Dieu de Jacob : c'est un fort
 Pour nous encontre tout effort.

Venez, contemplez en vousmesmes
 Du Seigneur les actes supresmes,
 En ces lieux terrestres voyez,
 Comment il les a nettoiez.

Il a estainct cruelle guerre
 Par tout jusqu'aux fins de la terre,
 Brisé lances, rompu les arcs,
 Et par feu les chariotz ars.

Cessez, dit-il, et cognoissance
 Ayez de ma haulte puissance :
 Dieu suis, j'ay exaltation
 Sur toute terre et nation.

Conclusion, le Dieu des armes
 Des nostres est en tous alarmes :
 Le Dieu de Jacob c'est un fort
 Pour nous encontre tout effort.

XXX

PSEAUME L

Deus, decorum dominus, locutus est.

Il prophetise comment Dieu devoit appeler à soy toutes nations par l'Evangile, et ne demande aux siens pour tous sacrifices sinon confession et predication de sa bonté, detestant ceulx qui se vantent d'observer sa religion sans que leur cueur soit touché de zele ne d'amour en luy.

Le Dieu, le fort, l'eternel parlera,
 Et hault et clair la terre appellera,
 De l'Orient jusques à l'Occident ;
 Devers Sion Dieu clair et evident

Apparoistra, orné de beauté toute ;
Nostre grand Dieu viendra, n'en faictes doubte.

Ayant un feu devorant devant luy,
D'un vehement tourbillon circuy,
Lors huchera et terre et ciel luyant,
Pour juger là tout son peuple, en disant :
Assemblez moy mes saincts qui par fiance
Sacrifians ont prins mon alliance.

(Et vous, les cieulx, direz en tout endroict
Son jugement, car Dieu est juge droit) :
Entens mon peuple, et à toy parleray :
Ton Dieu je suis, rien ne te celeray.
Par moy reprins ne seras des offrendes
Qu'en sacrifice ay voulu que me rendes.

Je n'ay besoing prendre en nulle saison
Bouc de tes parcs ne beuf de ta maison :
Tous animaux des boys sont de mes biens ;
Mille troupeaux en mille montz sont miens ;
Miens je congnoys les oyseaux des montaignes,
Et Seigneur suis du bestail des campagnes.

Si j'avois faim, je ne t'en dirois rien,
Car à moy est le monde et tout son bien.
Suis je mangeur de chair de gros toreaux,
Ou boy je sang de boucz ou de chevreaux ?
A l'Eternel louenge sacrifie.

Au souverain rendz tes veuz et t'y fie.

Invoque moy quand oppressé seras,
Lors t'aideray, puis honneur m'en feras.
Aussi dira l'Eternel au meschant :
Pourquoy vas tu mes edictz tant preschant,
Et prens ma loy en ta bouche maline,
Veux que tu as en hayne discipline,

Et que mes dictz jectes et ne reçois ?
Si un larron d'aventure apperçois,
Avec luy cours, car autant que luy vauls,
T'accompaignant de paillardz et ribaudz ;
Ta bouche metz à mal et mesdisances,
Ta langue brasse et fraudes et nuysances.

Causant assis, pour ton prochain blasmer
Et pour ton frere ou cousin diffamer,
Tu fais ces maulx, et ce pendant que riens

Je ne t'en dy, tu m'estimes et tiens
 Semblable à toy : mais, quoy que tard le face,
 T'en reprendray quelque jour à ta face.

Or, entendez cela, je vous supply,
 Vous qui mettez l'Eternel en oubly,
 Que sans secours ne soyez tous deffaicts.
 Sacrifiant louenge, honneur me fais,
 Dit le Seigneur, et qui tient ceste voye
 Doubter ne fault que mon salut ne voye.

XXXI

PSEAUME LI

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.

Après la mort d'Urie, David, congnoissant son peché, demande pardon à Dieu, et qu'il luy envoie son Esprit pour le garder de plus pecher; s'offre à instruire les autres, et prie pour Hierusalem, qui est la vraie Eglise.

Misericorde au povre vicieux,
 Dieu tout puissant, selon ta grand' clemence ;
 Use à ce coup de ta bonté immense
 Pour effacer mon faict pernicieux.

Lave moy, Sire, et relave bien fort
 De ma commise iniquité mauvaise,
 Et du peché qui m'a rendu si ord
 Me nettoyer d'eau de grace te plaise.

Car de regret mon cueur vit en esnoy,
 Congnoissant, las! ma grand' faulte presente ;
 Et qui pis est, mon peché se presen'e
 Incessamment noir et laid devant moy.

En ta presence à toy seul j'ay forfait,
 Si qu'en donnant arrest pour me deffaïre
 Jugé seras avoir justement faict,
 Et vaincras ceulx qui diront du contraire.

Helas! je sçay, et si l'ay toujours sceu,
 Qu'iniquité print avec moi naissance ;
 J'ai d'autre part certaine congnoissance
 Qu'avec peché ma mere m'a conceu.

Je sçay aussi que tu aymes de faict
 Vraye equité dedans la conscience,
 Ce que n'ay eu, moy à qui tu as faict
 Veoir les secretz de ta grand' sapience.

D'ysope donc par toy purgé seray :
 Lors me verray plus net que chose nulle ;
 Tu laveras ma trop noire macule :
 Lors en blancheur la neige passeray.

Tu me feras joye et liesse ouyr,
 Me revelant ma grace interinée :
 Lors sentiray croistre et se resjouyr
 Mes os, ma force et vertu déclinée.

Tu as eu l'œil assez sur mes forfaitz :
 Destourne d'eulx ta courroucée face,
 Et te supply, non seulement efface
 Ce mien peché, mais tous ceulx que j'ay faictz.

O Createur, te plaise en moy creer
 Un cueur tout pur, une vie nouvelle,
 Et pour encor te pover agreer,
 Le vray Esprit dedans moy renouvelle.

De ton regard je ne sois reculé,
 Et te supply, pour finir mon martyre,
 Ton saint esprit de mon cueur ne retire
 Quand tu l'auras en moy renouvelé.

Redonne moy la liesse que prit
 En ton salut mon cueur jadis infirme,
 Et ne m'ostant ce libre et franc Esprit,
 En icelluy pour jamais me confirme.

Lors seulement ne suivray tes sentiers,
 Mais les feray aux iniques apprendre,
 Si que pecheurs à toy se viendront rendre,
 Et se voudront convertir volentiers.

O Dieu, ô Dieu de ma salvation,
 Delivre moy de ce mien sanglant vice,
 Et lors ma bouche en exultation
 Chantera hault ta bonté et justice.

Ha! Seigneur Dieu, ouvre mes levres donc :
 Rien bon n'en sort quand moymesme les ouvre ;
 Mais si ta main pour les ouvrir y ouvre,
 J'annonceray tes louenges adonc.

Si tu voulois sacrifice mortel
 De boucz et beufz, et conte tu en fisses,
 Je l'eusse offert; mais en temple n'autel
 Ne te sont point plaisans telz sacrifices.

Le sacrifice agreable et bien pris

De l'Eternel, c'est une ame dolente,
 Un cueur soumis, une ame penitente ;
 Ceulx là, Seigneur, ne te sont à mespris.

Traicte Sion en ta benignité,
 O Seigneur Dieu, et par tout fortifie
 Hierusalem, ta trèshumble cité ;
 Ses murs aussi en bref temps edifie,
 Adonc auras des cueurs bien disposez
 Oblations telles que tu demandes :
 Adonc les beufz, ainsi que tu commandes,
 Sur ton autel seront mis et posez.

XXXII

PSEAUME LXXII

Deus, iudicium tuum regi da.

Il prie que le regne de Dieu advienne par Jesus Christ, prophetisant l'estendue, l'equité, felicité et longue durée d'iceluy regne, le tout soubz la figure de celuy de Salomon.

Tes jugementz, Dieu veritable,
 Baille au Roy pour regner,
 Vueilles ta justice equitable
 Au filz du Roy donner.

Il tiendra ton peuple en justice,
 Chassant iniquité :
 A tes povres sera propice,
 Leur gardant equité.

Les peuples verront aux montaignes
 La paix croistre et meurir,
 Et par costaux et par campagnes
 La justice fleurir.

Ceulx du peuple estant en destresse
 L'auront pour deffenseur,
 Les povres gardera d'opresse,
 Reboutant l'oppresseur.

Aussi un chasun et chascune,
 O Roy, t'honorera,
 Sans fin, tant que soleil et lune
 Au monde esclairera.

Il vient comme pluye agreable
Tombant sur prez faüchez,
Et comme rousée amyable
Sur les terroirs sechez.

Luy regnant, floriront par voye
Les bons et gracieux,
Et longue paix, tant qu'on ne voye
De lune plus aux cieulx.

De l'une mer large et profonde
Jusques à l'autre mer,
D'Eufrates jusqu'au bout du monde,
Roy se fera nommer.

Ethiopes viendront grand' erre
Se cliner devant luy.
Ses hayneux baiseront la terre
A l'honneur d'iceluy.

Roy d'isles et de la mer creuse
Viendront à luy presens,
Et roys d'Arabie l'heureuse,
Pour luy faire presents.

Tous autres Roys viendront sans doubtte
A luy s'humilier,
Et le voudra nation toute
Servir et supplier.

Car delivrance il donra bonne
Au povre à luy plorant,
Et au chetif, qui n'a personne
Qui luy soit secourant.

Aux calamiteux et plorables
Sera doux et piteux :
Sauvant les vies miserables
Des povres souffreteux.

Les gardera de violence
Et dol pernicieux,
Ayant leur sang, par sa clemence,
Moult cher et precieux.

Chascun vivra; l'or Arabique
 A tous departira,
 Dont sans fin roy tant magnifique
 Par tout on benira.

De peu de grains force blé; somme,
 Les espys chascun an
 Sur les montz bruyront en l'air, comme
 Les arbres de Lyban.

Florira la tourbe civile
 De bourgeois et marchans,
 Multiplians dedans la ville
 Comme herbe par les champs.

Sans fin bruyra le nom et gloire
 De ce roy nompareil;
 De son renom sera memoire
 Tant qu'y aura soleil.

Toutes nations assurees
 Soubz roy tant valeureux,
 S'en iront vantant bienheurees,
 Et le diront heureux.

Dieu, le Dieu des Israelites.
 Qui sans secours d'aucun
 Faict des merveilles non petites,
 Soit loué de chascun.

De sa gloire trèsaccomplie
 Soit loué le renom,
 Soit toute la terre remplie
 Du haut loz de son nom.
 Amen.

XXXIII

PSEAUME LXXIX

Deus, venerunt gentes in hereditatem.

Il se complainct de la calamite advenue en Hierusalem par Antiochus,
 contre lequel il demande aussi l'ayde de Dieu.

Les gens entrez sont en ton heritage,
 Ilz ont pollü, Seigneur, par leur outrage

Ton temple saint, Hierusalem destruite,
Si qu'en monceau de pierres l'ont reduite.

Ils ont baillé les corps
De tes serviteurs morts
Aux corbeaux pour les paistre :
La chair des bien vivans
Aux animaulx suyvens
Boys, et plaine champestre.

Entour la ville où fut ce dur esclandre,
Las ! on a veu le sang d'iceux espandre
Ainsi comme eau jectée à l'adventure,
Sans que vivant leur donnast sepulture.

Ceux qui noz voisins sont
En opprobre nous ont,
Nous mocquent, nous despitent.
Ores sommes blasmez
Et par ceux diffamez
Qui entour nous habitent.

Helas ! Seigneur, jusques à quand sera ce ?
Nous tiendras tu pour jamais hors de grace ?
Ton ire ainsi embrasée ardra elle,
Comme une grand' flamme perpetuelle ?

Tes indignations
Espans sur nations
Qui n'ont ta congnoissance ;
Ce mal viendroit appoinct
Aux royaumes qui point
N'invoquent ta puissance.

Car ceux là ont toute presque estaincte
Du bon Jacob la posterité sainte,
Et en desert totalement tournée
La demeure à luy par toy donnée.

Las ! ne nous ramentoy
Les vieulx maulx contre toy
Perpetrez à grans sommes ;
Haste toy, vienne avant
Ta bonté nous sauvant,
Car moult affligez sommes.

Assiste nous, nostre Dieu secourable,
Pour l'honneur hault de ton nom venerable :

Delivre nous, sois piteux et paisible
 En noz pechez, par ta gloire indicible.
 Qu'on ne die au milieu
 Des gens : Où est leur Dieu ?
 Ains punis leurs offenses,
 Vueilles de toutes partz
 Des tiens le sang espars
 Venger en nos presences.

Des prisonniers le gemissement vienne
 Jusques au ciel, en la presence tienne :
 Les condamnez et ceulx qui ja se meurent,
 Fais que vivans par ton pouvoir demeurent.
 A noz voisins aussi
 En leur sein endurey,
 Sept foys vueilles leur rendre
 Le blasme et deshonneur
 Que contre toy, Seigneur,
 Ont osé entreprendre.

Et nous alors, ton vray peuple et tes hommes
 Et qui troupeau de ta pasture sommes,
 Te chanterons par siecles innombrables,
 De filz en filz preschans tes faictz louables.

XXXIV

PSEAUME LXXXVI

Inclina, Domine, aurem tuam.

David requiert à Dieu, premierement qu'il le face vivre sans peché ;
 secondement qu'il l'asseure de ses ennemis, luy donnqut vie heu-
 reuse ; puis racompte la puissance et bonté de Dieu ja manifestée
 et qu'il doibt encores manifester à luy et aux autres.

Mon Dieu, preste moy l'oreille :
 Par ta bonté nompareille
 Respons moy, car plus n'en puis,
 Tant povre et affligé suis.

Garde, je te pry, ma vie,
 Car de bien faire ay envie ;
 Mon Dieu, garde ton servant
 En l'espoir de toy vivant.

Las! de faire te recorde
 Faveur et misericorde

A moy, qui tant humblement
T'invoque journallement.

Et donne liesse à l'ame
Du serf qui Seigneur te clame,
Car mon cueur, ô Dieu des Dieux,
J'esleve à toy jusqu'aux cieulx.

A toy mon cueur se transporte,
Car tu es de bonne sorte,
Et à ceulx plein de secours
Qui à toy vont à recours.

Doncques la priere mienne
A tes oreilles parviene :
Entens, car il est saison,
La voix de mon oraison.

Dès qu'angoisse me tourmente,
A toy je crie et lamente,
Pource qu'à ma triste voix
Tu respons souventesfoys.

Il n'est Dieu à toy semblable
Ny à toy comparable,
Ne qui se sceust usiter
A tes œuvres imiter.

Toute humaine creature
Qui de toy a pris facture
Viendra te glorifier
Et ton Nom magnifier.

Car tu es grand à merveilles,
Et faiz choses nompareilles :
Aussi as tu l'honneur tel,
D'estre seul Dieu immortel.

Mon Dieu, monstres moy tes voyes,
A fin qu'aller droict me voyes,
Et sur tout mon cueur non fainct
Puisse craindre ton Nom saint.

Mon Seigneur Dieu, ta haultesse
Je veulx celebrer sans cesse,
Et ton saint Nom je pretens
Glorifier en tout temps.

Car tu as à moy indigne
Monstré grand' bonté benigne,
Tirant ma vie du bort

Du bas tombeau de la mort.

Mon Dieu, les pervers m'assaillent,
A grans troupes sur moy saillent
Et cherchent à mort me veoir
Sans à toy regard avoir.

Mais tu es Dieu pitoyable,
Prompt à mercy et ployable,
Tardif à estre irrité,
Et de grand' fidelité.

En pitié donc me regarde,
Baille ta force et ta garde
Au foible serviteur tien,
Et ton esclave soutien.

Quelque bon signe me donne
Qui mes ennemis estonne
Quand verront que toy, Sauveur,
Me presteras ta faveur.

XXXV

PSEAUME XCI

Qui habitat in adjutorio Altissimi.

Le prophete chante en quelle seureté vit, et de combien de maux est exempté celui qui d'une ferme fiance se submet du tout à Dieu.

Qui en la garde du hault Dieu
Pour jamais se retire,
En ombre bonne et en fort lieu
Retiré se peult dire.

Concludz donc en l'entendement :
Dieu est ma garde seure,
Ma haulte tour et fondement
Sur lequel je m'asseure.

Car du subtil las des chasseurs,
Et de toute l'oultrance
De pestiferes oppresseurs
Te donra deliyrance.

De ses plumes te couvrira ;
Seur seras soubz son esle ;
Sa deffense te servira
De targe et de rondelle,

Si que de nuict ne craindras point
Chose qui espouvente,
Ne dard, ne sagette qui poinct,
De jour, en l'air volante :

N'aucune peste cheminant,
Lors qu'en tenebres sommes,
Ne mal soudain exterminant
En plein midy les hommes.

Quant à ta dextre il en cherroit
Mille, et mille à senestre,
Leur mal de toy n'approcheroit,
Quelque mal que puisse estre.

Ains, sans effroy, devant tes yeulx
Tu les verras deffaire,
Regardant les pernicious
Recevoir leur salaire.

Et tout pour avoir dit à Dieu :
« Tu es la garde mienne »,
Et d'avoir mis en si hault lieu
La confiance tienne.

Malheur ne te viendra chercher,
Tien le pour chose vraie,
Et de ta maison approcher
Ne pourra nulle playe.

Car il fera commandement
A ses anges trèsdignes
De te garder songneusement,
Quelque part que chemines.

Par leurs mains seras soubzlevé
Afin que d'aventure
Ton pied ne choppe et soit grevé
Contre la pierre dure.

Sur lyonceaux et sur aspics,
Sur lyons pleins de rage,
Et sur dragons qui valent pis,
Marcheras sans dommage.

Car voicy que Dieu dit de toy :
 « D'ardante amour m'honore;
 Garder et secourir le doy,
 Car mon Nom il adore.
 S'il m'invoque, l'exaulceray ;
 Aussi pour le deffendre
 En mal temps avec luy seray :
 A son bien veulx entendre,
 Et faire de ses ans le cours
 Tout à son desir croistre :
 En effect, quel est mon secours
 Je lui feray congnoistre. »

XXXVI

PSEAUME CI

Misericordiam et iudicium cantabo.

David, n'estant encores roy paisible, promet à Dieu dès qu'il le sera
 faire l'office d'un bon prince, c'est assavoir, vivre sans faire tort,
 estre rigoureux aux mauvais, et eslever les gens de bien.

Vouloir m'est pris de mettre en escripture
 Pseaume parlant de bonté et droicture,
 Et si le veulx à toy, mon Dieu, chanter,
 Et presenter.

Tenir je veulx la voye non nuysible
 Quand tu viendras me rendre roy paisible;
 D'un cueur tout pur conduiray ma maison
 Avec raison.

Rien de mauvais y veoir n'auray envie,
 Car je hay trop les meschans et leur vie;
 Un seul d'entre eulx autour de moy adjoinct
 Ne sera point.

Tout cueur ayant pensée desloyale
 Deslogera hors de ma court royale,
 Et le nuysant n'y sera bien venu,
 Non pas congnu.

Qui par mesdire à part son prochain greve,
 Qui a cueur gros et les sourcilz esleve,
 L'un mettray bas, l'autre souffrir pour vray
 Je ne pourray.

Mes yeulx seront fort diligens à querre
 Les habitans fideles de la terre
 Pour estre à moy : Qui droicte voye ira
 Me servira.

Qui s'estudie à user de fallace
 En ma maison point ne trouvera place ;
 De moy n'aura mensonger ne baveur
 Bien ne faveur.

Ains du pays chasseray de bonne heure
 Tous les meschans, tant qu'un seul n'y demeure,
 Pour du Seigneur nettoyer la cité
 D'iniquité.

XXXVII

PSEAUME CIII

Benedic, anima mea, Domino, et omnia...

Il chante les grandes et diverses bontez de Dieu envers les hommes,
 puis invite et eulx et toutes choses creées à luy donner louengé
 et gloire.

Sus, louez Dieu, mon ame, en toute chose,
 Et tout cela qui dedans moy repose ;
 Louez son nom très-sainct et accomply.
 Presente à Dieu louenges et services,
 O toy, mon ame, et tant de benefices
 Qu'en as receu, ne les metz en oubly ;
 Ains le beneis, luy qui de pleine grace
 Toutes tes grans iniquitez efface,
 Et te guerit de toute infirmité ;
 Luy qui rachete et retire ta vie
 D'entre les dentz de mort pleine d'envie,
 T'environnant de sa benignité.

Luy qui de biens à souhait et largesse
 Emplit ta bouche, en faisant ta jeunesse
 Renouveler comme à l'aigle royal.
 C'est le Seigneur, qui tousjours se recorde
 Rendre le droict, par sa misericorde,
 Aux oppressez, tant est juge loyal.

A Moyses, de paour qu'on ne fourvoye,
 Manifester voulut sa droicte voye,
 Et aux enfans d'Israel ses haultz faictz ;

C'est le Seigneur enclin à pitié douce,
 Prompt à mercy, et qui tard se courrouce ;
 C'est en bonté le parfait des parfaictz.

Il est bien vray, quand par nostre inconstance
 Nous l'offensons, qu'il nous menace et tance ;
 Mais point ne tient son cueur incessamment.
 Selon noz maulx point ne nous faict, mais, certes,
 Il est si doux, que selon noz dessertes
 Ne nous veult pas rendre le chastiment.

Car à chascun qui crainct luy faire faulte
 La bonté sienne il demonstre aussi haulte
 Comme sont haultz sur la terre les cieulx.
 Aussi loing qu'est la part Orientale
 De l'Occident, à la distance egale,
 Loin de nous met tous noz faictz vitieux.

Comme aux enfans est piteux un bon pere,
 Ainsi, pour vray, à qui luy obtempere
 Le Seigneur est de douce affection ;
 Car il congnoist de quoy sont faictz les hommes :
 Il sçait trèsbien, hélas ! que nous ne sommes
 Rien, sinon pouldre et putrefaction.

A herbe et foin semblent les jours de l'homme :
 Pour quelque temps il florit ainsi comme
 La fleur des champs qui nutriment reçoit ;
 Puis en sentant d'un froid vent la venue,
 Tourne à neant, tant que plus n'est congneue
 Du lieu auquel nagueres florissoit.

Mais la mercy de Dieu est eternelle
 A qui le crainct, et trouveront en elle
 Les filz des filz justice et grand' bonté :
 J'entens ceulx là qui son contract observent,
 Et qui sa loy en memoire reservent
 Pour accomplir sa sainte volunté.

Dieu a basty, sans qu'il branle n'empire,
 Son throne aulx cieulx, et dessoubz son empire
 Tous autres sont et soumis et ployez.

Or louez Dieu, anges de vertu grande,
 Anges de luy, qui tout ce qu'il commande
 Faictes si tost que parler vous l'oyez.

Benissez Dieu, tout son bel exercite,
 Ministres siens, qui de son vueil licite

Executer ne fustes onc oyseux ;
 Tous ses haultz faictz en chascun sien royaume
 Benissez Dieu ; et, pour clorre mon pseume,
 Louez le aussi, mon ame, avecques eulx.

XXXVIII

PSEAUME CIV

Benedic, anima mea, Domino. Domine Deus.

C'est un cantique beau par excellence, auquel David celebre et glorifie Dieu de la creation et gracieux gouvernement de toutes choses.

Sus, sus, mon ame, il te fault dire bien
 De l'Eternel. O mon vray Dieu, combien
 Ta grandeur est excellente et notoire :
 Tu es vestu de splendeur et de gloire.

Tu es vestu de splendeur proprement
 Ne plus ne moins que d'un accoustrement ;
 Pour pavillon qui d'un tel roy soit digne,
 Tu tendz le ciel ainsi qu'une courtine.

Lambrissé d'eaux est ton palais vousté,
 En lieu de char sur la nue es porté,
 Et les fortz ventz qui parmy l'air souspirent
 Ton chariot avec leurs esles tirent.

Des ventz aussi diligens et legers
 Fais tes heraulz, postes et messagers,
 Et fouldre et feu, fort promptz à ton service,
 Sont les sergens de ta haulte justice.

Tu as assis la terre rondement
 Par contrepoiz sur son vray fondement,
 Si qu'à jamais sera ferme en son estre,
 Sans se mouvoir n'à dextre n'à senestre.

Au paravant de profonde et grand' eau
 Couverte estoit ainsi que d'un manteau,
 Et les grans eaux faisoient toutes, à l'heure,
 Dessus les montz leur arrest et demeure.

Mais aussi tost que les voulus tancer,
 Bien tost les feis de partir s'avancer,
 Et à ta voix, qu'on oyt tonner en terre,
 Toutes de peur s'enfuyrent grand' erre.

Montaignes lors vindrent à se dresser,
 Pareillement les vaulx à s'abbaïsser,

En se rendans droict à la propre place
Que tu leurs as estably de ta grace.

Ainsi la mer bornas par tel compas
Que son limite elle ne pourra pas
Oultrepasser, et feis ce beau chef d'œuvre
A fin que plus la terre elle ne cœuvre.

Tu feis descendre aux vallées les eaux,
Sortir y feis fontaines et ruyseaux,
Qui vont coulant, et passent et murmurent
Entre les montz qui les plaines emmurent.

Et c'est affin que les bestes des champs
Puissent leur soif estre là estanchans,
Buvans à gré toutes de ces bruvages,
Toutes je dy, jusqu'aux asnes sauvages.

Dessus et près de ces ruyseaux courans
Les oyseletz du ciel sont demourans,
Qui du milieu des fucilles et des branches
Font resonner leurs voix nettes et franches.

De tes haultz lieux par art autre qu'humain
Les montz pierreux arrouses de ta main,
Si que la terre est toute saoule et pleine
Du fruit venant de ton labour sans peine.

Car, ce faisant, tu fais par montz et vaulx
Germer le foin pour jumentz et chevaulx,
L'herbe à servir l'humaine creature,
Luy produysant de la terre pasture;

Le vin pour estre au cueur joye et confort,
Le pain aussi pour l'homme rendre fort;
Semblablement l'huile, affin qu'il en face
Plus reluysante et joyeuse sa face.

Tes arbres vertz prennent accroissement,
O Seigneur Dieu; les cedres mesmement
Du mont Liban, que ta bonté supresme,
Sans artifice a plantez elle mesme.

Là font leurs nidz, car il te plaist ainsi,
Les passereaux et les passes aussi;
De l'autre part sur haultz sapins besongne
Et y bastit sa maison la cigongne.

Par ta bonté les montz droictz et haultains
Sont le refuge aux chevres et aux dains,
Et aux connilz et lievres qui vont viste

Les rochers creux sont ordonnez pour giste
 Que diray plus? La claire lune feis
 Pour nous marquer les moys et jours prefix :
 Et le soleil, dès qu'il leve et esclaire,
 De son coucher a congnoissance claire.

Après en l'air les tenebres espars,
 Et lors se fait la nuit de toutes pars,
 Durant laquelle aux champs sort toute beste
 Hors des forestz, pour se jecter en queste.

Les lyonceaux mesmes lors sont yssans
 Hors de leurs creux, bruyans et rugissans
 Après la proye, affin d'avoir pasture
 De toy, Seigneur, qui sçais leur nourriture.

Puis, aussi tost que le soleil fait jour,
 A grans troupeaux revont en leur sejour,
 Là où tous coys se veautrent et reposent,
 Et en partir tout le long du jour n'osent.

Adoncques sort l'homme sans nul danger,
 S'en va tout droict à son œuvre renger,
 Et au labour, soit de champ soit de prée,
 Soit de jardins, jusques à la vesprée.

O Seigneur Dieu, que tes œuvres divers
 Sont merveilleux par le monde univers!
 O que tu as tout fait par grand' sagesse!
 Bref, la terre est pleine de ta largesse.

Quant à la grande et spacieuse mer,
 On ne sçauroit ne nombrer ne nommer
 Les animaulx qui vont nageant illeques;
 Moyens, petis, et de bien grans avecques.

En ceste mer navires vont errant,
 Puis la balene, horrible monstre et grand,
 Y as formé, qui bien à l'aise y noue
 Et à son gré par les undes se joue.

Tous animaulx à toy vont à recours,
 Les yeulx au ciel, à fin que le secours
 De ta bonté à repaistre leur donne,
 Quand le besoing et le temps s'y addonne.

Incontinent que tu leur fais ce bien
 De le donner, ilz le prennent trèsbien :
 Ta large main n'est pas plus tost ouverte
 Que de tous biens planté leur est offerte.

Dès que ta face et tes yeulx sont tourne
 Arriere d'eulx, ilz sont tous estonnez.
 Si leur esprit tu retires, ilz meurent,
 Et en leur pouldre ilz revont et demeurent.

Si ton esprit de rechef tu transmetz,
 En telle vie adonques les remet
 Que paravant, et de bestes nouvelles
 En un moment la terre renouvelles.

Or soit tousjours regnant et florissant
 La majesté du Seigneur tout puissant;
 Plaise au Seigneur prendre resjouyssance
 Aux œuvres faictz par sa haulte puissance ;

Le Seigneur Dieu, qui faict horriblement
 Terre trembler, d'un regard seulement,
 Voyre qui faict (tant peu les sçache ataindre)
 Les plus haultz montz d'ahan suer et craindre.

Quant est à moy, tant que vivant seray
 Au Seigneur Dieu chanter ne cesseray :
 A mon vray Dieu plein de magnificence
 Pseaumes feray tant que j'auray essence.

Si le supply qu'en propos et en son
 Luy soit plaisante et douce ma chanson;
 S'ainsi advient, retirez vous, Tristesse,
 Car en Dieu seul m'esjouiray sans cesse.

De terre soient infideles exclus,
 Et les pervers, si bien qu'il n'en soit plus.
 Sus, sus, mon cueur, Dieu où tout bien abonde
 Te fault louer : louez le tout le monde.

XXXIX

PSEAUME CVII

Confitemini Domino, quoniam bonus.

Le Psalmiste dit que toutes afflictions viennent et s'en vont par la
 voulenté divine, et allegue sur ce les perilz et calamitez des
 errans aux desertz, des prisonniers, des malades, et des agitez sur
 la mer, la requeste qu'ilz font à Dieu, comme ilz l'obtiennent,
 comme ilz en rendent graces, et comment Dieu tient toutes choses
 en sa main, et les change comme il luy plaist.

Donnez au Seigneur gloire,
 Il est doulx et clement,
 Et sa bonté notoire

Dure eternellement.

Ceux qu'il a rachetez,
 Qu'ilz chantent sa haultesse,
Et ceux qu'il a jettez
 Hors de la main d'opresse :

Les ramassant ensemble
 D'Orient, d'Occident,
 De l'aquilon qui tremble,
 Et du midy ardent.

Si d'aventure errans
 Par les desertz se treuvent,
 Demourance querans,
 Et que trouver n'en peuvent,

Et si l'aspre famine
 Et la soif sans liqueur
 Les travaille, et leur mine
 Et le corps et le cueur,
 Pourveu qu'à tel besoing,
 Crians, à Dieu lamentent,
 Subit il les met loing
 Des maux qui les tourmentent,

Et droict chemin passable
 Leur monstre et faict tenir,
 Pour en ville habitable
 Les faire parvenir.

Lors de Dieu vont chantant
 Les bontez nonpareilles.

Çà et là racomptant
 Aux hommes ses merveilles,

D'avoir l'ame assouvie
 Qui de soif languissoit,
 Saoulant de bien la vie
 Qui de faim perissoit.

Ceux qui sont reserrez
 En tenebres mortelles,
 Enchainez, enferrez,
 Et souffrans peines telles,

Pour avoir la parole
 De Dieu mise à despris,
 Et tenu pour frivole
 Son conseil de hault prix,

Quand par tourmens leurs cueurs
 Humiliez demeurent,
 Abatuz de langueurs,
 Sans que nulz les sequeurent,
 Pourveu qu'à Dieu s'adressent,
 L'appellans au besoing,
 Tous les mauz qui les pressent
 Il les renvoye au loing.

Des prisons les met hors
 Mortelles et obscures,
 Rompant leurs liens forts,
 Cordes et chaines dures.

Les bontez nompareilles
 De Dieu lors vont chantant,
 Çà et là ses merveilles
 Aux hommes racomptant :

D'avoir jusqu'aux courreaulx
 Brisé d'arain les portes,
 Et de fer les barreaulx
 Rompu de ses mains fortes.

Les folz qui les supplices
 Sentent de leurs pechez,
 Et qui sont par leurs vices
 Malades, assechez ;

Dont le cueur tout repas
 Et viande abomine,
 Et qui sont près du pas
 De la mort, qui les mine,

Pourveu qu'à Dieu s'adressent
 L'appellans au besoing,
 Tous les mauz qui les pressent
 Il les renvoye au loing.

D'un seul mot qu'il transmet
 Leur donne santé telle,
 Que du tout hors les met
 De ruyne mortelle.

Les bontez nompareilles
 De Dieu lors vont chantant,
 Çà et là ses merveilles
 Aux hommes racomptant.

A Dieu d'ardant desir

Louenge sacrifient,
 Et avec grand plaisir
 Ses œuvres magnifient.

Ceux qui dedans gallées
 Dessus la mer s'en vont,
 Et en grans eaux sallées
 Mainte traffique font,

Ceux là voyent de Dieu
 Les œuvres merveilleuses,
 Sur le profond milieu
 Des vagues perilleuses.

Le vent, s'il luy commande,
 Soufle tempestueux,
 Et s'enfle en la mer grande
 Le flot impetueux.

Lors montent au ciel hault,
 Puis aux gouffres descendent,
 Et d'effroy peu s'en fault
 Que les ames ne rendent.

Chancellent en yvrongne,
 Troublez du branlement,
 Tout leur sens les eslongne,
 Perdent l'entendement.

Mais si à tel besoing,
 Crians, à Dieu lamentent,
 Subit il les met loing
 Des maux qui les tourmentent;

Faict au vent de tempeste
 Sa fureur rapaisser;
 Faict que la mer s'arreste
 Et ses undes cesser.

L'orage retiré,
 Chascun joye demeine :
 Et au port désiré
 Le Seigneur Dieu les meine.

Les bontez nompareilles
 De Dieu lors vont chantant,
 Ça et là ses merveilles
 Aux hommes racomptant.

Parmy le peuple bas
 Le surhaultent en gloire,

Et ne le taisent pas
Des grans au consistoire.

Luy, qui les eaux profondes
En desert convertit,
Et les sources des undes
Asseche et divertit;

Luy, qui steriles faict
Terres grasses et belles,
Et tout pour le forfaict
Des habitans d'icelles;

Qui desertz d'humeurs vuydes
Convertit en grands eaux,
Et lieux secz et arides
En sources et ruisseaux,

Et qui là faict venir
Ceux qui de faim languissent,
Lesquelz pour s'y tenir
Des villes y bastissent;

Y semer champ se peinent,
Et vignes y planter,
Qui tous les ans ameynent
Fruict pour les sustenter.

Là les fortune en biens,
Les croist, les continue,
Et leur bestail en riens
Il ne leur diminue.

Puis décroissant de nombre,
Viennent à rareté,
Par maulx et par encombre
Et par sterilité.

Riches, nobles et grans
Mesprisez il renvoye
Par desertz lieux errans,
Où n'a chemin ne voye,
Et esleve et delivre
Le povre hors d'ennuy,
Et force gens faict vivre
Comme un troupeau soubz luy.

Ce voyant ont aux cueurs
Les justes joye enclose,
Et de Dieu les moqueurs

S'en vont la bouche close.
 Qui a sens et prudence
 Garde à cecy prendra,
 Lors la grande clemence
 Du Seigneur entendra.

XL

PSEAUME CX

Dixit Dominus Domino meo...

Il chante le regne de Jesus Christ, lequel commença en Sion, et de là parvint jusques aux fins de la terre, et continuera jusques à ce que Jesus Christ soit adoré universellement, et que de ses ennemis il ait fait son marchepied.

L'Omnipotent à mon Seigneur et maistre
 A dict ce mot : A ma dextre te siedz,
 Tant que j'auray renversé et faict estre
 Tes ennemis le scabeau de tes piedz.

Le sceptre fort de ton puissant empire
 En fin sera loing de Sion transmis
 Par l'Eternel, lequel te viendra dire :
 Regne au milieu de tous tes ennemys.

De son bon gré ta gent bien disposée,
 Au jour très saint de ton sacre courra,
 Et aussi dru qu'au matin chet rosée,
 Naistre en tes filz ta jeunesse on verra.

Car l'Eternel, sans muer de courage,
 A de toy seul dict et juré avec :
 Grand prestre et roy tu seras en tout aage,
 Ensuyvant l'ordre au bon Melchisedec.

A ton bras droict Dieu ton Seigneur et pere
 T'assistera aux belliqueux arroys,
 Là où, pour toy, au jour de sa colere
 Rompra la teste à princes et à roys.

Sur les Gentilz exercera justice,
 Remplira tout de corps mortz envahis,
 Et frappera pour le dernier supplice
 Le chef regnant sur beaucoup de pays.

Puis en passant au milieu de la plaine,
 Des grandz ruisseaux de sang s'abreuvera
 Par ce moyen ayant victoire pleine
 La teste hault tout joyeux levera.

XLI

PSEAUME CXIII

Laudate, pueri, Dominum.

Il invite à louer Dieu, de ce qu'il regarde, gouverne et mue toutes choses selon sa prudence, toujours eslevant les humbles, et retablissant les misérables.

Enfans qui le Seigneur servez,
Louez le, et son nom eslevez;
Louez son nom et sa haultesse;
Soit presché, soit fait solennel
Le nom du Seigneur eternal,
Par tout, en ce temps et sans cesse.

D'Orient jusqu'en l'Occident
Doibt estre le loz evident
Du Seigneur et sa renommée.
Sur toutes gens le Dieu des Dieux
Est exalté, et sur les cieulx
S'esleve sa gloire estimée.

Qui est pareil à nostre Dieu,
Lequel fait sa demeure au lieu
Le plus hault que l'on scauroit querre,
Et puis en bas veult devaller,
Pour toutes choses speculer
Qui se font au ciel et en terre?

Le povre sur terre gisant
Il esleve en l'authorisant,
Et le tire hors de la boue
Pour le colloquer aux honneurs
Des seigneurs, j'enten des seigneurs
Du peuple que sien il avoue.

C'est luy qui remplit à foyson
De trèsbeaulx enfans la maison
De la femme qui est sterile,
Et luy fait joye recevoir,
Quand d'impuissante à concevoir
Se voit d'enfans mere fertile.

XLII

PSEAUME CXIV

In exitu Israel de Ægypto.

De la delivrance d'Israel hors d'Egypte, et succinctement les principaux miracles que Dieu fait pour cela.

Quand Israel hors d'Egypte sortit,
Et la maison de Jacob se partit
D'entre le peuple estrange,
Juda fut faict la grand' gloire de Dieu
Et Dieu se fait prince du peuple Hebrieu,
Prince de grand' louange.

La mer le veit, qui s'enfuyt soudain,
Et contremont l'eau du fleuve Jourdain
Retourner fut contraincte.
Comme moutons montaignes ont sailly,
Et si en ont les costaux tressailly
Comme aigneletz en craincte.

Qu'avois tu, mer, à t'enfuyr soudain?
Pourquoy amont, l'eau du fleuve Jourdain,
Retourner fuz contraincte?
Pourquoy avez, montz, en moutons sailly?
Pourquoy, costaux, en avez tressailly
Comme aigneletz en craincte?

Devant la face au Seigneur qui tout peult,
Devant le Dieu de Jacob, quand il veult,
Terre tremble craintive :
Je dy le Dieu, le Dieu convertissant
La pierre en lac, et le rocher puissant
En fontaine d'eau vive.

XLIII

PSEAUME CXV

Non nobis, Domine, non nobis, sed...

Il prie Dieu vouloir pour sa gloire si bien traicter son peuple, qu'il congnoisse qu'il est le seul Dieu, et que les idoles des Gentilz ne sont rien qu'ouvrages d'hommes.

Non point à nous, non point à nous, Seigneur,
Mais à ton nom donne gloire et honneur,

Pour ta grand bonté seure.
 Pourquoi diroient les Gentz, en se mocquant :
 « Où est ce Dieu qu'ilz vont tant invoquant,
 Où est il à ceste heure? »

Certainement, nostre Dieu tout parfaict
 Reside aux cieulx, et de là hault il faict
 Tout ce qu'il veult en somme.

Mais ce qu'adore une si male gent
 Idoles sont, faites d'or et d'argent,
 Ouvrage de main d'homme.

Bouche elles ont, sans parler ne mouvoir ;
 Elles ont yeulx, et ne sçauroient rien veoir ;
 C'est une chose morte,
 Oreilles ont, et ne sçauroient ouyr ;
 Elles ont nez, et ne sçauroient jouyr
 D'odeur douce ne forte.

Elles ont mains ne pouvans rien toucher ;
 Elles ont piedz, et ne sçavent marcher,
 Gosier, et point ne crient ;
 Telz et pareilz sont tous ceulx qui les font,
 Et ceulx lesquelz à leurs recours s'en vont,
 Et tous ceulx qui s'y fient.

Toy, Israël, arreste ton espoir
 Sur le Seigneur : c'est ta force et pouvoir,
 Bouclier et sauvegarde.

Maison d'Aaron, arreste ton espoir
 Sur le Seigneur : c'est ta force et pouvoir,
 Lequel te salue et garde.

Qui craignez Dieu, arrêtez vostre espoir
 Sur tel Seigneur, car c'est vostre pouvoir,
 Soubz qui l'ennemy tremble.

Le Seigneur Dieu de nous souvenir a :
 Plus que jamais Israël benira
 Les filz d'Aaron ensemble.

A tous qui sont de l'offenser crainctifz
 Grans biens a fectz, depuis les plus petitz
 Jusqu'à ceulx de grand aage.
 Les biens et dons que pour vous faictz il a,

Il fera croistre à vous et à ceulx là
De vostre parentage.

Car favoriz estes, et bien ayez
Du grand Seigneur, qui les cieulx a formez,
Et terre confinée.

Le Seigneur s'est reservé seulement
Les cieulx pour soy : la terre entierement
Aux hommes a donnée.

O Seigneur Dieu, l'homme par mort transy
Ne dit ton loz, ne quiconques aussi,
En la fosse devalle.

Mais nous, vivans, par tout où nous irons
De bouche et cueur le Seigneur benirons
Sans fin, sans intervalle.

XLIV

PSEAUME CXVIII

Confitemini Domino, quoniam bonus.

C'est un hymne par lequel David, delivré de tous maux, et eslevé roy sur tout Israel, rendit publiquement graces à Dieu au tabernacle de l'alliance, là où d'un grand cueur il celebra la bonté dont il avoit usé envers luy : et là se monstre clairement figure de Jesus Christ.

Rendez à Dieu louenge et gloire,
Car il est bening et clement;
Qui plus est, sa bonté notoire
Dure perpetuellement.

Qu'Israël ores se recorde
De chanter solennellement :
Que sa grande miséricorde
Dure perpetuellement.

La maison d'Aaron ancienne
Vienne tout hault presentement
Confesser que la bonté sienne
Dure perpetuellement.

Tous ceulx qui du Seigneur ont craincte
Viennent aussi chanter comment
Sa bonté pitoyable et sainte
Dure perpetuellement.

Ainsi que j'estois en destresse,

En invocquant sa majesté
 Il m'ouyt, et de ceste presse
 Me meit au large à sauveté.

Le Toutpuissant, qui m'ouyt plaindre,
 Mon party tousjours tenir veult :
 Qu'ay je donc que faire de craindre
 Tout ce que l'homme faire peult ?

De mon costé il se retire
 Avec ceulx qui me sont amis ;
 Ainsi cela que je desiré
 Je verray en mes ennemis.

Mieux vault avoir en Dieu fiance
 Qu'en l'homme, qui est moins que riens ;
 Mieux vault avoir en Dieu fiance
 Qu'aux princes et grans terriens.

Beaucoup de gens, c'est chose seur,
 M'assiegerent de tous costez ;
 Au nom de Dieu, ce dy je à l'heure,
 Ilz seront par moy reboutez.

Ilz m'avoient encloz par grand' ire,
 Encloz m'avaient tous mutinez :
 Au nom de Dieu, ce vins je à dire,
 Ilz seront par moy ruynez.

Ilz m'avoient encloz comme abeilles,
 Et furent les folz et hautains
 Au nom du grand Dieu des merveilles
 Comme feu d'espines estainctz.

Tu as, importun adversaire,
 Rudement contre moy couru,
 Pour du tout trebuscher me faire,
 Mais l'Eternel m'a secouru.

Le Toutpuissant, c'est ma puissance,
 C'est l'argument, c'est le discours
 De mes vers pleins d'esjouyssance ;
 C'est de luy que j'ay eu secours.

Aux maisons de mon peuple juste
 On n'oyt rien que joye et confort ;
 On chante, on dit : Le bras robuste
 Du Seigneur a faict grand effort.

De l'Eternel la main adextre
 S'est eslevée à ceste foy ;

Dieu a fait vertu par sa dextre ;
Telle est du bon peuple la voix.

Arriere, ennemis et envie,
Car la mort point ne sentiray,
Ainçois demoureray en vie
Et les faitz du Seigneur diray.

Chastié m'a, je le confesse,
Chastié m'a, puny, batu,
Mais point n'a voulu sa haultesse
Que par mort je fusse abatu.

Ouvrez moy les grans portes belles
Du saint temple aux justes voué,
A fin que j'entre par icelles
Et que Dieu soit par moy loué :

Car grandes portes sumptueuses
Sont les portes du Seigneur Dieu :
Les justes gens et vertueuses
Peuvent passer tout au milieu.

Là diray ta gloire supreme ;
Là par moy seras celebré ;
Car en adversité extreme
Exaulcé m'as et delivré.

La pierre par ceulx rejectée
Qui du bastiment ont le soing
A esté assise et plantée
Au plus hault du principal coing.

Cela, c'est une œuvre celeste
Faicte pour vray du Dieu des dieux,
Et un miracle manifeste
Lequel se presente à noz yeulx.

La voicy, l'heureuse journée
Que Dieu a faicte à plein desir.
Par vous soit joye demenée,
Et prenons en elle plaisir.

Or te prions, Dieu nostre père,
En ta garde à ce coup nous tien,
Et en fortune si prospère
D'orenavant nous entreten.

Beneit soit qui au nom trèsdigne
Du Seigneur est venu icy.
O vous de la maison divine,

Nous vous benissons tous aussi.

Dieu est puissant, doux et propice,
Et nous donra lumiere à gré;
Liez le beuf du sacrifice
Aux cornes de l'autel sacré.

Tu es le seul Dieu que j'honore,
Aussi sans fin te chanteray;
Tu es le seul Dieu que j'adore,
Aussi sans fin t'exalteray.

Rendez à Dieu louenge et gloire.
Car il est bening et clement;
Qui plus est, sa bon'té notoire
Dure perpetuellement.

XLV

PSEAUME CXXVIII

Beati omnes qui timent Dominum.

Il dit que ceux qui vraiment craignent et ayment Dieu sont heureux
soit en public, soit en privé.

Bien heureux est quiconques
Sert à Dieu volentiers,
Et ne se lassa oncques
De suyvre ses sentiers.

Du labour que sçais faire
Vivras commodement,
Et ira ton affaire
Bien et heureusement.

Quant à l'heur de ta ligne,
Ta femme en ta maison
Sera comme une vigne
Portant fruit à foyson.

Et autour de ta table
Seront tes enfans beaulx
Comme un reng delectable
D'oliviers tous nouveaulx.

Ce sont les benefices
Dont sera jouyssant
Celuy qui, fuyant vices,
Craindra le Toutpuissant.

De Sion Dieu sublime

Te fera tant de bien,
De veoir Hierosolyme,
Et tes jours aller bien.

Et verras de ta race
Double posterité,
Et sur Israël grace,
Paix et felicité.

XLVI

PSEAUME CXXX

De profundis clamavi ad te, Domine.

Affectueuse prière de celuy qui par son peché a beaucoup d'adversitez, et toutesfoys par esperance ferme se promet obtenir de Dieu remission de ses pechez, et delivrance de ses maux.

Du fons de ma pensée,
Au fons de tous ennuis,
A toy s'est adressée
Ma clameur jours et nuicts.

Entens ma voix plaintive,
Seigneur, il est saison;
Ton oreille ententive
Soit à mon oraison.

Si ta rigueur expresse
En noz pechez tu tiens,
Seigneur, Seigneur, qui est ce
Qui demourra des tiens?

Or n'es tu point severe,
Mais propice à mercy :
C'est pourquoy on revere
Toy et ta loy aussi.

En Dieu je me console,
Mon ame s'y attend ;
En sa ferme parolle
Tout mon espoir s'estend.

Mon ame à Dieu regarde
Matin et sans sejour,
Plus matin que la garde
Assise au poinct du jour.

Qu'Israël en Dieu fonde
Hardiment son appuy ;

Car en Dieu grace abonde,
 Et secours est en luy.
 C'est celuy qui sans doute
 Israël jectera
 Hors d'iniquité toute,
 Et le rachetera.

XLVII

PSEAUME CXXXVII

Super flumina Babylonis.

C'est le cantique des prestres, levites et chantres sacrez de Hierusalem, captifz en Babylone.

Estans assis aux rives aquatiques
 De Babylon, plorions melancoliques,
 Nous souvenans du pays de Sion :
 Et au milieu de l'habitation
 Où de regret tant de pleurs espondismes,
 Aux saules vertz noz harpes nous pendismes.

Lors, ceux qui là captifz nous emmenerent
 De les sonner fort nous importunerent,
 Et de Sion les chansons reciter.

Las! dismes nous, qui pourroit inciter
 Noz tristes cueurs à chanter la louenge
 De nostre Dieu en une terre estrange?

Or, toutefois, puisse oublier ma dextre
 L'art de harper, avant qu'on te voye estre,
 Hierusalem, hors de mon souvenir.

Ma langue puisse à mon palais tenir
 Si je t'oublie et si jamais ay joye
 Tant que premier ta delivrance j'oye :

Mais donc, Seigneur, à ta memoire imprime
 Les filz d'Edom, qui sur Hierosolyne
 Crioient, au jour que l'on la detruisoit ;
 Souviennetoy que chascun d'eulx disoit :
 A sac, à sac! qu'elle soit embrasée
 Et jusqu'au pied des fondementz rasée.

Aussi seras, Babylon, mis en cendre :
 Et trèsheureux, qui te sçaura bien rendre
 Le mal dont trop de près nous viens toucher :
 Heureux celui qui viendra arracher

Les tiens enfans d'entre tes mains impures,
Pour les froisser contre les pierres dures.

XLVIII

PSEAUME CXXXVIII

Confitebor tibi, Domine, in tota corde meo.

Il celebre la bonté de Dieu, qui l'avoit retiré de tous perilz, et heureusement eslevé en dignité royale. Puis chante qu'il en rendra grace à Dieu, et que mesmes tous autres roys lui en donneron louenge; se promet aussi qu'à l'advenir le secours de Dieu ne luy faudra point.

Il fault que de tous mes esprits
Ton loz et prix
J'exalte et prise :
Devant les grans me presenter,
Pour te chanter,
J'ay fait emprise.

En ton saint temple adoreray,
Celebreray
Ta renommée,
Pour l'amour de ta grand' bonté
Et feauté
Tant estimée.

Car tu as fait ton nom moult grand
En te montrant
Vray en parolles.
Dès que je crie, tu m'entendz ;
Quand il est temps
Mon cueur consoles.

Dont les roys de chascun pays,
Moult esbahys,
T'ont loué, Sire,
Après qu'ilz ont congneu que c'est
Un vray arrest
Que de ton dire.

Et de Dieu, ainsi que je fais,
Chantent les faitz
A sa memoire ;

Confessans que du Toutpuissant
 Resplendissant
 Grande est la gloire.
 De veoir cy bas tout ce qu'il fault
 De son plus hault
 Throne celeste,
 Et de ce qu'estant si loingtain,
 Grand et haultain
 Se manifeste.
 Si au milieu d'adversité
 Suis agité,
 Vif me preserves;
 Sur mes ennemys inhumains
 Jectes les mains,
 Et me conserves.
 Et parferas mon cueur tout seur,
 Car ta douceur
 Jamais n'abaisse;
 Ce qu'une foyé as commencé
 Et avancé
 Tu ne delaisse.

XLIX

PSEAUME CXLIII

Domine, exaudi orationem meam; auribus percipe...

C'est la prière qu'il feit quand par craincte de Saül il se cacha en une fosse où il s'attendoit d'estre pris, dont il estoit en grand angoisse.

Seigneur Dieu, oy l'oraison mienne;
 Jusqu'à tes oreilles parviene
 Mon humble supplication;
 Selon la vraye mercy tienne
 Respons moy en affliction.
 Avec ton serviteur n'estrive,
 Et en plein jugement n'arrive
 Pour ses offenses luy prouver,
 Car devant toy homme qui vive
 Juste ne se pourra trouver.
 Las! mon ennemy m'a faict guerre.

A prosterné ma vie en terre,
 Encor ne luy est pas assez :
 En obscure fosse m'enserre
 Comme ceulx qui sont trespassez.

Dont mon ame ainsi empressée
 De douleur se trouve oppressée,
 Cuydant que m'as abandonné ;
 Je sens dedans moy ma pensée
 Troublée et mon cueur estonné.

En ceste fosse obscure et noire,
 Des jours passez j'ay eu memoire ;
 Là j'ay tes œuvres meditez,
 Et pour confort consolatoire,
 Les faictz de tes mains recitez.

Là dedans à toy je souspire,
 A toy je tendz mes mains, ô Sire.
 Et mon ame en sa grand' clameur
 A soif de toy et te desire
 Comme sèche terre l'humeur.

Haste toy, sois moy secourable ;
 L'esprit me fault ; de moy damnable
 Ne cache ton visage beau ;
 Autrement, je m'en voys semblable
 A ceux qu'on devalle au tumbeau.
 Fais moy donc ouyr de bonne heure
 Ta grace, car en toy m'asseure ;
 Et du chemin que tenir doy
 Donne m'en congnoissance seure,
 Car j'ay levé mon cueur à toy.

O Seigneur Dieu, mon esperance,
 Donne moy pleine delivrance
 De mes poursuyvans ennemys,
 Puis que chez toy pour assurance
 Je me suis à refuge mis.
 Enseigne moy comme il fault faire
 Pour bien ta volenté parfaire,
 Car tu es mon vray Dieu entier ;
 Fais que ton esprit debonnaire
 Me guyde et meine au droict sentier.

O Seigneur en qui je me fie,
 Restaure moy et vivifie

Par ton Nom crainct et redoubté :
 Retire de langueur ma vie,
 Pour monstrier ta juste bonté.

Tous les ennemys qui m'assailent
 Faiz par ta mercy qu'ilz deffaillent,
 Et rendz confonduz et destruietz
 Tous ceulx qui ma vie travaillent,
 Car ton humble serviteur suis.

LE CANTIQUE DE SIMEON

Nunc dimittis servum tuum, Domine.

LUC, II.

Or laisses, Createur,
 En paix ton serviteur,
 En suyvant ta promesse :
 Puis que mes yeulx ont eu
 Ce credit d'avoir veu
 De ton salut l'adresse :
 Salut mis au devant
 De tout peuple vivant
 Pour l'ouyr et le croire ;
 Ressourse des petitz,
 Lumière des gentilz,
 Et d'Israël la gloire.

PIÈCES DIVERSES

ATTRIBUÉES A CLÉMENT MAROT

EPISTRE LXVI

(Mss. F. F., 1700, p. 23.)

Bien doy louer la divine puissance,
Qui de ta noble et digne cognoissance,
Nymphes de pris, m'a de grace estrené.
Assez longtemps y a que je suis né,
Mais je n'ay veu passer encor année
Qui à l'entrer feust si bien fortunée
Que ceste icy, j'entends en mon endroit.
Car liberté, qui sans cause et sans droict
M'avoit esté par malings deffendue,
Ce nouvel an, par le Roy m'est rendue.
Ce nouvel an maugré mes ennemys,
J'ay eu le bien de revoir mes amys,
De visiter ma natale province
Et de rentrer en grace de mon prince.
J'ay eu ce bien, et Dieu l'a voulu croistre,
Car il m'a fait en mesme temps cognoistre
Une douceur assise en belle face
Qui la beauté des plus belles efface,
D'un regard chaste où n'habite nul vice,
Ung rond parler sans fard, sans artifice,
Si beau, si bon, que qui cent ans l'ourroit
Jà de cent ans fascher ne s'en pourroit ;
Ung vif esprit, ung sçavoir qui m'estonne,
Et, par sus tout, une grace tant bonne,
Soit à se taire ou soit en devisant,
Que je voudrois estre assez souflisant

Pour en pappier escrire son merite
 Ainsi qu'elle est dedans mon cœur escripte.
 Tous ces beaulx dons à nulle davantage
 Sont en ung corps né de hault parentage,
 Et de grandeur tant droite et bien formée
 Que faicte semble exprès pour estre aymée
 D'hommes et dieux. O que ne suis je prince,
 A cette fin que l'audace je prinssse
 Te presenter mon service petit
 Qui sur honneur fonde son appetit ?
 Mais pour quoy prince? Une montagne basse
 Souvent la haute en delices surpasse ;
 Les rosiers bas, les petits oliviers,
 Dellectent plus que ces grands chesnes fiers,
 Et à nager en eau basse l'on treuve
 Moins de danger que en celle d'un grand fleuve.
 Aussi, jadis, Deesses adourées
 D'Hommes mortels se sont enamourées :
 Le jeune Athys feust aymé de Cibelle,
 Endymion de Diane la belle ;
 Pour Adonis Venus tant s'abaissa
 Que les haults cieux pour la terre laissa.
 Mais qu'est besoing citer vieilles histoires,
 Quant à chacun les neufves sont notoires ?
 L'heureux Helain, dont la muse est tant fine,
 Ne fut il pas aymé de la Dauphine,
 Qui se disoit bien heureuse d'avoir
 Baisé la bouche en qui tant de sçavoir
 Se descouvroit? Je sçay bien que je suys
 Homme en effect, qui souldoier ne puy
 Gens et chevaulx, ne sur mer dresser guerre
 Pour m'en aller une Helene conquerre ;
 Si de fortune avoys tel force acquise,
 Ou je mourrois, ou brief t'auroys conquise,
 Pour librement avec tel personnaige
 En joye user le surplus de mon aage.
 Donc, si de faict ne suys prince ou vainqueur,
 Au moins le suys je en vouloir et en cœur,
 Et mon renom en aultant de provinces
 Est espendu comme celluy des princes.
 S'ils vainquent gens en fait d'armes divers,

Je les surmonte en beaux escripts et vers ;
 S'ils ont tressor, j'ay en tressor des choses
 Qui ne sont point en leurs coffres encloses ;
 S'ils sont puysants, j'ay la puysance telle
 Que faire puy ma maistresse immortelle,
 Ce que pourtant je ne dys par vantance
 Ne pour plus tot tirer ton accointance,
 Mais seulement par une ardente envye
 Qu'ay de te faire entendre qu'en ma vie
 De rencontrer au monde ne m'advyent
 Femme que tant à mon gré me convient,
 Ne qui tant eust ceste puissance sienne
 D'assubjectir l'obeysance mienne.

EPISTRE LXVII

AU CŒUR DE SA DAME

(Mss. F. F., 2370, f. 30.)

Cueur assiegé d'infinité d'amys,
 Cueur qui n'est plus où nature l'a mis,
 Cueur que j'ay pris pour le mien en eschange,
 Ne trouvant rien que le changer estrange ;
 Cueur par lequel aux hommes est prouvé
 Que vraye amour en femme s'est trouvé ;
 Cueur qui seroit de luy mesme blasmé
 S'il se pensoit tant seulement aymé ;
 Cueur, attendez, n'entrés point en esmoy.

.....
 Cueur, ô bon cueur que puy porter et mettre
 A mon cousté comme plaine pharète
 De traicts et dards, et tous venus d'un dieu,
 Et tous tirez pour aymer en ung lieu ;
 Cueur qu'il fauldroyt fendre par la moictié
 Pour veoir au vif amour et amytié ;
 Cueur m'envoyant par sa douceur naïfve
 Une froideur de fiebvre fugitive
 En tout le corps, sans toucher ma personne

Que d'un soupir dont mon ame s'estonne;
 Cueur devineur, que bien dire se fait
 Ce que le mien en son absence fait;
 Cueur qui se plaint, non quant il est fasché,
 Cueur qui se meurt, non quant il est touché
 Mais quant ne peult par parolles ouvrir
 L'affection que l'honneur veut couvrir;
 Cueur sans lequel les yeulx sont insensibles
 Cueur sans lequel les baisers sont penibles;
 Cueur enchanteur, par lequel est heureuse
 La main tremblant de frisson amoureuse;
 Cueur mort en soy et en moy revivant,
 D'honnesteté la volonté suyvant;
 Cueur qui reluit par ung abaissement
 Que l'œil obscur fait sans deguysement;
 Cueur, si bon cueur que je ne le puy dire,
 Auquel ne peult ma louange suffire;
 Cueur, qu'avez vous? je crois que vous resvez,
 Ou que d'amour qui en vous est crevez.
 Dont vient l'humeur que par vos yeuz troublez
 Accompagnés de souspirs redoublez?
 Dont peult venir la douleur qui vous point?
 Estes vous mort? Ne parlerez vous point?
 Cueur, qu'est cecy? me voulez vous contraindre,
 Sans sçavoir quoy, de vous plorer et plaindre?
 A vous pitié de mes divers tourmens?
 Auriés vous point ou faulcé les sermens
 Ou loyauté jadis à moy promise,
 Ou si craignés que plus on en devise?
 Je ignoreraý donc le mal qui vous presse?
 Cueur, est-ce point de peur que ne vous laisse?
 Ha! c'est cela; ce nouveau battement
 M'en a donné certain enseignement.
 Croyez, mon cueur, que vous m'avez de sorte
 Qu'il ne vous fault point craindre que j'en sorte;
 Et si j'en sors, cueur, vous devez entendre
 Que m'ayant pris, me pourrés bien reprendre,
 Ce qui seroit aux autres mal aisé.
 Adieu, mon cueur; vous voylà rappaisé.

CHANT XXIII

(Mss. F. F., 2205, F. 35.)

Lorsqu'au palais de la cité de Balle
 L'Empereur tint court ouverte et planiere,
 Ung homme armé vint arriver en salle,
 L'espée au poing, parlant en tel maniere :
 Chevalier suis portant les grises armes,
 Dict Noble Cueur, qui contre tous gendarmes
 Veulx soutenir ma maïstresse et ma dame,
 Tige d'honneur, belle de corps et d'ame ;
 Car dès l'instant de sa prime facture
 Elle a été, sans quelque tache infame,
 Pure en concept oultre loy de nature.

Ung chevalier errant sans intervalle,
 De blanc et noir armé à la legiere
 Se lieve sus, et d'une façon malle
 Va proferer : C'est chose mensongiere
 Que ung corps produict par nature et ses germes
 Naquisse pur, car saint Pol dit ces termes :
 Ceux d'Adam nés ou tyssus de sa lame
 Seront conceps d'originelle flame.
 Or est qu'elle est ainsi par geniture
 Fille d'Adam, par quoy je ne la clame
 Pure en concept oultre loy de nature.

L'autre répond : O bouche desloyale,
 Tu entends mieux que ne dis la matiere :
 Car ains que Dieu, par grace speciale,
 Eut faict le ciel, il la previst entiere
 Estre, car elle a fondemens si fermes
 Que oncques peché ne les rendit enfermes ;
 Recongnoyz donc ton erreur et diffame,
 Ou autrement pour son honneur et fame
 Voylà mon gant. Et l'errant s'avanture
 De le lever, disant qu'onc ne fut femme
 Pure en concept oultre loy de nature.

Lors l'Empereur sous guide imperiale
 Le camp ordonne, à leur grande priere;
 Puis deux coursiers d'une puissance egalle
 Leur a transmys en ordre singuliere.
 Chacun adonc aux belliqueux vacarmes
 Se veult monstrer; prennent lances, guysarmes:
 Mais Noble Cueur, que charité enflame,
 Crie à l'errant : Lasche rempli de blasme,
 Or congnoistras que celle creature
 Dont tu mesdis odore plus que basme,
 Pure en concept oultre loy de nature.

Fouldre ne part plus soudain, ne devalle
 Que l'assaillant quant eust donné carriere,
 Si que du choc il jecte triste et palle
 Le povre errant euvers, jambes arriere,
 Lequel portoit une pie en ses armes
 D'argent et sable; aux yeulx il eut les larmes,
 Quant Noble Cueur, qui d'or portoit une M
 En champ d'azur, luy ravyt une lame
 De son harnoys, pour la desconfiture
 Mieulx approuver à la belle qu'il ame,
 Pure en concept oultre loy de nature.

Prince du Puy, plus qu'eschellé bigame
 Il fut hué, dont de douleur se pame.
 Disant : Mon Dieu, rayson veult et droicture
 Que en tout honneur ta mère je reclame,
 Pure en concept oultre loy de nature.

CHANT XXIV

(Mss. F. F., 2205, f. 9.)

Le grand pasteur jadis en ce bas estre
 Pour heberger les oeilles d'innocence
 Crea le parc de paradis terrestre,
 Sachant que mieulx ne povoient en terre estre
 Pour leur seurté, paix et convalescence.
 Ce neantmoins, le serpent par cautelle

Entrant dedans, leur fist playe mortelle
 De double mort fondée en forfaiture;
 Mais le pasteur, desirant sa fucture
 Retrayre à luy, de volonté benigne
 Transmit l'aigneau prendre humaine vesture,
 Et luy donna pour royale pasture
 Parc virginal exempté de vermine.

Ce parc bastit sans quelque erreur commettre
 Dame nature en haulteur d'excellence:
 Mais, pour renfort le grand berger et maistre,
 Murs et palliz autour voulut permettre,
 Affin que loups n'y feissent violence;
 Puis le bon chien qui Verité s'appelle
 Mist pour le guect, car tous larrons expelle
 Quant dommager veullent celle closture.
 Aux quatre coings on peult voir en sculpture
 Quatre vertus de pierre cristalline,
 Charité, Foy, Fôrce, Humilité pure,
 Monstrant ce lieu forclos à pourriture,
 Parc virginal exempté de vermine.

Aucuns meschans bergiers de lieu champestre
 Vindrent au parc faire maincte insolence;
 Mais Verité, le chien prompt et adextre,
 Saillit sur eulx, donnant bien à congnoistre
 Leur lacheté et grand malivolence;
 Il les mordit de sorte et façon telle
 Que pour tout temps en ont playe immortelle.
 Dont tost après, pour reparer l'injure
 Qu'ils avoient fait, par exemple et figure
 Ont recogneu leur faulseté maligne,
 Disant ce lieu estre plain de verdure,
 Immaculé, sans tache ne ordure,
 Parc virginal exempté de vermine.

Le grand pasteur, comme il peult apparoistre,
 Est le seul Dieu, qui par bonté immense
 Voulut l'aigneau son fils au benoist cloistre
 Coros de Marie obumbrier, sans descroistre
 Virginité par virille semence,

Et par nature, entends Anne la belle
 Et Joachin, qui celle coulombelle
 Ont engendré sans peché ne laydure.
 Par le palliz que le Dieu de droicture
 Mist pour renfort, je prends grâce divine,
 Qui la garda de l'infecte poincture
 Du père Adam, dont est en geniture
 Parc virginal exempté de vermine.

Les sots bergiers que contre toute lectre
 Ont dict du parc mainte herese sentence
 Sont mesdisans qui tascèrent submettre
 L'honneur de celle auquel Dieu daigna mettre
 Cil qui pour mort vie aux oeilles compense.
 Le chien jappant à ceste gent rebelle
 Fut le Docteur soubtil, qui leur libelle
 Reprouva faulx par raison d'escripture,
 En declarant qu'oultre loy de nature
 Dieu luy monstra de tout amour le signe
 Quand il l'esleut pour prendre nourriture
 Belle partout, entiere et sans fracture
 Parc virginal exempté de vermine.

ENVOY

Vous, Rouennoys, vrais amateurs de celle
 Qui enfanta, Vierge mere et pucelle,
 L'aigneau duquel portez la pourtraicture
 Sur vostre escu en métal et paincture,
 Je vous suppli que à trompe et bucine
 Facez savoir à toute creature
 Que Marie est, oultre loy de nature,
 Parc virginal exempté de vermine.

 RONDEAU LXXXI

(Mss. F. F., 2335. F. 65.)

S'il est ainsy que ce corps te habandonne.
 Amour commande et la raison ordonne
 Que je te laisse en change de ma foy

Le cueur jà tien, car, par honneste loy,
Aulcun ne doit reprendre ce qu'il donne.

Ne pense pas que alieurs jamais s'adonne;
Plustost la mort sans que Dieu luy pardonne
Le puisse prendre et meurdrir devant toy,
S'il est ainsy.

Si Faulx Rapport, qui les amans blasonne,
Te va disant que j'ayme aultre personne,
Tu respondras : Meschant, pas ne le croy,
Car j'ai son cueur, et corps sans cueur, de soy
Ne peult aymer ; la raison est trèsbonne
S'il est ainsy.

RONDEAU LXXXII

(Mss F. F., 2205, f. 100.)

Comme la rose entre espines fleurit
Sans de l'espine avoir quelque poincture,
En corps humain prins forme et esperit,
Sans tache avoir du forfait de nature.

Du mal d'Adam je n'eus oncque fracture,
Aussy mon Dieu jamais ne me guerit,
Dont fus conceue exempte à forfaiture
Comme la rose entre espines fleurit.

La rose suis qui oncques ne perit,
D'oudeur ne taint, car j'ay prins nourriture
En Jherico, dont la belle fleurist
Sans de l'espine avoir quelque poincture.

Et quoy qu'Adam par sa malle aventure
Le puis de grace à tous humains tarit,
Belle de tout par pure geniture
En corps humain prins forme et esperit.

Adonc mon Dieu tant m'ayma et cherit,
Qu'en moy daygna prendre humaine voicture,
Et de ma cher divinité couvrit,
Sans tache avoir du forfait de nature.

J'ay donc porté à ma sainte closture
Mon benoist Dieu, qui les cieulx clos ouvrit,
Dont dite suis en la sainte Escripiture
Belle sans sy, que Dieu du ciel florit.

EPIGRAMME CCXCV

(Mss. F. F., 2370, F. 38.)

Plaise au Roy me faire payer
Deux ans d'absence de mes gaiges,
Tant seulement pour essayer
Combien sont doux les arrairages.
Lors je ne craindray les orages
Qui loing de vous m'ont fait nager,
Et scauray gré à mes contraires,
Qui, cuydans troubler mes affaires,
M'auroit faict si bon mesnager.

PRÉFACES DIVERSES

PRÉFACE DU ROMAN DE LA ROSE

(1527)

S'il est ainsi que les choses dignes de memoire pour leur proffit et utilité soient à demeurer perpetuellement sans estre du tout assopies par trop longue saison et labilité de temps caduc et transitoire, l'esguillon et stimulement de juste raison et non simulée cause m'a semond et enhorté, comme tutesse de tout bien et honneur, à reintegrer et en son entier remettre le livre qui, par long temps devant ceste moderne saison, tant a esté de tous gens d'esprit estimé, que bien l'y daigné chascun veoir et tenir au plus hault angle de sa librairie, pour les bonnes sentences, propos et dictz naturelz et moraulx qui dedans sont mis et inserez. C'est le plaisant livre du *Romant de la Rose*, lequel fut poetiquement composé par deux nobles aucteurs dignes de l'estimation de tout bon sens et louable, sçavoir, maistre Jehan de Meung et maistre Guillaume de Loris. Cestuy livre plaisant a esté auparavant, par la faulte, comme je croy, des imprimeurs, assez mal correct, ou par adventure de ceulx qui ont baillé le double pour l'imprimer : car l'un et l'autre peult estre cause de son incorrection : pour laquelle chose restituer en meilleur estat et plus expediente forme pour l'intelligence des lecteurs et auditeurs, nonobstant la foiblesse du mien pueril entendement et indignité de rural engin, j'ay bien voulu relire ce present livre dès le commencement jusques à la fin, à laquelle chose faire fort labo-

ricieuse me suis employé, et l'ay corrigé au moins mal que j'ay pu, y adjoustant les quotations des plus principaulx notables et auctoritez venans à propos, sans le mien volontaire consentement, comme devez entendre, mais, comme j'ay dict, à l'instigation, prière et requeste de honorable personne Galiot du Pré, libraire marchand juré en l'Université de Paris, qui nouvellement l'a fait imprimer après avoir veu sa correction, tant du mauvais et trop ancien langage, sentant son inveteré commencement et origine de parler, que de l'imparfaicte quantité des mettres quasi corrompuz. Et pour autant on pourroit dire, comme ja plusieurs ont dict, que ce livre, parlant en vain de l'estat d'amours, peult estre cause de tourner les entendemens à mal et les appliquer à choses dissolues, à cause de la persuasible matière de fol amour, dedans tout au long contenue, pour cause que fol appetit sensuel ou sensualité, nourrice de tout mal et marastre de vertu, est moteur d'icelluy propos, tout honneur sauvé et premis, je respons que l'intention de l'auteur n'est point simplement et de soy mesmes mal fondée ne mauvaïse. Car bien peult estre que le dict auteur ne gettoit pas seulement son penser et fantasie sus le sens litteral, ains plus tost attiroit son esprit au sens allegorique et moral, comme l'un disant et entendant l'autre. Je ne veulx pas ce que je dis assermer, mais il me semble qu'il peult ainsi avoir fait, et si celluy auteur n'a ainsi son sens réglé, et n'est entré soubz la morale couverture penetrant jusques à la moelle du nouveau sens mystique, toutesfoys l'on le peult moralement exposer et en diverses sortes. Je dis doncques premierement que par la rose qui tant est appetée de l'amant, est entendu l'estat de sapience, bien est justement à la rose conforme pour les valeurs, douceurs et odeurs qui en eïle sont, laquelle moult est à avoir difficile, pour les empeschemens entreposez, auxquelz arrester ne me veulx pour le present. Et en ceste manière d'exposer sera la

rose figurée par la rose papale, qui est de trois choses composée, c'est asçavoir : d'or, de musq et de basme : car vraye sapience doit estre d'or, signifiant l'honneur et reverence que nous devons à Dieu le createur; de musq, à cause de la fidelité et justice que nous devons avoir à nostre prochain, et de basme quant à nous mesmes, en tant que nous devons tenir nos ames cheres et precieuses, comme le basme pur et cher sur toutes les choses du monde. Secondement, on peult entendre par la rose l'estat de grace, qui semblablement est à avoir difficile, non pas de la part de celluy qui la donne, car c'est Dieu le Toutpuissant, mais de la partie du pecheur, qui tousjours est empesché et eslongné du collateur d'icelle grace. Ceste maniere de rose spirituelle, tant bien spirant et re-fragant, pouvons aux roses figurer par la vertu desquelles retourna en sa premiere forme le grant Apulée, selon qu'il est escript au livre de l'*Asne d'or*, quand il eut trouvé le chappelet de fleurs de rosier pendant au sistre de Cerès, deesse des bledz. Car tout ainsi que ledict Apulée, qui avoit esté transmué en asne, retrouva sa pemière figure d'homme sensé et raisonnable, pareillement le pecheur humain faict et converty en beste brute par irraisonnable similitude, reprent son estat premier d'innocence par la grace de Dieu qui luy est conferée, lorsqu'il trouve le chappelet ou couronne de roses, c'est asçavoir l'estat de penitence pendu au doulx sistre de Cerès, c'est à la douceur de la misericorde divine. Tiercement, nous pouvons entendre par la rose la glorieuse vierge Marie, pour ses bontez, douceurs et perfections de grace, desquelles je me tais pour le present. Et sachez que ceste virginalle rose n'est aux hereticques facile d'avoir, et n'y eust il seulement que Malebouche qui les empesche d'aprocher de sa bonté, car ilz ont mal d'elle parlé, voulans maculer et denigrer son honneur maternel, en disant qu'il ne la faut saluer et appeler mère de pitié et misericorde. C'est la blanche rose que nous trou-

verons en Hierico plantée, comme dit le Sage, *quasi plantatio rose in Hierico*. Quartement, nous pouvons par la rose comprendre le souverain bien infiny et la gloire d'eternelle beatitude, laquelle comme vrayz amateurs de sa douceur et amenité perpetuelle, pourrons obtenir en evitant les vices qui nous empeschent et ayant secours des vertuz qui nous introduiront au verger d'infynie lyesse, jusques au rosier de tout bien et gloire, qui est la béatificque vision de l'essence de Dieu. Ce rosier peult estre figuré non pas aux roses de Pestum en Italie, qui florissent deux fois l'an, car c'est peu souvent, mais à la rose que presenta au sage roi Salomon la noble royne de Sabba, Ethyopienne, comme nous lisons au livre de ses Probleumes et des questions qu'elle luy demanda pour resprouver sa sapience, dont tant fut esmerveillée, que son sens défailloit en elle, selon qu'il est escript au livre des Roys. Elle prit deux roses, desquelles l'une venoit de l'arbre naturellement et l'autre procedoit par simulation : car elle l'avoit faicte sophistiquement et par art bien ressemblant à la rose naturelle, tant estoit subtilement ouvrée. Voylà, dit-elle, deux roses devant vostre pacificque majesté presentes, dont l'une vrayement est naturelle, mais l'autre non. Pourtant dictes moy, Sire, qui est la naturelle rose; monstrez la moy avec le doy. Salomon ce voyant fit apporter aucunes mouches à miel, pensant et considerant par la science qu'il avoit de toutes choses naturelles que lesdictes mouches, selon leur propriété, iroient incontinent à la rose naturelle, non pas à la sophisticquée : car telz oiseletz plaisans et mellificques desirent et appetent les douces fleurs sur toutes choses. Parquoy il monstra à la royne la vraye rose, la decernant de l'autre, qui estoit faicte de senteurs contrefaisant nature. Celle rose naturelle peult donc signifier le bien infiny et vraye gloire celeste, qui n'est point sophistique ne decepvable, comme la gloire du monde present; qui nous deçoit en tant que

nous cuydons qu'elle soit vraye, mais non est. Doncques, qui ainsi voudroit interpreter le *Rom-mant de la Rose*, je dis qu'il y trouveroit grant bien, proffit et utilité cachez soubz l'escorce du texte, qui pas n'est à despriser; car il y a double gaing, recreation d'esprit et plaisir delectable quant au sens litteral, et utilité quant à l'intelligence morale. Fables sont faictes et inventées pour les exposer au sens mysticque, parquoy on ne les doit contemner. Si le grant aigle duquel parla Ezechiel quand il dist : *Aquila grandis magnarum alarum, plena plumis et varietate, venit ad Libanum, et tulit medullam cedri*, je dis que si celluy aigle qui tant avoit estandu son volatif plumage se fust seulement arresté sur l'escorce du cedre, quand il vola au mont du Liban, point n'eust trouvé la mouelle de l'arbre, mais s'en fust en vain retourné, et eust perdu son vol. Semblablement, si nous ne creusions plus avant que l'escorce du sens litteral, nous n'aurions que le plaisir des fables et histoires, sans obtenir le singulier proffit de la mouelle neupmaticque, c'est asçavoir, venant par l'inspiration du saint Esprit. Quant à l'intelligence morale, qui ne penseroit sinon au sens litteral, encore y a il grant proffit pour les doctrines et diverses sciences dedans contenues; car neantmoins que le principal soit ung train d'amour, toutesfoys il est confit de bons incidens qui dedans sont comprins et alleguez, causans maintes bonnes disciplines. Les philosophes naturelz et moraulx y peuvent apprendre : les theologiens, les astrologues, les geometriens, les archimistes, faiseurs de miroiers, peintres et autres gens, naiz soubz la constellation et influence des bons astres, ayans leur aspect sur les ingenieux et autres qui desirent sçavoir toutes manières d'ars et sciences.

PRÉFACE DE L'ADOLESCENCE CLÉMENTINE

(1532)

CLEMENT MAROT

A UN GRAND NOMBRE DE FRERES QU'IL A, TOUS ENFANS D'APOLLO

SALUT

Je ne scay, mes treschers frères, qui m'a plus incité à mettre ces miennes pe'ites jeunesses en lumiere, ou vos continuelles prières, ou le des-plaisir que j'ay eu d'en ouyr crier et publier par les rues une grande partie toute incorrecte, mal imprimée, et plus au proufict du libraire qu'à l'honneur de l'auteur. Certainement toutes les deux occasions y ont servy, mais plus celle de voz prières. Puis doncques que vous estes cause de l'evidence de l'œuvre, que je suis d'advis, s'il en vient blasme, que la moitié en tombe sur vous; et s'il en sort (d'adventure) honneur ou louenge, que vous ne moy n'y ayons rien, mais celluy à qui seul est deu honneur et louange. Ne vous chaille (mes frères) si la courtoisie des lecteurs ne nous excuse: le titre du livre nous excusera. Ce sont œuvres de jeunesse, ce sont coups d'essay: ce n'est en effect autre chose qu'un petit jardin, que je vous ay cultivé de ce que j'ay peu recouvrer d'arbres, d'herbes et fleurs de mon printemps, là ou toutes-foys ne verrez un seul brin de soucie. Lisez hardiment, vous y trouverez quelque delectation, et en certains endroitz quelque peu de fruct; peu, dy je, pource qu'arbres nouveaulx entez ne produisent pas fructz de trop grande saveur. Et pource qu'il n'y a jardin où ne se puisse rencontrer quelque herbe nuisante, je vous supply (mes frères, et vous autres nobles lecteurs), si aucun mauvais exemple (d'adventure) en lisant se presentoit à voz yeulx, que vous lui fermez la porte de vos volentez et que le pis que vous tirerez de

ce livre soit passetemps, esperant de brief vous faire offre de mieulx : et pour arres de ce mieulx, desja je vous metz en veue, à la fin de l'*Adolescence*, ouvrage de meilleure trempe et de plus polie estoffe ; mais l'*Adolescence* ira devant, et la commencerons par la premiere eglogue des Bucoliques virgilianes, translatee (certes) en grande jeunesse, comme pourrez en plusieurs sortes congnoistre, mesmement par les coupes femenines, que je n'observois encor alors, dont Jehan Lemaire de Belges (en les m'aprenant) me reprint. Et à Dieu, frères tresaymez, lequel ardemment je supplie vous donner et continuer sa grace. De Paris ce douziesme jour d'aoust 1532.

LA MORT N'Y MORD.

PRÉFACE DES POÉSIES DE VILLON

(1532)

CLEMENT MAROT

DE CAHORS

AUX LECTEURS

Entre tous les bons livres imprimez de la langue françoise, ne s'en veoit ung si incorrect ne si lourdement corrompu que celui de Villon ; et m'esbahy (veu que c'est le meilleur poete parisien qui se trouve) comment les imprimeurs de Paris, et les enfans de la ville n'en ont eü plus grand soing. Je ne suys (certes) en rien son voisin ; mais pour l'amour de son gentil entendement, et en recompense de ce que je puis avoir aprins de luy en lisant ses œuvres, j'ay faict à ycelles ce que je vouldrois estre faict aux miennes, si elles estoient tombées en semblable inconvenient : tant y ay trouvé de broillerie en l'ordre des coupletz et des vers, en mesure, en langage, en la ryme et en la raison, que je ne sçay duquel je doy plus

avoir pitié, ou de l'œuvre ainsi oultrement gastée, ou de l'ignorance de ceulx qui l'imprimerent; et pour vous en faire preuve, me suis advisé (lecteurs) de vous mettre icy un des coupletz incorrectz du mal imprimé Villon, qui vous sera exemple et tesmoing d'un grand nombre d'autres autant broillez et gastez que luy, lequel est tel :

Or est vray qu'après plainctz et pleurs,
Et angoisseux gemissemens,
Après tristesses et douleurs,
Labeurs et griefz cheminemens,
Travaille mes lubres sentemens
Aguysez ronds, comme une pelote
Monstrent plus que les comments
En sens moral de Aristote,

Qui est celluy qui voudroit nyer le sens n'en estre grandement corrompu? Ainsi pour vray l'ay je trouvé aux vieilles impressions, et encores pis aux nouvelles. Or voyez maintenant comment il a esté rhabillé, et en jugez gratieusement :

Or est vray qu'après plainctz et pleurs
Et angoisseux gemissemens,
Après tristesses et douleurs,
Labeurs et griefz cheminemens,
Travail mes lubres sentemens
Aguysa (ronds comme pelote),
Me monstrant plus que les comments
Sur le sens moral d'Aristote.

Voilà comment il me semble que l'auteur l'entendoit, et vous suffise ce petit amendement, pour vous rendre advertiz de ce que puis avoir amendé en mille autres passaiges, dont les aucuns me ont esté aisez, et les autres tresdifficiles; toutesfoys, partie avecques les vieulx imprimez, partie avecques l'ayde des bons vieillards qui en sçavent par cueur, et partie par deviner avecques jugement naturel, a esté reduict nostre Villon en meilleure et plus entiere forme qu'on ne l'a veu de noz aages. et ce sans avoir touché à l'antiquité de son parler, à sa façon de rimer, à ses meslées et longues parenthèses, à la quantité de ses syllabes, ne à ses couppez, tant femenines que mas-

culines, esquelles choses il n'a suffisamment observé les vrayes reigles de françoise poesie, et ne suis d'advise que en cela les jeunes poetes l'ensuyvent, mais bien qu'ilz cueillent ses sentences comme belles fleurs, qu'ilz contemplant l'esprit qu'il avoit, que de luy apreignent à proprement descrire, et qu'ilz contrefacent sa veine, mesmement celle dont il use en ses ballades, qui est vrayement belle et heroïque; et ne fay doute qu'il n'eust emporté le chapeau de laurier devant tous les poetes de son temps, s'il eust été nourry en la court des roys et des princes, là où les jugemens se amendent et les langages se polissent. Quant à l'industrie des lays qu'il fait en ses *Testamens*, pour suffisamment la congnoistre et entendre, il faudroit avoir esté de son temps à Paris, et avoir congneu les lieux, les choses et les hommes dont il parle, la memoire desquelz tant plus se passera, tant moins se congnoistra icelle industrie de ses lays dictz. Pour ceste cause, qui vouldra faire une œuvre de longue durée, ne preigne son subiect sur telles choses basses et particulieres. Le reste des œuvres de nostre Villon (hors cela) est de tel artifice, tant plein de bonne doctrine et tellement painct de mille couleurs, que le temps, qui tout efface, jusques icy ne l'a sceu effacer, et moins encores l'effacera ores et d'icy en avant que les bonnes escriptures françoises sont et seront mieulx congnes et recueillies que jamais.

Et pource (comme j'ay dict) que je n'ay touché à son antique façon de parler, je vous ay exposé sur la marge, avecques les annotations, ce qui m'a semblé le plus dur à entendre, laissant le reste à vos prompts intelligences, comme *ly roys* pour *le roy*, *homs* pour *homme*, *compaign* pour *compaignon*; aussi force pluriels pour singuliers, et plusieurs autres incongruïtez dont estoit plein le langage mal lymé d'icelluy temps. Après, quand il s'est trouvé faulte de vers entiers, j'ay prins peine de les refaire au plus près (selon mon possible) de

l'intencion de l'autheur : les trouverez expressement marquez de ceste marque, afin que ceulx qui les sçauront en la sorte que Villon les fist, effacent les nouveaulx pour faire place aux vieulx.

Oultre plus, les termes et les vers qui estoient interposez trouverez reduictz à leur place, les lignes trop courtes alongées, les trop longues acoursies, les motz obmys remys, les adjoustez ostez, et les tiltres myeulz attiltrez.

Finablement, j'ay changé l'ordre du livre, et m'a semblé plus raisonnable de le faire commencer par le *Petit Testament*, d'autant qu'il fut faict cinq ans avant l'autre.

Touchant le jargon, je le laisse à corriger et exposer aux successeurs de Villon en l'art de la pinse et du croq.

Et si quelc'un, d'aventure, veult dire que tout ne soit racoustré ainsi qu'il appartient, je luy respons dès maintenant que s'il estoit autant navré en sa personne comme j'ay trouvé Villon blessé en ses œuvres, il n'y a si expert chirurgien qui le sceut penser sans apparence de cicatrice; et me suffira que le labour qu'en ce j'ay employé soit agreable au roy mon souverain, qui est cause et motif de ceste emprise et de l'execution d'icelle, pour l'avoir veu volentiers escouter et par très bon jugement estimer plusieurs passages des œuvres qui s'ensuyvent.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION ENTIÈRE
DE CLÉMENT MAROT A LYON

(1538)

CLEMENT MAROT

A ESTIENNE DOLET

SALUT

Le tort que m'ont faict ceulx qui par cy devant ont imprimé mes œuvres est si grand et si oultra-geux, cher amy Dolet, qu'il a touché mon hon-

neur et mis en danger ma personne : car par avare convoitise de vendre plus cher et plus tost ce qui se vendoit assez, ont adjousté à icelles miennes œuvres plusieurs autres qui ne me sont rien, dont les unes sont froidement et de mauvaïse grace composées, mettant sur moy l'ignorance d'aultruy, et les autres toutes pleines de scandale et sedition : de sorte qu'il n'a tenu à eulx que, durant mon absence, les ennemys de vertu n'ayent gardé la France et moy de jamais plus nous entrevoir. Mais la grace de Dieu, par la bonté du roy (comme tu sçais) y a pourveu. Certes j'ose dire, sans mentir (toutesfoys sans reproche), que de tous ces miens labeurs le profit leur en retourne. J'ay planté les arbres, ilz en cueillent les fruitz. J'ay trayné la charrue, ilz en serrent la moisson; et à moy n'en revient qu'un peu d'estime entre les hommes, lequel encore ilz me veulent estaindre, m'attribuant œuvres sottes et scandaleuses. Je ne sçay comment appeler cela, sinon ingratitude que je ne puis avoir desservie, si n'est par la faulte que je feïs quand je leur donnay mes copies. Or ne suis je seul à qui ce bon tour a esté fait. Si Alain Chartier vivoit, croy hardiment (amy), que volontiers me tiendrait compagnie à faire plainte de ceulx de leur art qui à ses œuvres excellentes adjoustèrent : *La contre Dame sans mercy, l'Hospital d'Amours, la plainte de saint Valantin, et la Pastourelle de Granson*, œuvres certes indignes de son nom, et aultant sorties de luy comme de moy *la Complaincte de la Bazoche, l'Alphabet du temps present, l'Epitaphe du conte de Sales*, et plusieurs aultres lourderies qu'on a meslées en mes livres. Encores ne leur a souffry de faire tort à moy seul, mais à plusieurs excellens poetes de mon temps, desquelz les beaulx ouvrages les libraires ont jointz avecques les miens, me faisant (maulgré moy) usurpateur de l'honneur d'aultruy. Ce que je n'ay peu sçavoir et souffrir tout ensemble. Si ay jetté hors de mon livre non seulement les mauvaïses, mais les bonnes

choses qui ne sont à moy ne de moy, me contentant de celles que nostre Muse nous produit. Toutesfoys, au lieu des choses rejectées (affin que les lecteurs ne se plaignent), j'y ay mis douze foys aultant d'autres œuvres miennes, par cy devant non imprimées, mesmement deux livres d'epigrammes. Et après avoir reveu et le viel et le nouveau, changé l'ordre du livre en mieulx, et corrigé mille sortes de faultes infinies procedans de l'imprimerie, j'ay conclu t'envoyer le tout, affin que sous le bel et ample privilege qui, pour ta vertu meritoire, t'a esté octroyé du roy, tu le faces (en faveur de nostre amitié) reimprimer non seulement ainsi correct que je le t'envoye, mais encores mieulx, qui te sera facile, si tu y veulx mettre la diligence egalle à ton sçavoir. Si te prie de tout mon cueur y vouloir vacquer en amy, m'aydant à garder diligemment les imprimeurs et libraires que desormais ilz n'y adjoustent rien sans m'en advertir, et ilz feront beaucoup pour eulx. Car si j'ay aucunes œuvres à mettre en lumiere, elles tumberont assez à temps en leurs mains, non ainsi par pieces, comme ils les recueillent çà et là, mais en belle forme de livre. D'avantage, par telles leurs additions se rompt tout l'ordre de mes livres, qui tant m'a cousté à dresser. Lequel ordre, docte Dolet, et vous aultres lecteurs debonnaires, j'ay voulu changer à ceste derniere reveue, mettant l'*Adolescence* à part, et ce qui est hors de l'*Adolescence*, tout en un, de sorte que plus facilement que paravant rencontrerez ce que voudrez y lire. Et si ne le trouvez là où il souloit estre, le trouverez en reng plus convenable. Vous advisant que, de tous les livres qui par cy devant ont esté imprimez soubz mon nom, j'advoue ceulx cy pour les meilleurs, plus amples et mieulx ordonnez, et desadvoue les autres comme bastardz, ou comme enfans gastez. Escript à Lyon ce dernier jour de juillet, l'an mil cinq cent trente et huict.

PRÉFACE DE L'ÉDITION DE LYON
A L'ENSEIGNE DU ROCHER

(1544)

L'IMPRIMEUR AU LECTEUR

Tout ainsi, amy Lecteur, que toute architecture sans sa disposition rend moins belle son Orthographe, tant bien cymmetriée soit elle, pareillement tout œuvre, tant docte ou plaisant soit il, estant de sa deduction frustré, se moustre, et est de faict, plus desplaisant à tout Lecteur que agreable. Non que je veuille à aucun autheur restreindre sa liberté de disposer et ordonner son labour à sa volenté, ne aussi que je die qu'en l'estendant en son ordre il ne l'approche plus près que un autre de celle perfection où tout ouvrier tasche (comme il doibt) de parvenir le plus qu'il peult. Voyant donc la premiere edition de nostre Marot avoir esté intitulée *Adolescence*; aucuns des autres opuscles depuis par luy composez estre appelez Suyte, et autres avoir autres noms, confusement et sans aucun tiltre, comme un amas de diverses pieces, et non differentes, sans distinguer les translations des propres, les graves des légères et facetieuses, ne les prophanes des religieuses, et estre au lisant une trop grande fascherie d'aller requerir une Epistre ou une Epigramme d'une partie en l'autre, je t'ay bien voulu ici rendre chascune chose en meilleur ordre (soubz la correction et bon jugement toutesfois de l'Autheur), mais c'est sans la separer de son lieu; c'est à dire que, combien que tu y treuves Ballades, Chants royaux, Chansons, Epigrammes, Epitaphes, Epistres, Elegies, Dialogues, et autres œuvres, tant siens que par luy traduits pour ton soulagement, rengez apart, neantmoins tu les trouveras restituiez, ceux de l'*Adolescence*, soubz le tiltre d'*Adolescence*; ceulx de la Suyte, soubz le tiltre de

Suyte; et ce qui est oultre lesdits *Adolescence* et Suyte, sous le tiltre de Recueil. Entre lesquels œuvres en trouveras aussi plusieurs autres dudit Marot qui n'ont jusques à present esté imprimez, despartis pareillement et distribuez chascun en son ordre. Invention (à mon advis) que l'Autheur mesme ne reprouvera. Ce que tu pourras en lisant trop mieulx gouster que moi par parolles le te donner à congnoistre. Et le tout, bening lecteur, à ta consolation, pourveu que tu le prenes en aussi bonne part comme curieusement je t'y ai voulu complaire. Et à Dieu.

FIN DU SECOND VOLUME

CHRONOLOGIE

DES

ŒUVRES DE CLÉMENT MAROT

PAR LENGLET-DUFRESNOY

1493. Naissance de Clément Marot à Cahors.
1500. Naissance de Diane de Poitiers, le 31 mars ; elle mourut le 26 avril 1566, âgée de 66 ans 27 jours.
1505. Clément Marot, âgé d'environ 10 ans, est mené à Paris.
1512. *Première Eglogue* de Virgile, traduite en français. Il paroît que c'est le premier ouvrage de Clément Marot ; il est toujours mis dans les premières éditions à la tête de ses Poésies.
1513. *Ballade 4.* Sur une maîtresse que Marot fit dans sa jeunesse, du temps qu'il étoit au Palais à Paris où il aprenoit à écrire. C'est commencer de bonne heure.
1514. Diane de Poitiers, mariée le 29 mars avec Louis de Brezé, comte de Maulevrier, grand Sénéchal de Normandie.
- Jugement de Minos* sur la préférence d'Alexandre le Grand, Annibal de Carthage, et Scipion, traduit de Lucien.
- Dialogue de deux amoureux*, où Marot semble s'être peint lui-même sous le second personnage, à qui il fait faire une triste figure.

1515. *Le Temple de Cupido*, qu'il fit étant page de M. de Villeroy, avec une Epître au roy François 1^{er}, en prose et en vers. On voit bien qu'alors il avoit une sorte d'aisance qui a répandu bien de la gentillesse et de l'élégance dans cette pièce.
1516. Tristes vers de Beroalde.
1517. *Ballade 7*, assez médiocre, sur la naissance de Monsieur le Dauphin François, né le dernier jour de février 1517. Il mourut en 1536.
- Rondeau 14*, et peu considérable, sur la mort de M. de Chissay.
- Epître 1*. De Marguélonne à son ami Pierre de Provence, elle estant en son hospital. Toutes les éditions mettent cette épître avant la seconde, à Madame Marguerite; ainsi elle peut être de l'an 1517.
- Le Rondeau 1*. Sur Marguélonne; ce rondeau accompagne la 1^{re} épître dans toutes les éditions.
1518. *Epître 7*, au Roy.
- Epître 2*, assez gentille, qu'il présenta à Madame Marguerite de Valois, sœur unique du roy, duchesse d'Alençon et de Berry, lorsque Marot lui fut présenté de la part de François 1^{er} pour être reçu dans la maison de cette princesse.
- Ballade 5*. A la même, et qui n'est pas sans agrément, pour être couché en l'état de sa maison.
- Rondeau 23*. A la louange de la même princesse.
1520. *Rondeau 33*. De l'entrevue des rois de France et d'Angleterre entre Ardres et Guynes.
- Ballade 8*. Du Triomphe d'Ardres et Guynes par les rois de France et d'Angleterre, au temps de leur entrevue.
- Epître 3*. Du camp d'Attigny (près de Réthel), à Madame d'Alençon, où il prodigue à peu de frais des louanges dont la vérité embarrassoit médiocrement le Poëte.
- Rondeau 34*. De ceux qui allaient sur Mule au Camp d'Attigny.
1521. *Ballade 9*. De l'arrivée de M. le Duc d'Alençon en Haynault.

1521. *Épître* 4. A Madame la Duchesse d'Alençon touchant l'armée du Roy en Haynault.
Ballade 10. De Paix et de Victoire, mais ni l'un ni l'autre n'arriva.
1523. *Élégie* 9. A sa Maitresse (Diane de Poitiers), que Marot lui adresse sur un chagrin qu'elle a.
Rondeau 9. De la jeune Dame qui a vieil mary. C'est vraisemblablement Madame Marguerite, mariée au Duc d'Alençon). Elle méritoit bien d'en avoir un meilleur.
Épître 35. Demande au Roy en tremblant à succéder à l'état de son père.
1524. *Estrenne* 5. A sa Dame (Diane de Poitiers), à qui il offre son cœur, qui fut accepté, faute de mieux.
Rondeau 65. Sur le même sujet.
Rondeau 53. A la jeune Dame mélancolique et solitaire (Madame Marguerite). Elle sçeut bien se dédommager depuis.
Cimetière 5. Épitaphe de la Reine Claude de France, Épouse du Roy François I^{er}.
Chanson 11. Sur les yeux et sur le regard de sa Maitresse (Diane de Poitiers).
Épigramme 52. De cinq points en amours, ou avis à la même Maitresse sur les progresz que l'on fait en amours. Instruction dont un autre que Marot reçut le bénéfice.
Chanson 12. Sur la constance et la durée de son amour pour la même Maitresse.
Élégie 6. A la même Maitresse, à qui il rapporte un prétendu songe, dans lequel l'amour lui promet auprès d'elle des merveilles qui ne vinrent jamais.
Rondeau 24. A ses amis auxquels on rapporta qu'il étoit prisonnier.
Élégie 13. Retraite feinte; il prétend qu'on ne peut aimer sans intérêt; il n'avoit pas tort: protestation de constance à laquelle il manquera.
Chanson 34. Sur la même retraite, qu'il n'effectua point.
Chanson 20. Sur la même retraite, belle et magnifique protestation, qui n'eut pas lieu.

1524. *Chanson* 21. Qu'il n'aime que quand il est aimé. cela est bien juste.

Rondeau 36. D'un lieu de plaisance.

Élégie 5. A sa Maitresse, sur la promesse qu'elle lui a faite de le combler de toutes sortes de faveurs. Il auroit bien mieux valu qu'elle eût payé comptant.

Rondeau 6. De l'amoureux ardent qui demande secours à sa Maitresse. Il n'est pas le seul.

Élégie 2. A la même Maitresse, qui devoit partir. Il lui demande avant son départ un secours qu'il n'obtient pas.

Rondeau 12. De l'Amant douloureux. Plaintes à la même Maitresse, à qui il demandé secours.

Chanson 2. Demande de secours à la même Maitresse.

Élégie 3. Adieux trop spirituels que le Poëte fait à la même avant de partir, avec une belle protestation de sa constance amoureuse. C'étoit sans doute avant d'aller en Italie.

Chanson 10. Sur la beauté de sa Maitresse. Ce qu'on aime est toujours beau.

Rondeau 47. Du Content en amours. Proteste qu'il sera constant. Tout amant fait de même.

Chanson 9. Plaintes amoureuses sur la cruauté de la même Maitresse.

Chanson 7. Il obtient un baiser de sa Maitresse et promesse d'avoir encore mieux. Mais il le prôna trop et n'eut rien.

Rondeau 57. Sur le même baiser, avec espérance de plus grand bien.

Épigrammes 56, 57, 62, 64, 100. Sur ses amours avec Diane (de Poitiers), et principalement sur ce baiser, le seul bien qu'il en ait reçu.

Rondeau 58. Pour un qui est allé loin de s'amyer; plainte sur son absence.

523. *Élégie* première, à la même Maitresse, où il lui parle de la blessure qu'il reçut au bras à la bataille de Pavie, et de celle qu'elle lui a faite au cœur; bientôt il en guérira.

1525. *Élegie 4.* A la même, sur son cœur qu'il lui avoit confié avant son départ, et qui se plaignoit de n'être pas bien traité. Aperçoit du changement dans sa Maîtresse, laquelle s'en met peu en peine.

Chanson 17. Plainte amoureuse à la même, sur ce qu'elle ne veut rien accorder. Elle est maîtresse de son bien.

Rondeau 44. D'un qui se déçoit de sa Dame. Doute de l'amour de la même Maîtresse, parce qu'elle ne veut pas venir au bût; tant pis pour lui.

Élegie 7. Sur le silence de sa Maîtresse.

Chanson 23. Sur son malheur en amours: mais veut toujours espérer. C'est bien fait.

Élegie 8. Sur l'indifférence de sa Maîtresse: l'exhorte à être constante dans son amour.

Chanson 13. Sur l'indifférence de sa Maîtresse: mais lui proteste qu'il sera constant. Cette Chanson et la suivante ont rapport à la 7^e Élegie.

Chanson 14. Sur le même sujet. Marot exhorte sa Maîtresse à suivre toujours le train d'amour; ce qu'elle fit, sans qu'il en profitât.

Chanson 3. Incertain de l'amour de sa Maîtresse.

Ballade 6. D'un amant ferme en son amour: admirable protestation de constance, qui a précédé de peu sa rupture.

Chanson 27. Plainte sur ce que rien ne lui réussit en amours.

Épigramme 99. Mommeries de deux hermites. Marot paroît s'être ici représenté, et témoigne beaucoup de mécontentement sur ce que sa Maîtresse ne lui veut rien accorder. Triste contre temps pour un homme aussi intéressé.

Épigramme 6. A Ysabeau (c'est à dire à la même maîtresse Diane de Poitiers), à laquelle il fit l'amour en sa jeunesse. Paroît approuver le changement d'une maîtresse, dont mal en prit à Marot.

Rondeau 48. D'un délaissé de s'amy. Témoigne sa tristesse sur l'infidélité de sa Maîtresse.

Rondeau 49. De celui de qui l'amie a fait nouvel ami; lui proteste qu'il l'auroit toujours aimée; sou-

haïte qu'elle ne trouve pas pis que ce qu'elle a quitté. Mais ce sont ses affaires.

1525. *Chanson 22.* Que les trompeurs sont les mieux venus auprès des Dames.

Chanson 28. Sur le même sujet.

Chanson 29. Sur l'infidélité de sa Maitresse, dont cependant il ne désespère pas le retour, qui n'arriva point.

Rondeau 10. Du mal content d'amours; dit qu'il y veut renoncer: ne vous y fiez pas.

Chanson 15. Sur l'inconstance et la légèreté de sa Maitresse, qui a, dit il, perdu au change; que sçait il?

Rondeau 50. D'un amant marri contre sa Dame, à laquelle il a la bonté de dire des injures.

Chanson 16. Plainte sur l'infidélité de sa Maitresse; avis fort inutile qu'il donne aux Dames de ne la point imiter.

Chanson 19. Contre l'argent et les richesses qui lui ont enlevé sa Maitresse. C'est l'usage; on s'en plaint à tort.

Rondeau 62. De l'amour gratuit et désintéressé du siècle antique; coutume trop ancienne pour être imitée.

Rondeau 63. Réponse fort sensée au Rondeau précédent, par Victor Brodeau, qui montre que ce n'est plus le temps de l'amour gratuit.

Rondeau 66. De l'inconstance d'Ysabeau (Diane de Poitiers). Ce rondeau fut cause de sa prise, et avec raison.

Épigramme 8, un peu satirique, de M. Pierre de Villiers, secrétaire de François I^{er}.

Chanson 4. Sur les promesses d'une Maitresse autre que la précédente, qui avoit fait espérer au Poète mille merveilles amoureuses, qu'il ne goûta point.

Élégie 14. Contre cette même Maitresse, fille de basse qualité, qui, comme les plus distinguées, ne lui a pas tenu parole.

Épître 10. A M. Bouchart, Docteur en théologie, à la requête duquel Marot étoit arrêté prisonnier

comme Luthéren. Il y proteste inutilement de la pureté de sa foy.

1525. *Ballade* 13. Contre sa maltresse Diane de Poitiers, qui l'avoit dénoncé pour avoir mangé du lard en carême.

Épître 11. A Lyon Jamet, qu'il invite à venir travailler à sa délivrance. Il lui conte très gentiment la fable du Lion officieux et du rat reconnaissant.

1526. *L'Enfer*, que Marot composa en sa prison de l'Aigle de Chartres, où il dépeint un peu trop vivement les malversations des gens de justice, qui lui en sçurent mauvais gré.

Rondeau 67. Où il remercie ses amis de la liberté qu'ils lui ont procurée. Cela est juste, il faut de la reconnaissance.

Chant 11. Sur le mois de May ; très moral. Dans le malheur on moralise.

Chant 12. Sur la vertu et le mois de May ; plus moral que le précédent.

Épigramme 199. D'Ysabeau (Diane de Poitiers), à Estienne Clavier. Il la dit louche ; sans doute elle regardait Marot de travers.

1527. Madame Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}, est mariée avec Henry, Roy de Navarre.

Rondeau 38. Alliance de pensée, lorsque Madame Marguerite lui témoigna quelque bonté.

Rondeau 54. A une Dame (c'est Madame Marguerite), en lui offrant son cœur. Pouvoit il moins faire ?

Épigramme 25. A Anne (c'est le nom qu'il donne à Madame Marguerite), pour être en sa grâce.

Épigramme 86. De l'amour chaste de sa Dame, qu'il n'ose presque aimer, tant elle est sage. Cela changera.

Épigramme 126. D'un doux baiser, qu'il reçoit de Madame Marguerite, et qui a été si bien prôné.

Rondeau 39. De sa grande Amie, Madame Marguerite, sœur de François I^{er} ; ce fut la Dame la plus vive et la plus enjouée qu'il y eût à la cour.

Rondeau 51. A iaucø de sœur, nom que Madame

Marguerite avoit permis au Poëte de lui donner. Il parle encore de ce baiser dans ces deux Rondeaux.

1327. *Chanson 30.* De l'amour sage et respectueux qu'il porte à la même Dame. Il va bientôt parler autrement.

Epigramme 9. Du mois de May et d'Anne; c'est toujours la même.

Chanson 24. Sur le choix d'une Maitresse et les qualitez qu'elle doit avoir. Avis bons en tout temps.

Epigramme 8. D'un baiser refusé, à la même. Voilà ce qui arrive quand on se hazarde trop.

Ballade 15. De s'amie bien belle, où il dit qu'elle est la plus belle de France.

Élégie 10. A la même Maitresse, pour corriger la ballade 7, et lui dire qu'elle est la plus belle du monde.

Epigramme 103. De Cupido et sa Dame, que le Dieu d'amours prend pour Vénus sa mère.

Epigramme 136. D'une Dame de Normandie (c'est toujours Madame Marguerite, Duchesse d'Alençon) qui lui déclare qu'elle le veut aimer.

Epigramme 137. Réponse de ladite Dame.

Epigramme 138. Réplique de Marot.

Epigramme 120. Sur Anne jouant de l'épINETTE, de laquelle il est aimé.

Epigramme 127. A Anne, en lui déclarant sa pensée amoureuse.

Élégie 15. A la même, à qui il protesté un amour constant.

Élégie 16. A la même, qui lui a écrit et lui permet de la traiter de Maitresse; mais par malheur elle lui ordonne de brûler sa lettre.

Rondeau 42. De celui qui nouvellement a reçu la lettre de s'amie.

Chanson 8. Sur la nouvelle conquête qu'il a faite en Madame Marguerite.

Epigramme 114. Ne veut plus donner le nom de sœur à Madame Marguerite.

Chanson 18. Demande du secours à sa nouvelle Maitresse.

1527. *Epigramme* 203. Aime une lettre, un pays et une chanson pour Madame Marguerite.
- Epigramme* 205. A sa Maitresse, qui lui sert de soleil en pleine nuit. Ainsi il pouvoit épargner sa bougie.
- Epigramme* 52. Absence et présence de l'amant et de sa Maitresse.
- Epigramme* 10. Songe amoureux. La réalité auroit mieux valu.
- Épître* 25. Au chancelier Duprat, nouvellement Cardinal.
- Élégie* 11. Rendez vous amoureux de la nuit de Noël. Bon temps pour les rendez vous.
- Epigramme* 7. Sur la fête des Innocens.
- Cimetière* 6. Epitaphe de Messire Charles de Bourbon, tué devant Rome.
- Epigramme* 40. Sur le lieutenant criminel Maillard et Jean de Semblançay.
- Élégie* 22. Sur Jacques de Beaune, seigneur de Semblançay, surintendant des finances, qui fut suspendu à Montfaucon, gibet près de Paris, âgé de 75 ans, en août 1527.
- Roman de la Rose publié par Cl. Marot.
1528. *Estrenne* 7. Offre son cœur à sa Maitresse, Madame Marguerite, comme la meilleure pièce de son coffre.
- Élégie* 12. A sa Maitresse, sur le chagrin qu'elle a des mauvais bruits qu'on sème.
- Epigramme* 110. A une Dame (c'est la même) pour l'aller voir. Précaution après coup.
- Epigramme* 92. A une Dame (c'est la même) touchant un faux Rapporteur.
- Chanson* 39. Contre les envieux qui le croyoient comblé de toutes les merveilles amoureuses.
- Chanson* 31. Sur le chagrin de sa Maitresse.
- Élégie* 17. Condoléance sur les chagrins de sa Maitresse.
- Chant* 17. Cantique sur la maladie de sa Maitresse.
- Epigramme* 24. D'Anne qui lui jetta de la neige.
- Epigramme* 151. A Anne tencée pour Marot.

1528. *Epigramme* 204. A Anne. Incertitude où il est de l'amour de sa Maitresse.
- Epigramme* 147. Du mois de May et d'Anne. Il est chagrin de la voir si triste.
- Élégie* 18. Plainte au nom de sa Maitresse contre un calomniateur ou médisant.
- Élégie* 19. Plainte que Marot fait contre le même calomniateur. Viennent enfin des consolations raisonnables.
- Élégie* 20. Plainte d'une Dame (Madame Marguerite) sur les mauvais traitements qu'elle reçoit de son mary (le duc d'Alençon).
- Chant* 3. Chant nuptial du mariage de Madame Renée, seconde fille de France, avec le duc de Ferrare; pris de Catulle.
- Élégie* 24. Sur ce qu'il est défendu à Marot de voir sa Maitresse Madame Marguerite. C'est ce qui arrive aux indiscrets.
- Epigramme* 65. A Mademoiselle de la Grélière sur les larmes qu'il verse de ne plus voir sa Maitresse.
- Épître* 27. Au Roy, au sujet du second emprisonnement de Clément Marot.
- Epigramme* 22. Qu'il est beaucoup plus triste d'avoir été privé de sa Maitresse, que ne l'a été le pluvieux mois de May 1527.
- Chanson* 42. Sur un adieu qu'il demande avant de partir.
1529. *Epigrammes* 95 et 178. Demande une audience particulière à une amie (c'est Madame Marguerite) pour lui rendre compte de sa vie depuis son départ. Elle la lui accorde par l'*Epigramme* 179.
- Epigramme* 144. Louange du seigneur Trivulse.
- Epigramme* 20. Au Roy, pour commander un acquit ou ordonnance sur l'un des Trésoriers de Sa Majesté. Pour obtenir, il faut demander agréablement.
- Épître* 26. Au même, pour se plaindre du Trésorier Preud'homme, faisant difficulté d'obéir audit acquit.

1529. *Epître 12.* Excuses aux Dames de Paris d'avoir fait des Adieux, dont il ne fut pas cru.

Epître 13. Fort colérique, aux Dames de Paris qui ne vouloient prendre lesdites excuses en payement.

Epigramme 73. Du partement d'Anne (Madame Marguerite) qui alloit à Cambray.

Rondeau 59. De la paix traitée à Cambray par trois Princesses : Madame Louise de Savoye, mère du Roy ; Madame Marguerite de Valois, Reine de Navarre, sœur unique du Roy ; et Madame Marguerite de Flandres, tante de l'Empereur.

Rondeau 55. A une Dame (Madame Marguerite) pour la louer.

Epigramme 61. A Ysabeau, qui se plaint que Marot la chanssonne. Que vouloit elle espérer d'un Poète ?

Epigramme 21. A M. le Grand Maître Anne de Montmorency, pour être mis en l'état de la Maison du Roy.

Epître 28. Au Révérendissime Cardinal de Lorraine, pour le prier de l'appuyer de sa protection auprès d'Anne de Montmorency.

Le premier Livre des *Métamorphoses* d'Ovide traduit en François.

Epigramme 149. Au Roy pour avoir un acquit, ayant été omis sur l'état de sa Maison.

Epître 27. Au Roy pour le délivrer de prison.

Chant 6. Chant de joye, au retour d'Espagne de Messieurs les deux Enfants de France, compose la nuit qu'on en sçut les nouvelles, et le lendemain présenté au Roy à son lever.

Epître 14. Qu'il présenta à Bordeaux à la Reine Éléonor à son arrivée d'Espagne avec Messieurs les deux Enfants du Roy, délivrés des mains de l'Empereur Charles Quint.

Epître 15. A Monseigneur de Lorraine veu à Paris, lui présentant le premier Livre translaté de la *Métamorphose* d'Ovide.

Epître 16. A Monseigneur le Grand Maître de Montmorency, lui envoyant un petit recueil de ses œuvres, avec recommandation du porteur.

1529. *Adolescence clémentine*, ou Poésies de jeunesse publiée par Clément Marot.

1531. *Épître 18*. Au Roy, pour avoir été dérobé.

Épître 19. A un sien ami sur ce propos.

Épître 31. A un qui calomnia l'Épître précédente.

Épigrammes 33, 34, 35, 36, 37, 38, 135, sur sa maladie. Clément Marot est arrêté prisonnier chez luy, lorsqu'il étoit malade, mais François le ordonne qu'on le laisse en repos.

Épître 32. Au lieutenant Gontier, en lui disant très finement son avis sur ses vers.

Épître 33. A Vignals Thoulousan, lui envoyant petite épître et promettant amitié bien grande.

Épître 34. A M. le Duc de Guise passant par Paris.

Épigramme 94. A deux sœurs Damoiselles lyonnaises.

Cimetière 17. Épitaphe de Madame la Régente, mère du Roy.

Complainte 4, ou Éloge un peu trop violent sur la mort de Madame Louise de Savoye, mère du Roy.

Il n'est que d'être en place pour être vigoureusement loué.

Louis de Brezé, Époux de Diane de Poitiers, meurt, et Diane de Poitiers luy fait élever un mausolée dans l'église métropolitaine de Rouen, où il est enterré.

1532. Marot fait réimprimer, par ordre de François I^{er}, les poésies de François Villou, qu'il a eu la bonté de gâter et de corrompre, et qu'il accompagna de petites notes grammaticales.

Marot fait encore réimprimer les poésies de sa jeunesse.

1533. *Épigramme 140*. Au Roy de Navarre, pour avoir un cheval.

Épigramme 121. Pour Madame d'Orsonvilliers, qui avoit perdu au jeu contre le Roy de Navarre.

Épigramme 186. Réponse pour le Roy de Navarre.

1534. *Épître 24*.

1534. *Première Epître* du Coq à l'asne, à Lyon Jamet, de Sansay en Poitou.

Epigramme 84. A François, Dauphin de France.

Epître 36. Au nom de la petite Princesse de Navarre, à Madame Marguerite, fille de France.

Epigramme 78. Du beau Tetin.

Au mois de Novembre on affiche au Louvre des Placards injurieux à la Religion et au S. Sacrement, et l'on sème des billets dans la chambre du Roy François 1^{er}. Clément Marot, qui étoit à Blois, se retire en Navarre et ensuite en Italie.

1535. *Epître* 42. A Madame la Duchesse de Ferrare, en entrant dans ses États.

Epigramme 156. A M. le Duc de Ferrare.

Epigramme 157. A ses Amis, quand, laissant la Royne de Navarre, il fut reçu en la maison et État de Madame Renée, Duchesse de Ferrare.

Epigramme 66. A Mademoiselle de la Fontaine.

Epître 45. Belle et magnifique, au Roy François 1^{er}, du temps de son exil à Ferrare.

Epître 63. A Antoine Couillart, seigneur du Pavillon lès Lorris en Gastinois, où il rapporte l'histoire de sa fuite.

Epigramme 158. Huitain fait à Ferrare contre les envieux.

Epître 43, perdue au jeu contre Madame de Pons.

Epigrammes 145 et 146. A Renée de Parthenay, dame de Pons.

Epigramme 148. De son feu et de celui qui se prist au bosquet de Ferrare.

Mort du Chancelier du Prat le 9 juillet.

Le Roy mande Melanchthon pour voir s'il a des moyens pour concilier les troubles de la Religion.

François 1^{er} luy écrit de Guise le 28 juillet. *Melanchthon, Epist.*, 29, lib. 1.

Epigramme 79. Du laid Tetin.

Epître 41. A ceux qui, après l'Epigramme du beau Tetin, en firent d'autres.

Epître 47. A Madame de Soubise partant de Ferrare pour s'en venir en France.

1535. *Epigramme* 187. A Madame la Duchesse de Ferrare, lui étant en Italie, sur les chagrins que cette Princesse reçoit du Duc son Epoux.
Épître 44. Seconde Epître du Coq à l'asne, à Lyon Jamet.
Épître 38. A Alexis Jure, de Quiers en Piémont.
Epigramme 96. A Renée, qui est sans doute Renée de Parthenay, Dame de Pons, à qui Marot en veut conter dans cette Epigramme.
1536. *Cimetière* 16. De Jacques Jagoineau, jadis receveur de Soissons.
Épître 61. A Monseigneur le Dauphin François, du temps de son exil, pour avoir un sauf conduit.
Cantique 22. De Marot, retiré à Venise, à la Reine de Navarre.
Épître 50. De Charles Fontaine à Sagon et à la Hueterie, mal attribuée à Marot, mais belle.
Épître 54. A M. le Cardinal de Tournon, lorsque Marot retourna d'Italie.
 Marot abjure le calvinisme à Lyon.
Épître 55. Adieu à la ville de Lyon.
Épître 48. Le Dieu gard de Marot à la Cour après son retour de Ferrare.
Cimetière 22. Épitaphe de François, Dauphin de France.
Epigramme 181. Au Roy pour être remis en son état.
1537. *Epigramme* 160. A la ville de Paris.
Chant 9. Chant nuptial du Roy d'Écosse et de Madame Magdelaine, première fille de France, le 1^{er} janvier.
Etrences fort ingénieuses au Roy, à la Roynie et à toutes les Dames de la Cour, depuis le N. 12 jusqu'au N. 55.
Épître 49. De Fripelipes, valet de Marot, à Sagon.
Épître 46. Adieu aux Dames de la Cour, au mois d'octobre 1537.
1538. *Epigramme* 183. De la convalescence du Roy à Lyon.
Epigramme 125. Du Sire de Montmorency, nouvellement counétable de France.

1538. *Lettre en prose* à Messire Nicolas de Neufville, chevalier seigneur de Villeroy. Il lui dédie son *Temple de Cupidon*.
Chant 14. Cantique de la Chrétienté sur la venue de l'Empereur et du Roy au voyage de Nice.
Chant 15. A la Roynie de Hongrie venue en France.
Eglogue au Roy sous les noms de Pan et de Robin.
Epigramme 169. De la ville de Lyon.
Epître à Estienne Dolet, avec la première édition complete que Marot donne de ses ouvrages.
Epigramme 142. De madame de Laval en Dauphiné.
Epigramme 116. De Jane, Princesse de Navarre.
Cantique 70. A la Déesse Santé, pour le Roy malade.
Cantique 18. De la Reyne Eléonor, sur la maladie et convalescence du Roy.
1539. *Chant 20*. La France à l'Empereur, à son arrivée.
Chant 17. Marot à l'Empereur.
 Marot fait paroître trente de ses pseumes et les présente à François 1^{er}, et l'année suivante Charles Quint, qui étoit à Paris.
Chant 16. Sur l'entrée de l'Empereur à Paris.
1540. *Epigramme 166*. A l'Empereur Charles V.
Rondeau 68. L'adieu de France à l'Empereur.
Epigramme 220. Contre Estienne Dolet.
1541. *Epigramme 161*. Pour le Perron de Monsr^e le Dauphin Henri. Tournoy des chevaliers errans à la Berlandiere, près de Chatelleraud, en Poitou.
Epigramme 22. Pour le Perron de Monseigneur d'Orléans.
 Cinq autres *Épigrammes*, savoir les 140, 141, etc., faites à la même occasion.
Les Amours de Léandre et de Hero, traduites en français. Voyez la préface qui est à la tête de cette traduction.
Cimetière 28. De la mort de M. le général Preud'homme.
1542. *Complainte 5*. Sur la mort de M. le général Guil-

- laume Preud'homme. Éloge d'un trésorier, chose rare.
1542. *Cimetière* 32. De la mort de M. Guillaume du Bellay Langey.
1543. *Pseaumes* de David traduits en vers françois, au nombre de 50, paroissent à Genève avec une préface de Jean Calvin, selon Sleydan.
- Épître*, au Roy, sur la traduction des Pseaumes.
- Épître* aux Dames de France touchant lesdits Pseaumes.
- Épigramme*, au Roy, sur lesdits Pseaumes.
- Marot est obligé pour ses dérèglements de quitter Genève, et se retire en Savoye.
- Épître* 53. A un sien amy pour lui marquer ses disgrâces.
- Épître* 63. A M. Pelisson, Président de Savoye, en passant par Chambéry.
- Épigramme* 184. Au Roy, envoyée de Savoye.
- Épigramme* 197. A Madame de la Barme, près d'Annecy en Genevois.
1544. *Eglogue* sur la naissance du fils de Monseigneur le Dauphin. Il a depuis été Roy sous le nom de François II.
- Épigramme* 188. Salutation du camp de Mr. d'Enguien, à Cérises après la bataille.
- Eglogue*. A M. François de Bourbon, seigneur d'Enguien, après la bataille de Cérises.
- Épigramme* 207. A une Dame de Piémont qui refusa six écus de Marot pour coucher avec elle, et en vouloit avoir dix. C'étoit trop exiger d'un Poète.
- La mort de Clément Marot, arrivée sur la fin de cette année, l'empêche d'en faire davantage.

GLOSSAIRE

- A tout*, avec.
Absconse, caché.
Abusion, illusion, mensonge.
Académie (Noble), on appelait ainsi le Collège de France.
Accessoire, danger.
Accointance, camaraderie, amitié.
Accol, accolade.
Accordance, mesure.
Acertener, rendre certain, assurer.
Achoison, occasion.
Acoup, à coup, vite, soudainement.
Addresser, indiquer.
Adeuxtre, adroit.
Admonester, conseiller.
Adolescence, les premières poésies de Marot parurent sous le titre de *Adolescence Clémentine*.
Adombrer, couvrir d'ombre, assombrir.
Adonc, a doncques, alors.
Adresse, direction.
Adresser (s'), s'appliquer, se mettre en devoir de; *adresser*, guider.
Advanturiers, corps de volontaires.
Advocate (l'), la *Vray disant Advocate des dames*, poème de Jehan Marot, père de Clément Marot.
Egyptiennes, bohémiennes, diseuses de bonne aventure.
Affecter, désirer.
Afferme, affirme.
Affiert, convient.
Affiner, rendre plus fin (au sens propre et au figuré.)
Affiquetz, objets de toilette.
Affix, attaché.
- Affye (je vous)*, je vous affirme.
Aggravanté, malade, alourdi.
Agios, paroles hypocrites.
Agu, subtil, aigu.
Ahan, peine.
Ahaner, souffrir, avoir de la fatigue.
Aigle (l'), signifie ici l'empereur.
Ainçoys, mais.
Ains, mais, auparavant, jamais.
Aisement, aisance.
Aisseul, essieu.
Akaquia, nom propre qui veut dire : sans malice.
Alain, Alain Chartier.
Alaine, haleine; *alainer*, souffler sur.
Allecter, ou *aleter*, régaler.
Allegeance, la vertu qui soulage.
Allené, souffle.
Alloy (fin), métal de cloche.
Altercas, dispute.
Altitonant, qui tonne dans les airs.
Ambrosiennes, odorantes comme l'ambroisie.
Ame, aime.
Amendement, guérison.
Amendeur, qui corrige.
Ameite, gracieux, doux, agréable.
Amer, amertume.
Amoder, tempérer.
Anome, plante odoriférante.
Amont, en haut.
Amyable, favorable, agréable.
Ancelle, servante.
Ançoys, mais.
Angloys créancier.
Anichilé, annihilé.
Anuyct, aujourd'hui.

Apert, ouvert, évident.
 Ouvertement, ouvertement.
Appaist, repas.
Appareille (s'), se dispose.
Appere, apparaisso.
Appeter, désirer.
Appoincter, finir une querelle, apaiser.
Appoint ou *apoint*, à point.
Après moi, près de moi.
Arde, brûler; *ardèvent*, *arde*, *ardent* ou *ardant*, *ard*, *ardra*, *ars*.
Are, autel.
Areine, le sable, arène.
Argent en pouppe, de l'argent pour gouverner sa vie.
Argüer, reprocher.
Argus, arguties.
Aronde, *arondelle*, hirondelle.
Arroy (bel), bel équipage.
Arsoir, hier soir.
Art d'aymer, d'Ovide.
Arihus et Gauvain, dans les romans de la Table ronde.
Aspergez, goupillon.
Associer (m'), m'accompagner.
Ataut, à présent.
Attouche, touche, avoisine.
Attournée, bien habillée, mise avec élégance.
Attraire, attirer.
Attrempance, modération, apaisement.
Attremper, modérer, apaiser.
Ancun, quelque.
Audience, pour dire : écoutez.
Audiry, force, prépondérance.
Autrehier, avant-hier.
Autruy faveur, puissance, faveur, puissance d'autrui.
Aval, en bas de.
Avaller (s'), descendre, tomber.
Avancer, se dépêcher.
Avernon, l'Averne, l'Enfer.
Aroye, remet en bon chemin.
Babille (la douce), le doux babillage.
Babouyn, gueux, lâche.
Bachelotte, filette.
Bague, femme galante.
Bailleurs, ceux qui baillent, qui donnent quelque chose.
Ballier, danser.
Barbotter, marmotter entre les dents.
Basme, baume,
Bas-e-dance, danse régulière et commune.
Basseur, médiocrité.
Baston, arme offensive.
Baveurs, bavards.

Bazoche, juridiction tenue par les clercs des procureurs du parlement de Paris.
Beaux-pères, les moines.
Bender (se), s'assembler, se liguer.
Beneis, beneit, bénis, bénit.
Bessons, jumeaux (se dit encore dans les patois du Midi).
Bienheureés, bienheureuse.
Bifferie (en), mauvaise œuvre, tromperie.
Bigne, bosse.
Blanc, monnaie de la valeur d'un demi-sol.
Blanc-Manteaux, église et rue de Paris.
Blandissantes, flatteuses.
Blasonner, critiquer et quelquefois louer.
Bond (donner le), chercher à enluter.
Bordeaulx, bourdeaulx, lieux de prostitution.
Bordes, chaumières, petites fermes.
Bouccons, poissons.
Bouche fresche, bon appétit.
Bouffemens, bouffées.
Bouffera, mangera (mot tombé aujourd'hui dans l'argot).
Bouter, mettre (se dit encore dans certains patois.)
Boys (le haul), le ciel.
Braquer (se), s'habiller pompeusement.
Broques, caleçon.
Braire, pleurer.
Branstes, danses où hommes et femmes sautent en rond en tenant par les mains.
Braquemars, coutelas.
Brasser, comploter.
Brayries, cris, gémissements bruyants.
Bretaigne (haye de), espèce de danse.
Bric, piège.
Briseure, léger tour.
Broc en bouche, broque en bouche, vivement, promptement.
Brocher, piquer.
Broillis, choses embrouillées, non permises.
Brouas, brouillard.
Bruict, renommée.
Bucines, bucines, trompettes.
Buffes, coups violemment appliqués.
Buliste, qui a ou fait des bulles.

Bustarin, niais, sot.
Cà bas, ici-bas.
Caballin (ruisseau), ruisseau du cheval Pégase, l'Hippocrène.
Caboche, tête.
Cadence, chute.
Caillette, fou.
Calande ou Calandre, espèce d'alouette.
Campos, congé.
Cancionnaire, livre de chant.
Cantons, coins.
Capellen, chapelain, prêtre. (On dit encore capelan dans le Midi.)
Carcans, colliers.
Carroy, chemin.
Casse, éteinte.
Cassées, inutiles.
Cassidoine, calcédoine.
Cault, rusé, prudent.
Cautelle, prudence, ruse, méfiance.
Cautement, prudemment.
Cecile, Sicile.
Cédule, obligation.
Celerin, petit poisson.
Celestine (la), tragi-comédie espagnole du xv^e siècle.
Celiques, céleste.
Cerne, cercle.
Cerroise, bière.
C'est mon, certainement.
Chaille, importe.
Chalemelle, chalemie, pipeau.
Chalut, importa.
Chamberières, servantes.
Change (faire), échanger ; **changer (ouyr)**, entendre parler de changements.
Chanoineses, fréquentant des chanoines.
Chanteresse, mélodieuse.
Chappelet, petit chapeau.
Chapperon, chapeau.
Chardonnette, sauce composée principalement d'artichaut.
Charié, viel charrié, très-expérimenté, qui a beaucoup voyagé. Répond à l'expression vulgaire *vieux routier*.
Charites, les Grâces.
Charrois, char ; **marcher devant les charrois**, avoir la préséance.
Chatouilleux de la gorge, un homme qui sent la corde. Nous dirions : un gibier de potence.
Chault, importe.
Chef, sommet, tête.
Chenu, mince, appauvri.

Cherante, Charente.
Cherer, chérir.
Chet, cherra, cherront, cherroi', cheuz, de cheoir, tomber.
Chevaller, poursnivre.
Chevalier de la basse bataille, débauché, vaurien.
Chevance, possession, fortune.
Chevêche, espèce de chouotte.
Chevestre, licol.
Chevir, finir.
Chonnier, chômer.
Chopade, glissade.
Chopper, buter.
Cil, celui.
Cimbaler, résonner.
Circonvoler, voler autour.
Circuir, voyager, parcourir.
Circuy, entouré.
Clamée, proclamée.
Clamours, plaintes, gémissements.
Clers, savants.
Cliner, incliner, courber.
Cliquaille, monnaie.
Clíquans, cliquetant.
Cliquet, cliquette.
Coffin, coffret.
Coincte, aimable, gracieuse.
Coissin, coussin.
Collateur, distributeur.
Collaudé, loué.
Colles, chaudes colles, colères.
Colomb, columbelle, colombe.
Command, à Dieu command, je recommande à Dieu.
Commune, opinion commune.
Comparager, comparer.
Compassée, composée.
Complaincte, plainte.
Composeur, poète.
Compter, conter.
Concevoir, conception.
Conclud, renfermé, terminé. — **Conclud**, se résout à.
Condennade, le jeu de lansquenet.
Conférence, comparaison.
Confirné, confirmé.
Confuter, réfuter.
Connix, lapins.
Consors, complices.
Contaminée, salie.
Conte, compte.
Contemner, mépriser.
Contendre, discuter.
Contra (pro et), pour et contre.
Contraires, ennemis.
Contrurie, contredit.
Contreflux, le me du jeu de flux

Contremont, en haut.
Contrepensé, penser en sens contraire.
Contre val, en bas.
Convent, couvent.
Convins, repas.
Coq à l'asne (*epistre du*), se dit des pièces satiriques où le sujet va sans suite du coq à l'âne.
Coquardeau, badaud, lourdaud.
Coquart, niais.
Cordelle, cordelette.
Cornes dresser, se fâcher, se dresser contre.
Cornuchon, petite corne.
Corrigeurs, critiques.
Coulpe, faute.
Courage, cœur, volonté.
Courreaux, verrous.
Courtz, cour.
Coust, dépense.
Coye, tranquille.
Creuz (*sont*), sont augmentés.
Croppe, croupe.
Crosler, crouler.
Crucifix, crucifié.
Cry du jeu, annonce du spectacle.
Cueull, cueille.
Cueuvre, couvro.
Cuider, ou *cuyder*, penser.
Culte, cultivé.
Cupidique, de Cupidon, amoureux. libidineux.
Cure, soin.
Curvature, courbure.
Gymetrier, ranger symétriquement.
Dague à rouelte, vieille dague, terme de mépris adressé à une ennue.
Dam, danger, risques.
Danes, Danaé.
Danger, *Dangier*, le danger personifié.
Davae, gard.
De sur, dessus.
Debander, lâcher, se lâcher, se lancer sur.
Debouter, renvoyer, chasser.
Debriser, briser, casser.
Deceptifs, trompeurs.
Decerner, discerner.
Decevançe, déception.
Dechassée, chassée, renvoyée.
Declairer, décrire, dépeindre.
Decoltee, avoir le col coupé.
Decore, honneur.
Decouroit, décollait.
Deduire, raconter, *deduire l'entier*, raconter le tout.

Deduyt, divertissement, plaisir.
Defailler, manquer.
Defense, livres de *defense*, livres défendus.
Defensibile, protecteur, protectrice.
Deffermer, ouvrir.
Definée, finée, morte.
Defroc, dépouillement, triste situation.
Dehaitter (*sz*), se faire un plaisir de.
Delivrance (*faire*), livrer, abandonner, mettre en possession.
Delivres, livres, prompts, adroits; a *delivre*, librement.
Departie, *departement*, séparation.
Departir, séparer.
Deporter (*se*), s'éloigner, cesser.
Deprimer, abaisser, avilir.
Dernier (*sur le*), à la fin.
Désadonc, dès alors.
Desadvancé, reculé.
Descache, découvre.
Deschiffrer, expliquer.
Descirer ou *dessirer*, déchirer.
Descœuyre, découvre.
Desconfort, chagrin.
Desdiz, désistez.
Desgorger, dégoiser, bavarder.
Deshousée, dovétiir.
Desjuc (*au*), au moment où l'on se déjuche, où l'on se lève.
Desmis, retire.
Despiter, irriter, mépriser.
Despiteux, qui irrite, insolent.
Despris, mépris.
Desroy, trouble, désordre.
Dessers, je mérite.
Dessert (*il*), il mérite.
D'ssertes, mérites.
Desservie, méritée.
Destorse, entorse.
Destourber, troubler.
Destroict, danger.
Desvier, mourir.
Deult, *deulant*, de *doulour*, se désoler.
Devaller, descendre.
Devant, avant, auparavant.
Dieu gard, Dieu vous garde.
Diffame, déshonneur, haute, calomnie, forfait.
Difforme, déforme.
Dispensé, autorisé.
Divers, douloureux.
Divertit, détourne.
Docteur en decret, le Décret est une partie du droit canon.
Doctorie, science de docteur.

- Doint*, donnae.
Don de Mercy (avoir), recevoir
 râce.
Done, dame.
Donra, donnera.
Dont, d'ant, d'où, de quoi.
Dorez (dita), recueil de maximes
Double (baillé le), donné la
 copie.
Doubtance, doute.
Doubte, cramoie.
Doubter, redouter.
Douloit, se désolait.
Drap, linge.
Drappeau, loques.
Drappier, personnage de la
 pièce de l'avocat Patelin.
Drinc, mot d'argot qui a trait
 peut-être à l'ivrognerie.
Dringuer, se régaler, s'enivrer.
Droicte sente, le droit sentier.
Dru, bien portant, joyeux.
Dueil ou duel, deuil, chagrin.
Duictz, convenables.
Duites, conduites.
Du tout, entièrement.
Duplicquant, répondant.
Duisant, convenable.
Duisible, convenable.
Effrenement, insolemment, in-
 justement.
Embarrer, arrêter.
Embasser, embauumer.
Emblée, action suspecte, lé-
 gère, illégitime.
Embler, enlever, dérober.
Embrassée, embrassade.
Empennon, plume de la flèche.
Empesche, empêchement.
Empirée, malade.
Emplye (s'), s'emploie.
Emprinse, emprise, entreprise.
Empris, entrepris.
Encharger, ordonner.
Enchassez, exilés.
Encliner, incliner.
Encloué, emprisonné.
Encombe, empêchement.
Encontre bas, en bas.
Encontremont, en haut.
Encourtinez, entourés comme
 de courtines.
Enda, vraiment.
Enfans sans soucy, société
 d'auteurs et acteurs dramatiques.
Enfanteau, petit enfant.
Enfer, le Châtelet.
Enfermes, infirmes.
Enfumée, chagrine, ennuyée.
Engin, esprit, instrument.
Engreger (r'), voir *R'engreger*.
- Enhorter*, exhorter.
Enlangorées, alangouries,
 souffrantes, languissantes.
Enrime (m'), n'entrume.
Enserrer, enfermer.
Ensuyvant, après.
Entailler, graver.
Entord, entoure.
Entournée, entourée.
Entrefaites, entreprises, en-
 tremises.
Entrenavrans (s'), s'entreblez
 sant.
Envers, à l'envers.
Envis, malgré soi.
Ergos (d'), d'utrum, de quare
 chicane, subtilités.
Ergotis, arguties, chicanes.
Erre (grand'), vite.
Esbanoyant (s'), prenant ses
 ébats.
Esbaudy, réjoui.
Esbranler drap, satin, faire
 briller, miroiter.
Escachez, écrasés (mot encore
 en usage dans quelques parties
 du Midi).
Eschafault, estrade.
Eschellé, exposé au pilori.
Eschauffoyson, échauffement
Esclandre, danger, bataille.
Esclatter (s'), se fâcher.
Escouffe, milan, cerf-volant.
Escourre, secouer.
Escripoteaux, inscriptions.
Escroupionnée (plume), usée
 du bas.
Escurieu, écureuil.
Escusson, défense.
Esgard, dessein, préoccupation.
Esgrun, misérable.
Esjouissance, divertissement,
 plaisir.
Eslites, choisis.
Eslonguer, éloigner, écarter.
Esmayer, émouvoir.
Esmeutir, fienter.
Esmorche, amorce, chatailla-
 ment, tentative.
Espargne, trésor royal.
Espart (s'), se repand, re-
 garde partout.
Espie, espion.
Espinces, pincées.
Espinettes, épinette.
Espris, ravi.
Essence, existence.
Essoine, excuse.
Essorée, desséchée, débilitée.
Estat, état des pensions du
 trésor royal.

Estoc, épée, rapière, pointe.
Estorce, étreinte.
Estouppées, fermées.
Estrange, étranger.
Estranger, éloigner.
Estrapade, chute, saut.
Estriver, lutter.
Estudie, étude, soin.
Estuyer, enfermer.
Esvolée, étourdie.
Ethnicque, païen.
Evidence, mise en lumière.
Examinez (par age), diminué, usé.
Excommunie, excommunication.
Exercite, armée.
Exerciter, exercer.
Expeller, chasser.
Extollée, élevée.
Face, fesse.
Facecie, invention, farce théâtrale.
Faconde, manière de parler.
Facteur, créateur.
Facture, œuvre.
Faict, non faict, si faict, non, oui.
Failient, manquent.
Falloit, fallait.
Failly, abattu.
Fainctise, hypocrisie.
Faute, fête.
Fallace, tromperie.
Fallot, compagnon.
Fame, renommée.
Famez, renommés, célèbres.
Famys, affamés.
Fantasia, troubla.
Fascheux, méchant, chagrin, anxieux.
Faulcon, canon.
Fault, falloir, manque, manquer.
Fauveau, nom de cheval dans les anciens fabliaux. Estriller fauveau, faire une chose ingrate, pour laquelle on ne retirera que du désagrément.
Feable, fidèle.
Feauté, fidélité.
Fées, les dames de haut page.
Fener, faner.
Ferir, frapper.
Feru, frappé.
Fest, faite d'un toit.
Festu, fétu.
Feuille, grâce, beauté.
Fevres, ouvriers.
Fiance, confiance.

Ficher, enfoncer.
Fiebre quartaine, fièvre quarte.
Fient, fiente.
Fina, finit.
Finer, trouver.
Fine, fine force, à force.
Fins, frontières, confins.
Flageo, flageot, flageolet.
Flammette, livre de Bocacce.
Fleur des fleurs, la marguerite.
Fleurent, sentent.
Fleuronne, fleurit.
Floc, bruit.
Floriture, floraison.
Flotte, troupe, masse.
Flour, fleur.
Fluent, coulent.
Flus ou flux, jeu de cartes.
Folliant, faisant le fou.
Fondes, frondes.
Forbannir, bannir, chasser.
Force (sine), à force de.
Forceur, qui force, qui viole.
Forclus, forcloz, exclus.
Formosum pastor, titre d'une Eglogue de Virgile.
Fors, hors.
Au sort, en résumé, au surplus.
Fousteaux, fouteaux, hêtres.
Franchise, liberté.
Frappart, débauché.
Frise, drap de frise.
Frisques, coquets, élégants.
Frivole, frivolité.
Froissure, déchirure.
Fruitage, réunion de fruits.
Fruition, jouissance.
Fucture, pour facture, créature.
Fulgente, brillante.
Fulminatoire, qui lance la foudre.
Fumiere, fumier.
Funde, fronde.
Furonne, furette.
Gallée, galère.
Gallez, régalez.
Gallique, français.
Gardez, empêchez.
Gargoilles, coupes représentant une tête de bête ou d'homme.
Garrot, trait, flèche.
Garse, jeune fille.
Gaudir (se), se réjouir.
Gemmes, perles.
Genetz, cheval d'Espagne.
Genevre, genevrier.
Geniteur, père.

Gent, gracieux, aimable.
Gentz, les Gentils.
Gesir, être couché.
Gels, entraves.
Gigoteaux, has du gigot.
Gladiatoire, qui tient un glaive.
Gloute, goulue.
Gluant, trompeur, où l'on prend à la glu, au piège.
Godale, cervoise ou bière forte.
Godz, *Gog* et *Magog*, mis ici sans autre dessein que d'aligner des mots de même résonnance..
Gorge (rendre sa), vomir.
Gorgias, pimpant, coquet.
Gouffanon, gonfalon.
Goy, bâton à crochet, espèce d'épée.
Gramment, grandement.
Grandet, un peu grand.
Grand'erre, très-vite.
Grapher, graver.
Gratuité, gratitude.
Gref, grief.
Grever, blesser, être blessé.
Griffon, greffier.
Gringoter, fredonner, marmoter.
Gripper, saisir.
Gros, désireux.
Grosboys, fortes piques.
Guerdonner, *guerdon*, *guerdoneur*, récompenser récompense, celui qui récompense.
Guigné, regardé.
Guysarmes, lance dont le fer avait la forme d'une hache à deux tranchants.
Habiliter, rendre habile.
Habitacles, chaumières.
Habiter, posséder.
Hacquebutes, *haquebutes*, arquebuses. *Haquebutiers*, arquebusiers.
Hairrez, *hayrra*, haïrez, haïra.
Hait, plaisir, gré, joie.
Hallacretz, corselets.
Hannuyer, habitant du Haïnaut.
Haras, peines, fatigues.
Haro (crier le grand), plusieurs personnes criant haro à la fois.
Hart, corde.
Hau, interjection.
Haubin, cotte.
Haulsaires, hautains, fiers, orgueilleux.
Haultement, fortement.

Haultesse, orgueil, seigneurie.
Hayes d'Allemagne, sorte de danse.
Helain, Alain Chartier.
Herbis, herbages.
Herese, hérétique.
Herissonne, se hérisse.
Heronniere (cuisse), qui tient du héron, sec, décharné.
Heu, eu.
Heurées, heureuses.
Hillot, compagnon, drôle, chevanapan.
Hoingne, grogne, gronde.
Hom, *hommeau*, homme, petit homme.
Horsboulée, mise dehors.
Hospitalière, religieuse.
Houppée, garnie de houppes.
Hucher, *huchier*, appeler crier, siffler.
Huis ou *huys*, porte.
Hullées, huées, hurlements grand bruit.
Humeur, humidité, eau.
Humile, humble.
Hulerie, dispute.
Huy, aujourd'hui.
Idoine, propre à, susceptible de.
Idre, hydre.
Illec ou *illecques*, ici.
Impartir, partager, distribuer attribuer.
Impétrer, demander.
Impiteux, sans pitié, inexorable.
Impollue, sans tache, pure, qui n'est pas souillée.
Importable, insupportable.
Improperie, indigne, fâcheux, déshonorant.
Incié, excité, poussé à.
Incitemens, excitations.
Inculpable, innocent, non coupable.
Incredible, incroyable.
Increper, accuser, corriger, réprimander.
Indice, pierre de touche.
Inique (contre), pièce contre le vicieux.
Innocens, jour des Innocents.
Innocenter, donner les innocents, cadeaux, caresses usités le jour des Innocents, donner le fouet ce jour-là par plaisanterie.
Inscient, innocent, ignorant.
Insupportant, irritable, insupportable.
Intellective, intelligence.
Interinée, confirmée, rendue parfaite, approuvée.

Intestines, entrailles.
Introduit, exercé.
Ire, colere.
Irer, irriter.
Istroys, sortirais.
Ja, déjà, maintenant, alors.
Jaleuse, jalouse.
Jenin, niais, sot, idiot, trompé.
Jouchées, grande quantité de fleurs dont on jonchait les salies, botte d'herbes ou de joncs.
Jou, jong.
Jou (fait), se sonnet, baisser la tête.
Jument, brute, bête.
Jus, à bas. *ruer jus*, mettre jus. abattre, tomber sur.
Labilité, chute, affaiblissement, fragilité.
Labouré, travaillé.
Lactens (écrits), écrits anonymes.
Lairre, *lairrez*, *lairront*, laissera, laisserez, laisseront.
Lame (tyssu de sa), fabriqué avec son essence.
Lamè (vieille), créature expérimentée, usée.
Lames, plaques de marbre ou de pierre qui recouvrent une tombe; tombeau.
Lances de fougères, brins de fougère.
Landit, foire qui se tenait à Saint-Denis — du second mercredi de juin à la Saint-Jean.
Langard, bavard.
Laps, voir *Laz*.
Lard, manger le lard, manquer à la règle et aux lois d'abstinence. C'était un refrain de chanson.
Las ou laz, filets.
Lassus, là-haut.
Latiner, parler latin.
Laydure, laidure, souillure, difformité.
Lays, laics.
Layton (comme), comme une corde d'instrument de musique.
Laz, filets.
Lé, large.
Leans, à cette place, là, là-dedans.
Lendit, voir *Landit*.
Letanie, litanie, kyrielle.
Lcu, lu.
Lezarde, piquante, médisante.
Libere, libre.
Librairie, bibliothèque.
Liesse, joie.

Lignage, ligne, race.
Lignole, c'est peut-être ligneul ou lignoul, fil raidi par la poix.
Liliale, de lis.
Limité, étudié isolément.
Lisart, lézard, ou liseur, lisant.
Livré, aventuré.
Loing, fort loing, depourvu de.
Loquence, éloquence.
Lorgne, coup à la tête.
Los ou löz, louange, gloire, renom.
Loucerves, loups-cerviers.
Loyer, récompense, salaire.
Lunès, caprices.
Luthon ou luton, latin.
Luz, luths.
Ly, lai.
Lysesse, joie.
Lyneux, qui croit dans les lieux marécageux.
Lyonneusement, à la façon des lions.
Lysse, lice.
Macule, tache, vice.
Magnifier, exalter.
Magodz, voy. *Godz*.
Maille, petite monnaie de cuivre.
Mais, jamais; n'en pouvoir mais, n'être pas la cause de.
Male ou malle, mauvais.
Malencontre, mauvaise rencontre, accident, infortune; chanter la malencontre, se plaindre hautement.
Maling, méchant.
Malivolence, mauvais vouloir, méchanceté.
Mallars, canards sauvages.
Mallalent, malheur, dépit, affliction.
Mancheçons, petites manches qui couvraient le bras depuis l'épaule jusqu'au coude.
Mandement, commandement.
Manie, folie.
Mansion, maison d'habitation.
Marbrines, de marbre.
Marché, arrêté, campé.
Marmiteux, malheureux.
Marotteaux, enfants de Marot.
Marotine, de Marot.
Martane, renégat.
Marrien, *marrèin*, merrain, planche.
Marrisson, tristesse, chagrin.
Martiens, guerriers.
Martyré, martyrisé.
Masquer, courir en masque.
Maubec, médisance, mauvaise parole.

Maujoinct, littéralement, mal-joint ; mot dont le sens est plus facile à comprendre qu'il ne serait d'écent de l'exprimer.

Maulvis, espèce de grive.

Mauvais garçon, débauché, fan'aron.

Mauvestié, mauvaisié, méchanceté.

Mectant, mettant.

Melancolier, attrister.

Mendre, moindre.

Menuysér, diminuer, amincir.

Merché, marqué.

Merciér, remercier.

Mercq, marque.

Mercy, miséricorde.

Merdaille, enfants perdus, conscrits.

Merquoit, marquait.

Meschance, méchanceté.

Meschef, mésaventure, malheur.

Mesconter, mal compter, se tromper.

Mescreu, de *mescroire*, ne pas croire, se défier.

Meseille, lépreux.

Mesnie, *mesnie*, famille, serviteurs, domestiques.

Mestier, nélier.

Mesprendre, commettre une faute, offenser.

Mesprison, erreur, méprise, méchanceté.

Messelx, lépreux.

Mestier (comme il est), comme il est besoin.

Metre, *mettre*, vers, rythme.

Meurdrier, meurtrier.

Meurdrir, meurtrir.

Meure, mûre.

Meureté, maturité.

Meux, mus.

Miste, propre, joli, bien mis.

Mitaine (faire), mettre la patte sur.

Mitiguer, mitiger.

Moillez, mouillés.

Molestes, nuisibles, ou peine, chagrin, ennui.

Mommerie, mascarade, déguisement en *mommon*, qui est une sorte de danse exécutée par des masques.

Monarche, matresse.

Mondanité, apparat mondain, vanité.

Monde, pur, net, innocent.

Monopoles, cabales, conspirations, assemblées illicites.

Monstiers, moutiers, couvents.

Monter, égaler.

Montjoye, amas, choses quelconques.

Mordentz, mordants.

More, Thomas Moras.

Morisque, sorte de danse.

Mornifle, soufflet, mot encore en usage dans quelques patois.

Morre (la), *mourre*, ancien jeu ; la *morre*, la mort, l'amour : jeu de mots.

Mors, *morse*, mordu.

Mortifere, mortel.

Motet, petit mot.

Mottez, vers, couplets, chanson, versets chantés à l'église.

Moufles, gros gants de peau.

Moult, beaucoup.

Mouvoir, éloigner.

Moyen, milieu.

Muer, changer.

Mulciber, surnom du Vulcain signifie le forgeron.

Munde, voir *Monde*.

Musant, étourdi, idiot.

Musardie, niaiserie, paresse inutilité.

Musequins, petits muscaux diminutif de *muse*, visage.

Musser, cacher.

Mye, pas.

Myre, médecin.

N', ni.

Nac, interjection.

Nacquetz, laquais, valet.

Naistre, naissance.

Nattée, recouvert de nattes.

Naveau, navet.

Navrer, blesser.

Nazarder, donner des narques.

Ne, ni.

Neantir, anéantir.

Nécromance, nécromancie.

Nef, navire.

Nenny, nou.

Nesun, pas un.

Noc, voir *Nac*.

Noireté, ombre, obscurité, noirceur.

Noise, querelle.

Nom, renom.

Nomparetée, supérieure, sans pareille.

Nonce, annoncé : *noncer*, annoncer.

Nonnains, religieuses.

Noudz, nœuds.

Nouer, nager.

Nouvelet, jeune novice.

Noysif, nuisible.
Nuictée, nuit.
Nully, nulle personne.
Nutrimant, nourriture.
Nuysant, *nuysance*, nuisible, peine, incommodité.
Nyce, simple, badaud.
Nygromance, *nigromance*, *né-gromancie*, nécromancie.
Obit, enterrement.
Oblations, offrandes.
Obumbrer, couvrir d'ombre.
Obsecro te, je te supplie.
Occir, tuer.
Occision, meurtre.
Ocieux, oisif.
Oeilles, ouailles.
Oignon (*trancher de l'*), faire l'important, le fendant.
Oit, entend.
Omnipotent (l'), le tout-puis-sant.
Onc, *oncq*, *oncques*, jamais.
Ond, *d'ond*, *d'ont*, d'ou.
Opiate, op.at.
Oppresse, oppression.
Orace, Horace.
Ord, sale.
Ordy, sali.
Ordoux, sale.
Orée, bord.
Oreillettes, boucles d'oreilles; se dit encore dans quelques parties de la France.
Orendroit, en ce temps.
Ores, or, maintenant.
Orleanique, d'Orléans.
Orniture, ornement.
Ost, armée.
Ou, au.
Oubliance, oubli.
Oues, oies.
Ouir, *orrez*, *orra*, *orroit*.
Oultrance, excès, exagération, dommage.
Oultrageux, insolent.
Oultrecuydé, outrecuidant, présomptueux, insolent.
Oultrement, excessivement.
Oultrepasse, éminent, supérieur. la perfection.
Ourra, *orra*, *ourroit*, de ouïr, entendra, entendrait.
Ouvrier, travailler.
Oyez, *oye*, d'ouïr.
Oyseuse, oisiveté.
Pailleurs, débauchés, libertins, fripons.
Paindant, peignant.
Paistre, repaître.

Palays, le Palais de Justice.
Palladial, *palladiane*, de Pal-las, du ciel.
Palliz, palissades.
Palombe, pigeon.
Palud, marais.
Paour, peur.
Papelart, bigots, cagots.
Par, part, à *par soy*, pour sa part.
Paragon, égal; *paragon d'hon-neur*, l'égal de l'honneur.
Parangonner, égaliser, compa-rer.
Parataindre, atteindre.
Pardons, pardons, ou indul-gences gagnées aux fêtes patro-nales.
Parentaige, parenté.
Parlement, conversation.
Parmanda, ou *par mon enda*, sur ma parole.
Parmy, par le milieu.
Parquoy, pourquoi.
Partir, partager; *se partir*, s'éloigner d'un lieu.
Passe, passereau.
Passefillon (*cheveux en*), sor-tant de la coiffe, frisés et ra-massés au-dessus des oreilles.
Passepié, danse sur un air à trois temps, et dont le mouve-ment est rapide, usitée surtout en Bretagne.
Passéveloux, passe-velours, nom vulgaire de l'amarante.
Passionné, à qui on a fait souffrir la passion.
Pasteur (*grand*), le roi.
Pastiz, pâturages.
Patins, chaussures.
Pauthonnière, femme débau-chée.
Paye (*le*), que je le paye.
Paye, restitution; *en faire paye*, en payer le prix.
Pays de vaches, pâturages.
Peautre, gouvernail.
Paindez, peignez.
Pelauder, battre.
Pennade, ruade, bond, coup de pied.
Pennage, plumage.
Pensement, réflexion, souci.
Penser, panser.
Per, pareil.
Per (*hors de per*), au-dessus de ses affaires.
Perdition, prodigalité.
Peregrins, étrangers, voya-geurs, exilés.

Perneltre, mettre.
Perron, estrade.
Pers, bleus, bleuâtres.
Perturber, troubler.
Pertuyser, percer.
Pestiferes, qui portent la peste, empoisonnés.
Pestillay, pestiller ou *pesteller*, fouler aux pieds, piétiner.
Petit, peu.
Petite, humble, quelquefois gentille.
Pharêtre, carquois.
Pic (en moins de dire), en moins de temps qu'il n'en faut pour dire pic.
Pigne, peigne.
Pignée, peignée.
Pigner, peigner.
Pince, s'entend de la pince du monnayeur et du vol de l'argent sujet à être pris.
Piteux, piteux, compatissant.
Pitoyable, qui a pitié, compatissant.
Plaid, discussion, plaider.
Plaindre, plainte.
Plaine, plaine.
Plaints, plaintes.
Planière, plénière.
Planté, quantité.
Playderie, plaidoirie, procès.
Plegeront, cautionneront.
Pleine, plaine.
Pleuré (il n'y aura), il n'y sera pleuré.
Plevy, assure, garantis.
Plomber, bleuis, noircis.
Ployable, qui se laisse fléchir.
Plus (trop), beaucoup plus.
Plustost, tantôt.
Plutoniques, diaboliques, qui appartiennent à Pluton.
Poinct, piqué.
Poincture, piqure.
Poindre, piquer.
Poise, pèse.
Poisle, poêle, dais, étoffe tendue.
Pois ou *poix*, poids.
Pollu, sali.
Pompanse, qui s'étale avec pompe, fière.
Port, choses portées.
Pouille (faire la), lâcher pied, s'humilier.
Poupines, mignonnes, enfantines.
Pourchas, poursuite.
Pourpris, enceinte, enclos.
Poursuivre, continuer, poursuivre.

Pourtant, c'est pourquoi, par conséquent.
Practique, pratique, savoir-faire, habileté.
Pré, jeu de mots sur du Prat, chancelier de France. Le provençal et quelques patois ont le mot *pra*, qui signifie *pré*.
Precceller, l'emporter.
Prée, pré.
Preference, supériorité.
Premettre, sauvegarder, respecter.
Premier, premièrement.
Premier, récompenser.
Prescripts, prescrits, abolis.
Presse, travail, rude besogne.
Previdence, prévoyance.
Primeraine, souveraine.
Prinsault (de), de prime saut.
Prinse, prise.
Pristine, ancienne, primitive.
Privé, familial.
Pro, pour.
Pro et contra, pour et contre.
Progenie, descendance, race, lignée.
Prolatton, prononciation (au sujet de peuples de divers langages).
Prosperant, heureux, dans la prospérité.
Prosperement, heureusement.
Protester, projeter, se déterminer.
Prou, beaucoup, profit.
Proveu, pourvu.
Psalterion, lyre.
Puis, depuis.
Purité, pureté.
Quand tout est dit, on un mot, en résumé.
Quant des, quant à des.
Quant et quant, ou *quand et quand*, en outre.
Quantz, combien.
Que, de peur que.
Que, c'est que, ce que c'est.
Voici que, voici ce que.
Que bien, que mal, soit bien, soit mal.
Querelle, plainte, spécialement plainte portée en justice.
Querre, querant, quiers, quise chercher, cherchant, etc.
Qui, qu'il.
Quignon, gros morceau, le pin.
Quillart, billard.
Quinze (donner), rendre des points.

Quittant (lui), lui laissant, lui abandonnant.

Quitter, je le quitte, là-dessus o l'abandonne, je renonce à la chicano.

Rabuter, faire un bruit extraordinaire.

Rabis, enragé.

Radoubter, raccommoder.

Raid, rais, raiz, rayon.

Raize, rasé.

Ramage, ramaage, sauvage, grossier, qui tient des bois.

Ramentevoir (comme *rambuter*), *ramentus, ramentoy*, rappeler, remettre en mémoire.

Randon, force, violence, courage.

Rane, grenouille.

Ranqueur, rancune, méchanceté, malice.

Rarité, rareté.

Rase, enlevé.

Rateusement, à la façon des rats.

Rayer, rayonner.

Réagal, aconit, poison (ne pas confondre avec le réalgar, qui est le sulfure rouge d'arsenic).

Reber, espèce de violon à trois cordes.

Rebouché, émoussé.

Rebours, contraire, difficile, acariâtre.

Rebouter, rebuter, repousser.

Recent (de), depuis peu de temps.

Reclisse, réglise.

Recorder, réciter, répéter, rappeler.

Records, se souvenant.

Recors, record, records, souvenir.

Recoupe, l'action de quitter, dans un branle, le cercle pour former les files.

Rmcourut (me), me secourut.

Recco (à), à l'écart.

Recru, recru, fatigué.

Rectrice, directrice.

Recueil, accueil.

Recueilly, accueilly.

Redondé, puissant.

Redondement, retour sur soi-même.

Reductz, ramenés, rappelés.

Refait, guéri.

Refrayant, sentant, odorant, parfumé.

Refraindre, arrêter, mettre un frein.

Resfulgente, brillante.

Remirent, examinent, regardent attentivement.

Remué, ramené.

Rendues, enfermées.

Rengette (à ta), de suite, à la file.

Regregation, aggravation.

Regregation, aggraver, appesantir.

Repaire, demeure.

Repaisseur, qui repait, qui nourrit.

Repos, ceux qui se reposent.

Requoy, retraite (voir *Recoy*).

Rescoux, secouru.

Respir, respiration.

Resplendeur, splendeur, éclat.

Resuscitation, résurrection.

Restorant, force, vigueur.

Retraire (se), se réfugier, se retirer.

Revertir, ramener.

Rievirer, retourner, retomber.

Revoler, retourner.

Ribon ribaine, bon gré, mal gré, coûte que coûte.

Ric à ric, avec une exactitude rigoureuse.

Rien, rien quelconques, chose, un peu.

Rithmer, rithmasser, rithmoner, rithme, rimer, rime.

Rithmez rommants, romans rimés de chevalerie.

Roigne, rogne, teigne, gale infectée.

Rollet, rouloau, libelle.

Rommants, romans.

Rompture (mettre en), rompre, fracturer.

Rompure (sans aucune), sans aucune perte.

Rondelle, bouclier.

Roue (faire la), voler à la façon de l'autour.

Rousée, rosée.

Roules, bandes.

Ruer, jeter, renverser. *Ruers*, jeter bas.

Sacre, sacré.

Sacs, papiers de procédure qu'on portait dans des sacs (le contenant pour le contenu).

Saffrette, gentille, gaie, joyeuse, mignonne.

Sayette, flèche.

Saillir, sortir, jaillir, sauter.

Saint George (monté comme un), comme un chevalier.

Saint Pris, à saint Pris *suz*

voué, je fus mis en prison (jeu de mo's).

Saisine, possession (terme juridique).

Saison (*en*), à la mode.

Salamandre, emblème de François Ier et symbole de la France, la France.

Salutz, salut, monnaie d'or qui portait l'empreinte de la Vierge recevant la Salutation angélique.

Salvation, salut.

Samis, *samys*, étoffe de soie satinée, quelquefois lamée d'or et d'argent.

Sanez, sains, soignés.

Sang bieu ! juron pour ne pas dire sang de Dieu.

Sapience, sagesse.

Sargettes, fine serge.

Sault (*me donner le*), me faire bondir.

Sauvement, salut.

Sauveté (*à*), mis hors de danger.

Saveure, saveure, goût.

Saye, vêtement d'homme, espèce de longue casaque, un peu semblable à la blouse.

Sçavoir (*à sçavoir mon*), oui ou non.

Secoux, secoués.

Secrette, fermée.

Seigneurier, dominer, commander.

Sejour (*à*), avec le temps nécessaire, à son aise, avec réflexion; *sans sejour*, continuellement.

Selles, excréments.

Semblant, fantôme.

Semonce, invitation, avertissement.

Seinondre, appeler, inviter, prier.

Semydieu, si Dieu m'aide.

Senestre, gauche.

Sensitif exprès, expression de sentiments.

Sente, sentier.

Seoir, asseoir.

Separée (*nuit*), nuit terminée.

Sequelle, suite, nombre de gens attachés à quelqu'un, cortège.

Sequence, suite, ordre, série.

Sequeurent, secourent.

Seraine, sirène.

Serée, soirée.

Serment, serment.

Serpente, serpent.

Serpillette, petite serpe.

Serpillonette, toute petite serpe.

Serre, prison.

Serrent, fermèrent.

Sert, se sert.

Servant, serviteur.

Ses, ces.

Seurté, sûreté.

Si, ainsi, aussi, pourtant.

Si ou sy (*sans*), sans réplique, sans condition, tout disposé.

Si feit, si faict, si fait, oui, sans doute.

Si que, si bien que, de telle sorte que, tellement que.

Signore, dame, bourgeoise.

Sistre, cistre.

Sief, *soefves*, *soefvement*, suave, délicat, délicatement.

Sol, soleil.

Solacieux, joyeux, récréatif, consolant.

Somme, en somme, en un mot.

Sommer (*se*), se contraindre.

Songer (*faulx*), accuser.

Sorbaniqueurs, ironiquement docteurs, théologiens, pédants.

Sorbonistes, docteurs de Sorbonne.

Sortir (*se*), se dâmer en partage.

Sortiras les brisées, quitteras les voies.

Sot, de la société bouffonne nommée *Sotie*, formée de clercs de la Bazoche qui portaient un capuchon à oreilles pointues.

Sotart, sot, calotru.

Sotie, comédie jouée par la société des sots.

Sucie, la fleur de souci.

Souffrete, privation, disette, pauvreté.

Soulace, *se soulacier*, se réjouir, s'ébattre.

Soulas, récréation, divertissement.

Soulcie, souci.

Souler, avoir coutume.

Soustonance, gouttes.

Speculer, regarder.

Stigieux ou *stygieux*, du Styx infernal.

Subit, subitement.

Sublet, sifflat (mot encore en usage dans le Midi).

Sublimier, rendre sublime.

Sublimité (*sur la*), sur le haut.

Submettre, soumettre.

Suc, épine dorsale.

Sueur, celui que l'absorption de certaines drogues fait suer.

Suffire (*à*), satiété.

Sulphurée, pleine de soufre.

Supernel, supérieur, céleste.
Superscription, suscription.
Supporter, pardonner, remettre une dette.
Sur, contre.
Surhaulser, exalter.
Surmacher, critiquer, rabaisser, humilier.
Survoler, voler au-dessus.
Sus, sur, en haut.
Suscité, proposé.
Syderées, célestes, parmi les étoiles.
Tabours, tabourins, tambours, tambourins.
Tabut, bruit, trouble, peine; **ne vaut pas le tabut**, n'en vaut pas la peine.
Taillé de, disposé à, propre à, en chemin de, destiné à.
Taint, couleur.
Tamour, ton amour.
Tancer, corriger, ranger.
Tandis, en même temps.
Tané, tanné, brun, basané, bronzé.
Tanson, dispute, correction.
Tarde, tardive.
Targe, bouclier, défense.
Tect, toit, abri.
Tente, compagnie, société.
Termer, prendre jour, fixer à un jour, ajourner, borner, limiter.
Terrien, terrestre.
Terriens (grands), grands seigneurs.
Tesnières, tanières.
Testonner, arranger la tête, coiffer.
Tetins, mamelles.
Thony, pour Antoine (Antoine Héroet).
Tigne, teigne.
Tistre, tisser.
Togue, robe.
Tollue, ôtée, enlevée, *detollir*.
Tonnelle, piège, sorte de rets.
Tordions, lourdions, tours, contorsions, ancienne danse.
Toreau, taureau.
Tors, de travers.
Tostées, rôties de pain, grillades.
Touche (de haulte), de hautes gammes, élevé.
Tournelle, petite tour.
Tourte, tourterelle.
Tousser, tondu, rasés.
Tout (du), tout à fait.
Trac, train, route.

Traditive, qui transmet, don, tradition, habitude.
Traffiques, actions, ruses, trafic.
Transgloutis, engloutis violemment.
Transitoire, passagère, terrore.
Translateur, traducteur.
Transmuer, changer.
Transnouer, nager à travers.
Travailler, souffrir, faire souffrir.
Tremeur, crainte, peur.
Trésord, très-sala.
Trestous, tous.
Treuve, trouve.
Tribart, bâton.
Trilingue, parlant trois langues.
Trions, ancien nom des étoiles qui forment la grande et la petite Ourse, septentrion.
Tripotage, mode, usage.
Trippe (comme une), grossièrement.
Trister, attrister.
Tristeur, tristesse.
Trop, trop mieulx, trop plus, beaucoup, mieux, beaucoup plus.
Trousse, carquois.
Trousser, poursuivre, chasser.
Truage, impôt, revenu, droit des seigneurs sur certaines marchandises.
Turquouys, turcs.
Tysstr, tisser, tresser.
Une (d'), d'une seule, de la même.
Univers, tout entier, *monde univers*.
Uns, plusieurs.
Usance (hors d'), excessif.
Valetée, abaissée, ravalée.
Value, mérite personnel, valeur, prix.
Veau, veaulx, inepte, niais, lourdaud. On appelait ainsi certains écoliers novices.
Vedel, veau (mot resté dans certains patois).
Veine, muse.
Veis, pour *vis*, de *veoir*, voir.
Vené, chassé.
Ventance, vantardise.
Venter, vanter.
Venuste, charmant, gracieux, beau.
Ver, printemps.
Verdun, épée longue à lame

- étroite, qui se fabriquait à Verdun.
- Vereconde*, pudique.
- Vergoigne*, vergogne.
- Vermynière*, amas de vermine.
- Vernant*, odorant, parfumé.
- Verriere*, vitro.
- Vert*, préparer sur le vert bille
- pareille*, donner un amoureux.
- Vertgay*, le vert du perroquet.
- Verty*, tourné, traduit.
- Vespre*, *vesprée*, *vesprée*, soir.
- Vexillaire*, porte-drapeau.
- Vey* (*je*), je vis.
- Vidase*, niais, stupide; pour
- viédase*, qui signifie visage d'âne.
- Vignette*, petite vigne.
- Vignolette*, toute petite vigne.
- Villanie*, *vilenie* (*sans*), chastement.
- Vilotieres*, vagabondes, coureuses, femmes de mauvaise vie.
- Vipereaux*, petites vipères.
- Virode*, tour.
- Viré*, tourné.
- Vireletz*, virelais, petites pièces de poésie sur deux rimes et
- compo des de vers courts avec des refrains.
- Vireton*, petite flèche.
- Vis*, visage.
- Vitupere*, reproche.
- Voici que*, voici ce que.
- Voire*, vrai.
- Voirement*, vraiment.
- Voirre*, verre.
- Voler* (*mon*), mon vol.
- Voller*, chasser au vol.
- Volucres cæli*, les oiseaux du ciel.
- Voulsisse*, voulusse.
- Voultiers*, *voultiers*, *volontiers*.
- Voyre*, *voirement*, vrai, vraiment.
- Voyrez*, verrez.
- Voys*, vais.
- Voysé*, que j'aïlle.
- Vueil*, volonté.
- Vulpines*, qui tient du renard, à la façon du renard.
- Ydoine*, voir *Idoine*.
- Yssir*, sortir.
- Zec*, zeste.

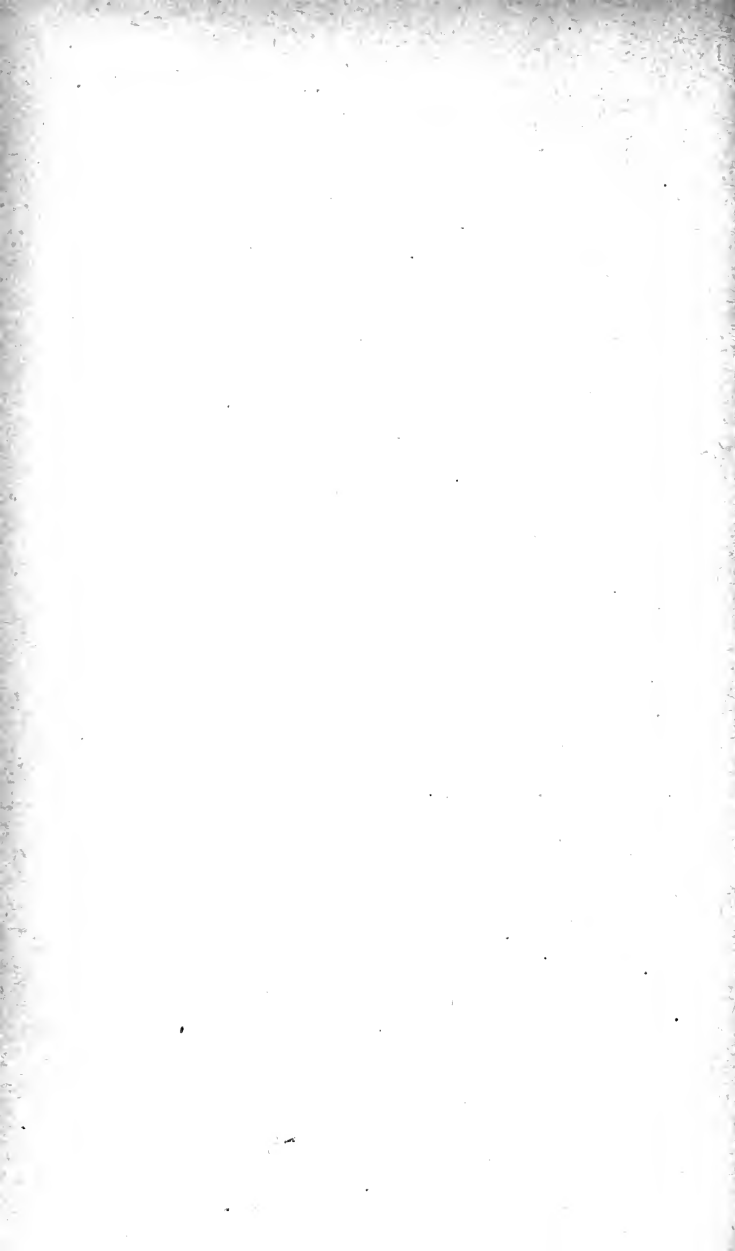


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

ÉPIGRAMMES

	Pages
I. A Monsieur Cretin	1
II. A Monseigneur de Chateaubriant	1
III. De Barbe et de Jaquette	1
IV. De Jane Gaillarde, lyonnaise	2
V. De Madame la Duchesse d'Alençon	2
VI. A Ysabeau	2
VII. Du jour des Innocens	3
VIII. D'un songe	3
IX. Du mois de May et d'Anne	3
X. D'un baiser refusé.	4
XI. Des statues de Barbe et de Jaquette	4
XII. De Madamoyselle du Pin.	5
XIII. De Madamoyselle de la Chapelle	5
XIV. Du Roy et de ses perfections.	6
XV. A Lynotte, lingere mesdisante.	6
XVI. Abel à Marot	6
XVII. Response par Marot	7
XVIII. A Maistre Grenouille, poete ignorant	7
XIX. A un nommé Charon, qu'il convie à souper.	7
XX. Au Roy, pour commander un acquit.	7
XXI. A Monsieur le Grand Maistre, pour estre mis en l'estat.	8
XXII. Le dixain de May qui fut ord.	8
XXIII. Du depart de s'amyé.	9
XXIV. D'Anne qui lui jecta de la neige.	9
XXV. A Anne, pour estre en sa grace	9
XXVI. De la Venus de marbre présentée au Roy.	10
XXVII. La mesme Venus.	10
XXVIII. Une Dame à un qui luy donna sa pour- traicture	10

	Pa
XXIX. Sur la devise : « Non ce que je pense »	11
XXX. A Anne, qu'il regrette.	11
XXXI. De la statue de Venus endormie.	11
XXXII. De Martin et Alix.	11
XXXIII. A Monsieur Braillon, medecin.	12
XXXIV. A Monsieur Akakia, medecin	12
XXXV. A Monsieur Le Coq, medecin.	13
XXXVI. Audiet Coq.	13
XXXVII. A Monsieur L'Amy, medecin.	13
XXXVIII. A Pierre Vuyard	13
XXXIX. Au Roy, pour avoir cent escuz	14
✓ XL. Du lieutenant criminel et de Samblançay.	14
XLI. D'une espousée farouche	15
XLII. Que ce mot viser est bon langage	15
XLIII. De l'abbé et de son valet.	16
XLIV. De frere Thibault	16
XLV. A deux freres Mineurs, par le jeune Brodeau	16
XLVI. Responce par un greffier	17
XLVII. Replique sur ladicte responce, par Marot	17
XLVIII. De Dolet.	17
XLIX. A un Quidam	18
L. A Benest.	18
LI. Du rys de Madame d'Allebret	18
LII. Des cinq poinctz en amours.	18
LIII. De Anne, à ce propos.	19
LIV. A Selva et à Heroet	19
LV. De Heleine de Tournon.	19
LVI. De Phebus et Diane.	20
LVII. De Diane	20
LVIII. Par une sçavante Damoysselle.	20
LIX. A ladicte Damoysselle	21
LX. De Blanche de Tournon	21
LXI. A Ysabeau	21
LXII. De Diane	22
LXIII. D'un importun.	22
LXIV. De Diane	22
LXV. A Madamoysselle de la Greliere.	23
LXVI. A Madamoysselle de la Fontaine	23
LXVII. A Coridon.	23
LXVIII. De Ouy et Nenny	24
LXIX. Du convent des Blancz Manteaux	24
LXX. D'entretenir Damoysselles.	24
LXXI. D'un poursuyvant en amours	25
LXXII. A celle qui souhaite Marot aussi amoureux d'elle qu'un sien amy.	25

	Pages
LXXIII. Du parlement d'Anne	25
LXXIV. De Madame Ysabeau de Navarre.	26
LXXV. Pour une Dame qui donna une teste de mort en devise	26
LXXVI. A la femme de Thomas Sevin	26
LXXVII. Marot à ses disciples	27
LXXVIII. Du beau Tetin	28
LXXIX. Du laid Tetin	29
LXXX. A Anne, pour lire ses Epigrammes	30
LXXXI. A Merlin de Saint Gelais	30
LXXXII. A soy mesmes. De Madame Laure.	30
LXXXIII. De la Royne de Navarre	31
LXXXIV. A François, Daulphin de France.	31
LXXXV. Pour Madamoyselle de Talard, au Roy . . .	31
LXXXVI. De l'amour chaste	32
LXXXVII. Epigramme qu'il perdit contre Heleine de Tournon	32
LXXXVIII. La Royne de Navarre respond pour Tournon	32
LXXXIX. Replique à la Royne de Navarre	33
XC. Du Roy et de Laure	33
XCI. Contre les jaloux	33
XCII. A une Dame, touchant un faulx rapporteur. . .	34
XCIII. Pour une qui donna la devise d'un nœud à un gentilhomme	34
XCIV. A deux sœurs lyonnoises	34
XCV. A une amyè	35
XCVI. A Renée	35
XCVII. A Madamoyselle de la Roue	35
XCVIII. De ladicte Damoyselle	36
XCIX. Pour une mommerie de deux hermites	36
C. A la bouche de Diane.	36
CI. D'une qui faisoit la longue.	37
CII. A une qui luy fait chere par maniere d'acquict .	37
CIII. De Cupido et de sa dame.	37
CIV. De sa mere par alliance.	38
CV. De la duché d'Estampes	38
CVI. Du passereau de Maupas	38
CVII. Pour Monsieur de la Rochepot.	39
CVIII. La Royne de Navarre, en faveur d'une damoy- selle	39
CIX. Responce pour le gentilhomme.	39
CX. A une Dame, pour l'aller voir	40
CXI. De Charles, duc d'Orléans.	40
CXII. A une Dame aagée et prudente	40

	Pages
CXIII. A Anne, qu'il songe de nuict.	41
CXIV. De Marguerite d'Alençon, sa sœur d'alliance .	41
CXV. De sa Dame et de soy mesme	41
CXVI. De Jane, princesse de Navarre.	42
CXVII. De Madamoyselle du Brueil.	42
CXVIII. Du conte de Lanyvolare	42
CXIX. De Albert, joueur de luz du Roy.	43
CXX. D'Anne, jouant de l'espinnette.	43
CXXI. Pour Madame d'Orsonvilliers, au Roy de Na- varre.	43
CXXII. A sa commere	44
CXXIII. A Monsieur de Juilly.	44
CXXIV. Il convie trois poètes à disner	44
CXXV. Du Sire de Montmorency, connestable de France.	45
CXXVI. D'un doux baiser.	45
CXXVII. A Anne, luy declairant sa pensée	45
CXXVIII. A Jane	46
CXXIX. A la Roynes de Navarre.	46
CLXXX. A Anne, du jour de sainte Anne.	46
CLXXXI. Des cerfs en rut et des amoureux	47
CLXXXII. A Maurice Scève, lyonnois	47
CLXXXIII. Au poète Borbonius	47
CLXXXIV. Il salue Anne.	48
CLXXXV. Dialogue de luy et de sa Muse	48
CLXXXVI. D'une Dame de Normandie.	48
CLXXXVII. Responce de ladicte Dame.	49
CLXXXVIII. Replicque à ladicte Dame.	49
CLXXXIX. De Anne, qu'il ayme fort	49
CLX. Au Roy de Navarre	50
CLXI. Du retour du Roy de Navarre	50
CLXII. De Madame de Laval, en Daulphiné.	50
CLXIII. De l'entrée des Roy et Roynes de Navarre à Cahors	51
CLXIV. Pour le may planté par les imprimeurs de Lyon devant le logis du seigneur Trivulse	51
CLXV. A Madame de Pons	51
CLXVI. A Renée de Partenay	52
CLXVII. Du moys de may et d'Anne.	52
CLXVIII. De son feu et de celluy qui se print au bos- quet de Ferrare.	52
CLXIX. Au Roy	53
CL. A Monsieur Preud'homme, tresorier de l'Es- paigne.	53
CLI. A Anne, tencée pour Marot.	53

CLII. A deux jeunes hommes qui escrivoient à sa louenge	54
CLIII. D'une mal mariée	54
CLIV. A une portant bleu pour couleur.	55
CLV. A Cravan, sien amy, malade	55
CLVI. A Monsieur le duc de Ferrare	55
CLVII. A ses amys, quand, laissant la Roynne de Navarre, fut receu en la maison de Madame Renée, duchesse de Ferrare.	55
CLVIII. Huictain fait à Ferrare	55
CLIX. A Monsieur Castellanus, evesque de Tules.	55
CLX. A la ville de Paris	57
CLXI. Pour le perron de Monseigneur le Daulphin, au tournoy des chevaliers errans.	57
CLXII. Pour le perron de Monseigneur d'Orléans	58
CLXIII. De Monsieur du Val, tresorier de l'Espargne.	58
CLXIV. Responce de du Val :	58
CLXV. De Madame de l'Estrange.	59
CLXVI. A l'Empereur.	59
CLXVII. De Viscontin et de la Calendre du Roy.	59
CLXVIII. D'un gros Prieur.	60
CLXIX. De la ville de Lyon	60
CLXX. A une dont il ne pouvoit oster son cuer.	60
CLXXI. A Pierre Marrel, le remerciant d'un couteau.	61
CLXXII. A Geoffroy Bruslard.	61
CLXXIII. De Martin et de Catin	61
CLXXIV. De Alix et de Martin.	61
CLXXV. Des Poëtes françoys, à Salel.	62
CLXXVI. D'un cheval et d'une Dame.	62
CLXXVII. D'une Dame desirant veoir Marot	62
CLXXVIII. A une Dame de Lyon.	63
CLXXIX. Responce par ladicte Dame.	63
CLXXX. A Monsieur Crassus, qui luy vouloit amasser deux mil escus.	63
CLXXXI. Au Roy, pour estre remis en son estat.	64
CLXXXII. Au Roy	64
CLXXXIII. De la convalescence du Roy	65
CLXXXIV. Dixain au Roy, envoyé de Savoye	66
CLXXXV. Du retour de Tallard à la Court.	66
CLXXXVI. Pour le Roy de Navarre	36
CLXXXVII. A M. L. D. D. F., luy estant en Italie. Sonnet	67
CLXXXVIII. Salutation du camp de Monsieur d'Anguien, à Cerisoles.	67

	Pages
CLXXXIX. Mommerie de quatre jeunes Damoiselles, faite de Madame de Rohan, à Alençon.	68
La premiere portant des esles.	
La premiere vestue de blanc.	
La seconde portant des esles.	
La seconde vestue de blanc.	
Pour la jeune.	
Pour l'aisnée.	
CXC. A un jeune escolier docte, griefvement malade.	69
CXCI. Contre l'inique, à Antoine du Moulin et Claude Galland	70
CXCII. Aux amateurs de la sainte Esriture.	70
CXCIII. Sur le dit d'un Theologien	70
CXCIV. Sur l'ordonnance que le Roy fit de bastir à Paris avec proportion	71
CXCV. De frere Thibaut	71
CXCVI. Du lieutenant criminel de B.	71
CXCVII. A Madame de la Barme, près de Necy en Genevois	72
CXCVIII. De la fille de Vaugourt.	72
CXCIX. D'Ysabeau, à Estienne Clavier.	72
CC. De Nenny.	73
CCI. D'un Ouy	73
CCII. A Anne.	73
CCIII. Huictain : <i>J'ay une lettre entre toutes eslite</i>	74
CCIV. A Anne.	74
CCV. De sa maistresse	74
CCVI. D'Annette et Marguerite	75
CCVII. A une dame de Piedmont, qui refusa six escus de Marot pour coucher avec elle, et en vouloit avoir dix	75
CCVIII. De soy mesme.	75
CCIX. Response au precedent	76
CCX. Sur le mesme propos.	76
CCXI. D'une vieille dame fort pasle et d'un vieil gentilhomme.	76
CCXII. De la jalousie d'un maistre sur son servi- teur.	77
CCXIII. De Robin et Catin	77
CCXIV. Au Roy.	77
CCXV. De la chienne de la Royne Eleonor	78
CCXVI. De la formis enclose en de l'ambre	79
CCXVII. De soy mesme	80
CCXVIII. De soy mesme et d'un riche ignorant.	80

	Pages
CCXIX. De soy mesme et d'un savetier	81
CCXX. A Estienne Dolet.	81
CCXXI. A François Rabelais	81
CCXXII. D'un advocat ignorant.	82
Autrement	82
CCXXIII. A Roulet.	82
CCXXIV. A Jan.	83
CCXXV. De Macé Longis.	83
CCXXVI. D'un mauvais rendreur	83
CCXXVII. A Antoine	84
CCXXVIII. De Jan Jan	84
CCXXIX. A Hilaire	84
CCXXX. D'un Abbé.	85
CCXXXI. D'un Curé.	85
CCXXXII. D'un Limosin	85
CCXXXIII. De la tristesse de s'amyé.	86
CCXXXIV. D'une qui se vante	86
CCXXXV. A Isabeau	86
CCXXXVI. D'Alix	87
CCXXXVII. A Catin, d'elle mesme et de Jane.	87
CCXXXVIII. A une laide	87
CCXXXIX. De Macée	88
CCXL. De Pauline.	88
CCXLI. D'une vieille edentée	88
CCXLII. A une vieille.	89
CCXLIII. D'un glorieux emprisonné.	89
CCXLIV. D'un mauvais poète.	89
CCXLV. De l'an 1544	90
CCXLVI. D'un usurier.	90
CCXLVII. D'un advocat jouant contre sa femme, et contre son clerc	90
CCXLVIII. D'un moyne et d'une vieille	91
CCXLIX. Du tetin de Cataut.	91
CCL. De Messire Jan confessant Janne la simple.	91
CCLI. D'un Cordelier	92
CCLII. D'un amoureux et de s'amyé.	92
CCLIII. D'un petit Pierre et de son procès en ma- tière de mariage	93
CCLIV. Les souhaitz d'un amoureux	93
CCLV. D'une qui alla voir les beaux pères	93
CCLVI. D'un escolier et d'une fillette	93
CCLVII. Pour le perron de Monsieur de Vendosmo	94
CCLVIII. Pour le perron de Monsieur d'Anghien.	94
CCLIX. Pour le perron de Monsieur de Nevers.	95
CCLX. Pour le perron de Monsieur d'Aumale.	95

	Pages
CCLXI. Baiser volé	95
CCLXII. Response	96
CCLXIII. Replique	96
CCLXIV. Sur François Villon.	96
CCLXV. Au Roy François I, sur Villon.	97
CCLXVI. Remede contre la peste.	97
CCLXVII. Au Roy.	98
CCLXVIII. Sur quelques mauvaises manières de parler	98
CCLXIX. Du jeu d'amours	98
CCLXX. Sur les Apophtegmes des anciens.	98
CCLXXI. Sur le mesme subject.	99
CCLXXII. Contre un censeur ignorant.	99
CCLXXIII. Aultre. <i>Le vin qui trop cher m'est vendu.</i>	99
CCLXXIV. Aultre. <i>Baiser souvent n'est ce pas grand</i>	
<i>plaisir</i>	100
CCLXXV. Dixain. <i>Le plus grand mal et le plus</i>	
<i>dangereux</i>	100
CCLXXVI. Dixain. <i>J'aperçoy bien qu'Amour, etc.</i>	100
CCLXXVII. Dixain de n'oser aescouvrir son affection.	101
CCLXXVIII. D'une qui contentoit ses servans de pa-	
roles	101
CCLXXIX. Dixain. <i>Robin mangeoit un quignon</i>	
<i>de pain bis</i>	101
CCLXXX. Dixain. <i>Un jour Robin vint Margot</i>	
<i>empoigner.</i>	102
CCLXXXI. Dixain. <i>En devisant à la belle Cathin.</i>	102
CCLXXXII. Dixain. <i>Mars et Venus furent tous</i>	
<i>deux surpris</i>	102
CCLXXXIII. Dixain. <i>Amour, voyant ma grande</i>	
<i>loyauté.</i>	103
CCLXXXIV. Huictain. <i>Bonjour, la Dame au bel</i>	
<i>amy</i>	103
CCLXXXV. Huictain. <i>Je ne fais rien que plaindre</i>	
<i>et souspirer</i>	103
CCLXXXVI. Huictain. <i>Vostre obligé (Monsieur) je</i>	
<i>me confesse</i>	104
CCLXXXVII. Aultre huictain. <i>Le lendemain des nop-</i>	
<i>ces on vint veoir.</i>	104
CCLXXXVIII. Recepte	104
CCLXXXIX. A une honneste dame.	105
CCLXC. Response	105
CCLXCI. Replique.	105
CCLXCII. Dixain du trop saoul et de l'affamé	105
CCLXCIII. Epigramme sur <i>Jupiter ex alto, etc.</i>	106
CCLXCIV. Dixain de l'image de Venus armée R. F.	106

PROVERBES ENIGMATIQUES

407

TRADUCTIONS

I. Première Eglogue des Bucoliques de Virgile. . . .	108
ii. Jugement de Minos sur la preference d'Alexandre le Grand, Annibal de Carthage et Scipion l'Africain.	113
III. Les tristes vers de Beroalde sur le jour du ven- dredy saint.	123
IV. De l'Amour fugitif, de Lucien	127
V. Des Visions de Pétrarque	130
VI. Six sonnets de Petrarque sur la mort de sa dame Laure.	132
VII. Epitaphe de Madame Laure	135
VIII. Epigramme de Salmonius	135
IX. Metamorphoses d'Ovide	
Marot au Roy.	136
Livre premier	138
Livre second.	176
X. Histoire de Leander et Hero.	215

DEUX COLLOQUES D'ÉRASME

I. Colloque d'Erasmus, traduit de latin en françois par Clement Marot	231
Aux lecteurs	231
Au lecteur	231
Colloque de l'abbé et de la femme sçavante . .	232
II. Colloque d'Erasmus, traduit du latin en françois par Clement Marot.	247
Au lecteur françois	247
Colloque de la Vierge meprisant Mariage . . .	247

ORAISSONS

I. Oraison devant le Crucifix (1530).	270
II. L'Oraison de Nostre Seigneur Jesuchrist.	274
III. La Salutation angelique.	274
IV. Les articles de la Foy.	275
V. Grâces pour un enfant. Vers alexandrins	275
VI. Les commandemens de Dieu.	276
VII. Priere durant le repas	277
VIII. Autre	277

	Pages
IX. Priere après le repas	277
X. Adam et Eve.	277
XI. Petits devis chrestiens	278

PSEAUMES DE DAVID

Clement Marot au Roy Trèschrestien François, premier de ce nom, sur la traduction des Pseaumes de David (1539).	279
Au Roy encores.	283
Aux Dames de France, touchant lesdicts Pseaumes.	283
Quarante neuf Pseaumes de David, traduictz en rithme françoys, selon la version hébraïque	286
Ps. I. Beatus vir.	286
Ps. II. Quare fremuerunt.	287
Ps. III. Domine, quam multiplicati.	288
Ps. IV. Cum invocarem.	289
Ps. V. Verba mea.	291
Ps. VI. Domine, ne in furore	292
Ps. VII. Domine, Deus meus.	294
Ps. VIII. Domine, dominus noster	296
Ps. IX. Confitebor tibi.	297
Ps. X. Domine, ut quid	299
Ps. XI. In Domino confido	301
Ps. XII. Salvum me fac.	302
Ps. XIII. Usquequo, Domine.	303
Ps. XIV. Dixit insipiens	303
Ps. XV. Domine, quis habitabit	305
Ps. XVIII. Diligam te	305
Ps. XIX. Cœli enarrant	309
Ps. XXII. Deus, Deus, meus.	311
Ps. XXIII. Dominus regit me	314
Ps. XXIV. Domini est terra	315
Ps. XXV. Ad te, Domine.	316
Ps. XXXII. Beati quorum	318
Ps. XXXIII. Exultate justi.	319
Ps. XXXVI. Dixit injustus	322
Ps. XXXVII. Noli emulari	324
Ps. XXXVIII. Domine, ne in furore	327
Ps. XLIII. Judica me, Deus.	330
Ps. XLV. Eructavit cor meum	331
Ps. XLVI. Deus noster.	333
Ps. L. Deus Deorum	334
Ps. LI. Miserere mei, Deus	336
Ps. LXXII. Deus, judicium tuum.	338

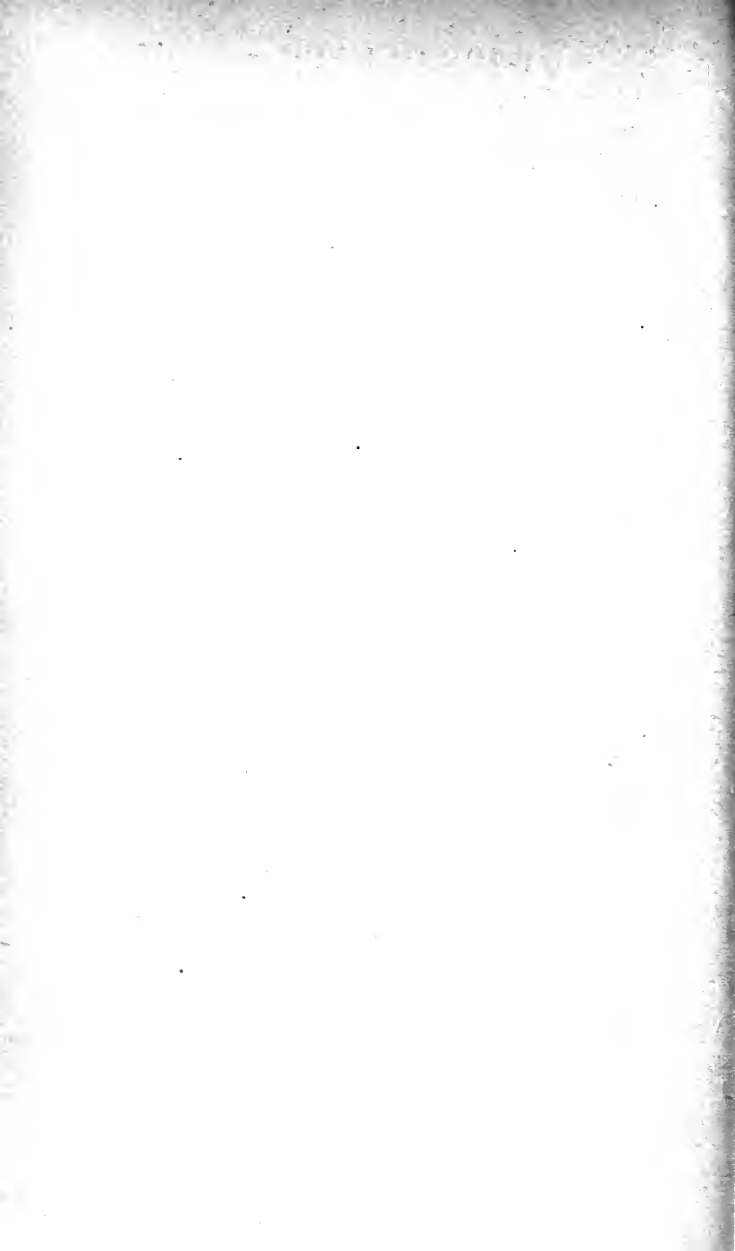
	Pages
Ps. LXXIX. Deus, venerunt	341
Ps. LXXXVI. Inclina, Domine	342
Ps. XCI. Qui habitat	344
Ps. CI. Misericordiam	346
Ps. CIII. Benedic, anima	347
Ps. CIV. Benedic, anima	349
Ps. CVII. Confitemini	352
Ps. CX. Dixit Dominus	357
Ps. CXIII. Laudate, pueri	358
Ps. CXIV. In exitu	359
Ps. CXV. Non nobis	359
Ps. CXVIII. Confitemini	361
Ps. CXXVIII. Beati omnes	364
Ps. CXXX. De profundis	365
Ps. CXXXVII. Super flumina	366
Ps. CXXXVIII. Confitebor tibi	367
Ps. CXLIII. Domine, exaudi	368
Le Cantique de Siméon	370

PIÈCES DIVERSES ATTRIBUÉES A CLÉMENT MAROT

Epltre	371
Epltre au cœur de sa Dame	373
Chant	375
Chant	376
Rondeau	378
Rondeau	379
Epigramme	380

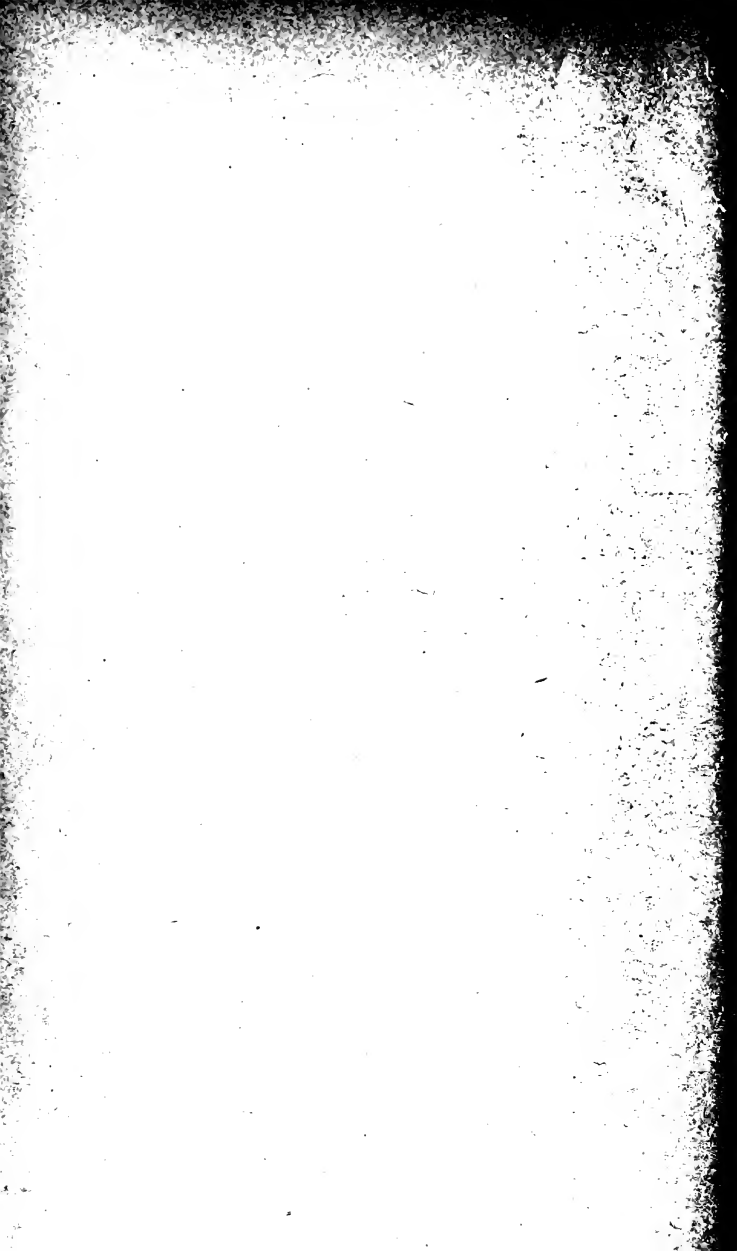
PRÉFACES DIVERSES

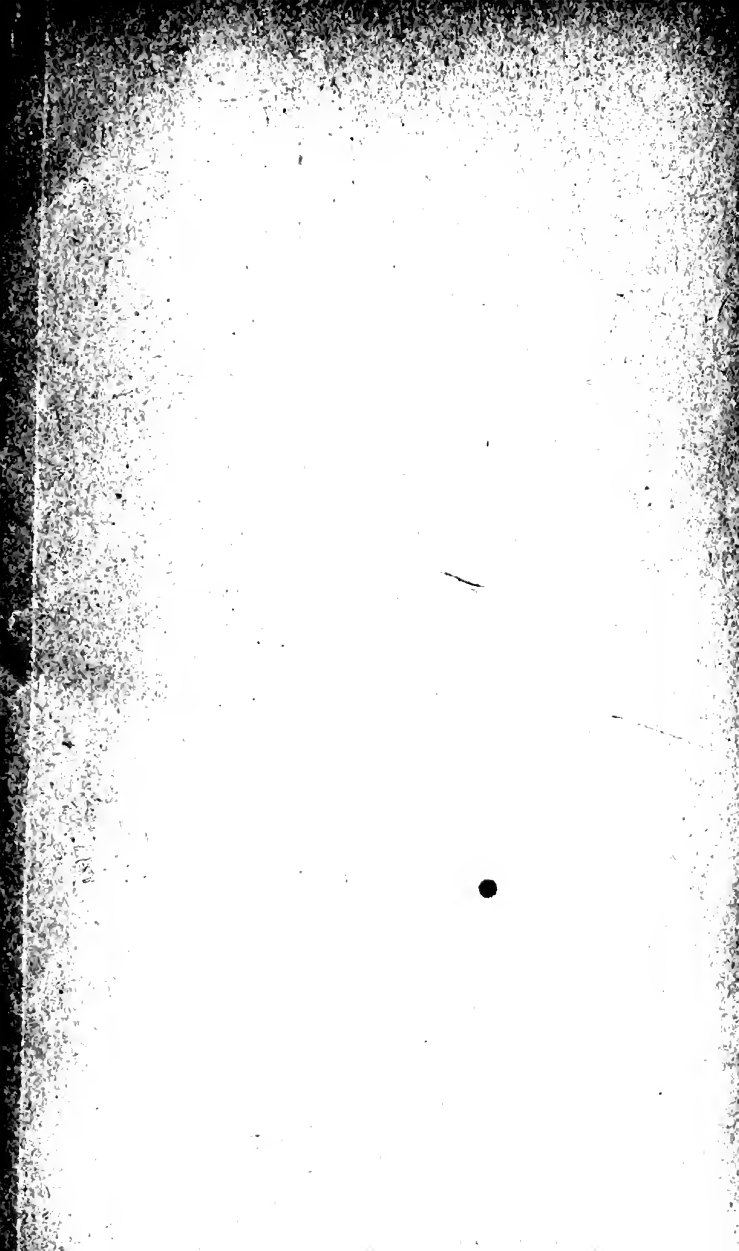
Préface du Roman de la Rose, en 1527	381
Préface de l'Adolescence clementine, en 1532	386
Préface des Poésies de Villon, en 1532	387
Préface de la première édition entière, Lyon, 1538	390
Préface de l'édition de Lyon, 1544	393
Chronologie des Œuvres de Clément Marot, par Lenglet-Dufresnoy	395
Glossaire	411

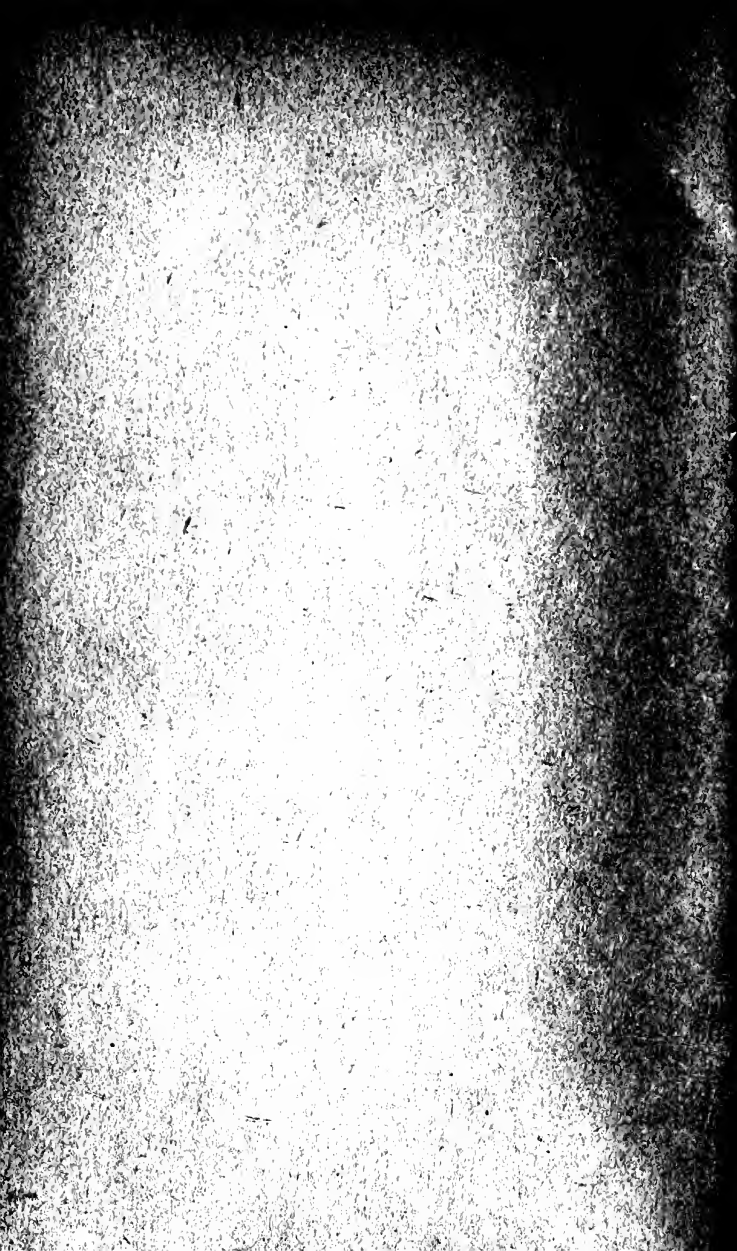


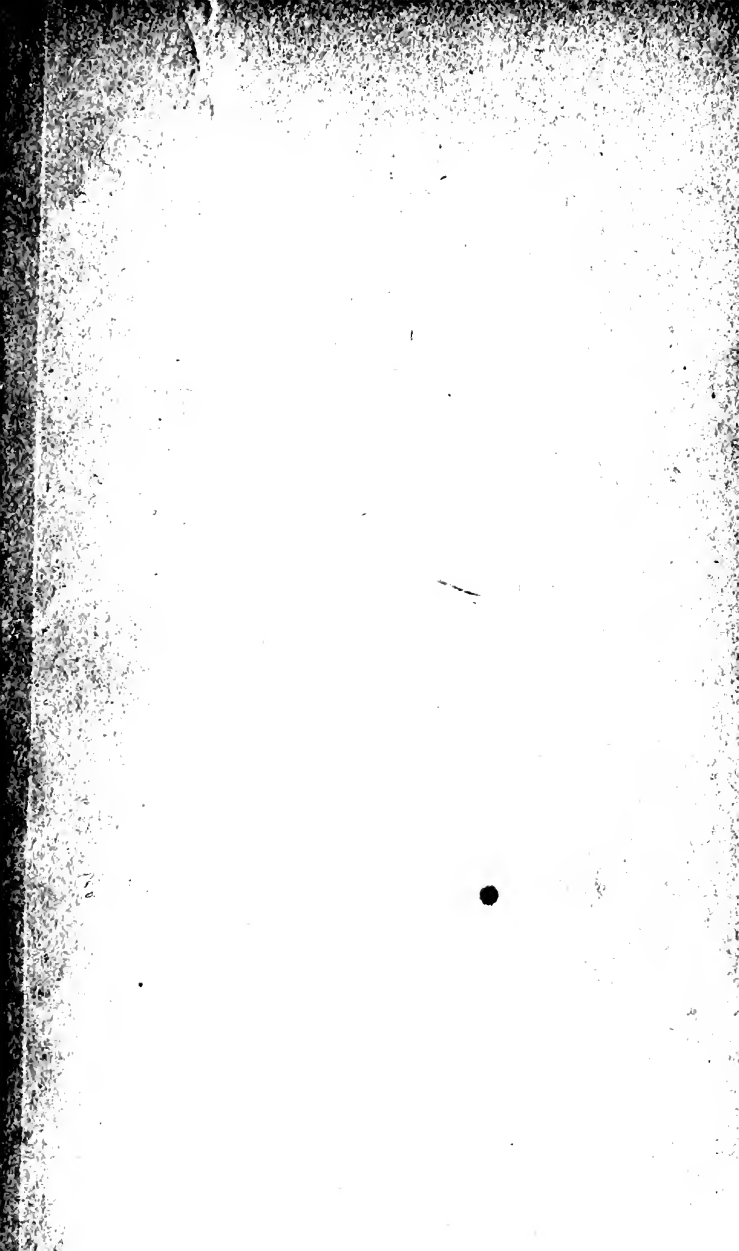
9195. — PARIS, IMPRIMERIE A. JULIEN

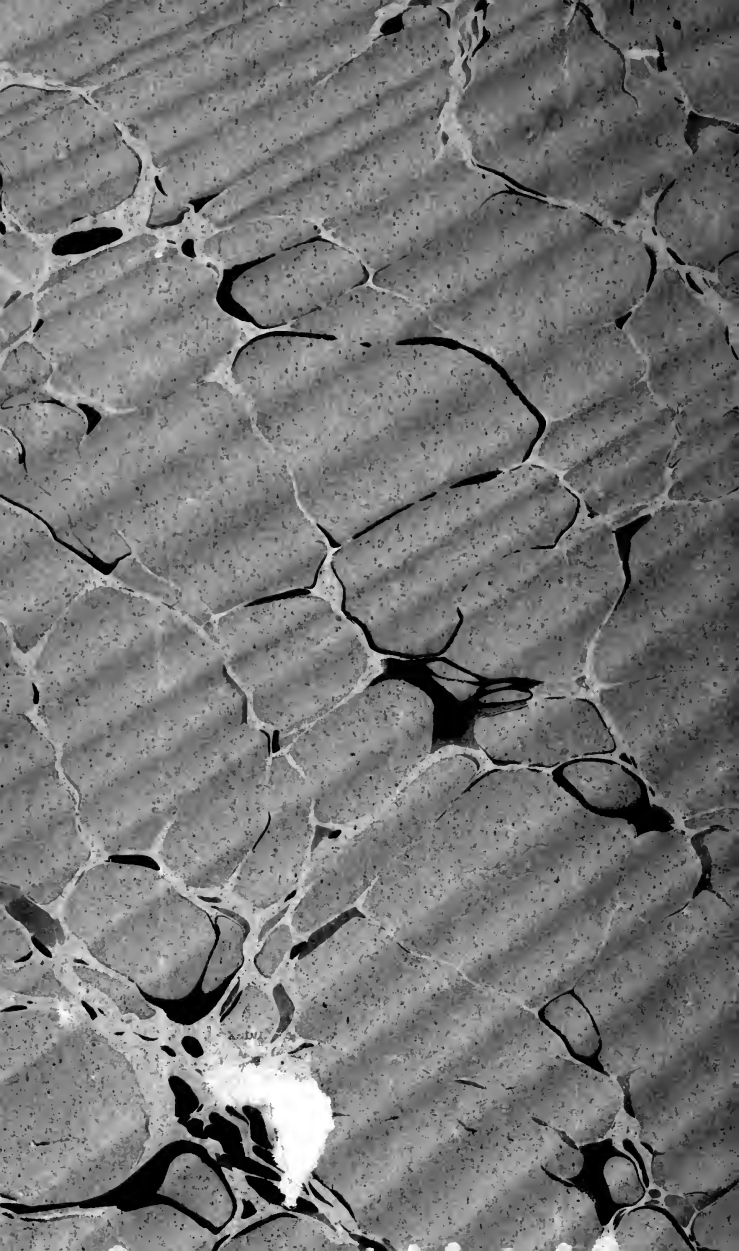
7, rue des Canettes, 7











PQ Marot, Clément
1635 Oeuvres complètes
A1
18--
t.2

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

